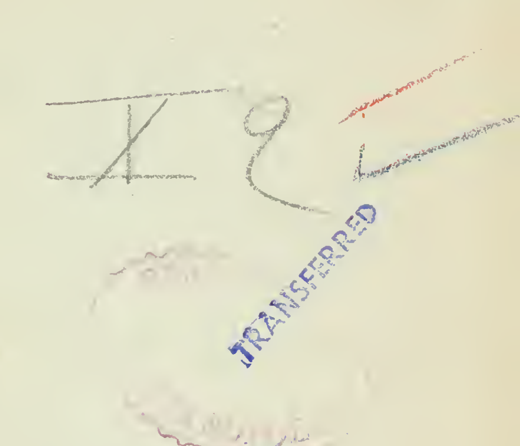



TRANSFERRED



VIES CHOISIES

DES

PRINCIPAUX SAINTS.

PARIS, IMPRIMERIE DE POUSSIELGUE,
rue du Croissant-Montmartre, 12.

VIES CHOISIES
DES
PRINCIPAUX SAINTS

TRADUITES DE BUTLER

PAR GODESCARD,

disposées

PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AVEC UN PRÉCIS DES ÉVÉNEMENTS LES PLUS REMARQUABLES ARRIVÉS DANS CHAQUE SIÈCLE.

A. M. D. G.

TOME DEUXIÈME.



A PARIS,

AU BUREAU DU MONITEUR DES VILLES
ET DES CAMPAGNES,
RUE CASSETTE, N. 20.
1837.

VIES CHOISIES

DES

PRINCIPAUX SAINTS.

SUITE DU TROISIÈME SIÈCLE.

—

S. CÉCILIUS.

(3 juin.)

Cécilius, Octavius et Marcus Minutius Félix, tous trois illustres par leur mérite et leur naissance, formèrent entre eux une espèce de triumvirat de la parfaite amitié. Diverses circonstances jointes à la nature du style ont fait conclure que le dernier était originaire d'Afrique; mais il vivait à Rome, et il suivait le barreau avec une grande réputation, qu'il devait à ses talents et à sa probité. Nous apprenons de lui-même qu'il était déjà avancé en âge lorsqu'il fut éclairé par la lumière de la sagesse divine. Il eut, dit S. Eucher, assez d'humilité pour renoncer au rang distingué qu'il tenait parmi les savants et les grands du siècle, et il se fit une sainte violence pour aller au ciel, confondu parmi les ignorants et les petits.

Ses deux amis étaient aussi Africains. L'application aux mêmes études n'avait fait que resserrer les

liens qui les unissaient ensemble. Ils vécurent longtemps engagés dans les superstitions du paganisme et dans les vices qui en étaient la suite. Octavius et Minutius furent les premiers qui s'élevèrent au dessus des préjugés de l'éducation et de l'intérêt, et qui méprisèrent les amorces séduisantes du monde pour embrasser la doctrine de la croix. Il paraît qu'Octavius eut la gloire de frayer la route, car Minutius dit qu'il le suivait comme son guide. Au reste l'amitié ne lui permit pas de renfermer son bonheur en lui-même; il voulut le partager avec son cher Minutius. Il ne se donna point de repos tant qu'il le vit assis dans les ténèbres et dans les ombres de la mort. Les paroles qui sortent de la bouche d'un tel ami sont comme le miel qui découle d'un rayon, au lieu que la vérité même est insupportable quand elle vient d'un prophète austère que sa dureté nous fait haïr; aussi Minutius fut-il aisément disposé à recevoir les impressions de la vertu, et ce bienheureux couple fut uni dans la religion comme il l'était dans l'amitié. La foi, loin d'affaiblir la tendresse de leurs sentiments, ne servit qu'à l'épurer et à la perfectionner. Ces deux hommes, régénérés en Jésus-Christ, se félicitèrent sur leur changement avec des transports de joie dont toute leur éloquence ne pouvait rendre la vivacité. Pénétrés de douleur et de confusion au souvenir de leur vie passée, ils n'eurent plus d'ardeur que pour les humiliations de la croix et les austérités de la pénitence. Les chevalets et les tortures devinrent l'objet de leurs plus ardents désirs. Ils se déclarèrent tous deux apologistes de la foi, et sans chercher désormais d'autre salaire de leurs tra-

vaux que le mérite de la charité et le bonheur qui les attendait au-delà du tombeau, ils plaidèrent généreusement la cause de Jésus crucifié. Arnobe paraît avoir eu en vue ces deux illustres convertis lorsque, répondant aux invectives des païens, il dit que les orateurs et les avocats du premier rang avaient embrassé le christianisme.

Octavius et Minutius, qui n'avaient plus rien à désirer pour eux-mêmes, souhaitaient ardemment d'associer Cécilius à leur bonheur : mais l'entreprise était difficile, et elle demandait de leur part tous les efforts du zèle et de l'amitié. Lés premiers préjugés de l'éducation laissent dans l'esprit des traces si profondes qu'avec toute la bonne volonté et toute la candeur d'ame imaginables elles ne s'effacent encore qu'avec des peines infinies. Quand il s'agit de religion les préjugés ont encore plus d'empire ; on est porté naturellement à rester dans celle de ses pères, dont on a sucé les principes avec le lait. Cécilius se trouvait dans ce cas. Il était d'ailleurs homme du monde, peu scrupuleux en fait de morale, et conséquemment peu disposé à saisir des raisonnements suivis. Il avait de l'esprit et des talents ; mais il était sa propre idole : il ne soupirait qu'après le plaisir et les applaudissements. Jusque là sa première religion avait été de se servir lui-même. En effet nous le voyons dans la dispute tantôt rejeter toute divinité et toute providence, tantôt admettre ces deux points, et bientôt après défendre superstitieusement tous les dieux adorés pour lors dans l'univers. Nous dirons, pour achever son portrait, que la philosophie n'avait servi qu'à nourrir son orgueil, qu'à lui donner beaucoup

de présomption et de suffisance, et qu'à le rendre incapable de sentir la solidité d'un raisonnement.

Malgré cette trempe de caractère, Cécilius devint avec le secours de la grâce un illustre converti, un grand saint, et selon toutes les apparences l'auteur de la conversion de S. Cyprien. Octavius et Minutius furent les instruments que Dieu employa pour l'amener à la connaissance de la vérité. Ils commencèrent par adresser au ciel de ferventes prières, afin de l'intéresser en faveur de leur ami. La victoire qu'ils remportèrent enfin sur lui fut le fruit et de leur piété et d'une conférence qu'ils eurent tous trois ensemble. Minutius nous en a laiss le précis dans un dialogue qu'il intitula *Octavius*, en l'honneur de son ami qui portait ce nom, et qui étai mort quand il le mit par écrit.

L'ordre et le dessein de ce dialogue sont de l dernière beauté; tout y annonce une main de maî tre. Dès le commencement l'auteur s'insinue im perceptiblement dans l'ame par des traits charman qu'il fait remarquer dans le caractère de son ch Octavius; de là il conduit à l'occasion de la conf rence, avec des images si intéressantes, et peint l moindres objets avec des couleurs si belles qu'il en quelque sorte gagné le cœur avant que d'êt entré en matière. Après avoir exprimé sa doule et ses regrets sur la mort d'Octavius il contin ainsi: « Il brûla toujours pour moi du même fe Il m'aimait si passionnément que, tant dans nos faires que dans nos amusements, une aimable sy pathie nous unissait sans cesse, et que nos de ames n'en faisaient pour ainsi dire qu'une seule. Il se rappelle avec reconnaissance les avanta

qu'il a retirés de l'exemple de son ami, et s'excite à la ferveur par le souvenir de ses vertus. En conservant, dit-il, sa mémoire dans mon cœur je tâche d'aller après lui par mes pensées, et de détacher de plus en plus mon cœur de toute affection terrestre. Ensuite il fait la récapitulation de ce fameux entretien par lequel Cécilius fut conduit à la foi. L'occasion qui y donna lieu est décrite de la manière suivante.

Octavius vint à Rome pour rendre une visite à son ami Minutius. Sa femme, ses enfants et le reste de sa famille voulurent inutilement l'empêcher de faire ce voyage. On était alors en automne. A la faveur des vacances du barreau, Minutius se trouvait délivré de ses occupations ordinaires. Il profita de ce temps pour aller à Ostie prendre les bains d'eau de mer, dans la vue de dessécher les humeurs dont il était incommodé. Octavius et Cécilius voulurent être de la partie. Marchant un jour tous trois de grand matin dans la ville pour aller gagner le bord de la mer, Cécilius aperçut une statue de Sérapis ; sur quoi il se porta la main à la bouche et se la baisa, ce qui était un acte d'adoration parmi les Grecs et les Romains. Octavius prit de là occasion de dire à Minutius que c'était un crime et une honte pour eux que leur ami restât toujours plongé dans les ténèbres de l'erreur, et qu'il rendît un culte divin à des pierres, qui, pour avoir reçu une figure et une sorte de consécration, ne cessaient pas pour cela d'être sourdes et muettes. Cécilius fut piqué en s'entendant accuser d'ignorance. Il s'adressa à Octavius pour lui proposer une dispute en règle sur la matière dont il était question. Je vous prou-

verai, ajouta-t-il d'un air triomphant, que jusqu'ici vous n'avez jamais eu affaire à un philosophe. La proposition ayant été aussitôt acceptée, ils s'assirent tous trois sur une éminence qui servait d'abri au bain. Minutius fut placé au milieu avec la qualité d'arbitre.

Cécilius, prenant un ton décisif et tranchant, débuta par nier la réalité d'une providence. Il comptait sur la subtilité de son esprit et sur le pouvoir de son éloquence. Il objecta d'abord la pauvreté des chrétiens, partout soumis aux idolâtres, dont l'empire florissant attirait tous les regards. A l'entendre la religion dominante devait passer pour la meilleure; les chrétiens n'étaient que des misérables qui s'obstinaient à mourir de faim, qui se faisaient un plaisir insensé de souffrir diverses tortures, qui portaient leur extravagance jusqu'à mépriser la vie, la fortune et tous les biens du monde, qui n'avaient pas même d'église pour adorer leur seul et unique Dieu. Leur secte, continua-t-il, n'est qu'un ramas de gens vils et méprisables qui se cachent dans des trous, sans savoir dire un seul mot pour leur défense, et qui dans l'obscurité s'occupent à chanter une prétendue résurrection et les joies chimériques d'un autre monde. Il dressa surtout ses batteries contre la résurrection des corps, qui a toujours été en effet une pierre d'achoppement pour les anciens philosophes, comme on le voit par les écrits d'Athénagore, de Tertullien, d'Origène et des autres apologistes de notre sainte religion : mais les calomnies furent la principale ressource de ce champion de l'erreur. Cette sorte d'arme n'était pas nouvelle; le démon l'avait fait

inventer par les instruments de sa jalousie. A s'en tenir au système de morale que l'Évangile propose, à examiner de bonne foi les motifs et les moyens de perfection qu'il fournit, les plus furieux ennemis du christianisme n'eussent pu lui refuser leur estime et leur respect. Qu'arriva-t-il? On défigura notre religion pour la rendre haïssable, l'on couvrit du voile de la calomnie cette éclatante beauté qui atteste que son origine est céleste.

Cécilius se croyait en sûreté dans ce dernier retranchement, et se flattait d'y être assez fort pour terrasser son adversaire. Il se mit donc à objecter à Octavius les assemblées nocturnes des chrétiens, leurs repas inhumains et d'autres prétendus crimes auxquels leur religion servait de prétexte. « J'entends dire, continua-t-il, qu'ils adorent la tête d'un âne, les genoux de leur prêtre ou évêque, ainsi qu'un homme puni pour ses crimes, et le bois maudit de la croix. » Il ridiculisait les chrétiens parcequ'ils méprisaient des tourments présents pour en éviter d'invisibles, de ce qu'ils s'interdisaient des plaisirs légitimes, comme les jeux, les spectacles, les festins et les parfums, qu'ils réservaient pour leurs morts, etc.

Octavius suit son adversaire pas à pas, pour le réfuter avec plus d'ordre et de solidité. Il commence par établir une Providence qui préside à toutes les choses humaines, et il en tire la preuve du dessein et de l'harmonie qui se font sentir d'une manière frappante dans les ouvrages de la nature. Cette preuve, pour être à la portée des esprits les plus ordinaires, n'en a pas moins une force et une évidence que toute la subtilité imaginable ne peut

ni éluder ni affaiblir. En effet on découvre dans chaque partie de l'univers un arrangement si régulier et une si sage combinaison qu'il n'est pas possible de méconnaître que tout cela est l'ouvrage d'une intelligence souveraine. « Je suppose, dit Octavius, que vous entriez dans une maison dont les appartements soient magnifiquement meublés et où tout soit dans l'ordre le plus parfait; pourriez-vous à ce spectacle douter qu'il n'y eût dans la maison un maître qui veille à tout, et dont la nature est bien supérieure à celle des ameublements que vous admirez? De même quand vous envisagez le ciel et la terre, et que vous considérez l'harmonie et l'enchaînement qui des différents êtres forment un ensemble admirable, vous ne pouvez révoquer en doute l'existence d'un Seigneur suprême, qui par ses perfections efface l'éclat des astres, et qui est infiniment plus digne d'admiration que tous les ouvrages de ses mains. »

La Providence établie, Octavius prouve qu'il n'y a qu'un Dieu; que ce Dieu est esprit, le père et le créateur de tout; qu'il est éternel, et qu'avant la création du monde il était un monde à lui-même; qu'il est infini, immense et incompréhensible à tout être créé. « Notre intelligence, dit-il, est trop bornée pour atteindre jusqu'à lui, et nous ne le concevons jamais mieux que quand nous l'envisageons comme incompréhensible. » Il prend de là occasion de montrer l'absurdité du polythéisme et toutes les extravagances où tombaient les païens par rapport à leurs dieux; venant ensuite à leurs idoles, il fait voir qu'elles ne sont que des démons. « Plusieurs d'entre vous, continue-t-il, savent

que les démons sont forcés de déposer contre eux-mêmes toutes les fois que, par des paroles dont ils ne peuvent soutenir la vertu, nous les chassons des corps qu'ils possèdent. Vous jugez bien que s'ils en étaient les maîtres ils ne se trahiraient pas ainsi à leur confusion, surtout en présence de vous autres qui les adorez. Vous devez donc vous en rapporter à eux et croire qu'ils sont des démons, puisque vous l'entendez de leur propre bouche. Quand nous les conjurons au nom d'un seul Dieu, du Dieu vivant, ces malheureux tremblent; ils abandonnent tout à coup les corps qu'ils possédaient, ou du moins ils se retirent peu à peu selon la foi du patient ou la grâce du médecin. »

Cécilius, embarrassé par ces raisonnements, renonce à ses premiers principes, et ne s'en croit pas pour cela moins fort contre le christianisme. C'était là sans doute abandonner la cause de l'idolâtrie, et une si faible ressource découvrait la défaite de son apologiste. Cécilius ne fut pas plus heureux en attaquant l'évidence de la révélation évangélique. Toutes ses raisons portaient sur des calomnies grossières, tirées de quelques-uns de nos dogmes altérés ou pris par moitié, et de notre discipline falsifiée ou mal entendue. La seule chose qu'Octavius eut à faire pour répondre à ces calomnies fut de les nier absolument, et de donner une exposition nette de la sainteté de notre doctrine. Quant à cette vieille fable d'une tête d'âne adorée par les chrétiens, fable qui d'abord avait été débitée contre les Juifs, Octavius dit simplement que le fait était faux, et il défia son adversaire d'en montrer la vérité. Il nia pareillement que nous adoras-

sions les genoux de l'évêque. Cette accusation, aussi frivole que l'autre, était fondée sur ce que les pénitents se prosternaient lorsque l'évêque leur donnait l'absolution de leurs péchés ou sa bénédiction. Vous n'êtes plus autorisé, continua Octavius à nous accuser d'inceste dans la célébration de nos mystères. Peut-on imputer un pareil crime à des gens si connus pour la pureté de leurs mœurs, et dont un grand nombre fait vœu de chasteté? C'est à vous que l'on doit reprocher les horreurs dont vous nous chargez. Qui ne sait que vous mettez un Priape au rang des dieux, que vous sacrifiez à Vénus la prostituée, que vous célébrez les fêtes de la bonne déesse, et que vous pratiquez mille autres abominations, qu'il n'est pas possible de nommer sans rougir? Il remarque que les chrétiens, loin de manger des enfants ou de se souiller par des infamies, n'allaient pas même voir exécuter les criminels, et qu'ils s'abstenaient du sang; que ceux qui se mariaient ne prenaient qu'une femme, que plusieurs vivaient dans une continence perpétuelle, sans cependant se glorifier de leur état; qu'enfin la moindre pensée du crime était condamnée parmi eux.

Il observe que Pythagore, Platon et les autres philosophes païens avaient appris le dogme de l'immortalité de l'ame ainsi que les vérités qu'ils enseignaient (quoique mêlées de beaucoup de faussetés) par une tradition imparfaite de la révélation divine faites aux anciens patriarches. Il dit que les chrétiens enterrent les morts au lieu de les brûler, parceque c'est l'ancienne et la meilleure coutume; mais que Dieu peut également les ressusciter, soit de la cendre, soit de la poussière. Il établit l'éter-

nité du feu de l'enfer, que les infidèles méritent aussi justement que les impies, « parceque ce n'est pas un moindre crime d'ignorer le commun Seigneur, le père de tous les hommes et de tous les êtres, que d'oser enfreindre ses commandements. »

Octavius termine son discours par une description courte, mais charmante, de la morale chrétienne. Il s'exprime ainsi en répondant au reproche de pauvreté dont Cécilius avait chargé les disciples de Jésus-Christ. « Eh quoi donc! peut-on appeler pauvre celui qui n'éprouve aucun besoin! Ce titre ne convient qu'à celui dont le cœur n'est point satisfait au milieu de l'abondance. Personne ne saurait être plus pauvre qu'il n'était en venant au monde. L'art du chrétien pour posséder tout est de ne désirer rien. Plus un voyageur est leste, plus il se trouve à son aise; de même, dans le voyage de cette vie, celui que la pauvreté rend léger est incomparablement plus heureux que celui qui est accablé sous le poids des richesses. Si les richesses nous semblaient nécessaires nous les demanderions à Dieu. L'innocence est le seul objet de nos désirs, et la patience la seule chose que nous demandons. Le malheur est l'école de la vertu. Quel beau spectacle pour la Divinité que de contempler le chrétien dans la lice aux prises avec la douleur, combattant avec une noble constance les menaces, les roues, les chevalets, dans ce moment surtout où, semblable à un conquérant, il triomphe du juge qui le condamne; car celui-là est certainement le vainqueur, qui remporte le prix qu'il a disputé. » Il dit que notre religion consiste dans la pratique et non dans de beaux discours. « Nous ne disons

point de grandes choses, mais nous en faisons. »

A peine Octavius eut-il cessé de parler que Cécilius s'écria : « Je vous félicite et je me félicite moi-même. Nous sommes victorieux l'un et l'autre. Octavius triomphe de moi, je triomphe de l'erreur; mais la victoire et le gain sont principalement de mon côté, puisque par ma défaite je trouve la couronne de vérité. »

Tel est l'abrégé de cette célèbre conférence; mais la beauté des idées et du langage ne peut être bien aperçue que dans l'original. Si ce dialogue semble avoir quelque défaut c'est celui d'être court. Le lecteur est fâché de se trouver sitôt à la fin, il ne le quitte qu'à regret, ce qui est la marque des productions excellentes.

La compagnie convint que l'on aurait un autre entretien pour initier plus amplement Cécilius dans la religion chrétienne et pour lui en faire connaître la discipline. La beauté du premier entretien donne lieu de bien regretter le second, qui devait rouler sur une matière si intéressante.

Baronius et plusieurs autres historiens ne doutent point que notre saint ne soit ce Cécilius, prêtre, qui convertit depuis S. Cyprien. Ils étaient l'un et l'autre Africains, de même âge et de même profession. D'ailleurs S. Cyprien a mis dans ses écrits diverses choses empruntées du dialogue que nous avons analysé, et qui sans doute lui avait été communiqué par Cécilius. Par respect pour la mémoire de ce dernier il prit son nom, qu'il ajouta avant le sien, et voulut être appelé *Cecilius Cyprianus.*

On lit dans Pontius que le prêtre Cécilius était un homme juste, vénérable par son âge, digne

de vivre éternellement dans la mémoire des hommes. Cet auteur ajoute que S. Cyprien l'honora toujours comme son père, et qu'il conserva pour lui les plus vifs sentiments de vénération et de reconnaissance. S. Cécilius est nommé dans le martyrologe romain.

Autant il est rare, autant il est beau pour un savant de céder dans la dispute aux forces de la vérité; c'est la plus grande preuve d'une vertu solide. L'amour-propre s'irrite contre la résistance, et la conviction de l'esprit ne sert souvent qu'à rendre la volonté plus rebelle et plus opiniâtre dans l'erreur; aussi quiconque se propose d'amener quelqu'un à la connaissance de la vérité doit-il prendre toutes sortes de précautions pour ne point effaroucher un ennemi si dangereux. Il faut qu'il use de voies détournées et indirectes, afin que la personne qu'il veut éclairer croie s'instruire elle-même. Octavius, Minutius Félix et Cécilius remportèrent tous trois l'avantage dans la dispute, parcequ'ils étaient tous trois humbles, dociles, pleins de charité. Ils ne ressemblaient point à ces vains raisonneurs qui soutiennent opiniâtrément certaines opinions non par amour de la vérité, mais parcequ'ils en sont les pères. Celui des trois qui estima le plus sa victoire fut Cécilius, qui triompha tout à la fois de l'orgueil et de l'erreur. Il suivait cette maxime d'un grand homme, qui dit qu'*on est vainqueur quand on est instruit*.

S. PANTÈNE,

PÈRE DE L'ÉGLISE.

(7 juillet.)

Ce grand homme, digne des temps apostoliques, florissait dans le second siècle de l'Église. Il était Sicilien de naissance et faisait profession de la philosophie stoïcienne. Son éloquence lui a mérité de la part de Clément d'Alexandrie le titre d'*abeille de Sicile*. L'amour qu'il avait pour la vertu lui inspira de l'estime pour les chrétiens, et il se lia étroitement avec quelques-uns d'entre eux. Frappé de l'innocence et de la sainteté de leur vie, il se désabusa des superstitions du paganisme et ouvrit les yeux à la lumière de l'Évangile.

Après sa conversion il étudia les livres saints sous les disciples des apôtres. Pour en acquérir une plus parfaite intelligence il alla fixer sa demeure à Alexandrie en Égypte. Il y avait dans cette ville une célèbre école où l'on enseignait la doctrine chrétienne, et qui devait son établissement aux disciples de S. Marc.

Pantène fit de rapides progrès dans la science des saintes lettres; mais il cachait par humilité ses rares talents. On les découvrit bientôt malgré lui, et on le tira de l'obscurité dans laquelle il avait cherché à vivre inconnu. Il fut mis à la tête de l'école des chrétiens quelque temps avant l'année 176 de Jésus-Christ, qui était la première du règne de l'empereur Commode. Sa capacité, jointe à l'excellente méthode qu'il suivait en enseignant, lui acquit une

réputation dont ne jouirent jamais les plus fameux philosophes. Ses leçons, qui étaient un composé du suc des fleurs qu'il ramassait dans les écrits des prophètes et dans ceux des apôtres, portaient la lumière de la science et l'amour de la vertu dans les ames de tous ceux qui venaient l'entendre. C'est le témoignage que lui rend Clément d'Alexandrie, un de ses disciples..

Les Indiens, que le commerce attirait à Alexandrie, eurent occasion de connaître S. Pantène; ils le prièrent de passer dans leur pays pour y combattre la doctrine des brahmanes par celle de Jésus-Christ. Il se rendit à leurs instances, quitta son école et partit pour les Indes avec la permission de son évêque, qui l'établit prédicateur de l'Évangile pour les nations orientales. Cet évêque était Démétrius, qui fut placé sur le siége d'Alexandrie en 189.

Nous apprenons d'Eusèbe que S. Pantène en arrivant dans les Indes y trouva quelques semences de la foi, qui y avaient été jetées précédemment; il y vit aussi un livre de l'évangile de S. Matthieu en hébreu, qui avait été laissé dans le pays par S. Barthélemi. Étant revenu à Alexandrie quelques années après il y apporta ce livre avec lui.

L'école de cette ville était alors gouvernée par le célèbre Clément. S. Pantène continua toujours d'enseigner; mais il ne le fit plus qu'en particulier. Il exerça cet emploi jusqu'au règne de Caracalla, et par conséquent jusqu'à l'année 216. Rufin dit que ce grand homme termina par une heureuse mort une vie noble et excellente. On lit son nom sous le 7 de juillet dans tous les martyrologes d'occident.

La beauté et la sainteté de la morale évangélique, qui opérèrent la conversion de S. Pantène, se font principalement sentir lorsqu'on les compare avec ces vertus imparfaites et souvent fausses des plus fameux sages du paganisme. Dans quelles contradictions et dans quelles erreurs ceux-ci ne sont-ils pas tombés, même par rapport à la Divinité et au souverain bien ? A combien de vices n'ont-ils pas donné le nom de vertu ? Combien de crimes n'ont-ils pas préconisés ? Il est vrai qu'ils montrèrent du zèle pour la justice, du mépris pour les richesses, de la modération dans la prospérité, de la patience dans certaines épreuves, de la générosité, du courage, du désintéressement ; mais si le motif de ces dispositions était vicieux, si elles avaient leur source dans l'orgueil ou dans quelque autre principe semblable que deviennent les vertus ? Il n'en reste plus que le vain fantôme. Or c'est ce qui est arrivé presque toujours à ces philosophes, dont quelques gens affectent de relever si haut la sagesse et les vertus. Il n'y a donc que le christianisme dont la morale soit véritablement pure, et qui ait le privilége de former le vrai sage. (1)

(1) Socrate avait coutume dans tout ce qu'il disait d'ajouter cette formule, *avec la permission de mon démon ;* et lorsqu'il était sur le point d'expirer il donna des ordres pour immoler un coq à Esculape. Il fut aussi accusé d'un genre d'impureté contraire à la nature. Crésus ayant demandé à Thalès, le prince des naturalistes, ce que c'était que Dieu, le philosophe différait toujours de répondre et s'excusait en disant de temps en temps qu'il réfléchirait sur la question qui lui avait été proposée. Il est bien étonnant qu'il ait eu sur la nature de la Divinité moins de lumière que n'en a le plus grossier artisan d'entre les chrétiens. Diogène ne vivait content dans son tonneau que parcequ'il satisfaisait ses passions ; et quand il salissait avec ses pieds les

NOTICE SUR CLÉMENT D'ALEXANDRIE.

Titus Flavius Clemens, que quelques auteurs font Athénien de naissance, commença ses études dans la Grèce; il les continua dans l'Italie, l'Asie mineure, l'Assyrie et la Palestine, et les acheva en Egypte. Un désir incroyable d'apprendre lui fit parcourir ainsi différentes parties du monde. Il eut en outre cinq maîtres célèbres : un dans la Grèce, qui était de la secte ionique, deux dans la Calabre, et deux en Orient. Quoiqu'il fût très versé dans la philosophie de Platon, il donnait la préférence aux principes des stoïciens, mais il ne voulait tenir à aucune secte particulière; il choisissait ce qu'il y avait de meilleur partout où il se trouvait. Un des maîtres qu'il eut en Palestine était Juif d'extraction; il paraît même qu'il était chrétien. Le dernier qu'il écouta, et qu'il met lui-même au dessus de tous les autres, fut le célèbre Pantène, qui était à la tête des catéchèses d'Alexandrie.[1]

Clément, dont les études avaient pour objet la recherche de la vérité, découvrit les erreurs de l'idolâtrie, et vit briller à ses yeux la lumière de la foi.

riches tapis de Platon, disant qu'il foulait aux pieds l'orgueil de ce philosophe, il n'agissait que par un plus grand orgueil, comme Platon lui-même le lui reprocha. Pythagore affecta la tyrannie à Thurium, et Zénon à Pryène. Lycurgue se donna la mort de dépit de ce que les Lacédémoniens pensaient à mitiger la sévérité de ses lois. Anaxagore refusa à des étrangers un dépôt qu'ils lui avaient confié. Aristote avait la petitesse de ne vouloir s'asseoir que quand il voyait son ami Hermias assis au dessous de lui, et il ne rougit point de flatter Alexandre par vanité, comme Platon avait flatté Denys par amour de la bonne chère. C'était de Platon et de Socrate que les stoïciens tenaient cette orgueilleuse maxime : *Le sage se suffit à lui-même.* Epictète avoue qu'il est fier d'avoir remporté la victoire sur tous les vices. Aristote et Cicéron préconisent la vengeance

Quelque versé qu'il fût dans les différentes branches de la littérature profane, il vit qu'il lui manquait la plus essentielle des connaissances, celle de laquelle dépend le bonheur de l'homme, et qui ne peut se trouver que dans la vraie religion. Il se mit donc à étudier la théologie, science qui, selon lui, *n'a d'autre but qu'une vie perfectionnée par toutes les vertus*. Il nous apprend que quelques-uns des successeurs immédiats des apôtres, qui avaient conservé la vraie tradition de la bienheureuse doctrine enseignée par S. Jacques, S. Jean et S. Paul, vivaient encore de son temps. « Ils sèment, disait-il, dans nos cœurs la divine semence qu'ils ont reçue des apôtres, leurs prédécesseurs. »

Pantène ayant été envoyé dans les Indes par l'évêque Démétrius en 189, Clément lui succéda dans la place de catéchiste d'Alexandrie, qu'il remplit avec un grand succès. On compte parmi ses principaux disciples Origène et S. Alexandre, depuis évêque de Jérusalem et martyr. Sa méthode était d'instruire d'abord ceux qui venaient l'écouter de ce qu'il y avait de bon dans la philosophie païenne, afin de les conduire par degrés à la connaissance du christianisme. Pour le leur faire aimer et leur inspirer le désir de l'embrasser, il insistait sur certains points de morale que découvrent les lumières naturelles, et qui se trouvent semés dans les écrits des philosophes. Il fut ordonné prêtre vers le commencement du règne de Sévère, car Eusèbe lui donne ce titre en 195.

La persécution qu'excita cet empereur en 202 l'obligea d'abandonner son école. Il se retira dans la Cappadoce. Nous le voyons à Jérusalem peu de temps après, et nous apprenons par une lettre de S. Alexandre, évêque de cette ville, qu'il y prêcha avec beaucoup de zèle et de succès. De Jérusalem

il se rendit à Antioche. Dans tous les lieux par lesquels il passait il encourageait les disciples de Jésus-Christ et tâchait d'en augmenter le nombre. D'Antioche il revint à Alexandrie.

Les anciens ont donné de grands éloges à sa vertu et à son savoir, et ces éloges se trouvent bien justifiés par ce qui nous reste de ses écrits.

Photius observe que le style de Clément est fleuri, élégant et sublime dans le *Pédagogue* et dans l'*Exhortation aux gentils*, quoique sa diction ne soit point parfaitement pure. On a observé que le style des *Stromates* avait quelque chose de plus dur que celui des autres ouvrages du saint docteur; mais on admire dans tous une vaste érudition. S. Jérôme appelle Clément le plus savant des écrivains ecclésiastiques. Théodoret dit qu'il surpassait tous les autres par l'étendue de ses connaissances. S. Alexandre de Jérusalem et les anciens auteurs font de grands éloges de la sainteté de sa vie.

Clément mourut à Alexandrie avant la fin du règne de Caracalla, qui fut assassiné en 217. On ne trouve point son nom dans le martyrologe romain; mais il est dans celui d'Usuard, qui a été long-temps en usage dans la plupart des églises de France. Benoît XIV a fait une savante dissertation (1) pour prouver qu'il n'y a point de raison suffisante d'insérer son nom dans le martyrologe romain.

(1) Elle est à la tête du martyrologe romain, qu'il donna en 1749, et il l'adressa en forme de bref au roi de Portugal.

S. PIERRE DE LAMPSAQUE, S. ANDRÉ
ET LEURS COMPAGNONS, MARTYRS A LAMPSAQUE.

(15 mai.)

Pendant que la persécution de l'empereur Dèce ravageait l'Église on arrêta dans le voisinage de Lampsaque, ville de l'Asie mineure près de l'Hellespont, un jeune homme nommé Pierre, très bien fait, orné des plus belles qualités de l'esprit, mais surtout recommandable par sa foi et sa vertu. Il fut conduit devant le proconsul Optimus, qui, après diverses questions, lui dit : « Vous savez ce que contiennent les édits de nos invincibles princes ; hâtez-vous donc d'obéir en sacrifiant à la grande Vénus. Je suis étonné, répondit Pierre, que vous me proposiez de sacrifier à une femme décriée pour ses impudicités, et dont les actions, que la modestie ne permet pas de nommer, seraient punissables devant vos propres lois. » Le proconsul le fit étendre sur une roue entre des pièces de bois attachées à son corps avec des chaînes de fer, et tellement disposées que la roue venant à tourner devait lui briser peu à peu les os. Le martyr levant les yeux au ciel disait avec une tranquillité mêlée de joie : « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus, de ce que vous me donnez le courage de vaincre le tyran. » Optimus voyant qu'il était inébranlable lui fit couper la tête.

L'exécution faite, comme le proconsul se disposait à partir pour la ville de Troade en Phrygie, on lui amena trois autres chrétiens, André, Paul et

Nicomaque. Il leur demanda d'où ils venaient et quelle était leur religion. Nicomaque plein d'impatience se mit à crier à haute voix qu'il était chrétien, Les autres répondirent modestement qu'ils étaient aussi chrétiens. « Sacrifiez aux dieux, dit le proconsul à Nicomaque. Un chrétien, répliqua celui-ci, ne doit point sacrifier aux démons. » Optimus ordonna qu'il fût pendu au chevalet et appliqué à la torture. Nicomaque souffrit d'abord avec courage, et même il était près d'expirer ; malheureusement il se laissa vaincre par la douleur, et perdit ainsi la couronne. « Je n'ai jamais été chrétien, s'écria-t-il, je vais sacrifier aux dieux. » On le détacha aussitôt du chevalet par l'ordre du proconsul ; mais à peine eut-il sacrifié que le démon se saisit de lui. Il tombe par terre, s'agite avec violence, se coupe la langûe avec ses dents et meurt sur la place. C'est ainsi que le démon insulte communément à ces ames infortunées qu'il précipite dans le crime ; il commence par les leurrer de magnifiques promesses, et lorsqu'elles se sont livrées à lui il ne leur offre plus que des ombres trompeuses ; souvent même il ne paie leur complaisance que par les derniers malheurs. Triste compensation pour la perte de l'ame et de l'éternelle félicité !

Dieu consola ses deux autres serviteurs en suppléant à la diminution de leur nombre. Une vierge nommée Denyse, âgée d'environ seize ans, qui avait été témoin de la fin déplorable de Nicomaque, s'écria tout à coup : « Fallait-il, malheureux, te précipiter dans des supplices éternels pour te procurer un instant de repos ? » Le proconsul l'ayant entendue lui demanda si elle était chrétienne. « Oui,

répondit-elle, je suis chrétienne, et c'est pour cela que je plains le sort de ce misérable, qui pour n'avoir pas voulu souffrir encore un moment s'est attiré une éternité de peines. Sacrifiez, reprit Optimus, autrement vous serez exposée dans un lieu de prostitution, puis brûlée toute vive. » Les menaces étant inutiles, il la remit entre les mains de deux jeunes débauchés, qui la conduisirent dans leur maison. Elle résista si fortement à leur brutalité qu'elle leur ôta toute espérance de succès. Vers le milieu de la nuit un jeune homme tout resplendissant de lumière parut dans la maison où ils étaient renfermés. Frappés de terreur, ils se jetèrent aux pieds de la sainte, qui les fit relever et les rassura en leur disant : « Vous avez vu mon gardien et mon protecteur. » Là-dessus ils la supplièrent d'intercéder pour eux afin qu'il ne leur arrivât aucun mal.

Le lendemain la populace, animée par les prêtres de Diane, environna la maison du proconsul, demandant avec de grands cris qu'on lui livrât Paul et André. Optimus afin d'apaiser le tumulte se fit amener les deux martyrs et leur ordonna de sacrifier, ce qu'ils refusèrent l'un et l'autre. Il les condamna donc à être fouettés, puis les livra au peuple pour être lapidés. On les lia par les pieds, et on les traîna ainsi hors de la ville.

Pendant l'exécution Denyse apprit ce qui se passait. Elle s'échappa de ses gardes et courut toute en pleurs au lieu où le peuple était assemblé. Elle s'écria en adressant la parole aux martyrs : « Je veux mourir avec vous sur la terre afin de pouvoir vivre éternellement avec vous dans le ciel. » Le

proconsul, instruit de la manière dont elle avait conservé sa chasteté et dont elle s'était échappée, ainsi que du désir qu'elle avait de la mort, la fit séparer de Paul et d'André, et donna des ordres pour qu'on la décapitât à quelque distance ; ce qui fut aussitôt exécuté.

S. SATURNIN,

ÉVÊQUE DE TOULOUSE, MARTYR.

(29 novembre.)

S. Saturnin, vulgairement appelé S. Sernin, vint de Rome prêcher la foi dans les Gaules. Il y fut envoyé par le pape S. Fabien vers l'an 245, quelque temps après l'arrivée de S. Trophime, premier évêque d'Arles. Ce fut en 250, sous le consulat de Dèce et de Gratus, qu'il fixa son siége épiscopal à Toulouse, capitale des Tectosages, dont Jules César avait fait une colonie romaine.

Nous apprenons de Fortunat que S. Saturnin convertit un grand nombre de païens par ses prédications et ses miracles. C'est tout ce que nous savons de lui, jusqu'au temps de son martyre.

L'auteur de ses Actes, qui écrivait environ cinquante ans après sa mort, rapporte qu'il assemblait son troupeau dans une petite église, et que le Capitole, le principal temple des idoles, était sur le chemin qui conduisait de sa demeure à son église. C'était dans ce temple que se rendaient les oracles : mais la présence du saint, qui passait par là, rendit les démons muets. Les prêtres, persuadés que le silence de leurs dieux n'avait point d'autre cause,

épièrent le moment où Saturnin passait, se saisirent de sa personne et le conduisirent dans le temple en lui déclarant qu'il fallait ou qu'il sacrifiât pour réparer son impiété prétendue, ou qu'il l'expiât par son sang. « Que me proposez-vous, répondit le saint avec une généreuse liberté ? J'adore un seul Dieu, et je suis prêt à lui offrir un sacrifice de louange. Vos dieux ne sont que des démons ; ils sont bien plus jaloux du sacrifice de vos ames que de celui de vos victimes. Pourrais-je les craindre, eux que je fais trembler devant un chrétien? » Cette réponse excita la fureur des idolâtres : ils firent souffrir au saint toutes les indignités qu'un zèle aveugle peut inspirer. Enfin ils l'attachèrent par les pieds à un taureau qu'on avait amené pour le sacrifice. L'animal qu'on avait irrité traîna le martyr avec tant de violence qu'on vit bientôt la cervelle sauter de la tête et les entrailles sortir du corps. Mais son ame affranchie de ses liens s'envola dans le royaume de paix et de gloire. Le taureau continuant de le traîner, ses membres se détachèrent, et les rues furent teintes de son sang. La corde s'étant rompue, le tronc du saint resta dans la plaine, qui était hors des portes de la ville. Deux femmes chrétiennes ramassèrent ce qu'elles purent retrouver de son corps ; puis, l'ayant renfermé dans une bière, elles le mirent dans une fosse profonde pour le dérober plus sûrement aux insultes des païens. Les reliques de S. Saturnin restèrent en cet état jusqu'au règne de Constantin-le-Grand.

Hilaire, alors évêque de Toulouse, fit bâtir une petite chapelle sur le corps de son saint prédécesseur. Sylvius, évêque de la même ville, vers la fin

du quatrième siècle, jeta les fondements d'une église magnifique en l'honneur du saint martyr; Exupère, son successeur, l'acheva, en fit la dédicace et y transféra les reliques du saint apôtre de Toulouse. Ce précieux trésor s'y garde encore avec vénération.

Quelques-uns diffèrent le martyre de S. Saturnin jusqu'à la persécution de Valérien en 257; et ils s'appuient sur ce qu'il est dit qu'il fonda une église nombreuse, et qu'il bâtit un temple au vrai Dieu. Mais nous répondons que tout cela put se faire dans l'espace de cinq ans. Nous ne pensons donc pas qu'on doive rejeter l'ancienne tradition de l'Église de Toulouse, laquelle place le martyre de S. Saturnin sous le règne de Dèce en 250 : tradition d'ailleurs confirmée par plusieurs écrivains estimables.

Le martyrologe romain fait mention d'un autre S. Saturnin en ce jour. Celui-ci fut décapité à Rome pour la foi, avec S. Sisinius, sous le règne de Dioclétien en 304, et fut enterré à deux milles de la ville sur la voie Nomentane.

L'esprit dont furent animés les premiers apôtres des différentes nations nous donne l'idée d'un vrai disciple de Jésus-Christ. Qu'était-ce qu'un chrétien dans ces heureux temps? C'était un homme vivement pénétré du sentiment de son néant, courageux cependant et magnanime dans son humilité; un homme que son détachement des choses créées élevait au dessus du monde; qui maîtrisait ses sens par la mortification et qui était mort à lui-même; qui n'avait d'autre intérêt que celui de la gloire de Jésus-Christ; qui était doux et affable, patient, rem-

pli de tendresse et de charité pour le prochain, brûlant de zèle pour la religion, toujours prêt à voler dans les régions les plus éloignées pour porter la lumière de la foi aux infidèles, et à verser son sang pour la défense de la vérité du christianisme. De telles dispositions, constamment soutenues par une vie qui y était conforme, sont quelque chose de plus grand et de plus étonnant encore que les signes extérieurs et les miracles. Quelle merveille, si les hommes que nous venons de dépeindre ont converti un monde idolâtre, ont soumis au joug de l'Évangile des cœurs attachés à la terre et plongés dans toutes sortes de vices, ont enfin fait aimer et pratiquer une religion qu'ils prêchaient encore plus efficacement par leurs actions que par leurs discours !

S. BABYLAS,

ÉVÊQUE D'ANTIOCHE ET MARTYR.

(24 janvier.)

S. Babylas, qui succéda à Zébin en 237, a été après S. Ignace le plus célèbre des anciens évêques d'Antioche. Il gouverna l'Eglise de cette ville avec autant de zèle que de vertu, environ l'espace de treize ans, sous les empereurs Gordien, Philippe et Dèce. Philippe, selon la chronique d'Alexandrie, étant arrivé à Antioche la veille d'une grande fête, se présenta avec l'impératrice, sa femme, pour entrer dans l'église des chrétiens ; mais Babylas lui en refusa l'entrée à cause de ses crimes, dont il lui fit sentir l'énormité, sans s'écarter toutefois des règles

d'une modération respectueuse. L'empereur, après l'*exomologèse* ou confession de ses fautes, se mit au rang des pénitents publics, et resta à la porte de l'église.

La paix dont l'Eglise jouissait sous le règne de ce prince multiplia le nombre des chrétiens; des villes entières se convertirent, et l'on éleva des temples où l'on adorait publiquement Jésus-Christ. Mais nous voyons dans les ouvrages de S. Cyprien et dans la vie de S. Grégoire Thaumaturge que cette paix fut aussi l'occasion du relâchement de plusieurs fidèles. Dieu permit une persécution, qui fut la septième générale, pour purifier ses saints, et pour réveiller la ferveur des ames tièdes. Elle fut allumée en 250 par l'empereur Dèce, qui s'était frayé une route à la souveraine puissance par l'assassinat des deux Philippe, père et fils.

En 351 le césar Gallus fit transférer le corps de S. Babylas au bourg de Daphné, à deux lieues d'Antioche. Son dessein était de remédier aux abominations par lesquelles on prétendait honorer Apollon, qui rendait des oracles dans ce lieu. Il consacra auprès du temple d'Apollon une église au vrai Dieu, sous l'invocation de S. Babylas, et y mit ses reliques renfermées dans une châsse, qui était élevée hors de terre. Le voisinage du martyr rendit le démon muet. Ce fait est attesté par S. Chrysostome, Théodoret, Sozomène, et plusieurs célèbres écrivains de l'antiquité, lesquels prennent de là occasion de triompher des païens.

Julien l'Apostat, étant venu à Antioche en 362, offrit un grand nombre de sacrifices à l'idole d'Apollon, afin d'apprendre la cause de son silence : le

démon répondit à la fin qu'il ne pouvait parler jusqu'à ce qu'on eût enlevé les cadavres dont le voisinage était rempli. Julien entendit à demi-mot, et sans toucher à aucun des autres morts il ordonna aux chrétiens d'ôter la châsse où était renfermé le corps de S. Babylas. Les chrétiens mirent sur un char la châsse du saint martyr, qu'ils conduisirent comme en triomphe à Antioche. Dans la marche on chantait des psaumes qui peignent la vanité et l'impuissance des idoles, et la multitude répétait après chaque verset : *Que tous ceux qui adorent les ouvrages de sculpture et se glorifient dans leurs idoles soient couverts de confusion.*

La nuit suivante le tonnerre tomba sur le temple d'Apollon : les magnifiques ornements de cet édifice furent réduits en cendres, aussi bien que l'idole ; les murailles seules furent épargnées. A cette nouvelle Julien, oncle de l'empereur et gouverneur d'orient, accourut à Daphné. Il fit souffrir de cruelles tortures aux prêtres pour découvrir si cet accident venait de leur négligence ou des chrétiens. Ces malheureux dirent constamment qu'on ne devait s'en prendre qu'au feu du ciel, et il vint des paysans d'alentour qui attestèrent qu'ils avaient vu tomber la foudre.

L'empereur n'osa faire relever son idole, de peur que le feu du ciel ne tombât sur sa propre tête ; mais l'humiliation que le paganisme venait de recevoir le rendit furieux contre les chrétiens, surtout contre ceux d'Antioche, et il se promettait bien de se venger à son retour de la guerre de Perse : mais Dieu se joue des projets insensés de ses ennemis. Julien périt misérablement dans son expédition

contre les Perses, et le temple d'Apollon resta plus de vingt ans dans le même état.

Le martyrologe romain, celui de S. Jérôme et ceux d'Occident font mémoire de S. Babylas au 24 janvier. Les Grecs l'honorent le 5 septembre, avec trois enfants qui souffrirent le martyre avec lui, comme nous l'apprenons de S. Chrysostome. On prétend que le corps de S. Babylas est aujourd'hui à Crémone, où il fut apporté d'Orient durant les croisades. S. Babylas est patron de plusieurs églises en France, en Espagne et en Italie.

SAINTE AGATHE

VIERGE ET MARTYRE.

(5 février.)

Les villes de Palerme et de Catane en Sicile se disputent l'honneur d'avoir donné au monde une sainte aussi célèbre ; mais cette dispute n'intéresse guère ceux qui, en imitant ses vertus et en implorant sa protection, travaillent à devenir un jour ses concitoyens dans le ciel. Tout le monde s'accorde à dire qu'elle reçut la couronne du martyre à Catane en 251, durant la persécution de Dèce, ce prince étant consul pour la troisième fois. Quoique issue d'une maison noble et illustre, elle s'était consacrée à Dieu dès ses tendres années, et avait généreusement triomphé de tous les assauts qui furent livrés à sa chasteté. Quintien, homme consulaire, instruit de la beauté et des immenses richesses d'Agathe, se flatta qu'il pourrait satisfaire son impudicité et son avarice par le moyen des édits

que l'empereur avait portés contre les chrétiens ; il ordonna donc qu'on se saisît de sa personne et qu'on la conduisît devant son tribunal à Catane. La jeune vierge se voyant livrée aux persécuteurs fit cette prière : « Jésus-Christ, souverain Seigneur de toutes choses, vous voyez mon cœur, vous savez quel est mon désir ; soyez le seul possesseur de tout ce que je suis. Vous êtes mon pasteur, ô mon Dieu ! et je suis votre brebis ; rendez-moi digne de vaincre le démon. » Elle ne cessa le long du chemin de demander avec la plus vive instance le courage dont elle avait besoin pour confesser sa foi. Lorsqu'elle fut arrivée Quintien la fit remettre entre les mains d'une méchante femme nommée Aphrodisie, qui vivait ainsi que ses filles dans un libertinage public. Il est aisé de juger des épreuves que la vertu de notre sainte eut à souffrir ; mille morts lui auraient paru plus supportables que la situation terrible où elle se trouvait. Cependant elle ne perdait point courage ; elle se confiait en la bonté de Dieu, qu'elle implorait continuellement avec des torrents de larmes. Sa prière fut exaucée ; sa chasteté ne reçut aucune atteinte durant le mois qu'elle passa dans la maison d'Aphrodisie.

Quintien, informé de la constance d'Agathe, la fit amener devant lui. Toute la réponse qu'il put tirer d'elle dans le premier interrogatoire fut que la vraie noblesse et la vraie liberté consistaient à servir Jésus-Christ. Le juge, irrité de sa fermeté, ordonna qu'on la reconduisît en prison, après qu'on lui eut meurtri le visage de soufflets. Elle y entra avec joie, en recommandant à Dieu le succès du combat qu'elle était sur le point de soutenir pour sa gloire.

On la ramena le lendemain devant le juge, qui, trouvant en elle le même courage, la fit étendre sur le chevalet, où elle souffrit la plus horrible question. Quintien, furieux de se voir vaincu par la patience héroïque de la sainte, commanda qu'on la tourmentât long-temps aux mamelles et puis qu'on les lui coupât. Une cruauté aussi inouïe lui attira ce juste reproche de la part d'Agathe : « Cruel tyran, ne devrais-tu pas rougir de me faire cette injure, toi qui as sucé les mamelles de ta mère? » Le juge la renvoya ensuite en prison avec défense de panser ses plaies et de lui donner aucune nourriture : mais le Seigneur se joue des pensées des hommes; il daigna lui-même être son médecin. S. Pierre lui étant apparu dans une vision la consola, guérit ses plaies et remplit le cachot d'une lumière éclatante.

Quatre jours après Quintien l'envoya chercher, et, sans être touché d'une guérison si miraculeuse, il la fit rouler toute nue sur des morceaux de pots cassés, mêlés avec des charbons ardents. Quand elle eut souffert ce supplice il ordonna qu'elle fût remise en prison. Agathe y étant arrivée adressa cette prière au Dieu des martyrs et à l'époux des vierges : « Seigneur mon Dieu, vous m'avez toujours protégée dès le berceau. C'est vous qui avez déraciné de mon cœur l'amour du monde et qui m'avez donné la patience nécessaire pour souffrir ; recevez maintenant mon esprit. » Elle expira en finissant cette prière. Son nom, qui a été inséré dans le canon de la messe, se trouve dans le calendrier de Carthage qui est de l'an 530, et dans tous les martyrologes des Grecs et des Latins. Vers l'an 500 le pape Symmaque fit bâtir une église de son

nom sur la voie Aurélienne près de Rome. S. Grégoire-le-Grand enrichit de ses reliques une église de Rome qu'il avait purgée de l'impiété arienne; cette église avait été rebâtie en 460 par Ricimer, général de l'empire d'occident. En 726 Grégoire II en fit une nouvelle sous l'invocation de la même sainte. Clément VIII la donna à la congrégation de la doctrine chrétienne. S. Grégoire-le-Grand mit des reliques de sainte Agathe dans l'église du monastère de Saint-Étienne; mais la plus grande partie de ce précieux trésor resta à Catane jusque vers l'an 1040, qu'il fut transféré à Constantinople. On l'a depuis rapporté à Catane, comme nous l'apprenons de Maurice, évêque de cette ville, lequel a écrit l'histoire de cette translation arrivée de son temps. Les éruptions du mont Etna, qui menaçaient Catane d'une ruine prochaine, ont été plusieurs fois arrêtées par le voile de sainte Agathe que l'on portait en procession. Les Maltais, qui honorent la même sainte comme leur patronne, furent redevables de leur salut à son intercession lorsque les Turcs les attaquèrent en 1551.

S. ALEXANDRE,

ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM, MARTYR.

(18 mars.)

Ce saint étudia les mystères de notre religion dans la fameuse école d'Alexandrie, où il eut pour maître S. Pantène et Clément, son successeur. Il se lia d'une amitié fort étroite avec Origène, son compagnon d'étude. Ses talents et sa vertu l'ayant fait

connaître, on l'éleva sur le siége épiscopal d'une ville de Cappadoce, dont le nom n'est point parvenu jusqu'à nous. Il confessa généreusement la foi en 204 et fut chargé de fers pour le nom de Jésus-Christ. De sa prison, où il resta sept ans, il écrivit à l'Église d'Antioche pour la féliciter de ce qu'elle avait choisi S. Asclépiade pour patriarche. Cette élection, disait-il dans sa lettre, m'a comblé de joie; elle a diminué le poids de mes chaînes et adouci la rigueur de mon sort. Il envoya cette lettre par le prêtre Clément, homme d'une rare vertu et qu'il avait chargé du gouvernement de son diocèse durant son emprisonnement.

Alexandre recouvra enfin sa liberté et fut élargi en 212. Bientôt après il alla visiter les lieux saints à Jérusalem, conformément à l'ordre qu'il en avait reçu du ciel dans une révélation. La veille de son arrivée à Jérusalem Dieu envoya aussi une vision à son sujet au saint évêque Narcisse et à plusieurs fidèles de son Église. Ils entendirent pendant la nuit une voix distincte qui leur commandait d'aller au devant d'Alexandre et de le recevoir comme un homme que la Providence destinait à être leur évêque. S. Narcisse était alors fort âgé ; il se saisit d'Alexandre, de concert avec son troupeau, et le fit son coadjuteur avec l'agrément de tous les évêques de la Palestine, qui furent assemblés pour ce sujet. Ces deux grands hommes gouvernèrent donc conjointement l'Église de Jérusalem, Alexandre le dit expressément dans une lettre qu'il écrivit aux Antinoïtes en Égypte. Voici comment il s'y exprime : « Je vous salue de la part de Narcisse, qui a gouverné avant moi le siége épiscopal de cette Église,

et qui le gouverne encore présentement par ses prières, étant âgé de plus de cent seize ans. Il vous conjure avec moi de conserver entre vous une paix et une union inaltérables. »

Quand S. Alexandre fut établi dans son nouvel évêché il forma une bibliothèque où il recueillit entre autres livres les ouvrages et les lettres des plus grands hommes de son temps. Eusèbe dit que cette bibliothèque subsistait encore lorsqu'il écrivait, et qu'il en avait tiré beaucoup de secours pour la composition de son histoire ecclésiastique.

Origène fait un bel éloge de la douceur de notre saint, qui éclatait surtout dans les instructions qu'il faisait au peuple. On ne sait plus rien de S. Alexandre jusqu'à sa mort. Il fut arrêté durant la persécution, confessa Jésus-Christ une seconde fois et mourut en prison à Césarée en 251. S. Épiphane, S. Jérôme, etc., lui donnent le titre de martyr. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe romain ; mais les Grecs l'honorent le 16 mai et le 22 décembre.

Un pasteur qui veut travailler avec succès au salut des ames doit commencer par s'établir solidement dans la vertu. Les fonctions du ministère ne seront pour lui qu'une source de dangers s'il n'a eu soin de s'y préparer par la mortification de tous les désirs corrompus de la nature, par un parfait détachement des biens créés, par la pratique d'une humilité profonde, par l'exercice continuel de la prière et de la mortification ; s'il n'a acquis un fonds de douceur et de charité qui le porte dans l'occasion à se faire *tout à tous* ; s'il n'est embrasé de zèle pour la gloire de Dieu et la sanctifica-

tion de ceux dont la conduite lui a été confiée. Telle fut la conduite que tinrent les saints pasteurs de tous les siècles. Quelle confusion pour leurs successeurs dans le sacerdoce s'ils refusaient de les imiter, autant du moins que leur faiblesse en est capable! Il ne s'agit point ici d'un conseil dont la pratique peut absolument être omise ; c'est un précepte dont la transgression aurait des suites très funestes et pour ceux qui gouvernent, et pour ceux qui sont gouvernés. Il est vrai que pour marcher sur les traces des saints pasteurs il faut se faire une violence continuelle, et que l'on a quelquefois des croix bien pesantes à porter; mais il faut se rappeler que la vie d'un chrétien, à plus forte raison celle d'un pasteur, doit être un martyre perpétuel, et que l'on ne peut être agréable à Dieu qu'autant qu'on lui fait un sacrifice de son corps et de son ame, par la mortification et les autres vertus dont l'Évangile recommande si fortement la pratique.

S. CORNEILLE,

PAPE.

(16 septembre.)

Le saint pape Fabien ayant reçu la couronne du martyre le 20 janvier 250, le siége de Rome resta seize mois vacant, à cause de la violence de la persécution, qui ne permettait point aux fidèles de s'assembler pour donner un pasteur à l'Église. Telle était la fureur de Dèce qu'il eût mieux aimé, selon S. Cyprien, souffrir un compétiteur dans l'empire que de voir un évêque à Rome. On profita de l'ab-

sence de ce prince, qui était occupé à apaiser la révolte de Julius Valens ou à repousser les Goths, pour procéder à l'élection du successeur de S. Fabien ; et le choix du clergé et du peuple tomba sur Corneille, qui fut installé en 251. C'était, au rapport de S. Cyprien, un homme d'une conduite irréprochable, d'une pureté virginale, d'une humilité profonde, doux, modeste, amateur de la paix et orné de toutes les vertus. Le même père ajoute que Corneille n'était point parvenu tout à coup à la dignité épiscopale, mais qu'il avait passé par les différents ordres, et qu'il avait servi Dieu dans l'exercice des fonctions de chacun, comme les canons l'exigent. Il était prêtre de l'Église romaine à la mort de son prédécesseur, et il fut principalement chargé de la conduite des affaires pendant la vacance du saint siége. Il était bien éloigné de désirer le souverain pontificat, puisqu'il fallut user en quelque sorte de violence pour le faire consentir à son élection. Voilà le caractère de ceux qui sont animés de l'esprit de Dieu : ils craignent les grandes places que la présomption ou l'amour-propre fait si souvent rechercher aux autres, qui par cela seul s'en montrent indignes. Corneille n'avait point dédaigné d'exercer successivement les fonctions de tous les ordres, et en suivant ainsi l'esprit de l'Église il avait mérité de recevoir les grâces nécessaires pour remplir dignement la place de premier pasteur. Il y avait à l'assemblée qui se tint pour son élection seize évêques recommandables par leurs vertus, dont deux étaient Africains. Dès que la nouvelle du choix qui venait d'être fait se fut répandue dans le monde chrétien, les évêques, selon la coutume, écrivirent

à Corneille des lettres de congratulation et de communion. Telle était la situation des affaires de l'Église lorsque le démon se servit de Novatien pour en troubler la paix.

Novatien, sectateur de la philosophie stoïcienne, s'était acquis beaucoup de réputation par son éloquence. Ayant été instruit de la religion chrétienne, il l'embrassa ; mais il resta parmi les catéchumènes jusqu'à une maladie dangereuse qui fit désespérer de sa vie. Ayant alors demandé le baptême, on le lui administra dans son lit par infusion, et non par immersion, comme cela se pratiquait ordinairement dans les premiers temps de l'Église. Quand il fut rétabli il ne reçut point *le sceau du Seigneur des mains de l'évêque,* c'est à dire la confirmation. Ces défauts devaient, suivant l'ancienne discipline, l'exclure des saints ordres. Les *cliniques,* ou ceux qui avaient été baptisés dans le lit en temps de maladie, étaient regardés comme irréguliers, non pas que l'on doutât de la validité de leur baptême, mais parcequ'on supposait qu'il n'y avait qu'une négligence coupable qui eût pu leur faire différer la réception du premier des sacrements jusqu'au moment où ils s'étaient trouvés en danger de mort. Novatien avait reçu la prêtrise malgré cette double irrégularité. Le feu de la persécution s'étant allumé, il se cacha dans sa maison ; et comme on le pressait d'aller au secours des frères, il entrait en fureur, et disait qu'il cesserait de servir l'Église pour suivre une autre espèce de philosophie. Il donna depuis dans un rigorisme outré pour s'attirer de la réputation, et soutint que les pasteurs recevaient trop facilement ceux qui étaient tombés

dans la persécution. A la faveur de ce zèle pharisaïque il se fit un petit parti, et mit dans ses intérêts quelques confesseurs qui étaient dans les prisons de Rome. Un mauvais prêtre de Carthage, nommé Novat, lui aida beaucoup à grossir le nombre de ses partisans. Celui-ci avait fortement soutenu le diacre Félicissime dans son schisme contre S. Cyprien, lequel commença vers l'an 251. Craignant ensuite la sentence d'excommunication dont le saint évêque le menaçait, il s'enfuit à Rome et s'y lia avec Novatien. S'il ne le détermina pas à rompre l'unité, il est au moins certain qu'il le fortifia beaucoup dans le schisme dont il fut l'auteur. L'esprit de cabale et d'ambition étaient les seuls mobiles de sa conduite. A Carthage il avait taxé S. Cyprien d'une rigidité excessive à l'égard de ceux qui étaient tombés dans la persécution : à Rome il changea de principes, et pour étayer son schisme il condamna la discipline de l'Église, et la qualifia de relâchement contraire à la loi de l'Évangile.

Mais pour donner plus de jour à cette matière nous observerons que les chrétiens qui dans la persécution avaient offert de l'encens aux idoles étaient appelés *sacrificati* ou *thurificati*. Ceux qui par argent obtenaient des officiers de l'empereur des billets ou certificats portant qu'ils avaient sacrifié, quoiqu'ils ne l'eussent pas fait, étaient appelés *thurificati libellatici ;* leur crime consistait principalement en ce qu'ils avaient donné le même scandale que les premiers. Lorsque ceux qui étaient tombés paraissaient véritablement repentants on les recevait dans l'église, après les avoir fait passer par la péni-

tence publique, qui cependant était moins longue et moins rigoureuse pour les *libellatiques* que pour les apostats. Le terme de leur pénitence étant accompli ou ayant été abrégé par l'indulgence que l'évêque accordait, on les admettait à la communion. S'il arrivait que quelqu'un d'entre eux tombât malade et fût en danger de mort avant qu'il eût accompli ce que la sévérité des canons prescrit, on le réconciliait par l'absolution et on lui administrait l'eucharistie. Cette discipline était confirmée par plusieurs conciles tenus à Rome, en Afrique et en d'autres lieux. Novatien condamna cette pratique de l'Église. Il enseignait que ceux qui étaient tombés ne devaient jamais être réconciliés par l'absolution, même à l'article de la mort. Il ne voulait cependant pas qu'on désespérât de leur salut; il fallait, disait-il, les abandonner à la miséricorde divine, les exhorter en particulier à implorer cette miséricorde, et les porter à espérer que le Seigneur aurait pitié d'eux au dernier jour. Peu de temps après Novatien ajouta l'hérésie au schisme, en soutenant que l'Église n'avait point reçu le pouvoir d'absoudre les pécheurs du crime d'apostasie, quelque pénitence qu'ils en pussent faire. Ses sectateurs allèrent plus loin, ils mirent le meurtre et la fornification dans la même classe que l'apostasie, et condamnèrent les secondes noces. On leur donna le nom de novatiens et de cathares.

Novatien, ayant séparé plusieurs personnes de la communion de Corneille, engagea trois évêques d'Italie, qu'il avait gagnés, à venir à Rome et à le sacrer évêque de cette ville. Un de ces évêques séduits rentra peu de temps après dans le sein de

l'Église, avoua sa faute, et fut admis par S. Corneille à la communion laïque; mais il resta déposé de sa dignité, ainsi que les deux autres prélats qui avaient participé à son crime, et leurs siéges furent donnés à de nouveaux pasteurs. Novatien, le premier antipape, fut reconnu pour évêque par les hérétiques. Ses erreurs l'ont fait appeler par S. Cyprien «le déserteur de l'Église, l'ennemi de toute tendresse, le vrai meurtrier de la pénitence, le prédicateur de l'orgueil, le corrupteur de la vérité, le détracteur de la charité. »

S. Corneille fit assembler à Rome un concile, qui fut composé de soixante évêques. On y confirma les anciens canons par lesquels il était ordonné d'admettre à la pénitence publique ceux qui étaient tombés, lorsqu'ils témoignaient de la douleur de leur crime, et de réduire au rang des laïques les évêques et les prêtres coupables d'apostasie. Novatien, ayant refusé de communiquer avec les pénitents dont il s'agit, fut excommunié. Les confesseurs Maximin, Urbain, Sidoine, Célérin et Moïse, que cet hérétique avait séduits, renoncèrent à l'erreur et au schisme. Ils furent redevables de leur conversion aux lettres de S. Cyprien et à l'évidence de la vérité qu'on leur fit connaître. S. Corneille les reçut à la communion, ce qui causa beaucoup de joie au peuple, comme nous l'apprenons d'une lettre du saint pape à S. Cyprien, et d'un fragment de la dernière de ses quatre lettres à Fabius, évêque d'Antioche, lequel nous a été conservé par Eusèbe. Nous lisons dans le même historien qu'il y avait à Rome, du temps de S. Corneille, quarante-six prêtres, sept diacres, sept sous-diacres, quarante-deux

acolytes, cinquante-deux exorcistes, lecteurs ou portiers, et quinze cents veuves et autres pauvres que l'Église entretenait.

S. Cyprien donne de grandes louanges au zèle et à la piété de S. Corneille, ainsi qu'au courage qu'il faisait paraître dans les temps les plus critiques pour les pasteurs. « Ne doit-on pas, dit-il, compter parmi les confesseurs et les martyrs les plus illustres celui qui se vit exposé si long-temps à la fureur des ministres d'un tyran barbare ; qui courait continuellement les risques de perdre la tête, d'être brûlé, d'être crucifié, d'être mis en pièces par des tortures également cruelles et inouïes ; qui s'opposait à des édits redoutables, et qui, par le pouvoir puissant de la foi, méprisait les supplices dont on le menaçait? Quoique la bonté de Dieu l'eût sauvé jusque là, il donna cependant des preuves suffisantes de son amour et de sa fidélité, étant dans la disposition de souffrir tous les tourments imaginables et de triompher du tyran par son zèle. »

Corneille, qui par son courage méritait d'avoir une place parmi les martyrs, dans la persécution de Dèce, obtint la couronne peu de temps après. L'empereur ayant été défait par les Goths dans la Thrace, et ayant péri dans une fondrière vers la fin de l'année 251, il fut remplacé par Gallus, son général, qui l'avait trahi. La paix que cette révolution procura à l'Église ne fut pas de longue durée. La peste, qui fit sentir ses ravages dans l'empire, alarma le nouvel empereur; il crut ses dieux irrités, et s'imagina qu'il les apaiserait en répandant le sang des chrétiens. La plupart des écrivains ne regardent cette persécution que comme une continuation

de celle de Dèce ; mais elle fut plus cruelle, Gallus faisant exécuter plus rigoureusement les édits portés par son prédécesseur. Corneille fût le premier chrétien qu'on arrêta dans la ville de Rome. Le courage avec lequel il confessa la foi le fit exiler à *Centumcellæ*, qu'on appelle aujourd'hui Civita-Vecchia. S. Cyprien n'eut pas plus tôt appris qu'il avait le bonheur de souffrir pour Jésus-Christ qu'il lui écrivit pour l'en féliciter. Il prédit clairement dans cette lettre les combats qu'ils auraient l'un et l'autre à souffrir; il ajoute que Dieu par une révélation spéciale l'a averti du sort qui l'attendait, et qu'en conséquence il exhortait son peuple à se préparer à cette épreuve par la vigilance, le jeûne et la prière. «Quel que soit, continue-t-il, celui de nous deux qui sera le premier retiré du monde, que notre charité nous porte à prier sans cesse le Seigneur pour nos frères et nos sœurs. »

S. Corneille mourut le 14 septembre 252, le même jour que S. Cyprien fut martyrisé, six ans après. Ils sont nommés tous deux ensemble, sous le 16 du même mois, dans le martyrologe romain. On lit dans le calendrier de Libère que le saint pape, ayant été banni à *Centumcellæ*, s'endormit le 14 de septembre. S. Jérôme dit dans sa vie de S. Cyprien que Corneille fut ramené à Rome, où il souffrit la mort. On l'enterra d'abord dans le cimetière de Calixte. Le pape Adrien I[er] mit depuis ses reliques dans l'église qu'il fit bâtir sous son invocation. Elles furent transportées à Compiègne sous le règne de Charles, fils de Louis-le-Débonnaire, et elles s'y gardent avec beaucoup de vénération dans l'abbaye des Bénédictins, dite de *Saint-Corneille.*

On en transféra une partie à Reims, puis à la collégiale de Rosnay en Flandre.

S. Irénée, Origène et les autres pères observent qu'il y avait peu d'hérétiques pendant les persécutions, lesquelles tombaient seulement, ou du moins avec plus de cruauté, sur les catholiques. Cette différence venait ou des persécuteurs ou des hérétiques eux-mêmes, qui avaient recours à des subterfuges pour sauver leurs vies. S. Cyprien dans sa dernière lettre au pape Corneille fait la même remarque par rapport aux Novatiens, et attribue au démon la différence dont nous parlons : « Qui sont, dit-il, les serviteurs de Dieu que le démon tourmente de la sorte ? Qui sont les chrétiens auxquels l'Antéchrist s'oppose de toutes ses forces ? Le démon n'inquiète point ceux dont il est déjà sûr; il ne travaille point à vaincre ceux qui sont en son pouvoir. L'ennemi de l'Église les regarde comme ses esclaves, et ne les juge pas dignes de son attention, parcequ'il les a déjà séduits et arrachés du centre de l'unité ; mais il emploie ses ruses et ses stratagèmes contre ceux dans lesquels il voit que Jésus-Christ habite. Quand bien même il arriverait que quelqu'un des hérétiques fût arrêté, il ne pourrait concevoir aucune des espérances de sa confession. C'est un principe avoué que quiconque souffre hors de l'Église ne mérite point la couronne de la foi, et qu'il est même toujours sous l'anathême lancé contre ceux qui l'ont abandonnée. »

S. HIPPOLYTE

MARTYR A OSTIE OU A PORTO.

(13 août.)

On compte parmi les plus illustres martyrs du règne de Gallus S. Hippolyte, un des vingt-cinq prêtres des anciennes églises ou paroisses de Rome. Trompé par l'hypocrisie de Novatien et de Novat, il eut le malheur d'être quelque temps engagé dans le schisme. Mais il expia cette faute par une rétractation publique et par un glorieux martyre. Le préfet de Rome allant au Port Romain, qui était à l'embouchure du Tibre, y fit aussi conduire Hippolyte.

Un grand nombre de chrétiens suivirent le saint par attachement et par respect. Quelques-uns lui demandant ce qu'il fallait faire pour marcher dans la voie droite, il répondit : « Fuyez le schisme exécrable de Novat, et retournez à la communion catholique. Que chacun de vous s'attache à l'ancienne foi, à celle de Paul, à celle que tient la chaire de Pierre. Je me repens du scandale que j'ai donné, et je rétracte ce que j'ai enseigné. Je vois aujourd'hui les choses sous un point de vue différent. »

Après avoir ainsi détrompé son troupeau il comparut devant le préfet, qui, ayant inondé Rome du sang chrétien, allait le répandre dans le reste de son district. Il commença par le Port Romain, qui était à seize milles de la ville. Ostie était l'ancien port; mais Porto, situé de l'autre côté du Tibre, était

plus fameux. S. Prudence ne marque point clairement dans lequel de ces deux endroits Hippolyte reçut la couronne du martyre.

Quoi qu'il en soit, le préfet s'étant assis sur son tribunal, qu'il fit environner de bourreaux et de divers instruments de supplice, on lui présenta un grand nombre de chrétiens, qui furent rangés devant lui en différentes bandes. La maigreur de leurs visages, la longueur de leurs cheveux, l'état déplorable de tout leur extérieur, annonçaient ce qu'ils avaient eu à souffrir dans la prison. Le juge les voyant inébranlables les condamna tous à mort. Les uns furent décapités, les autres crucifiés ou brûlés; on en mit quelques-uns sur des bateaux pourris, et par là ils périrent dans la mer.

Quant à Hippolyte, le peuple cria qu'étant chef de chrétiens on devait lui faire subir un nouveau genre de peine. Le juge ordonna qu'il fût traité comme celui dont il portait le nom. Il faisait allusion par cette sentence à l'histoire d'Hippolyte, fils de Thésée, qui, fuyant la colère de son père, rencontra un monstre dont la vue effraya tellement ses chevaux qu'étant tombé de son char, et s'étant embarrassé dans les harnais, il fut traîné long-temps par ces animaux, qui le mirent en pièces.

L'ordre était à peine donné que le peuple aida aux bourreaux à l'exécuter. Ils choisirent deux des chevaux les plus furieux qu'ils purent trouver dans le pays, et les attachèrent ensemble avec une longue corde, à laquelle on lia le martyr par les pieds; ils les excitèrent ensuite à coups de fouet et par de grands cris. Les dernières paroles qu'on entendit prononcer à Hippolyte furent celles-ci :

« Seigneur, ils déchirent mon corps ; recevez mon ame. » Les chevaux, franchissant tout ce qui s'opposait à leur passage, le traînèrent à travers les épines, les ronces et les pierres. Les fidèles, fondant en larmes, le suivirent long-temps à la trace de son sang, qu'ils recueillaient respectueusement avec des éponges. Ils ramassaient aussi les lambeaux épars de sa chair et de ses habits. Ces précieuses reliques furent portées à Rome et enterrées dans les souterrains qu'on appelle catacombes, et dont S. Prudence fait une longue description.

On déposa, dit-il, les sacrées reliques de S. Hippolyte près d'un autel où les fidèles étaient nourris du banquet céleste, et obtenaient promptement l'effet des prières qu'ils adressaient à Dieu. Etant à Rome, je n'y ai jamais inutilement prié pour mes infirmités, tant spirituelles que corporelles ; et toutes ces grâces que j'ai reçues, je reconnais les devoir à Dieu par l'intercession de son serviteur Hippolyte. Il ajoute que la chapelle qui renfermait les reliques du saint martyr était ornée du plus beau marbre en dehors, et qu'en dedans les murailles étaient incrustées d'or et d'argent. Depuis le lever du soleil, continue-t-il, on y accourt non seulement de Rome, mais encore des pays les plus éloignés ; surtout à la fête du martyr, qui se célèbre aux ides ou le 13 août. Les sénateurs comme le peuple y viennent implorer la miséricorde divine, et tous baisent respectueusement la châsse du saint. Il donne encore la description d'une magnifique église, bâtie auprès du tombeau, et sous l'invocation du même saint, dans laquelle la piété attirait un grand nombre de fidèles. Il parle enfin de l'histoire

du martyr, que des mains habiles avaient gravée sur son tombeau.

S. Augustin observe que si, à l'exemple des martyrs, nous considérions les promesses de l'autre vie, nous regarderions comme rien toutes les peines de celle-ci; que nous nous étonnerions même de ce que la bonté divine accorde une telle récompense à un travail si petit. Pour obtenir un repos éternel ce ne serait pas trop d'un travail qui eût la même durée; il semble qu'un bonheur sans bornes devrait s'acheter par une éternité de souffrances. Peut-il en effet y avoir de la proportion entre ce qui est fini et ce qui est infini? Dieu cependant, par un effet de sa miséricorde, n'exige point de nous de si longues souffrances. Il ne nous dit point: Travaillez pendant un million d'années, mais il nous dit seulement : Travaillez pendant le peu d'années que dure votre vie, et je vous ferai goûter dès ici-bas la douceur de mes consolations; après quoi je récompenserai votre patience par une gloire qui n'aura point de fin. Fussions-nous accablés de misères et dans la douleur pendant toute notre vie, la pensée du ciel nous fera supporter avec joie les plus rudes épreuves.

S. FÉLIX DE NOLE,

PRÊTRE ET CONFESSEUR.

(14 janvier.)

Félix naquit à Nole dans la Campanie, où son père Hermias, Syrien d'origine, était venu s'établir après avoir long-temps servi dans les armées de

l'empire. Il avait un frère qui embrassa le parti des armes, n'y ayant point alors d'état qui conduisît plus sûrement aux honneurs. Pour lui, sans penser à sa qualité d'aîné, qui semblait devoir le retenir dans le monde, il ne voulut jamais marcher sous d'autres étendards que sous ceux de Jésus-Christ, le Roi des rois ; ainsi la mort ne lui eut pas plus tôt enlevé son père qu'il distribua la plus grande partie de ses biens au pauvres. Quelque temps après il s'attacha au service des autels, et fut successivement ordonné lecteur, exorciste et enfin prêtre par S. Maxime, qui gouvernait l'Église de Nole. L'innocence de ses mœurs et sa prudence consommée le rendirent extrêmement cher à son évêque, dont il fut le principal soutien dans les temps de trouble ; aussi le désigna-t-il pour le remplacer après sa mort.

L'empereur Dèce ayant allumé le feu de la persécution en 250 de Jésus-Christ, Maxime, qui savait que les premiers coups des païens tombaient ordinairement sur les évêques, résolut de prendre la fuite et de se cacher dans les déserts. Ce n'était pas qu'il craignît la mort, puisqu'elle était l'unique objet de ses désirs ; mais il voulait se réserver pour les besoins de son troupeau, et il était d'ailleurs persuadé qu'on tente Dieu en recherchant de soi-même le martyre. Les persécuteurs, furieux de ne l'avoir pas trouvé, se saisirent du prêtre Félix, qui gouvernait l'Église de Nole durant son absence. Le magistrat auquel on le conduisit ordonna qu'il fût fouetté. On le jeta ensuite dans un cachot ténébreux, après lui avoir lié les pieds et les mains. Le fond de cette horrible demeure était tout cou-

vert de morceaux de verre et de pots cassés, et il fallait que le saint fût dessus soit qu'il se couchât, soit même qu'il se tînt debout. Quelque temps après un ange tout rayonnant de gloire descendit dans la prison; il approche de Félix et lui ordonne d'aller secourir son évêque réduit à la dernière extrémité. Le confesseur voit aussitôt ses chaînes rompues et les portes de sa prison ouvertes; il suit l'ange, et va au lieu où Maxime s'était retiré. Il trouve le vieillard sans parole, sans connaissance, sans sentiment et presque sans vie. C'était autant l'inquiétude causée par le péril qui menaçait son troupeau que le froid et la faim qui l'avaient mis dans cet état. Mais que peut faire Félix ? il manque de tout. Sa foi ne l'abandonne point : il a recours à la prière ; aussitôt il aperçoit une grappe de raisin sur des ronces qui étaient là ; il en exprime le jus, qu'il fait couler dans la bouche du saint évêque. Maxime, étant revenu peu à peu, reconnaît son libérateur, l'embrasse tendrement et le prie de le ramener à son église. Félix le prend sur ses épaules, le porte à la maison épiscopale avant que le jour paraisse, et le confie aux soins d'une femme vertueuse.

Lorsque le saint eut reçu la bénédiction de son évêque il gagna secrètement sa maison et y resta quelque temps caché, uniquement occupé à prier pour la paix de l'Église. Le feu de la persécution s'étant un peu ralenti, il reparut et se mit à instruire le peuple chrétien comme à son ordinaire. Les idolâtres, irrités du fruit que produisaient ses discours et ses exemples, s'attroupèrent et vinrent l'épée à la main pour l'arrêter ; ils le rencontrèrent en chemin, mais sans le connaître ; ils lui deman-

dèrent même où était Félix. Trompés par la réponse indirecte qu'il leur fit, ils passèrent outre; et quand ils se furent aperçus de leur erreur le saint n'y était plus: il venait de se glisser par le trou d'une vieille muraille, qu'une toile d'araignée avait aussitôt recouvert. Ses ennemis déconcertés se retirèrent enfin, après mille recherches inutiles. Il resta six mois caché dans une citerne à demi sèche, où une femme chrétienne lui apportait de quoi subsister; il en sortit lorsque la paix eut été rendue à l'Eglise par la mort du persécuteur. On le reçut dans la ville comme un ange envoyé du ciel.

Après la mort de S. Maxime il n'y eut qu'une voix pour élever Félix sur le siége de Nole; mais il évita cette dignité en persuadant au peuple que Quintus devait lui être préféré parcequ'il avait été ordonné prêtre avant lui. Le nouvel évêque, qui connaissait le mérite de notre saint, eut toujours pour lui les sentiments d'une vénération profonde; il le regardait comme son père et n'entreprenait rien d'important sans l'avoir consulté.

Le peu de bien que Félix s'était réservé de son patrimoine avait été confisqué durant la persécution. Il aurait pu le redemander après le rétablissement de la paix, et on le lui eût même rendu comme à beaucoup d'autres chrétiens; mais il n'en voulut rien faire quoique plusieurs personnes le lui conseillassent. La raison qu'il en donna fut que la pauvreté était le plus sûr moyen de parvenir à la possession de Jésus-Christ. Il porta le désintéressement jusqu'à refuser ce que les riches lui offraient. Il loua un petit champ, qu'il cultivait de ses propres mains, afin d'avoir de quoi subsister et faire quel-

ques aumônes. Son amour pour les pauvres avait quelque chose d'extraordinaire : s'il avait deux habits il leur donnait le meilleur ; souvent même il échangeait contre leurs haillons l'unique habit qui lui restait.

S. Félix mourut le 14 janvier, dans un âge fort avancé. On trouve son nom dans le martyrologe attribué à S. Jérôme, et dans plusieurs autres des plus anciens. On a bâti cinq églises dans le lieu, ou plutôt auprès du lieu où il avait été enterré. Ses reliques sont présentement dans la cathédrale de Nole ; il y en a cependant quelques portions à Rome, à Bénévent et dans d'autres églises. Il s'est fait plusieurs miracles à la châsse de S. Félix. Le pape Damase, qui l'était venu visiter par dévotion, y fut guéri d'une maladie; c'est lui-même qui nous l'apprend dans un poème que la reconnaissance lui fit composer en l'honneur du saint.

Dans le cinquième siècle, quarante-six ans après la mort du pape S. Damase, S. Paulin, sénateur romain, étant venu d'Espagne à Nole, y fut ordonné portier de l'église de Saint-Félix. Il nous apprend qu'il s'y faisait au jour de la fête du saint un concours prodigieux de peuple que la dévotion y attirait de Rome, de toute l'Italie et des pays les plus éloignés. Tous les pélerins apportaient des présents à cette église, chacun suivant ses facultés. Pour moi, ajoute-t-il, j'offre au saint l'hommage de ma langue, et même de toute ma personne, quelque indigne que j'en sois. C'est par son intercession, continue-t-il, que j'ai reçu tant de grâces du ciel et que j'espère obtenir la gloire éternelle. Rien en un mot n'est plus tendre que les expressions dont S. Paulin

se sert pour marquer toute l'étendue de sa dévotion pour S. Félix.

Il rapporte un grand nombre de miracles opérés à son tombeau, et dont il avait été témoin oculaire. Il répète fréquemment qu'il a éprouvé lui-même d'une manière sensible les effets de sa protection. S. Augustin parle aussi des miracles opérés à Nole par l'intercession de S. Félix. On voulait par dévotion être enterré dans l'église du saint. située hors des murs, parceque l'on espérait ressentir après la mort les effets de sa protection. S. Paulin consulta sur ce sujet S. Augustin, qui lui répondit, dans son livre *du Soin des Morts*, que les personnes dont il lui parlait jouiraient dans le ciel du fruit de leur foi, et qu'elle leur serait aussi utile que les suffrages et les bonnes œuvres des fidèles vivants le sont aux fidèles défunts.

S. ÉTIENNE,

PAPE ET MARTYR.

(2 août.)

S. Étienne était Romain de naissance. Ayant été élevé aux ordres sacrés, il fut fait archidiacre de l'Église de Rome, et il exerça les fonctions de cette dignité sous les papes S. Corneille et S. Luce. Lorsque ce dernier allait au martyre il le recommanda fortement à son clergé, et le demanda pour successeur. Conséquemment à cette demande il fut élu pape le 13 mai 253, et siégea quatre ans deux mois et vingt-un jours. Peu de temps après son

élection les Églises d'Espagne et des Gaules furent menacées d'un grand danger.

Marcien, évêque d'Arles, embrassa l'erreur de Novatien, et, d'après les principes barbares de cet hérésiarque, refusa de réconcilier plusieurs pénitents à l'article de la mort. Faustin, évêque de Lyon, et quelques autres prélats des Gaules en écrivirent à S. Étienne et à S. Cyprien : au premier à cause de la prééminence de son siége, qui lui donnait une inspection générale sur les Églises ; au second à cause de cette réputation qu'il s'était acquise par sa sainteté, par son éloquence, et surtout par son zèle contre les novatiens. S. Cyprien, qui n'avait aucune juridiction sur l'Église d'Arles, se joignit aux évêques catholiques des Gaules, et pria, conjointement avec eux, le pape Étienne d'employer son autorité et de ne pas souffrir plus long-temps qu'un hérétique opiniâtre troublât la paix des Églises pour la perte des ames. « Il est nécessaire, lui manda-t-il, que vous écriviez d'amples lettres à nos confrères qui sont dans les Gaules, afin que l'impie Marcien ne continue pas d'insulter notre collége... Écrivez à la province et au peuple d'Arles, que Marcien étant excommunié on peut lui donner un successeur... Daignez nous faire connaître qui est évêque d'Arles à la place de Marcien, pour que nous sachions à qui nous devons envoyer des lettres de communion et adresser nos frères. » Quoique les lettres de S. Étienne sur cette affaire ne soient point parvenues jusqu'à nous, on ne peut douter qu'il n'ait fait exécuter tout ce que lui mandait S. Cyprien. En effet on ne trouve point le nom de

Marcien dans l'ancien catalogue des évêques d'Arles, que Mabillon a publié.

En Espagne, Basilide, évêque de Mérida, et Martial, évêque de Léon et d'Astorga, étaient tombés dans le crime des *libellatiques*. On donnait ce nom à ces lâches chrétiens qui pour sauver leur vie dans la persécution recevaient ou donnaient, au moyen d'une somme d'argent, des billets où il était marqué qu'ils avaient sacrifié, quoique cependant ils ne l'eussent pas fait. Martial, ayant été convaincu de ce crime et de plusieurs autres, fut déposé dans un concile. Basilide, qui craignait le même sort, quitta volontairement son siége. On fit Sabin évêque de Mérida, et Félix évêque de Léon et d'Astorga. Quelque temps après Basilide, se repentant de ce qu'il avait fait, alla à Rome, vint à bout d'en imposer à S. Étienne et se fit recevoir à la communion comme évêque : en quoi il réussit d'autant plus aisément qu'il n'y avait point eu de sentence de déposition juridiquement publiée. De retour en Espagne, il présenta les lettres que le pape avait écrites en sa faveur, et quelques évêques ne balancèrent point de le recevoir comme un de leurs collègues dans l'épiscopat. Martial, encouragé par le succès qu'il avait eu, prétendit qu'il devait avoir le même privilége.

Les évêques d'Espagne consultèrent S. Cyprien sur la conduite qu'ils devaient tenir à l'égard de Marcien et de Basilide. Le saint docteur leur répondit que des personnes aussi coupables que celles dont ils s'agissait étaient, selon les canons, indignes de présider dans l'Église de Jésus-Christ et d'offrir

les sacrifices à Dieu ; que l'élection et l'ordination de Sabin et de Félix ayant été régulières et valides, elles devaient subsister ; que quant aux lettres du pape, qui avaient été obtenues par fraude et parceque ceux qui osaient s'en prévaloir avaient caché la vérité, on devait les regarder comme non avenues. « Basilide, disait-il, allant à Rome en a imposé à Étienne notre collègue, qui a pu être trompé parcequ'il n'était pas sur les lieux et qu'il ne connaissait pas le véritable état des choses, qu'on avait d'ailleurs eu soin de lui cacher. Tout cela loin d'effacer le souvenir des crimes de Basilide ne sert au contraire qu'à en augmenter le nombre, puisqu'aux premiers il en ajoute un nouveau, celui d'avoir voulu tromper les pasteurs de l'Église. » Il fait tomber le blâme non sur celui auquel on en a imposé, mais sur celui qui *frauduleusement s'était ouvert un accès auprès de sa personne*. Voilà tout ce que l'on sait de cette affaire. On ne doute cependant point que le pape, dont aucune des parties ne contestait la juridiction, n'ait été dans la suite mieux informé, et qu'il n'ait confirmé ce qui avait été fait par les évêques d'Espagne.

La dispute qui s'éleva touchant le baptême donné par les hérétiques donna beaucoup plus d'exercice au zèle de S. Étienne. C'était la doctrine constante de l'Église que les hérétiques même baptisaient validement, pourvu qu'ils conférassent le baptême avec les paroles de l'Évangile, c'est à dire au nom des trois personnes de la Sainte-Trinité. Les Africains pensèrent sur ce point comme le reste des catholiques jusqu'à la fin du second siècle. Mais Agrippin, évêque de Carthage, abandonna alors la

croyance universelle. Ce fut environ cinquante ans avant S. Cyprien, comme nous l'apprenons de S. Augustin et de Vincent de Lérins. S. Cyprien lui-même ne faisait remonter l'origine de sa prétendue tradition qu'à un concile tenu par Agrippin. Il assembla trois synodes en Afrique, où d'après les maximes qu'il avait adoptées il décida que le baptême donné par un hérétique était toujours nul et invalide. Il fondait principalement sa décision sur ce faux principe qu'on ne peut recevoir le Saint-Esprit des mains de celui qui ne le possède pas dans son ame. Il suivrait de là que ceux qui sont en péché mortel ne peuvent administrer validement aucun sacrement. Mais cette conséquence est insoutenable, et l'Église nous apprend que Jésus-Christ quoique invisible est le ministre principal dans l'administration des sacrements: leur validité est indépendante de la foi et de la sainteté de ceux qui les confèrent; et si cette foi et cette sainteté ne se trouvent point dans les ministres, il en résulte seulement qu'ils commettent un sacrilége et que l'administration est illicite. Tous les raisonnements dont se servait S. Cyprien pour soutenir la doctrine qu'il avait embrassée se trouvent dans la lettre qu'il écrivit à Jubaïen en 256.

Plusieurs évêques de Cilicie, de Cappadoce et de Phrygie, qui avaient à leur tête Firmilien de Césarée et Hélénus de Tarse, se réunirent aux évêques d'Afrique. Ils soutenaient tous qu'il s'agissait dans ce cas non de la foi, qui est partout la même, mais d'un simple point de discipline, dans laquelle chaque Église a ses règles et ses usages qu'elle peut suivre. Il est visible, comme nous l'avons montré,

qu'ils étaient dans l'erreur et que leur doctrine intéressait le dépôt de la foi. S. Cyprien et Firmilien montrèrent trop de vivacité dans cette dispute ; le second surtout s'oublia jusqu'à parler de S. Étienne d'une manière tout à fait indigne. Les fautes où la colère et le préjugé entraînèrent tant de grands hommes nous avertissent de veiller sur nous-mêmes et de nous défier de notre jugement. Le respect dû à leur nom et à leur vertu nous oblige aussi à tirer le voile sur cette circonstance de leur vie. C'est ce que recommande S. Augustin, qui en parlant de S. Firmilien dit *qu'il ne peut rappeler ce que la colère lui fit avancer contre Étienne.*

Le saint pape voyant le danger dont l'Église était menacée par ceux mêmes qui se disaient ses défenseurs, et qui témoignaient une grande aversion pour l'hérésie, s'opposa comme un rempart pour la garde de la maison de Dieu. Il ne cessa de répéter que toute innovation était illicite et qu'on devait s'attacher inviolablement à la tradition de l'Église, qui venait des apôtres. Il menaça même les partisans de la nouveauté de les retrancher du corps des fidèles; mais S. Denys d'Alexandrie se fit médiateur, et empêcha par ses lettres que les choses fussent poussées à la dernière extrémité. S. Étienne montra beaucoup de patience dans toute cette affaire, et souffrit sans se plaindre qu'on le traitât de fauteur d'hérésie. Insensible aux injures personnelles qu'il recevait, il espérait toujours que ces grands hommes, qu'un zèle peu éclairé entraînait trop loin, ouvriraient enfin les yeux à la lumière lorsque le feu de la dispute serait amorti. Ainsi sa fermeté conserva le dépôt de la saine doctrine,

tandis que sa douceur et sa patience sauvèrent plusieurs ames du malheur de faire naufrage dans la foi. « Il pensait, dit S. Augustin, à excommunier ceux qui attaquaient la validité du baptême conféré par les hérétiques...; mais comme il avait les entrailles de la sainte charité, il jugea qu'il valait mieux ne pas rompre l'union... La paix de Jésus-Christ l'emporta dans les cœurs. »

Vincent de Lérins s'exprime de la manière suivante au sujet de la dispute qui s'éleva touchant le baptême donné par les hérétiques. « Tous se récriant contre la nouveauté, et les évêques s'y opposant de toutes parts, chacun à proportion de son zèle, le pape Étienne, d'heureuse mémoire, évêque du siége apostolique, se réunit à ses collègues et s'y opposa aussi, mais d'une manière particulière. Il se crut sans doute obligé de les surpasser autant par la grandeur de sa foi qu'il les surpassait par la grandeur de son siége. » Dans sa lettre à l'Église d'Afrique il porta ce décret : « *Il ne faut rien introduire de nouveau, mais s'en tenir à la tradition.* Ce grand homme, dont la prudence égalait la sainteté, savait que la piété ne permettait jamais de recevoir d'autre doctrine que celle qui nous est venue de la foi de nos prédécesseurs, et que nous étions obligés de la transmettre aux autres avec la même fidélité que nous l'avions reçue ; qu'il ne fallait pas mener la religion partout où nous voulions, mais la suivre partout où elle nous menait ; que le propre de la modestie chrétienne était de conserver fidèlement les saintes maximes que nous ont laissées nos pères, et non pas de faire passer nos idées à la postérité. Quelle a donc été l'issue de cet événement ? Celle

qu'ont coutume d'avoir de pareilles affaires. On a retenu la foi ancienne et l'on a rejeté la nouveauté avec mépris. »

S. Étienne mourut le 2 août 257, et fut enterré dans le cimetière de Calixte. Il a le titre de martyr dans le sacramentaire de S. Grégoire-le-Grand et dans les anciens martyrologes qui portent le nom de S. Jérôme.

S. LAURENT,

MARTYR.

(10 août.)

Il y a peu de martyrs dont le nom soit aussi célèbre que celui de S. Laurent. Les plus illustres des pères latins ont employé leur éloquence à le louer, et toute l'Église, dit S. Maxime de Turin, se réunit comme en un corps pour applaudir à son triomphe et lui payer le tribut de sa vénération.

Les anciens pères ne parlent ni du lieu de sa naissance ni de son éducation. La vertu extraordinaire qu'il faisait paraître dans sa jeunesse lui gagna l'affection de S. Sixte, alors archidiacre de Rome : ce saint le prit sous sa protection, voulut être son guide dans l'étude des livres saints, et se chargea du soin de le former à la perfection chrétienne. Ayant été élu pape en 257, il l'ordonna diacre; et, sans avoir égard à son âge peu avancé, il l'établit le premier des sept diacres qui étaient attachés au service de l'Église romaine. C'est pour cela que plusieurs pères lui donnent le titre d'*ar-*

chidiacre du pape. Cette place supposait un rare mérite. Celui qui l'exerçait avait soin du trésor et des richesses de l'Église; il était chargé d'en distribuer les revenus aux pauvres. On va voir jusqu'où S. Laurent portait la fidélité et le désintéressement.

L'empereur Valérien, à la persuasion de Macrien, publia en 257 de sanglants édits contre le christianisme : il se flattait follement de le détruire, ignorant qu'il était l'ouvrage du Très-Haut. Pour dissiper le troupeau il tourna d'abord ses efforts contre les pasteurs. Il ordonna donc de mettre à mort sans délai les évêques, les prêtres et les diacres. Le pape S. Sixte II fut arrêté l'année suivante. Tandis qu'on le conduisait au supplice Laurent, son diacre, le suivait en pleurant; et, s'estimant malheureux de ce qu'il ne partageait pas ses souffrances, il lui disait : Où allez-vous, mon père, sans votre fils? Où allez-vous, mon pontife, sans votre diacre? Jamais vous n'offriez le sacrifice sans que je vous servisse à l'autel. En quoi ai-je eu le malheur de vous déplaire? M'avez vous trouvé infidèle à mon devoir? Éprouvez-moi de nouveau, et voyez si vous avez fait choix d'un indigne ministre pour la dispensation du sang du Seigneur. » Ces sentiments étaient l'effet de la sainte envie qu'il portait à son évêque sur le point de recevoir la couronne du martyre. Brûlant d'amour pour Dieu et enflammé d'un désir ardent d'être avec Jésus-Christ, il méprisait la liberté et la vie, et faisait consister toute sa gloire à souffrir pour le Seigneur. Il regardait le monde comme un vil néant dont il lui était avantageux de sortir au plus tôt. De là cette douleur de se voir libre, cette soif des souffrances et des tortures. Le saint pape,

touché de tendresse et de compassion, le consolait en lui disant : « Je ne vous abandonne point, mon fils ; une épreuve plus grande et une victoire plus glorieuse vous sont réservées, à vous qui êtes dans la force et dans la vigueur de la jeunesse. Pour moi, je suis épargné à cause de ma faiblesse et de mon grand âge. Vous me suivrez dans trois jours. » Après lui avoir ainsi parlé il le chargea de distribuer sur-le-champ aux pauvres les trésors de l'Église dont il était le dépositaire, de peur qu'ils ne fussent dépouillés de leur patrimoine par les païens.

Laurent, transporté de joie d'apprendre que Dieu l'appellerait bientôt à lui, fit une exacte recherche des veuves et des orphelins qui étaient dans l'indigence, et leur distribua tout l'argent qu'il avait entre les mains. Il vendit aussi les vases sacrés et les employa de la même manière : l'Église romaine avait alors des richesses considérables. Non seulement elle fournissait à l'entretien de ses ministres, mais elle nourrissait un grand nombre de veuves et de vierges, outre quinze cents pauvres d'entre le peuple. Il y avait une liste de tous ces malheureux chez l'évêque ou chez son archidiacre. L'Église de Rome était aussi en état d'envoyer d'abondantes aumônes dans les pays éloignés. Elle avait encore des ornements et des vases fort riches pour la célébration des divins mystères. La magnificence de ces vases sacrés enflamma, suivant Eusèbe, la cupidité des persécuteurs. S. Optat rapporte que sous la persécution de Dioclétien il y avait dans les églises des ornements précieux. S. Ambroise en parlant de S. Laurent fait mention de vases sacrés d'or et d'argent. On lit dans S. Prudence qu'on

voyait des calices faits des plus riches métaux, relevés en bosse et garnis de diamants.

Le préfet de Rome fut informé des richesses de l'Église. S'imaginant que les chrétiens avaient caché de grands trésors, il résolut de s'en emparer. Dans cette vue il envoya chercher Laurent, qui en était le dépositaire. Lorsqu'il fut venu il lui parla de la sorte, selon S. Prudence : « Vous vous plaignez, vous autres chrétiens, que l'on vous traite avec rigueur ; mais il ne s'agit point de tortures présentement, je me contente de vous demander avec douceur ce que vous pouvez donner. Je sais que vos prêtres se servent de vases d'or pour faire des libations ; qu'ils reçoivent le sang sacré dans des coupes d'argent, et que dans vos sacrifices nocturnes vous allumez des flambeaux de cire, que soutiennent des chandeliers d'or. Remettez-moi ces trésors que vous cachez ; le prince en a besoin pour réparer ses forces épuisées. On dit que, conformément à votre doctrine, vous devez rendre à César ce qui appartient à César ; certainement votre Dieu ne bat point monnaie : il n'a point apporté d'argent dans le monde ; il n'y est venu qu'avec des paroles. Donnez-moi donc votre argent, et contentez-vous d'être riches en paroles. » Laurent répondit tranquillement : « A la vérité, l'Église est riche, et l'empereur n'a point de trésors aussi précieux qu'elle. Je vous en ferai voir une bonne partie ; je vous demande seulement un peu de temps pour disposer et mettre tout en ordre. ».

Le préfet n'entendit point de quels trésors parlait Laurent ; mais s'imaginant qu'il lui remettrait de grandes richesses, il lui accorda trois jours de

délai. Durant cet intervalle il parcourut toute la ville pour chercher les pauvres qui étaient nourris et entretenus aux dépens de l'Église. Le troisième jour il en rassembla un grand nombre. Cette troupe, composée de vieillards décrépits, d'aveugles, de muets, d'estropiés, de lépreux, d'orphelins, de veuves et de vierges, fut placée devant l'église. Le diacre alla ensuite trouver le préfet et l'invita à venir voir les trésors dont il lui avait parlé. Mais quel fut l'étonnement de celui-ci quand il n'aperçut qu'une troupe de misérables dont plusieurs faisaient horreur à voir ! Jetant alors sur le saint des regards menaçants, il lui demanda l'explication d'un spectacle si extraordinaire, et le pressa de lui montrer les trésors qu'il lui avait promis. « Quoi donc, répondit Laurent, y a-t-il ici quelque chose qui vous blesse ? L'or que vous désirez avec tant d'ardeur est un vil métal et la source ordinaire de toutes sortes de crimes. L'or véritable, c'est la lumière du ciel dont jouissent ces pauvres présents à vos yeux. Ils trouvent dans leurs infirmités et leurs souffrances, qu'ils supportent patiemment, les avantages les plus précieux. Ils ne connaissent point ces vices et ces passions qui sont des maladies réelles et qui rendent les grands du monde si malheureux et si méprisables. Vous voyez dans la personne de ces pauvres les trésors que je vous ai promis de vous montrer. J'y ajoute les perles et les pierres précieuses, ces veuves et ces vierges consacrées à Dieu. L'Église, dont elles sont la couronne, devient par elles l'objet des complaisances de Jésus-Christ. Elle n'a point d'autres richesses, vous pouvez vous en servir pour l'avantage de Rome, celui de l'empereur et le vôtre. » Ainsi il

l'exhortait à racheter ses péchés par une sincère pénitence et par l'aumône, il lui faisait en même temps connaître l'usage auquel on employait les trésors de l'église.

Mais cet homme charnel, loin de profiter de l'objet qu'il avait devant les yeux, s'écria dans un transport de rage : « Comment oses-tu me jouer, malheureux ? C'est donc ainsi que tu insultes les haches et les faisceaux qui sont les symboles du pouvoir romain ? Je sais que tu désires la mort, et c'est la suite de ta vanité frénétique. Mais ne t'imagine pas mourir sur-le-champ : je prolongerai tes tortures afin de te rendre la mort plus douloureuse ; tu ne mourras que par degrés. » Ayant ainsi parlé, il ordonna de préparer un gril de fer, qui fut mis sur des charbons à demi allumés. On dépouilla Laurent de ses habits; après quoi on l'attacha sur ce gril pour que le feu pénétrât sa chair par des progrès insensibles. Les chrétiens nouvellement baptisés voyaient sur son visage une lumière éclatante et sentaient une odeur très agréable qui s'exhalait de son corps; mais les païens ne s'apercevaient point de ce double prodige. Le martyr, dit S. Augustin, désirait si ardemment de posséder Jésus-Christ qu'il ne pensait point aux tourments que le persécuteur lui faisait souffrir. S. Ambroise observe que tandis que les flammes matérielles agissaient sur son corps le feu de l'amour divin, qui brûlait son cœur avec beaucoup plus d'activité, absorbait le sentiment des douleurs qu'il endurait, et qu'ayant la loi du Seigneur devant les yeux il regardait ses souffrances mêmes comme un rafraîchissement et une consolation. Il jouissait effectivement d'une paix intérieure que

rien ne pouvait altérer. Après avoir enduré longtemps l'horrible torture imaginée par le juge, il lui dit avec tranquillité : « Vous pouvez maintenant faire tourner mon corps, il est assez rôti de ce côté-là. » Les bourreaux l'ayant tourné, il ajouta, toujours en s'adressant au juge : « Ma chair est présentement assez rôtie, vous pouvez en manger. » Le préfet ne lui répondit que par des insultes.

Cependant le martyr priait avec ferveur. Il demandait à Dieu avec larmes la conversion de Rome. Il conjurait Jésus-Christ de faire par sa grâce que cette ville, qui avait soumis l'univers, se soumît à son tour au joug de la foi, afin que l'Évangile pût se répandre plus facilement dans toutes les provinces de l'empire. Il sollicitait la conversion de la capitale du monde, à cause des saints apôtres Pierre et Paul qui avaient commencé à y planter la croix et qui l'avaient arrosée de leur sang. Sa prière finie, il leva les yeux au ciel et rendit l'esprit.

S. Prudence ne balance point d'assurer que l'entière conversion de Rome fut le fruit des prières de S. Laurent ; il ajoute que Dieu commença à l'exaucer même avant qu'il fût sorti de ce monde, que plusieurs sénateurs témoins de sa mort furent si touchés de son courage et de sa piété qu'ils se convertirent sur-le-champ ; que ces sénateurs enlevèrent son corps sur leurs épaules et qu'ils l'enterrèrent honorablement, le 10 août 258, dans le champ de Véran, près du chemin qui conduit à Tibur. Sa mort, continue-t-il, fut celle de l'idolâtrie, qui alla toujours depuis en déclinant. Enfin le culte des idoles a disparu ; le sénat lui-même vénère les tombeaux des apôtres et des martyrs. Le même père dé-

crit la dévotion et la ferveur avec lesquelles les Romains fréquentaient l'église de Saint-Laurent ; il dit qu'ils imploraient la protection du saint martyr dans tous leurs besoins, et que l'on voyait au succès de leurs prières combien cet intercesseur était puissant auprès de Dieu. Il finit par implorer la miséricorde divine pour lui-même et par demander au ciel que les prières des martyrs puissent lui obtenir ce que les siennes ne lui obtiendraient point.

S. CYPRIEN,

ÉVÊQUE DE CARTHAGE, MARTYR.

(16 septembre.

S. Cyprien, appelé par les Latins *Thascius Cyprianus,* eut pour père un des principaux sénateurs de Carthage. Après avoir fait de rapides progrès dans les belles-lettres et la philosophie, il étudia l'éloquence avec un égal succès, et fut fait professeur de rhétorique dans sa patrie. Cet emploi était anciennement très honorable. Pendant tout ce temps-là Cyprien vivait d'une manière convenable à son illustre naissance. Une suite nombreuse et l'éclat de tout son extérieur annonçaient qui il était. Il dit dans son livre à Donat qu'il avait vécu long-temps au milieu des faisceaux, qui étaient chez les Romains l'emblème de la souveraine magistrature : mais il déplore tout à la fois le malheur qu'il avait eu d'être l'esclave du vice et des habitudes criminelles. Il était déjà avancé en âge lorsqu'il abandonna les superstitions du paganisme.

Il y avait à Carthage un saint prêtre nommé Cé-

cilius. Cyprien se lia d'une étroite amitié avec lui. Frappé des discours qu'il lui entendait tenir sur l'excellence de la religion chrétienne, il commença à goûter les vérités divines et la sainteté de la morale évangélique. Mais son cœur était encore dominé par l'amour du monde et par la force des passions. Il décrit ainsi dans son livre à Donat les combats qu'il eut à soutenir avec lui-même : « J'étais dans les ténèbres, je flottais sur la mer orageuse de ce monde sans connaître la lumière et sans savoir où fixer mes pas. Je pensais à ce que l'on me disait de la régénération, et je trouvais impraticable le moyen de salut proposé par la bonté divine. Je ne pouvais concevoir comment un homme recevait dans le baptême le principe d'une nouvelle vie, comment il était possible qu'il cessât d'être ce qu'il était auparavant, qu'il devînt un être nouveau, qu'en conservant le même corps il se dépouillât du vieil homme pour être entièrement renouvelé dans son intérieur. Comment, me disais-je à moi-même, un tel changement peut-il s'opérer? Comment quitter en un instant des habitudes invétérées dans lesquelles j'ai vieilli? Comment un homme renoncera-t-il à ses premières inclinations en restant toujours au milieu des objets qui ont si long-temps et si puissamment charmé ses sens? Ces inclinations et ces habitudes dont je dois me dépouiller me sont devenues naturelles, et sont attachées à mon être de la manière la plus intime. A-t-on des exemples d'un homme qui, après avoir vécu dans l'abondance et les délices, se soit réformé au point de devenir un modèle de tempérance et de frugalité? Peut-on se réduire à ne porter que des vêtements

simples et pauvres, quand on a toujours été couvert d'or et de pierreries? Un homme qui a des vues de fortune, qui se complaît en lui-même, qui se glorifie de paraître avec les marques extérieures du pouvoir et de l'autorité, pourra-t-il jamais aimer l'obscurité d'une vie privée ?... C'est une espèce de nécessité de se laisser dominer par l'amour du vin, enfler par l'orgueil, enflammer par la colère, dévorer par la soif des richesses, séduire par l'ambition et tyranniser par la volupté, lorsqu'on a été long-temps esclave de ces différentes passions. Voilà ce que je me disais souvent à moi-même. Comme j'étais profondément plongé dans de vieilles erreurs, auxquelles il me paraissait impossible de m'arracher, cette pensée de désespoir, jointe à la complaisance que j'avais pour mes inclinations vicieuses, ne faisait que leur donner une nouvelle force. Je m'embarrassais de plus en plus dans ma chaîne, qui m'était devenue si naturelle que je la regardais comme une partie de moi même. Mais aussitôt que les eaux du baptême eurent lavé les taches de mon ame, que mon cœur eut reçu la lumière de la céleste vérité, que l'esprit de Dieu fut descendu sur moi, et que par là je fus devenu une nouvelle créature, mes difficultés s'évanouirent, mes doutes furent résolus, et mes anciennes ténèbres se dissipèrent. Ce que j'avais jugé difficile et impraticable ne me parut plus tel; je fus convaincu que je pouvais faire et souffrir ce que j'avais cru auparavant au dessus des forces de la nature. Je vis que le principe terrestre que je tenais de ma naissance m'exposait au péché et à la mort, et que le nouveau principe que j'avais reçu de l'esprit de Dieu par la

régénération me donnait de nouvelles idées, de nouvelles inclinations, et me faisait diriger toutes mes pensées vers Dieu. » Il reconnaît que tous ces avantages sont en lui l'effet de la pure miséricorde de Dieu, et il en attribue toute la gloire à la grâce, qu'il faut, selon lui, demander avec ferveur et avec humilité, parceque sans elle nous ne pouvons ni vouloir ni faire le bien.

Le saint prêtre Cécilius fut l'instrument dont Dieu se servit pour amener Cyprien à la connaissance de la vérité, et Cyprien le regarda toujours depuis comme son père et son ange tutélaire. Il joignit par reconnaissance son nom au sien, et se fit appeler *Thascius Cécilius Cyprianus*. Cécilius de son côté avait une grande confiance dans la vertu de son fils spirituel. Il lui recommanda en mourant sa femme et ses enfants : car il avait été marié avant de recevoir la prêtrise. Cyprien, au rapport de Pontius, devint l'héritier de sa piété et de ses autres vertus. Le même auteur rapporte que le nouveau converti se mit à lire avec ardeur l'Écriture sainte, et qu'il se pénétra de toutes les maximes capables de contribuer au dessein qu'il avait de se rendre agréable à Dieu. Frappé des éloges que les divins oracles donnent à la continence et à la pureté, il résolut de pratiquer ces vertus pour arriver plus facilement à la vraie perfection. Peu de temps après son baptême il vendit ses biens, et distribua aux pauvres tout ce qu'il possédait. Par là, dit Pontius, il gagna deux points d'une extrême importance : l'un de renoncer à toutes les vues mondaines, qui sont ordinairement si funestes aux intérêts de la piété; l'autre d'accomplir parfaitement

la loi de la charité, que Dieu préfère à tous les sacrifices.

A la lecture des livres saints Cyprien joignit celle des plus habiles commentateurs. Il aimait surtout les écrits de Tertullien, son compatriote; il ne laissait passer presque aucun jour sans en lire quelque chose, et lorsqu'il le demandait il avait coutume de dire : « Apportez-moi mon maître » Mais, quoiqu'il admirât la profondeur de son génie et l'étendue de ses connaissances, il se tenait pourtant sur ses gardes pour ne pas tomber dans les mêmes fautes et les mêmes erreurs.

Cyprien menait une vie retirée et pénitente. Sa ferveur fut si grande après sa conversion qu'il faisait chaque jour de nouveaux progrès dans la vertu. On avait tant de vénération pour lui que, quoiqu'il ne fût encore que néophyte, le peuple demanda avec de vives instances qu'on l'élevât au sacerdoce. On crut que son mérite extraordinaire devait le dispenser de la règle qu'avait donnée S. Paul par rapport à l'ordination des néophytes, ou personnes nouvellement baptisées.

Il n'y avait point encore un an qu'il servait l'Église de Carthage en qualité de prêtre quand Donat, évêque de cette ville, mourut. Les grandes choses qu'il avait faites en si peu de temps engagèrent le clergé et le peuple à le demander pour pasteur. Sur la nouvelle de ce qui se passait l'humble serviteur de Jésus-Christ prit la fuite, ne se jugeant point assez fort pour porter un fardeau si pesant, et dans l'espérance qu'on choisirait un évêque parmi ceux qui avaient plus d'âge et d'expérience. Il s'expliqua sur cet article de la manière la plus

forte. Mais plus il faisait d'efforts pour éviter l'épiscopat, plus on l'en jugeait digne. Une foule de peuple alla investir la maison où il était renfermé, pour l'empêcher de s'échapper. Voyant que sa fuite était impossible, il se montra à ceux qui l'attendaient avec impatience, flottant entre l'espérance et la crainte. On le vit paraître avec la plus grande joie; et, tous les évêques de la province ayant unanimement approuvé son élection, il fut sacré en 248. Il y eut cependant cinq prêtres et quelques personnes du peuple qui se déclarèrent contre lui, alléguant qu'il était encore novice dans l'Église. Cyprien leur donna tant de marques de bonté que tout le monde en fut dans l'admiration. Il montra dans l'exercice de ses fonctions qu'il avait l'heureux talent d'allier la douceur et la charité avec le courage et la fermeté. On ne pouvait le regarder sans se sentir pénétré d'amour et de respect. On remarquait sur son visage je ne sais quoi de gai et de grave en même temps. Son habillement n'avait rien de trop éclatant ni de trop négligé. La tendresse qu'il avait pour les pauvres n'étant encore que catéchumène doit faire juger des soins qu'il prenait pour les assister dans leurs besoins.

La paix dont jouissait alors l'Église ne fut pas de longue durée. L'empereur Philippe ayant envoyé Dèce en Pannonie pour y châtier les rebelles, celui-ci prit la pourpre. Le nouvel empereur s'avança vers l'Italie, vainquit Philippe, qui fut tué à Vérone, et dont le fils éprouva le même sort à Rome en 249. Il commença son règne par persécuter les Chrétiens. Son édit arriva à Carthage au commencement de l'année 250. A peine eut-il été publié dans cette

ville que les idolâtres ameutés coururent dans la place, en criant confusément : Cyprien aux lions ! Cyprien aux bêtes ! » On le proscrivit sous le nom de Cécilius Cyprien, évêque des chrétiens, et il fut expressément défendu de rien cacher de ce qui lui appartenait. Sa conversion et son zèle l'avaient tellement rendu odieux aux infidèles qu'au lieu de l'appeler *Cyprien* ils l'appelaient *Coprien*, mot qui dans sa signification grecque renfermait une injure grossière. Le saint évêque, que l'on cherchait de toutes parts, consulta Dieu sur la conduite qu'il devait tenir. Il y avait bien des ames faibles parmi les chrétiens de Carthage, comme on le vit par le grand nombre de ceux qui tombèrent peu après ; et l'on ne peut douter que les ravages de l'ennemi n'eussent été encore plus funestes si la Providence n'avait conservé Cyprien afin que par l'activité de son zèle et par la force de son autorité il pût maintenir la discipline et réparer les pertes causées par la persécution. Ainsi, pour se mettre en état de servir son troupeau pendant l'orage qui allait tomber sur lui, il crut devoir suivre le conseil que donne le Seigneur, de fuir de ville en ville. Pontius rapporte dans sa vie, et le saint assure lui-même qu'il ne prit ce parti qu'en conséquence d'une vision qu'il avait eue. Si le clergé de Rome parut le taxer d'avoir abandonné son troupeau c'est qu'il ignorait et les motifs et les circonstances de sa fuite. Son séjour à Carthage n'aurait fait d'ailleurs qu'augmenter la fureur des païens.

Quoique absent de corps il était toujours en esprit au milieu de ceux qui étaient confiés à ses soins. Il leur écrivait fréquemment pour les exhor-

ter, les consoler, les reprendre, les animer. Il voulait qu'ils priassent continuellement. « Ce qui m'a engagé, dit-il, à vous recommander principalement la prière c'est un avertissement que j'ai reçu dans une vision, pendant laquelle il m'a été dit : Demandez et vous recevrez. » Il les assurait que le relâchement dans lequel ils étaient tombés à l'occasion de la longue paix dont l'Eglise avait joui leur avait attiré le fléau présent pour les forcer à rentrer en eux-mêmes et à se corriger ; qu'avant que l'orage éclatât Dieu l'avait découvert à une personne pieuse de Carthage en lui montrant l'ennemi sous la forme d'une espèce de gladiateur qui s'efforçait de détruire les fidèles parcequ'ils n'étaient point sur leurs gardes. Il rapporte dans la même épître une autre révélation, où lui-même, *quoique le dernier des serviteurs de Dieu*, avait appris des choses concernant la fin de la persécution et le rétablissement de la paix de l'Église. Durant son absence il se fit remplacer par des vicaires, dont les uns étaient évêques, tels que Caldoine et Herculan, les autres prêtres, tels que Rogatien, Numidique et Tertulle. Il avait soin d'écrire aux confesseurs dans les prisons pour les animer à souffrir avec courage, il les faisait visiter par les prêtres, qui successivement célébraient avec eux les divins mystères et leur administraient chaque jour l'eucharistie. Deux affaires qui eurent de grandes suites donnèrent alors beaucoup d'exercice à son zèle ; le schisme de Novat et de Félicissime et la dispute qui s'éleva sur l'absolution de ceux qui étaient tombés durant la persécution.

Félicissime, homme turbulent et membre du clergé de Carthage, s'était opposé avec les cinq

prêtres dont nous avons parlé à l'élection et à l'ordination de S. Cyprien. Novat, prêtre de la même ville, devint ouvertement schismatique pendant la retraite de son évêque. C'était un homme d'un caractère inquiet, avare, présomptueux, amateur de la nouveauté et dont la foi était suspecte. On l'accusait d'avoir pillé les veuves et les orphelins, d'avoir dissipé les revenus de l'Eglise, d'avoir laissé mourir de faim dans un village son père, qui était fort âgé, et de n'avoir pas même eu soin de lui rendre les derniers devoirs. Des accusations aussi graves, et dont la vérité était constatée, faisaient juger aux frères qu'il méritait d'être déposé et d'être exclu de la communion des fidèles. Mais il fallait s'assembler pour cela, et la persécution ne permettait pas de le faire. Novat, pour prévenir la condamnation qui le menaçait, se sépara de son évêque, tâcha de gagner des partisans et s'arrogea le droit d'ordonner diacre Félicissime, homme qui lui ressemblait et qui avait été convaincu de fraude et de vol. Ils attirèrent l'un et l'autre cinq prêtres dans leur schisme, et commencèrent à tenir leurs assemblées sur une montagne. Ils virent bientôt grossir leur parti par plusieurs de ceux qui étaient tombés, et même par quelques-uns des confesseurs, ceux-ci se détachant de leur évêque sous prétexte qu'il traitait avec trop de sévérité ceux qui avaient eu la faiblesse de trahir leur religion devant les tribunaux. Novat au contraire recevait tous les apostats qui demandaient la communion de l'Église sans leur imposer aucune pénitence canonique.

S. Cyprien, voyant que les remèdes employés jusqu'alors ne servaient qu'à rendre les schismati-

ques plus insolents, envoya une commission aux évêques et aux prêtres qui gouvernaient en sa place pour qu'ils excommuniassent les principaux auteurs du schisme. Ses ordres furent fidèlement exécutés. Au commencement de l'année 251, il écrivit à son troupeau pour le prémunir contre le schisme, qu'il regarde comme plus dangereux que la persécution des païens. « Il y a, dit-il, un Dieu, un Jésus-Christ, une chaire épiscopale originairement fondée sur Pierre par l'autorité de notre Seigneur. On ne peut donc ériger un autre autel ni établir un autre sacerdoce. Tout ce qu'un homme, quel qu'il soit, emporté par la fureur d'innover, établira de contraire à la divine institution est faux, profane, sacrilége. » Novat et Novatien ayant excité à Rome un schisme contre le pape Corneille, S. Cyprien écrivit son livre *de l'Unité de l'Église*, où il développe les mêmes principes, qui seront à jamais la confusion et le désespoir de tous les schismatiques et de tous les hérétiques. Mais l'affaire de ceux qui étaient tombés dans la persécution exerça le zèle du saint évêque beaucoup plus que n'avait fait le schisme.

La vertu qui a résisté aux plus cruelles persécutions ne tient pas toujours contre le premier rayon de prospérité, dont les charmes sont aussi dangereux que séduisants. Aussi voyons-nous que S. Cyprien se plaint en plusieurs endroits de ses ouvrages que la paix dont avait joui l'Église avait énervé plusieurs chrétiens, leur avait fait perdre l'esprit de leur vocation, et avait laissé recevoir parmi les fidèles plusieurs personnes qui n'étaient que faiblement pénétrées des maximes du christianisme. De là vint le relâchement dans la discipline et dans les

mœurs. Dèce ayant allumé le feu de la persécution, ces chrétiens faibles manquèrent de courage. Les uns offrirent de l'encens aux idoles, et on les appela *lapsi* ou *tombés*; les autres obtinrent par argent des billets ou certificats qui portaient qu'ils avaient sacrifié, quoiqu'ils ne l'eussent pas fait, et on les nomma *libellatici*. Les uns et les autres n'étaient admis à la participation aux saints mystères qu'après avoir passé plusieurs années par les épreuves d'une rigoureuse pénitence publique, que l'on prescrivait pour des crimes bien moins griefs que l'apostasie, comme on le voit par l'épître canonique de S. Grégoire Thaumaturge, qui fut écrite vers ce temps-là. Ceux qui, durant le cours de leur pénitence, se trouvaient en danger de mort recevaient l'absolution ; mais s'ils revenaient en santé ils étaient obligés d'achever leur cours d'épreuves, quant aux austérités qui leur avaient été prescrites. On donnait le nom d'*indulgences* à la relaxation de ces pénitences ; et cette relaxation avait lieu en certaines occasions extraordinaires, comme quand les coupables faisaient paraître une ferveur peu commune. On en trouve plusieurs exemples dans l'antiquité ecclésiastique. On accordait aussi l'indulgence lorsqu'une persécution violente menaçait l'Eglise; et nous voyons que S. Cyprien ordonna en 252, à l'occasion des édits de Gallus, « que l'on admettrait à la communion tous les pénitents qui paraîtraient disposés à entrer de nouveau dans la lice, à affronter les dangers et à combattre généreusement pour le nom du Seigneur et pour leur salut. Il est, dit-il, nécessaire de réunir dans le camp de Jésus-Christ tous ceux des soldats qui désirent

prendre les armes et qui brûlent d'ardeur pour attaquer l'ennemi..... Tant que nous avons eu la paix nous avons éprouvé les pénitents par la mortification, en sorte cependant que nous avons usé d'indulgence à leur égard dans les cas de maladie et de danger. Aujourd'hui les vivants n'ont pas moins besoin de la communion que n'en avaient les morts, et les en priver ce serait laisser sans défense ceux que nous encourageons au combat. Mais nous aimons mieux les fortifier par le corps et le sang de Jésus-Christ. Le propre de l'eucharistie est de servir de défense à ceux qui y participent. Refuserions-nous aux ames dont le salut nous touche si vivement l'armure du banquet du Seigneur? Comment seront-ils capables de souffrir pour Jésus-Christ si nous les privons de son sang? Comment pourront ils boire la coupe du martyre si nous ne leur permettons point de participer à la coupe du Seigneur. »

Il était ordinaire aussi d'accorder des indulgences aux pénitents qui présentaient des billets ou des martyrs que l'on menait au supplice, ou des confesseurs emprisonnés pour la foi; billets qui sollicitaient leur grâce, et auxquels le clergé avait souvent égard, après les avoir toutefois examinés. Cette pratique s'observait en différents endroits, notamment en Afrique, en Égypte et en Asie. Du temps de S. Cyprien, le nombre des billets dont il s'agit était devenu si considérable en Afrique qu'il en résultait un grand abus. Les termes absolus dans lesquels ils étaient conçus, et qui excluaient l'examen, les rendaient préjudiciables aux ames et cau-

saient du relâchement dans la discipline de la pénitence canonique. S. Cyprien ayant été informé de cet abus le condamna par trois lettres qu'il écrivit au mois de juin de l'année 250, l'une aux martyrs et aux confesseurs, l'autre aux prêtres et aux diacres, et la troisième au peuple. Dans la première il témoigne sa surprise aux confesseurs de ce que, faute de bien savoir les règles de l'Evangile, « ils ont par leur recommandation engagé quelques prêtres à faire les oblations pour ceux qui étaient tombés, à les recevoir à la participation de l'eucharistie, et conséquemment à les mettre dans le cas de profaner le corps du Seigneur... Et ce qu'il y a de plus funeste, continue-t-il, ils ont admis ces pécheurs avant qu'ils eussent subi l'épreuve de la pénitence canonique, avant qu'ils eussent confessé leur horrible péché, avant que l'évêque et le clergé leur eussent imposé les mains en signe de pénitence... De tels prêtres au lieu d'être utiles au troupeau en deviennent les meurtriers. En effet une condescendance cruelle devient un piége : on ne relève point par là ceux qui sont tombés; on ne fait que les enfoncer de plus en plus dans l'abîme. Je vous conjure, oui, ajoute-t-il, je vous conjure de la manière la plus pressante de vous rappeler les exemples de vos prédécesseurs, et de considérer avec quel discernement ces sortes de grâces étaient accordées par les martyrs qui ont glorifié Jésus-Christ avant vous. Pesez la justice des demandes que vous me faites... Encore une fois, je vous en conjure, examinez les personnes pour lesquelles vous vous intéressez; informez-vous des circonstances où elles se

trouvent, et assurez-vous si leurs dispositions peuvent suppléer en elles à ce qui manque à une pleine et entière satisfaction. »

Le saint dans sa lettre aux prêtres les reprend avec d'autant plus de sévérité que quelques-uns d'entre eux (qu'il menace de suspendre de la célébration des divins mystères) avaient oublié les règles de l'Evangile et le rang qu'ils occupaient dans l'Eglise, au point d'admettre précipitamment à la communion les pénitents publics, sur la simple présentation des billets des confesseurs. « Quoiqu'ils n'aient, dit-il, ni accompli leur pénitence, ni fait l'humble aveu de leur péché, ni reçu l'imposition des mains de l'évêque et du clergé, l'eucharistie leur a été administrée au mépris de l'Ecriture, qui dit : *Quiconque mangera et boira indignement sera coupable du corps et du sang du Seigneur.* » En se servant du mot d'*exomologèse* il ne le prend point pour toute la pénitence, comme Tertullien, mais pour une partie, c'est à dire, suivant la signification du mot grec, pour une confession secrète ou publique que l'on faisait après avoir achevé la pénitence et avant d'être réconcilié par l'imposition des mains.

Dans sa lettre au peuple le saint évêque lui recommande de donner de sages avis aux confesseurs, et de les engager à renfermer leur condescendance dans les bornes prescrites par l'Evangile. Il permet cependant que l'on accorde une dispense dans les cas de maladie ou de danger, et que l'on réconcilie alors sur les billets des martyrs, « lorsque les pénitents ont fait une humble confession de leur péché devant un prêtre ou un diacre, s'ils peuvent se procurer l'un ou l'autre. »

Lucien et quelques autres confesseurs de Carthage écrivirent à S. Cyprien une lettre fort impérieuse sur ce sujet; mais le saint évêque ne se relâcha point, et défendit fortement le point de discipline qui était attaqué. Il écrivit sur cette affaire au clergé de Rome, dont le siége était alors vacant, et il en reçut une réponse où la doctrine qu'il soutenait par rapport à la pénitence canonique était approuvée de la manière la plus formelle. A Dieu ne plaise, y est-il dit, que l'Eglise romaine porte la facilité et le mépris des intérêts de la religion au point d'approuver le relâchement de la sainte rigueur de sa discipline... Le remède trop tôt appliqué à ceux qui sont tombés ne peut leur être utile. Une compassion mal entendue envenimerait la plaie qu'ils ont reçue par leur crime, et leur deviendrait très funeste en les privant des avantages que leur offre une vraie pénitence. Comment est-il possible que la grâce médicinale du pardon ait son effet si celui qui en est le dispensateur se prête à augmenter le danger en abrégeant le temps des épreuves propres à l'écarter? S'il se contente de pallier le mal au lieu d'attendre le temps favorable pour l'application de ses remèdes, et d'user d'une sage lenteur pour fermer plus sûrement la plaie; cela s'appelle, pour parler sans figure, *tuer* le malade et non pas le *guérir*... A la bonne heure, que les pénitents frappent à la porte de l'église; mais ils ne doivent pas employer la violence pour se la faire ouvrir..... Que leurs larmes et leurs soupirs, provenant du fond de leur cœur, plaident leur cause, et expriment la douleur et la confusion qu'ils ressentent de leur péché. S'ils avaient cette douleur, et s'ils dé-

siraient que les plaies profondes et dangereuses de leurs consciences fussent pansées par un médecin habile leur requête serait accompagnée d'une honte salutaire. Qu'ils demandent, mais conformément aux règles de l'Evangile, avec modestie et humilité...On doit considérer la miséricorde de Dieu ; mais il faut se souvenir aussi de sa justice... S'il y a un paradis il y a aussi un enfer. » Les confesseurs de Rome écrivirent encore à ceux d'Afrique ; et leur lettre, qui n'existe plus, contribua beaucoup à maintenir la discipline.

S. Cyprien, parlant des prêtres qui recevaient à la communion ceux qui étaient tombés, veut qu'on les prive de ce qu'on leur donnait tous les mois. On divisait alors en quatre parts les revenus du clergé, qui étaient principalement composés des oblations des fidèles. Ces quatre parts, qui se faisaient chaque mois, étaient estinées l'une pour l'évêque et l'autre pour le clergé ; en sorte que l'évêque seul avait autant que tout son clergé ensemble. Les deux autres parts étaient employées au soulagement des pauvres et à l'entretien de l'église.

Le clergé de Rome écrivit une seconde lettre à S. Cyprien sur le même sujet. Il lui mandait qu'il espérait que ceux qui étaient tombés renonceraient avec le temps à leur impatience, et qu'ils se féliciteraient enfin du sage délai dont on avait usé à leur égard dans la vue de remédier plus efficacement à leurs maux. Novat et Félicissime soutenaient la cause de ceux qui étaient tombés, et ils se déclarèrent en faveur des prêtres et des confesseurs qui s'étaient révoltés contre leur évêque ; mais Novat se retira à Rome au commencement de l'année 251. Au mois

de juin de la même année S. Corneille fut élu pape, et S. Cyprien lui écrivit pour le féliciter sur son élection. Ils se réunirent ensemble contre le schisme qui troublait l'Églises tant à Rome qu'en Afrique.

Cette province ayant changé de proconsul à la fin de l'année 250, la persécution avait diminué considérablement à Carthage. Au mois de novembre de l'année suivante l'empereur Dèce périt avec son fils, par le trahison du général Gallus, en combattant contre les Scarpes, nation scythe, près d'Abrutum dans la Mysie. Cet événement laissa respirer les fidèles. S. Cyprien était retourné à Carthage dès le mois d'avril. Il dit, en parlant de son exil, qu'il fut de deux ans, ce qui ne doit pas s'entendre à la rigueur, puisqu'il paraît n'avoir été absent qu'environ quatorze mois. Peu de temps après son retour il tint à Carthage un concile nombreux, dans lequel les schismatiques furent condamnés. On y ordonna aussi que ceux qui étaient tombés dans la persécution acheveraient le cours de leur pénitence. Mais dans un second concile, qui se tint à Carthage l'année suivante, peu de temps après Pâques, ils obtinrent une indulgence plénière, à l'occasion de la persécution de Gallus, qui menaçait l'Eglise, comme nous l'avons déjà remarqué. On pense que ce fut durant la tenue du premier des conciles dont nous venons de parler que le saint évêque écrivit son traité *de Lapsis* (ou *de ceux qui étaient tombés*), et qu'il le publia peu de temps après qu'il fut revenu de Carthage.

Les visions continuèrent d'être fort fréquentes dans l'Eglise. S. Cyprien en rapporte plusieurs dont

il dit que Dieu le favorisa, ainsi que d'autres personnes. Il assure que ce fut par un ordre du ciel qu'il s'enfuit et se cacha lorsqu'il fut proscrit sous le règne de Dèce. On lit dans sa Vie, par Pontius, que la crainte seule d'offenser Dieu l'engagea à suivre l'ordre qu'il avait reçu plutôt qu'à chercher la couronne du martyre contre la volonté de celui auquel il était parfaitement soumis en toutes choses. La Providence, suivant le même auteur, lui conserva la vie pour empêcher la dispersion totale de son troupeau et pour maintenir la sévérité de la pénitence, qui reçut de si dangereuses atteintes des persécutions des païens et du relâchement de ceux qui étaient tombés. Les circonstances où se trouvait alors l'Eglise suffiraient seules pour empêcher qu'on ne rejetât les visions, quand bien même on ne saurait point que le pouvoir des miracles n'avait point cessé. S. Cyprien rapporte plusieurs de ces visions dans sa lettre à ses prêtres et à ses diacres. Dans l'une il entendit une voix qui lui disait : *Demandez et vous recevrez.* « Dans la même vision, dit-il, mon peuple se mit à demander pour certaines personnes; mais ils ne pouvaient tous s'accorder dans l'objet de leurs demandes, ce qui déplaisait extrêmement à celui qui avait dit : *Demandez et vous recevrez,* parcequ'il est écrit : « Dieu « a fait les hommes pour n'avoir qu'une seule ame « dans la même maison. » Dans une autre vision il lui fut montré que la persécution approchait de sa fin. « Dieu, dit-il, par son infinie miséricorde a fait donner cet avertissement au dernier de ses serviteurs, qui s'est rendu coupable d'un grand nombre de péchés, et qui est très indigne d'une pareille

grâce : *Dites-lui d'être tranquille; le temps marqué pour la paix est sur le point d'arriver. Le délai ne vient que de ce qu'il y a encore quelques fidèles à éprouver.* Nous avons aussi un commandement céleste touchant la sobriété dans le boire et le manger, afin que la vigueur de nos ames ne soit point énervée par les charmes de la sensualité, et qu'étant affranchis du poids de la satiété nous soyons plus en état de vaquer à la prière avec ferveur. »

Cette lettre fut écrite en 250, et conséquemment dans un temps où il n'y avait aucune apparence pour le retour de la paix. Les deux Dèce étant partis de Rome peu de temps après pour l'expédition dont nous avons parlé, le feu de la persécution ne se ralentit point, et il ne s'éteignit qu'à leur mort, à laquelle on ne s'attendait point. L'événement prouva que S. Cyprien n'était ni un enthousiaste ni un imposteur lorsqu'il comptait avec assurance sur les visions qui lui étaient envoyées, et principalement sur celles qui avaient pour objet la paix de l'Eglise. « Animons-nous les uns les autres, disait-il en parlant de ces dernières, et faisons tous nos efforts pour nous perfectionner dans la vertu, afin que quand le Seigneur aura effectué la promesse qu'il a faite de rendre la paix à l'Eglise nous puissions y retourner comme des hommes nouveaux. »

Ceux qui étaient tombés ayant écrit à S. Cyprien pour lui demander avec autant de modestie que d'humilité la pénitence et la réconciliation, le saint évêque loua leur conduite comme régulière et chrétienne, et dit qu'il avait appris par révélation qu'elle était très agréable à Dieu. Il parle ailleurs de plu-

sieurs autres révélations dont il fut favorisé. Elles lui servirent souvent de règle de conduite dans le choix des ministres de l'Eglise et dans diverses autres circonstances. Il apprit aussi par la même voie que Gallus allait devenir persécuteur, et en écrivit de la manière suivante au pape Corneille : « Une tempête nous menace, et un ennemi furieux va se déclarer contre nous. Le choc sera bien plus terrible qu'il ne l'a été dernièrement (sous Dèce). Cet événement nous a été précédemment révélé, et la Providence divine pleine de miséricorde nous le rappelle souvent. Nous espérons du secours et de la bonté de Dieu qu'après avoir prédit la guerre à ses soldats en temps de paix il les couronnera de la victoire lorsqu'ils seront engagés dans le combat. » Ce fut surtout d'après ces révélations que S. Cyprien admit à la réconciliation et à la communion ceux qui pour leur apostasie étaient en pénitence.

Nous avons dit dans la vie de S. Corneille que ce saint pape ayant confessé généreusement la foi à Rome, au commencement de la persécution de Gallus, il fut exilé à Centumcelles, aujourd'hui Civita-Vecchia. S. Cyprien le félicita du bonheur qu'il avait de souffrir pour Jésus-Christ, et il prédit dans sa lettre qu'ils auraient bientôt l'un et l'autre la gloire de remporter la couronne du martyre. «Puisqu'il a plu à Dieu, dit-il, de m'avertir du sort qui nous attend, je ne cesse d'exhorter mon peuple à se préparer à cette épreuve et à se joindre à moi dans la pratique continuelle des veilles, du jeûne et de la prière. Crions vers Dieu pour détourner sa colère; voilà notre armure qui nous rendra ca-

pables de combattre avec courage. Rappelons-nous l'un à l'autre ce temps de danger et de détresse... Que celui de nous que le Seigneur enlevera le premier de ce monde continue d'aimer ses frères dans le ciel, et qu'il ne cesse d'offrir des prières pour eux. »

Ces deux grands saints vivaient dans l'union la plus étroite. Nous avons huit lettres de S. Cyprien à S. Corneille, outre une épître synodale ; et il paraît en les lisant qu'il lui en écrivit plusieurs autres. Après le martyre du saint pape, arrivé le 14 septembre 252, S. Cyprien adressa une lettre de félicitation à S. Luce, son successeur. Celui-ci n'eut pas plus tôt été élu qu'on le bannit. On le rappela de son exil ; mais il mourut le 4 mars, environ cinq mois après son élection.

La peste, qui fit sentir ses ravages en Ethiopie, sous le règne de Dèce, gagna successivement les autres provinces de l'empire et dépeupla surtout l'Afrique. Sa violence s'accrut encore sous Gallus ; elle enleva depuis la plus grande partie de l'armée de Valérien, en Perse, et parut encore plus destructive sous le règne de Gallien. On dit qu'elle n'avait point encore cessé en 270, sous l'empereur Claude ; mais il est certain qu'elle fut principalement redoutable depuis l'an 250 jusqu'à l'an 262. S. Cyprien donne la description de ce fléau, qui commença par causer une grande faiblesse, accompagnée d'évacuations excessives et d'inflammation au larynx et aux parties voisines. Ces symptômes étaient suivis d'une chaleur d'entrailles, de douleurs d'estomac, de convulsions, de vomissements violents, d'une rougeur enflammée dans les yeux, d'une espèce de

gangrène dans les membres, qui obligeait à les couper, d'un affaissement général qui rendait presque tout le corps incapable de mouvement, d'un affaiblissement considérable dans les organes de l'ouïe et de la vue. Cette cruelle maladie faisait tous les jours périr beaucoup de monde et précipitait dans le tombeau des familles entières. La consternation était générale; chacun ne pensait qu'à soi et à se garantir de la contagion par la fuite. Les païens abandonnaient leurs meilleurs amis; ils mettaient les malades hors de leurs maisons, comme s'ils eussent pu par là chasser la mort. Les rues étaient remplies de moribonds qui imploraient le secours des passants. On en voyait plusieurs qui profitaient de cette affreuse circonstance pour piller leurs frères.

Cependant S. Cyprien assembla les chrétiens de Carthage pour les exhorter à pratiquer la charité dans ce temps de désolation. Il leur représenta fortement qu'ils devaient assister non seulement ceux de leur religion, mais encore leurs ennemis et leurs persécuteurs. Ses exhortations eurent le succès qu'il en attendait. Les riches donnèrent des sommes considérables d'argent et les pauvres offrirent leur travail... Chacun s'empressait de contribuer à une bonne œuvre, qui devait être si agréable à Dieu le Père, à Jésus-Christ, le juge de tous les hommes, et à la tête de laquelle ils voyaient leur évêque. On peut juger de l'amour du saint pour les malheureux, non seulement dans cette calamité, mais encore dans toutes les circonstances, par le zèle qu'il témoignait à leur égard et par les ordres fréquents qu'il donnait en leur faveur dans ses lettres, lorsqu'il était absent. Il avait coutume de dire « qu'il

ne fallait point laisser renfermé dans son coffre ce qui peut être utile aux pauvres; qu'il était de la sagesse de distribuer ce qu'on serait obligé de quitter tôt ou tard, de sorte qu'on pût en recevoir de Dieu une récompense éternelle. »

Sa sollicitude avait surtout pour objet la régularité du clergé. Il voulait que les clercs s'occupassent entièrement des fonctions de leur ministère. Il s'appliquait à reconnaître les abus qui s'étaient glissés dans l'Eglise durant le long calme qui avait précédé la persécution de Dèce, et il les attribuait principalement à ce que quelques évêques, au mépris de leur dignité, s'étaient mêlés des affaires du siècle. Dans la ville de Furnes, Géminius Victor avait nommé le prêtre Géminius Faustinus son exécuteur testamentaire. Ceci était contraire au sixième des canons apostoliques et à plusieurs autres décrets synodaux des premiers siècles, qui défendaient aux évêques, aux prêtres et aux diacres de s'engager dans les affaires civiles sous peine d'être déposés. Les lois romaines à la vérité sévissaient contre ceux qui refusaient de faire l'office d'exécuteur testamentaire ou de gardien lorqu'ils en étaient requis; mais les conciles d'un autre côté avaient décerné des peines contre celui qui demanderait un évêque, un prêtre ou un diacre pour cet office. Cette peine allait jusqu'à défendre « qu'on fît mémoire de lui dans la célébration des divins mystères, ou qu'on fît aucune oblation pour lui après sa mort..... La raison de cette conduite de l'Eglise, selon S. Cyprien, était fondée sur la crainte où l'on était que les clercs ne fussent détournés des fonctions de leur ministère, ainsi que sur l'obliga-

tion dans laquelle ils étaient de servir à l'autel sans interruption et de remplir avec la plus grande ferveur les devoirs saints attachés à leur état. Il fut donc ordonné que ce Victor dont nous venons de parler ne serait point nommé à l'autel; qu'on ne ferait point d'oblation pour le repos de son ame, et qu'on lui refuserait les prières que l'on avait coutume d'offrir pour les fidèles qui mouraient dans le sein de l'Eglise. S. Cyprien pensait que cet exemple de sévérité était nécessaire pour empêcher que l'on ne chargeât d'un emploi purement civil les prêtres et les autres ministres du Seigneur, dont tout le temps et les soins devaient être employés au culte des autels. »

Durant la persécution de Gallus quelques prêtres, qui célébraient l'eucharistie de très grand matin, ne mettaient que de l'eau dans le calice : ils se conduisaient de la sorte dans la crainte que les païens ne les découvrissent à l'odeur du vin. S. Cyprien s'éleva fortement contre cet abus et prouva qu'il fallait s'en tenir à la pratique de l'Eglise.

Nous voyons encore par les écrits du même père que la plupart des cérémonies de notre religion sont aussi anciennes que la religion même. Du temps de S. Cyprien on employait le signe de la croix au baptême et en plusieurs autres occasions. « Un chrétien, dit ce saint évêque, est fortifié par la défense de ce signe sacré. »

Les barbares ayant pillé plusieurs villes de la Numidie emmenèrent en captivité un grand nombre de chrétiens. Huit évêques mandèrent cet accident à S. Cyprien, et le prièrent de venir à leur secours et de leur aider à procurer la liberté à

tant de malheureux. Notre saint ne put retenir ses larmes en apprenant une si triste nouvelle ; ce qui le touchait le plus c'était le danger auquel les vierges étaient exposées. Il fit faire une quête parmi les fidèles de Carthage, et il ramassa une somme considérable qu'il envoya aux évêques de Numidie, en leur mandant de s'adresser toujours à lui dans de semblables occasions.

Ce fut vers l'an 255 que s'éleva la dispute touchant la validité du baptême conféré par les hérétiques. S. Cyprien, ayant été consulté sur ce point par dix-huit évêques de Numidie, répondit qu'un tel baptême était nul et qu'on devait le réitérer. Peu de temps après il fit confirmer sa décision dans un concile tenu à Carthage et composé de soixante-douze évêques. Il rapporte dans sa lettre à Jubaïen les raisons sur lesquelles il appuyait les fausses idées qu'il s'était faites sur cette matière. On a vu dans la vie de S. Etienne ce que fit ce saint pape pour maintenir la tradition touchant la validité du baptême conféré par les hérétiques, quand ils ne s'écartaient point de la forme usitée dans l'Eglise catholique. Les principes que S. Cyprien établit dans ses ouvrages ne laissent aucun doute sur la conduite qu'il eût tenue si la dispute dont il s'agit avait été terminée de son temps par une décision de l'Eglise. Il ne contestait point l'autorité de S. Etienne; s'il ne s'accordait point avec lui c'était sur un article qu'il croyait appartenir uniquement à la discipline, et il pensait qu'il lui était permis de maintenir une pratique qu'il avait trouvée établie à Carthage par Agrippin, son prédécesseur. Il n'ignorait pas la dignité du siége de Rome, qu'il appelle «la chaire de

Pierre, la principale Eglise, l'origine de l'unité sacerdotale, et auprès de laquelle la perfidie ne peut avoir accès. » Si pendant quelque temps il mit beaucoup de chaleur dans cette dispute, il s'en repentit depuis, comme on le voit par son livre *de la Patience;* en un mot s'il fit une faute elle fut effacée, selon S. Augustin, par sa parfaite charité et par son glorieux martyre.

L'Eglise était assez tranquille lorsque la dispute dont nous venons de parler s'éleva. Gallus fut massacré par ses troupes, et ne régna point deux ans entiers. Emilien, qui s'était révolté contre lui, eut le même sort quatre mois après. Valérien, qui fut élevé à l'empire, favorisa les chrétiens jusqu'à l'an 257, que Marcien, son général, le porta à les persécuter. Cette persécution fut cruelle et dura trois ans et demi, c'est à dire jusqu'à la prise de l'empereur par les Perses. S. Cyprien ne cessait d'encourager son troupeau au martyre, et il eut la consolation d'en voir un grand nombre sceller leur foi de leur sang, surtout parmi ceux qui étaient tombés sous Dèce, et qu'il avait réconciliés à l'Eglise aux approches de la persécution de Gallus. Cet exemple est apporté en preuve contre Novatien, dans un ouvrage fait pour réfuter cet hérésiarque; cet ouvrage d'un auteur contemporain a été quelquefois attribué à S. Cyprien. Ce saint évêque montrait un zèle infatigable quand il s'agissait d'exhorter les confesseurs et de leur procurer tous les secours dont ils avaient besoin.

Il était aussi fort exact à honorer la mémoire des martyrs après leur triomphe. Durant sa retraite, occasionnée par la persécution de Dèce, il écrivait de

la sorte à son clergé : « Quant aux confesseurs qui sont morts en prison, observez les jours où ils ont quitté cette vie afin que l'on puisse faire d'eux une mémoire honorable, comme l'on fait des martyrs... Nous offrons les sacrifices et les oblations accoutumées en mémoire d'eux. » Dans une autre lettre à son clergé il dit en parlant de certains martyrs : « Nous avons coutume d'offrir des sacrifices pour eux l'anniversaire des jours où nous célébrons la mémoire des souffrances des martyrs. »

S. Cyprien décrit dans ses lettres la constance admirable que faisaient paraître les soldats de Jésus-Christ au milieu des plus affreux supplices. On les frappait avec des verges et des bâtons ; on les étendait sur le chevalet, et on les faisait rôtir ; on leur déchirait le corps avec des tenailles brûlantes ; on coupait la tête aux uns, on perçait les autres avec des lances. Souvent on employait pour tourmenter le même homme plus d'instruments de supplices qu'il n'avait de membres dans son corps. On les chargeait de fers dans les prisons et on les en tirait ensuite pour les exposer aux bêtes ou les livrer aux flammes ; quand les bourreaux avaient épuisé les tortures ordinaires, ils en imaginaient de nouvelles par un raffinement de barbarie. Ils se relevaient les uns les autres quand ils étaient fatigués. Ils portaient la cruauté jusqu'à tourmenter sans laisser l'espérance de mourir bientôt. Il y avait des chrétiens qu'on gardait étendus sur le chevalet pour qu'ils mourussent comme par degrés, et que la prolongation de leurs douleurs en augmentât la vivacité. On ne leur donnait pas le temps de respirer, afin que le sentiment de leurs tortures fût continu.

Une telle barbarie ne servait qu'à faire éclater davantage la foi et la patience des martyrs. Ils lassaient les bourreaux, se montraient supérieurs à leur cruauté et riaient souvent tandis qu'on déchirait leur corps. Quoique leur chair fut en lambeaux rien ne pouvait ébranler leur courage. Les spectateurs surpris étaient hors d'eux-mêmes; ils ne pouvaient comprendre comment les chrétiens, privés de tout secours humain et uniquement soutenus par la puissance invisible de leur Dieu, pouvaient être si courageux et si tranquilles.

S. Cyprien ne cessait de préparer son peuple au combat. « Il faut, disait-il souvent, que l'espérance des biens à venir nous fasse supporter tous les maux présents. » Dieu lui sauva la vie pendant deux violentes persécutions pour être l'appui de son troupeau et le père d'un grand nombre de pénitents et de martyrs. Il ne devait remporter la couronne que dans la huitième persécution générale, qui fut excitée l'an 257 de Jésus-Christ, et le quatrième du règne de l'empereur Valérien.

Il fut arrêté à Carthage en cette année, et le 20 d'août on le conduisit dans la chambre du conseil pour le présenter au proconsul d'Afrique, nommé Aspasius Paternus. « Les très sacrés empereurs Gallien et Valérien, dit ce magistrat, m'ont écrit pour m'ordonner d'obliger tous ceux qui ne suivent pas la religion des Romains à s'y conformer. Quel est votre nom, quelle est votre qualité? Je suis chrétien et évêque, répondit Cyprien. Je ne connais qu'un seul Dieu, qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment: c'est ce Dieu que nous servons, nous autres chrétiens. Nuit et jour nous

implorons sa miséricorde pour nous, pour tous les hommes et pour la prospérité des empereurs. » Le proconsul lui ayant demandé s'il persistait toujours dans les mêmes sentiments, il lui dit : « Une résolution appuyée sur des fondements si solides et une volonté qui s'est une fois dévouée au Seigneur ne peuvent jamais changer. — Allez en exil dans la ville de Curube. — J'y vais aller. — Les empereurs m'ont chargé de rechercher non seulement les évêques, mais encore les prêtres. Dites-moi donc combien il y a de prêtres dans cette ville ? — Je ne peux les découvrir selon les lois romaines, qui ont sagement proscrit les délateurs ; mais on peut les trouver chez eux. — Je saurai les trouver ; j'ai de plus donné des ordres pour empêcher que l'on ne tienne vos assemblées et que l'on n'entre dans les cimetières. Quiconque osera les enfreindre sera mis à mort. »

Curube, où le saint fut exilé et où il arriva le 13 ou le 14 de septembre, était une petite ville éloignée de Carthage d'environ cinquante milles, et située dans une péninsule sur la côte de la mer de Lybie, à peu de distance de la Pentapole. Cyprien y fut suivi par le diacre Pontius et par quelques autres chrétiens. La nuit d'après son arrivée il eut une vision dans laquelle Dieu lui fit connaître qu'il mourrait bientôt pour Jésus-Christ. Il la raconte de la manière suivante : « Avant de m'endormir je vis un jeune homme d'une taille extraordinaire qui me conduisit au palais. Le proconsul, devant le tribunal duquel il me plaça, jeta les yeux sur moi et se mit à écrire une sentence sur des tablettes. Le jeune homme qui était derrière lui la lut, et me fit con-

naître par signes ce qu'elle contenait. Il figura par signes l'action d'un homme qui est sur le point d'en décapiter un autre. Je compris qu'il s'agissait de la mort qui m'était préparée. Je m'adressai au proconsul et lui demandai quelque temps pour mettre ordre à mes affaires. Il écrivit de nouveau sur ses tablettes, et je vis par la tranquillité de son visage qu'il avait égard à ma demande. Le jeune homme me fit entendre en tournant les doigts les uns derrière les autres que l'on m'avait accordé délai jusqu'au lendemain. » En effet ce geste chez les Romains était le signe d'un délai dans les poursuites. Le délai d'un jour signifiait une année, et le saint évêque souffrit à pareil jour l'année suivante. Il regarda cet avertissement comme une promesse que Dieu lui faisait de lui accorder l'honneur du martyre. S'il désirait quelque délai ce n'était que pour régler les affaires de son Église et pour donner une dernière marque de son amour envers les pauvres en leur distribuant tout ce qu'il possédait.

Vers le même temps il lui vint un envoyé de Rome, qui lui dit de la part du saint pape Xiste qu'on allait publier contre les chrétiens de nouveaux édits. A peine paraissaient-ils que le saint pape fut mis à mort. Cyprien en apprenant son martyre fut en même temps informé que Valérien, alors occupé à faire la guerre aux Perses, avait envoyé au sénat un ordre portant qu'il fallait condamner les évêques, les prêtres et les diacres. Il ne s'attendait plus de jour en jour qu'à voir les bourreaux immoler ceux qui avaient été désignés pour victimes. Plusieurs personnes de distinction, même parmi les chrétiens, tâchèrent de lui persuader de

se cacher, et s'offrirent de lui procurer une retraite assurée ; mais il saisissait toutes les occasions d'encourager les serviteurs de Jésus-Christ ; sans cesse il leur rappelait ce que leur religion exigeait d'eux, regardant comme le plus grand bonheur qui pût lui arriver de mourir dans l'exercice des fonctions de son ministère. Il redoublait chaque jour de ferveur, afin de se préparer à paraître devant Dieu. Sans cesse il pensait à la maxime qu'il établit à la fin de son livre *de la Mortalité*, où il dit : « Hâtons-nous, mes frères, de nous élever sur les ailes du désir et de l'amour ; hâtons-nous d'aller rejoindre l'aimable société des bienheureux et Jésus-Christ qui en est le chef. Que Dieu et Jésus-Christ soient témoins que c'est là où tendent nos désirs et toutes nos espérances. Notre récompense sera proportionnée à l'ardeur de nos désirs présents si l'amour en est le principe. »

S. Cyprien était encore à Curube lorsque Galère Maxime succéda à Paterne dans le gouvernement de l'Afrique. Le nouveau proconsul le rappela à Carthage, afin de l'avoir auprès de lui quand il aurait reçu les nouveaux édits qu'il attendait de Rome. Le saint par l'ordre du magistrat resta dans une maison de campagne qu'il avait auprès de la ville. Il l'avait achetée pour le profit des pauvres quand il eut reçu le baptême ; mais elle lui était revenue depuis. Il désirait la donner de nouveau aux pauvres avec ce qui pouvait lui appartenir encore. Il ne le fit cependant point dans la circonstance où il se trouvait, de peur d'aigrir les païens. Enfin les édits arrivèrent à Carthage vers le milieu du mois d'août. Le proconsul était alors à Utique,

où il résidait une partie de l'année. Il envoya chercher le saint évêque, voulant qu'on le lui amenât à Utique; mais S. Cyprien se cacha parcequ'il voulait mourir au milieu de son troupeau, bien résolu toutefois de se faire voir dans ses jardins quand le magistrat serait de retour à Carthage. Galère, intruit de ce qui se passait, chargea deux officiers d'aller se saisir de lui. Le saint évêque, préparé à tout, se présenta avec un visage gai et tranquille qui annonçait qu'il ne craignait rien. Les officiers l'ayant fait monter dans un chariot le conduisirent à un tribunal de la campagne où le proconsul s'était retiré pour sa santé. Galère remit l'interrogatoire au lendemain, et le martyr fut conduit à Carthage pour être gardé dans la maison du premier des deux officiers qui l'avaient arrêté.

Aussitôt que le bruit se fut répandu que l'on s'était saisi de Cyprien, toute la ville fut alarmée. Les païens mêmes témoignaient de la compassion; ils connaissaient le saint évêque, et se rappelaient la charité extraordinaire dont il leur avait donné tant de preuves durant la peste. Il se fit un grand concours de peuple dans la ville de Carthage, qui ne le cédait qu'à celle de Rome pour le nombre des habitants.

L'officier qui garda Cyprien pendant la nuit eut pour lui beaucoup d'égards; il permit à ses amis de le voir et de souper avec lui. Le lendemain, matin qui, au rapport de Pontius, fut un jour de joie pour le saint évêque, on le conduisit sous bonne escorte au prétoire, qui était éloigné d'environ un stade. Le proconsul ne paraissant point encore, on lui permit de sortir de la foule

et de se retirer à l'écart. Il s'assit sur un siége couvert d'un linge qui se trouva là par hasard. On avait coutume de couvrir ainsi par honneur les siéges des évêques. Comme il était tout en sueur à cause du chemin qu'il avait fait, un soldat qui avait été chrétien lui proposa de changer d'habits; il voulait garder ceux du saint, qui étaient tout trempés de sueur. L'évêque s'en excusa en lui disant : « Nous voulons remédier à des maux qui finiront aujourd'hui. »

Cependant le proconsul arriva. Lorsqu'il fut assis sur son tribunal on fit entrer le saint dans la salle des criminels. « Thascius Cyprien, lui dit ce magistrat, es-tu chrétien? — Oui, je le suis, répondit le saint évêque. — Es-tu celui qui a été l'évêque et le père de ces hommes impies! — Je ne vous dissimulerai pas que j'ai été évêque de ceux que vous traitez d'impies. — Les très sacrés empereurs t'ont ordonné de suivre les cérémonies de la religion romaine. — Je ne veux point obéir à de pareils ordres. — Aie plus de soin de ta vie. — Faites ce qui vous est prescrit. La justice de la cause que je soutiens ne me permet pas de balancer sur le parti que je dois prendre. » Le proconsul ayant pris l'avis de son conseil continua ainsi : « Il y a long-temps que tu vis dans l'impiété et que tu engages un grand nombre de malheureux à conspirer avec toi contre les dieux de l'empire et contre leurs cérémonies. Nos très sacrés empereurs Valérien et Gallien n'ont pu te ramener à leur culte. Puisque tu n'as pas rougi d'être le principal auteur d'un pareil crime, tu serviras d'exemple à ceux que tu as séduits, et l'obéissance aux lois sera rétablie par ton sang. » Il lut en-

suite la sentence, qui était écrite sur des tablettes et conçue en ces termes : « J'ordonne que Thascius Cyprien soit décapité. » Cyprien dit : « Dieu soit loué ! » Les chrétiens qui étaient présents s'écrièrent qu'ils voulaient être décapités avec lui.

Quand le saint fut sorti de la porte du prétoire une troupe de soldats l'accompagna, et des centurions et des tribuns marchèrent à ses côtés. On le conduisit à la campagne dans un lieu uni et couvert d'arbres, sur lesquels plusieurs montèrent pour le voir de loin, à cause de la foule. Arrivé à l'endroit marqué pour son supplice, il ôta son manteau, se mit à genoux et se prosterna pour prier Dieu. Il se dépouilla ensuite de sa dalmatique, qu'il donna aux diacres, et demeura en chemise. Quand le bourreau fut auprès de lui, il lui fit donner vingt-cinq sous d'or. Il se banda lui-même les yeux et dit au diacre de lui lier les mains. Les chrétiens mirent autour de lui des linges et des mouchoirs pour recevoir son sang. On lui coupa la tête le 14 septembre 258. Pour éviter les insultes des païens les fidèles portèrent son corps dans un champ voisin et l'enterrèrent pendant la nuit avec beaucoup de solennité, sur le chemin de Mappale. On bâtit depuis deux églises en son honneur, l'une sur son tombeau et qui fut appelée *Mappalia*, l'autre à l'endroit où il avait souffert et qui fut appelée *Mensa Cypriana*, c'est à dire table de Cyprien, parceque le saint s'y était offert à Dieu en sacrifice. (1)

(1) S. Jérôme et Lactance donnent de justes éloges à l'éloquence de S. Cyprien. « Il a, suivant le second, une invention facile, variée, agréable, et ce qu'il y a de plus essentiel beaucoup de clarté et de netteté dans les idées, c'est à dire la prin-

S. FRUCTUEUX,

ÉVÊQUE DE TARRAGONE, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

(21 janvier.)

Le feu de la persécution s'étant allumé sous le règne de Valérien et de Gallien, Fructueux, évêque de Tarragone, fut arrêté dans sa maison avec les diacres Augure et Euloge, par les soldats qu'on

cipale des qualités que l'on exige de tout écrivain. Sa narration est ornée, et devient encore plus intéressante par la facilité de l'expression. Ses raisonnements sont forts et serrés, en sorte qu'il réunit tout ce qui fait l'orateur; il sait plaire, instruire et persuader; on ne pourrait même décider lequel de ces trois talents il posséda dans un degré plus éminent. » Il y a trop de travail dans sa lettre à Donat; mais quoiqu'elle ne puisse pas servir de modèle il n'en est pas moins vrai qu'elle annonce un auteur vraiment éloquent.

Dieu, selon S. Augustin, a permis qu'il soit échappé à S. Cyprien quelques vains ornements de rhétorique, dans le premier ouvrage qu'il fit après sa conversion, pour montrer combien l'esprit de la simplicité chrétienne influa sur son style, et eut de pouvoir pour le contenir dans les bornes de la véritable éloquence; et c'est là le caractère des lettres du saint évêque de Carthage, qui furent écrites depuis : aussi Fénelon observe-t-il que nous pouvons en sûreté en admirer et en imiter le style. Ce grand maître remarque cependant que le langage de S. Cyprien se ressent du génie âpre des Africains, et qu'il n'est pas toujours exempt de cette sublimité recherchée qu'on reproche aux auteurs du même temps. Ces observations ne nous empêchent point de reconnaître dans les ouvrages de ce père une éloquence douce, naturelle, et qui n'a rien de semblable à celle des déclamateurs. On n'y aperçoit rien de trivial, rien qui n'annonce une littérature peu commune. On y voit partout une ame grande, remplie des plus beaux sentiments, qui sont exprimés d'une manière noble et touchante. L'auteur parle toujours d'abondance de cœur. Quoiqu'il emploie quelquefois des mots qui paraissent s'éloigner de la pureté de la langue latine, il n'en

nommait bénéficiers (1): c'était un dimanche, 16 janvier 259. Le saint évêque s'était jeté sur son lit pour y prendre un peu de repos : le bruit que les soldats faisaient à la porte de son logis étant venu frapper ses oreilles, il se leva promptement et s'avança vers eux. Informé du sujet qui les amenait, il leur demanda seulement le temps de mettre

est pas moins vrai qu'après Lactance il occupe la première place parmi les pères latins qui ont écrit en cette langue.

La première édition des œuvres de S. Cyprien, qui parut peu de temps après l'invention de l'imprimerie, et qui ne porte ni nom d'imprimeur ni nom de lieu, est plus correcte que la plupart de celles qui l'ont suivie. Les œuvres du même père ont été réimprimées par les soins d'Erasme, de Manuce, de Morel, de Pamélius et de Rigault. Ce dernier éditeur est un calviniste déguisé, selon Fell. On trouve effectivement dans ses notes sur Tertullien et sur S. Cyprien bien des choses qui favorisent certains principes du calvinisme.

Dans l'édition de Pamélius les lettres de S. Cyprien sont placées les premières et rangées selon l'ordre chronologique ; elles n'occupent point la même place dans la plupart des éditions antérieures et postérieures.

L'édition d'Oxford parut en 1681. On la doit au savant Fell, évêque de la même ville, qui y ajouta de nouvelles notes, avec les *Annales Cyprianici* de Pearson et les *tredecim Dissertationes Cyprianicæ* de Dodwel, qui ont pour objet d'éclaircir certains points de fait et de discipline.

Baluze préparait une nouvelle édition de S. Cyprien lorsque la mort l'enleva. D. Maran, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, a mis la dernière main à son ouvrage. Il a aussi corrigé quelques notes de Baluze et y en a ajouté de nouvelles. Il a encore enrichi son édition d'une nouvelle vie de S. Cyprien. Elle parut à Paris en 1726 sous le titre suivant : *S. Cypriani opera recognita per Baluzium, iterùm illustrata per D. Maran, unum è monachis S. Mauri, qui præfationem et vitam S. Cypriani adornavit.* Elle a été réimprimée à Venise en 1758.

(1) On les nommait ainsi à cause de certains priviléges qui les distinguaient des autres et qui leur donnaient le droit d'aspirer aux charges et aux honneurs de la milice.

sa chaussure, et les suivit avec joie. On le conduisit avec ses deux diacres dans une obscure prison, où il baptisa un catéchumène nommé Rogatien. Il consolait les fidèles qui venaient se recommander à ses prières, et les renvoyait après leur avoir donné sa bénédiction.

Le vendredi, sixième jour de l'emprisonnement des confesseurs de Jésus-Christ, le gouverneur Émilien les envoya chercher. Il commença par demander à Fructueux s'il connaissait le dernier édit des empereurs. « Je n'en ai aucune connaissance, répondit le saint; mais en tout cas je vous déclare que je suis chrétien. — Les empereurs ordonnent que tous leurs sujets sacrifient aux dieux. — J'adore un Dieu qui a fait le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment. — Ne savez-vous pas qu'il y a des dieux? — Je n'en sais rien. — Eh bien! on vous l'apprendra. » Le saint dans ce moment leva les yeux au ciel et se mit à prier en lui-même. Le gouverneur reprit: « Qui craindra-t-on, qui adorera-t-on sur la terre, si l'on méprise le culte des dieux immortels et celui des empereurs? » Ensuite se tournant vers Augure, il lui conseille de ne pas s'arrêter à ce que Fructueux venait de dire. Mais le diacre lui répond en peu de mots qu'il adore aussi le Dieu tout-puissant. Émilien ayant enfin demandé à Euloge s'il n'adorait pas aussi Fructueux, il en reçut cette réponse: « Je n'adore point mon évêque, mais le Dieu que mon évêque adore. Vous êtes donc évêque, dit Émilien à Fructueux? Oui, je le suis, répondit le saint. — Dites que vous l'avez été. » Ces dernières paroles donnaient à entendre que Fructueux allait perdre sa dignité

avec la vie. Les trois confesseurs furent aussitôt condamnés à être brûlés vifs.

Les païens eux-mêmes ne purent retenir leurs larmes lorsqu'ils les virent conduire à l'amphithéâtre : ils aimaient Fructueux à cause de ses rares vertus. Pour les chrétiens, ils les suivirent avec une douleur mêlée de joie. Les martyrs triomphaient à la vue de la glorieuse éternité dans laquelle ils allaient entrer. Quelques-uns des frères présentèrent à leur évêque un verre d'eau et de vin pour le fortifier ; mais il le refusa en disant qu'il n'était pas encore l'heure de rompre le jeûne. Il était alors dix heures du matin (1). « Je remets, ajouta le saint, à rompre le jeûne dans le ciel avec les patriarches et les prophètes. » Lorsqu'il fut arrivé à l'amphithéâtre, Augustal son lecteur s'approcha de lui en fondant en larmes, et le pria de trouver bon qu'il le déchaussât. « Mon fils, répondit le saint, ne prenez pas cette peine, je me déchausserai bien moi-même. » En même temps Félix, soldat chrétien, le conjura de se souvenir de lui dans ses prières. « Je dois, dit Fructueux en élevant la voix, prier pour toute l'Église répandue par toute la terre, depuis l'orient jusqu'à l'occident. C'est comme s'il eût dit : Restez toujours dans le sein de l'Église, et vous aurez part à mes prières. » Martial l'ayant conjuré d'adresser au moins quelques paroles de consolation à son Église affligée : « Mes frères, dit-il en se tournant vers les chrétiens, mes frères, le Seigneur ne vous laissera

(1) Il s'agissait du jeûne appelé *des stations*, qu'on gardait les mercredis et les vendredis ; on ne le rompait qu'à *none*, c'est à dire qu'a trois heures après midi. S. Fructueux avait aussi gardé le jeûne le mercredi dans la prison.

point sans pasteur ; il est fidèle à ses promesses. Ne vous attristez point sur mon sort, une heure de souffrance est bientôt passée. » Cependant on attache les trois saints au poteau, et on allume le feu : mais les flammes parurent d'abord les respecter. Lorsque les liens qui serraient leurs mains eurent été consumés ils les étendirent en forme de croix pour prier, et remirent leurs ames à Dieu avant que le feu eût endommagé leurs corps.

Après leur mort Babylas et Mygdonius, domestiques du gouverneur et du nombre des chrétiens. les virent monter glorieusement au ciel. Ils les montrèrent à la fille d'Émilien, qui les vit aussi ; ils allèrent promptement avertir Émilien lui-même, afin qu'il fût témoin du triomphe de ces hommes qu'il avait condamnés au feu. Il vint; mais il ne vit rien, son infidélité l'en rendant indigne.

La nuit suivante les chrétiens, s'étant rendus à l'amphithéâtre, enlevèrent les corps des martyrs à demi brûlés et en partagèrent entre eux les précieux restes ; mais sur un avertissement du ciel chacun rapporta ce qu'il avait pris, et on enferma dans un même tombeau les réliques des soldats de Jésus-Christ.

Le nom de S. Fructueux a toujours été fort célèbre dans l'Église d'occident, surtout en Espagne et en Afrique. Nous avons un panégyrique que S. Augustin prononça en son honneur le jour de l'anniversaire de son martyre.

LES SS. MARTYRS
PENDANT LA PESTE D'ALEXANDRIE.

(28 février.)

L'histoire nous a laissé la description la plus effrayante de la peste qui dépeupla une grande partie de l'empire romain, depuis l'an 249 jusqu'à l'an 262. A Rome, elle emporta jusqu'à cinq mille personnes en un seul jour; mais ce fut surtout à Alexandrie qu'elle fit sentir ses horribles ravages. Écoutons parler S. Denys, évêque de cette ville. Il commence par le récit de la sédition qui arma les Alexandrins les uns contre les autres. La fureur de la guerre civile alla si loin qu'on ne voyait partout que trouble, que confusion, que carnage. Il eût été moins dangereux, dit S. Denys, de passer d'orient en occident que d'un quartier de la ville à l'autre. A ce premier fléau succéda la peste la plus violente. Il n'y avait pas une seule maison dans Alexandrie qui n'eût quelque mort à pleurer. On n'entendait de toutes parts que cris et que gémissements; l'image de la mort était peinte sur chaque visage; la puanteur qui s'exhalait des cadavres communiquait aux vivants le poison contagieux; les vents au lieu de purifier l'air ne faisait que le corrompre de plus en plus, en apportant les vapeurs infectes du Nil. La crainte de mourir éloignait les païens de leurs amis et de leurs proches. Ils ne les voyaient pas plus tôt frappés de la maladie qu'ils les abandonnaient sans secours; ils les jetaient même à demi morts dans les rues, et refusaient la sépulture à ceux qui

ne vivaient plus, tant ils craignaient d'être les victimes du redoutable fléau dont tous les soins ne pouvaient arrêter les progrès.

Mais cette maladie, que les idolâtres regardaient comme la plus grande des calamités, ne fut qu'une épreuve pour les chrétiens. Ils montrèrent en cette occasion de quoi la charité est capable. Ces hommes qui pendant les persécutions de Dèce, de Gallus et de Valérien avaient été obligés de se cacher et de tenir leurs assemblées dans les déserts, ou sur des vaisseaux exposés à la fureur des vagues, qui n'avaient pu offrir les saints mystères que dans des prisons ou des lieux souterrains; ces hommes, dis-je, accoururent au secours des pestiférés et se dévouèrent généreusement à leur service, malgré le danger évident où ils mettaient leur propre vie. Ils fermaient la bouche et les yeux aux morts, et les emportaient ensuite sur leurs épaules pour leur rendre les derniers devoirs. Plusieurs de ces vrais disciples de Jésus-Christ furent les victimes de leur charité; mais ils laissaient en mourant de fidèles imitateurs de leur zèle pour le service des malades, lesquels à leur tour étaient remplacés par d'autres. « C'est ainsi, ajoute S. Denys, que les plus pieux de nos frères, que les plus saints de nos prêtres, de nos diacres et même de nos laïques, ont terminé leur vie, et il est hors de doute que ce genre de mort ne diffère en rien du martyre. » Il est dit dans le martyrologe romain que les chrétiens morts au service des pestiférés d'Alexandrie sont honorés comme martyrs par une coutume que la piété des fidèles a introduite.

Pourquoi ces saints portèrent-ils la charité envers

le prochain à un degré si héroïque? C'est qu'ils étaient solidement établis dans la vertu et qu'ils avaient devant les yeux la félicité éternelle. Quand on pense sérieusement aux avantages infinis que l'on trouve dans le service de Dieu, et que l'on occupe son esprit des récompenses qu'il promet, on saisit avec ardeur toutes les occasions qui se présentent de lui témoigner son amour et de procurer sa gloire : de là naît le mépris de ce qui serait capable d'éloigner de Dieu. Lorsqu'on est dans ces saintes dispositions on souffre avec patience et même avec joie les travaux, les disgrâces, les dangers, les douleurs, la perte des biens, des amis, de la vie, quand la gloire de Dieu y est intéressée ; on va plus loin, on les regarde comme un germe précieux de l'immortalité bienheureuse après laquelle on soupire.

S. NICÉPHORE,

MARTYR A ANTIOCHE.

(9 février.)

Il y avait à Antioche en Syrie un prêtre nommé Saprice et un laïque nommé Nicéphore, qui depuis plusieurs années étaient unis par les liens de l'amitié la plus tendre; mais l'ennemi des hommes ayant mis la discorde entre eux, la haine succéda à l'amitié, au point qu'ils évitaient l'un et l'autre de se rencontrer dans les rues. Ceci dura un temps considérable. A la fin cependant Nicéphore rentra en lui-même ; il sentit toute l'énormité de son péché et résolut de prendre les moyens de se réconcilier avec Saprice. Pour cet effet il pria quelques

personnes de confiance d'aller le trouver de sa part pour l'assurer de la sincérité de son repentir et du dessein où il était de lui faire toutes sortes de satisfactions; mais ces démarches furent inutiles: Saprice ne voulut point entendre parler de réconciliation. Nicéphore ne se rebuta point; il fit une seconde, puis une troisième tentative, mais toujours sans succès. Saprice ferma opiniâtrément l'oreille non seulement aux sollicitations des hommes, mais à la voix même du Sauveur, qui lui criait : *Pardonnez, et on vous pardonnera.* Enfin Nicéphore, voyant qu'il n'avait pu rien obtenir par l'entremise d'autrui, alla lui-même trouver Saprice; il se jeta à ses pieds, lui avoua sa faute avec humilité et le pria au nom de Jésus-Christ de lui pardonner. Cette dernière démarche ne réussit pas plus que les précédentes.

Cependant la persécution s'alluma en 260, par les ordres de Valérien et de Gallien. Saprice fut arrêté et conduit devant le gouverneur, qui d'abord lui demanda son nom. « Je m'appelle Saprice, répondit-il. — De quelle profession êtes-vous ? — Je suis chrétien. — Êtes-vous ecclésiastique ? — J'ai l'honneur d'être prêtre. Nous autres chrétiens, ajouta-t-il, nous reconnaissons pour seigneur et pour maître Jésus-Christ, qui est Dieu et le seul véritable Dieu qui a créé le ciel et la terre. A l'égard des dieux des nations, ce ne sont que des démons. » Le gouverneur, irrité de cette réponse, ordonna qu'on le mît dans une machine faite en forme de vis de pressoir que les tyrans avaient inventée pour tourmenter les fidèles. Saprice souffrit cette horrible question avec constance. Il disait au juge : « Mon

corps est en votre puissance, mais vous n'en avez aucune sur mon ame; il n'y a que Jésus-Christ, mon Seigneur, qui en soit le maître. » Le gouverneur, voyant qu'il ne gagnait rien, prononça cette sentence : « Saprice, prêtre des chrétiens, et ridiculement entêté de l'espérance de ressusciter, sera livré à l'exécuteur de la justice pour avoir la tête tranchée en punition du mépris qu'il a fait paraître pour l'édit des empereurs. »

Saprice entendit prononcer sa sentence avec joie, et se hâta de se rendre au lieu où elle devait s'exécuter, dans l'espérance de recevoir la couronne du martyre. Nicéphore l'ayant su courut au devant de lui, et vint se jeter à ses pieds en lui disant : « Martyr de Jésus-Christ, pardonnez-moi la faute que j'ai commise contre vous. » Mais Saprice ne lui répondit rien. Nicéphore s'étant relevé alla l'attendre dans une autre rue où il devait passer. Lorsqu'il le vit approcher il fendit la presse, et, se jetant une seconde fois à ses pieds, il le pria encore de lui pardonner la faute qu'il avait commise plutôt par fragilité que par un dessein formé de l'offenser. « Je vous en conjure, disait-il, par cette glorieuse confession que vous venez de faire de la divinité de Jésus-Christ. » Saprice, dont le cœur s'endurcissait de plus en plus, ne voulut pas seulement le regarder. Les soldats, lassés d'entendre toujours Nicéphore répéter la même chose, lui dirent : « Nous n'avons jamais vu un homme plus insensé que toi; il va mourir, et tu lui demandes pardon ! » Quand on fut arrivé au lieu du supplice Nicéphore revint à la charge et redoubla ses prières avec une ardeur toute nouvelle : mais Saprice n'écouta rien et per-

sista dans le refus qu'il avait fait jusqu'alors de pardonner. Il en fut bientôt puni de la manière la plus terrible; car Dieu le priva de la foi et de la gloire du martyre. En effet, les bourreaux lui ayant dit de se mettre à genoux pour recevoir le coup de la mort, il leur répondit: « Et pourquoi me couper la tête? C'est, repartirent les bourreaux, parceque tu ne veux pas sacrifier aux dieux et que tu refuses d'obéir aux ordres des empereurs pour l'amour de cet homme que l'on appelle Christ. » L'infortuné Saprice leur dit : « Arrêtez, mes amis, ne me donnez pas la mort, je ferai ce que vous voudrez ; je suis prêt à sacrifier. »

Nicéphore, qui était présent, ressentit la plus vive douleur de son apostasie. « Mon frère, s'écria-t-il, que faites-vous? Ah! gardez-vous bien de renoncer Jésus-Christ, notre bon maître. » Mais Saprice ne fit aucune attention à ce que lui disait son ancien ami. Alors le bienheureux Nicéphore, pleurant amèrement sa chute, dit aux bourreaux : « Je suis chrétien et je crois en Jésus-Christ, que ce malheureux vient de renoncer. Me voilà prêt à mourir à sa place. » Cette déclaration si peu attendue surprit tous les spectateurs. Un des officiers se détacha pour courir au palais du gouverneur. « Seigneur, dit-il, Saprice promet de sacrifier aux dieux; mais il y a un autre homme qui veut mourir pour le même Christ; il ne cesse de répéter qu'il est chrétien, qu'il ne sacrifiera jamais à nos dieux et qu'il n'obéira point aux édits des empereurs. » Le gouverneur ayant ouï ce rapport rendit ce jugement : « Si cet homme persiste à refuser de sacrifier aux dieux immortels, qu'il meure par le

glaive. » Nicéphore, étant inébranlable dans sa première résolution, eut la tête tranchée. Ainsi il reçut avec la palme du martyre trois couronnes immortelles, celle de la foi, celle de l'humilité et celle de la charité, couronnes dont Saprice s'était rendu indigne par l'inflexible dureté de son cœur. Les Grecs ainsi que les Latins en font mémoire en ce jour.

S. NEMÉSIEN

ET SES COMPAGNONS, LES UNS MARTYRS ET LES AUTRES CONFESSEURS EN NUMIDIE.

(10 septembre.)

Dans la première année de la huitième persécution, excitée par Valérien, S. Cyprien fut exilé à Curube par le proconsul de Carthage. Les autres chrétiens ne furent pas plus épargnés ; le président de Numidie les traita avec beaucoup de cruauté. Les uns souffrirent des tortures horribles, les autres subirent une mort barbare; ceux-ci furent envoyés aux mines; on en choisissait quelques-uns d'entre ces derniers pour les tourmenter de nouveau, ou pour leur ôter la vie de la manière la plus inhumaine. Les autres souffraient un martyre prolongé dans la faim, la nudité, l'infection, dans des travaux pénibles, des fustigations journalières, dans des ignominies continuelles. S. Cyprien leur écrivit du lieu de son exil pour les exhorter à persévérer généreusement dans la confession de leur foi ; il leur dit que, sur la nouvelle des glorieux combats qu'ils soutenaient, il avait ardemment désiré aller

leur rendre service en personne, mais qu'étant exilé lui-même il ne pouvait se réunir à eux. « Cependant, continue-t-il, je suis avec vous de cœur et d'esprit. Ma lettre suppléant à ma langue vous exprimera la joie que je ressens de la gloire de vos vertus, et la part que j'espère y avoir, non par la participation à vos souffrances mais par la communion de la charité. Pourrais-je garder le silence lorsque j'apprends des choses si glorieuses touchant ceux qui me sont unis d'une manière si tendre et si intime, et que Dieu a daigné honorer de grâces si précieuses et si extraordinaires? Quelques-uns d'entre vous ont déjà reçu la couronne du martyre. Les autres sont chargés de fers, ou occupés au travail des mines; mais par le délai de leur sacrifice ils encouragent nos frères à suivre leurs exemples et à prétendre au même honneur qu'eux. La prolongation de leurs tourments embellit leur couronne, et chaque jour de souffrances devient pour eux un nouveau principe de récompense. Je ne suis point surpris que notre Seigneur vous destine à un si haut degré de gloire, puisque vous avez été toujours si constants dans l'exercice de la foi et la pratique de l'obéissance; que l'Église a toujours trouvé en vous des membres paisibles et amis de l'ordre; que vous n'avez jamais manqué de fidélité dans l'accomplissement de vos devoirs; que vous avez été toujours charitables envers les pauvres, courageux et inébranlables dans la défense de la vérité, fermes et inflexibles dans l'observance de la discipline. Et, pour mettre le comble à vos vertus, vous conduisez par vos exemples le reste de nos frères au martyre... Vous avez com-

mencé votre confession par de cruelles fustigations : mais un chrétien ne redoute point de pareils supplices, lui qui met toute son espérance dans le bois de la croix, par lequel le droit à la vie éternelle lui a été rendu. Un serviteur de Jésus-Christ découvre dans ce bois le gage de son salut, et il l'embrasse comme l'instrument qui le rend digne de la gloire du martyre...On a chargé vos pieds de fers, et on a cru par là vous déshonorer, mais vos ennemis n'ont pu pénétrer jusqu'à vos ames ; ces fers sont d'ailleurs un véritable ornement pour les personnes qui aiment Dieu... Heureux sont les pieds que l'on a liés de la sorte ! Chaque pas qu'ils font conduit à la bienheureuse éternité... Epuisés par le travail du jour, vous n'avez que la terre nue pour vous reposer : mais vous ne regardez point comme un supplice d'être traités comme Jésus-Christ, votre maître. Vous êtes privés du secours du bain ; mais ce que votre extérieur a de rebutant est amplement compensé par la beauté intérieure de vos ames (1). Vous ne vous plaignez point d'avoir de mauvais pain et en petite quantité ; vous savez que l'homme ne vit point seulement de pain, mais de la parole de Dieu. Vous n'avez point d'habits ; mais on est suffisamment couvert et orné lorsqu'on est revêtu de Jésus-Christ. Votre tête à moitié rasée offre aux yeux des hommes quelque chose d'ignominieux ; mais rien ne peut déshonorer une tête renouvelée par son union à Jésus-Christ. De quelle gloire ne sera pas récompensée toute cette diffor-

(1) Dans les pays chauds on était obligé d'avoir souvent recours au bain avant que l'usage du linge fût introduit.

mité extérieure, qui est un objet d'horreur pour les infidèles !... Votre religion ne souffre même pas de ce que les prêtres qui sont parmi vous n'ont ni la la liberté ni la facilité d'offrir et de célébrer les divins mystères (1) ; vous vous offrez vous-mêmes à Dieu avec le sacrifice d'un cœur contrit et humilié qui ne sera point rejeté, et ce sacrifice vous le répétez nuit et jour. »

Le saint évêque exhorte ensuite les fidèles d'une manière fort pathétique à se saisir de la coupe du salut avec promptitude et avec joie ; à recevoir avec courage une mort précieuse devant Dieu, qui est le spectateur de leurs combats, qui approuve et soutient leur ardeur, qui les couronne quand ils sont victorieux en recompensant les vertus dont il est lui-même le principe. Puis il continue en s'adressant aux évêques et aux prêtres : « Un grand nombre de laïques ont suivi votre exemple, ont confessé notre Seigneur, et sont par là devenus dignes de votre bonheur, vous étant unis dans les liens d'une charité invincible et ne voulant être séparés de leurs évêques ni dans les mines ni dans la prison. On voit aussi avec vous de tendres vierges, qui s'empressent de joindre la couronne du martyre à

(1) Dans la première persécution de Dèce les confesseurs avaient la liberté de célébrer l'eucharistie en prison, ou du moins ils trouvaient le moyen de la célébrer secrètement. S. Cyprien envoyait un prêtre et un diacre, qui offraient chaque jour le sacrifice dans toutes les prisons ; mais il voulait que les mêmes n'y allassent point deux jours de suite, afin que ce changement ne portât point ombrage. Les confesseurs recevaient l'eucharistie tous les jours. Dans la circonstance dont il s'agit il fut impossible à S. Cyprien de procurer aux évêques et aux prêtres le moyen de célébrer ou d'avoir quelqu'un qui célébrât pour eux.

celle de la virginité. Les enfants eux-mêmes ont oublié leur faiblesse naturelle ; en sorte que chaque âge et chaque sexe ont leurs martyrs. Qui pourrait, mes frères bien-aimés, exprimer le sentiment que votre victoire doit produire en vous? Quelle joie pour vous de penser que vous allez recevoir des mains de Dieu la récompense qui vous est promise, que vous n'aurez rien à craindre des suites du jugement dernier ! Quelle consolation pour vous de savoir que Jésus-Christ vous honore de sa présence, qu'il aime à voir la patience et le courage de ses serviteurs, qui arrivent à la gloire par le même chemin que lui ! Vous vivez tous les jours dans l'espérance de recouvrer votre liberté et de parvenir à votre céleste patrie, etc. »

Les confesseurs remercièrent S. Cyprien de la lettre qu'il leur avait écrite. Elle a, lui disent-ils dans leur réponse, adouci l'amertume de nos peines ; elle nous a rendu insensibles à l'odeur infecte qui s'exhale du lieu où nous sommes renfermés. En confessant vous-même la foi devant le proconsul, en nous précédant dans l'exil vous nous avez appris ce que nous devions faire, vous avez animé tous les soldats de Jésus-Christ au combat. Ils finissent leur lettre par lui demander le secours de ses prières. « Prions, disent-ils, les uns pour les autres, afin que Dieu, Jésus-Christ et les anges viennent à notre secours dans nos besoins. » Les principaux noms de ces saints, qu'on lit dans le martyrologe romain, sont Némésien, Félix, Luce, un autre Félix, Littée, Polien, Victor, Jader et Datif, évêques.

S. GRÉGOIRE THAUMATURGE,
ÉVÊQUE DE NÉOCÉSARÉE.

(17 novembre.)

Théodore, appelé depuis Grégoire, et surnommé Thaumaturge à cause de ses miracles, naquit à Néocésarée dans le Pont. Ses parents, distingués par leur fortune et leur rang, étaient engagés dans les superstitions du paganisme. Il commença dès lors à découvrir le faible de l'idolâtrie, et à mesure que l'éducation développait et perfectionnait sa raison il sentait augmenter ses doutes sur ce point. Les réflexions, occasionnées par les lumières qu'il acquérait tous les jours, le disposaient insensiblement à reconnaître l'unité d'un Dieu et la vérité de la religion chrétienne.

Sa mère lui fit suivre le plan d'éducation que son père avait tracé. On le destinait au barreau, où l'art oratoire était alors si nécessaire. Il eut les plus grands succès dans l'étude de la rhétorique, et il fut aisé de prévoir qu'il serait un jour un des plus célèbres orateurs de son siècle. Il apprit la langue latine, que devaient savoir ceux qui aspiraient aux premières dignités de l'empire. Ses maîtres lui conseillèrent aussi de s'appliquer au droit romain, dont la connaissance ne pouvait que lui être très utile, quelque état qu'il dût embrasser.

Grégoire avait une sœur, qui fut mariée à l'assesseur du gouverneur de Césarée en Palestine. Son mari lui manda de venir le trouver. Elle fit le voyage aux frais de l'état, et eut la liberté de mener avec

elle les personnes qu'elle jugerait à propos. Grégoire l'accompagna ainsi qu'Athénodore, son autre frère, qui fut depuis évêque et qui souffrit beaucoup pour le nom de Jésus-Christ.

De Césarée les deux frères allèrent à Béryte, qui était dans le voisinage, et où il y avait une célèbre école de droit romain. Peu de temps après ils revinrent à Césarée; Origène s'y était retiré vers l'an 231, pour éviter les poursuites de Démétrius, évêque d'Alexandrie. Ce grand homme y ouvrit une école, et sa réputation lui attira bientôt une foule d'auditeurs. Dans la première entrevue qu'il eut avec Grégoire et Athénodore il découvrit qu'ils avaient l'un et l'autre une capacité extraordinaire pour les sciences et des dispositions rares pour la vertu. Il travailla donc avec un soin particulier à leur inspirer l'amour de la vérité et un désir ardent de parvenir à la connaissance et à la possession du souverain bien. Grégoire et son frère, charmés de trouver un tel maître, se mirent au nombre de ses disciples, et ne pensèrent plus à retourner à Béryte.

Origène commença par leur faire l'éloge de la philosophie, entendant par ce nom la vraie sagesse: il leur fit observer que le premier pas que doit faire un être raisonnable est de se connaître soi-même; qu'on ne mérite pas ce titre lorsqu'on ignore les moyens de parvenir à cette connaissance et de perfectionner ses facultés; que de plus il faut connaître les obstacles à surmonter, et quelles sont les actions permises ou défendues. Rien, disait-il, n'est plus ridicule pour un homme que de vouloir connaître tout ce qui est hors de lui-même et d'ignorer ce qu'il y a de plus important pour lui

et ce qui doit faire son bonheur : il doit donc tourner ses recherches du côté du vrai bien et du vrai mal, afin d'embrasser l'un et d'éviter l'autre. Origène traita ce point plusieurs jours de suite, mais sans avoir l'air d'un homme qui aime la dispute et qui cherche à embarrasser ou à confondre ses adversaires. Au contraire il se comportait en homme qui ne se propose autre chose que de conduire ses disciples à la connaissance de ce qui peut faire leur bonheur ; ses raisonnements étaient pleins de force, et il les présentait avec tant de douceur qu'il était impossible d'y résister. Grégoire et Athénodore, oubliant leur patrie et leurs amis, renoncèrent aux vues qu'ils avaient eues d'abord.

Origène, après avoir gagné leur confiance et fixé leur attention, examina leurs dispositions, pour bien s'assurer de la trempe de leur esprit. Tout étant ainsi préparé, il résolut de leur faire un cours réglé d'instruction. Sa méthode doit servir de modèle à tous les maîtres. Elle leur apprendra qu'il ne faut point commencer par établir sèchement les règles, mais qu'il faut montrer d'abord les raisons qui leur servent de fondement. Les disciples, une fois convaincus de l'importance de ces règles, ne trouveront plus rien que d'instructif et d'agréable dans l'étude qu'ils en feront.

Origène fit commencer par la logique son cours de philosophie : cette logique avait pour objet d'enseigner à n'admettre et à ne rejeter aucune preuve légèrement, mais à faire examiner le fond d'un raisonnement sans s'arrêter aux termes. A cette science succéda la philosophie naturelle, qui expose la puissance et la sagesse infinie de Dieu, et qui le

fait adorer dans l'œuvre admirable de la création. Vinrent ensuite les mathématiques, qui comprenaient la géométrie et l'astronomie. Le but d'Origène dans ses leçons était d'élever les esprits de ses disciples au dessus des choses de la terre, et de les enflammer du désir de se livrer à la recherche de la vérité. Ces études étaient entremêlées de lectures sur la morale. S. Grégoire dit en parlant de son maître qu'il portait ses disciples à la vertu autant par ses exemples que par ses discours ; qu'il leur inculquait sans cesse que de toutes les connaissances, celle d'une première cause était la plus précieuse comme la plus nécessaire, et que par là il les conduisait à la théologie.

Il voulut que cette étude commençât par l'exposition de tout ce que les philosophes et les poètes avaient dit sur la Divinité ; il faisait observer ce qu'il y avait de vrai et d'erroné dans la doctrine de chacun : de là il concluait l'insuffisance de la raison humaine pour parvenir à la plus importante de toutes les connaissances, à celle de la religion. Il fortifiait cette conséquence par l'énumération des erreurs capitales dans lesquelles étaient tombés les plus fameux philosophes, de ces opinions monstrueuses qui se détruisaient les unes et les autres, de ces systèmes qui se réfutaient eux-mêmes par leur absurdité et leur extravagance. Il lui fut alors aisé de faire comprendre à ses disciples que, par rapport à la Divinité, nous ne pouvons nous en rapporter qu'à Dieu lui-même, qui a parlé par ses prophètes, et il leur expliqua les saintes Ecritures. Grégoire et Athénodore furent si frappés de la lumière qui brillait à leurs yeux qu'ils se sentaient déjà dans la

disposision de tout abandonner pour ne plus s'occuper que de ce grand Dieu qu'ils avaient le bonheur de connaître.

Mais le feu de la persécution s'étant allumé en Orient sous Maximien, Origène fut obligé de sortir de Césarée en 235. Il resta caché cette année et les deux années suivantes. Grégoire se retira à Alexandrie, où il y avait deux fameuses écoles, l'une de médecine et l'autre de philosophie platonicienne. Sa conduite fut si régulière dans cette ville que les étudiants devinrent jaloux de sa vertu, qu'ils regardaient comme une censure tacite de leurs déréglements. Ils se servirent pour s'en venger du ministère d'une infâme prostituée. Voici comment le fait se passa. Comme Grégoire s'entretenait sérieusement avec quelques savants de ses amis, on vit approcher une femme qui lui demanda le paiement de ce dont ils étaient convenus, donnant à entendre par là que Grégoire avait eu des familiarités honteuses avec elle. Ceux qui étaient présents la regardèrent comme une calomniatrice, parcequ'ils connaissaient la vertu de Grégoire, et la repoussèrent avec indignation. Mais l'accusé, conservant toute la sérénité de son ame, pria un de ses amis de donner à cette malheureuse ce qu'elle demandait, afin qu'elle cessât de les interrompre et qu'ils pussent continuer leur conversation. Quelques-uns de ses amis, choqués d'une telle complaisance, ne savaient que penser, et ils lui en firent des reproches. Mais les soupçons qu'on commençait à former sur son innocence furent bientôt dissipés. A peine la femme prostituée eut-elle reçu l'argent qu'on lui donna que le malin esprit s'em-

para d'elle ; renversée par terre, elle pousse d'affreux hurlements ; sa bouche écume ; elle s'arrache les cheveux, et l'on découvre dans l'agitation violente où elle est tous les signes d'une véritable possession. Grégoire, touché de commisération, invoque le ciel en sa faveur, et elle est délivrée sur-le-champ.

Le séjour de Grégoire à Alexandrie fut de trois ans ; il y demeura depuis 235 jusqu'en 238.

La persécution ayant cessé, il retourna à Césarée pour y achever ses études sous Origène. Il passa cinq ans en tout dans l'école de ce grand homme. On ignore si Grégoire fut baptisé à Alexandrie ou s'il ne reçut le baptême qu'après son retour à Césarée. Quoi qu'il en soit, il voulut avant de quitter Origène lui donner un témoignage public de sa reconnaissance, et il le fit dans un discours qu'il prononça en sa présence et devant un nombreux auditoire. Il y loue la sage méthode qui avait dirigé ses études ; il y rend grâces à Dieu de lui avoir donné un si habile maître, et à son ange gardien de l'avoir conduit dans une telle école. Il y fait le plus beau portrait d'Origène, et il représente comme un véritable exil son éloignement de l'école de ce grand homme ; il y enseigne clairement, entre autres dogmes, le péché originel et la divinité du Verbe. Enfin il le termine par prier son ange gardien de le conduire toujours dans ses voies.

Grégoire était à peine arrivé à Néocésarée qu'Origène lui écrivit une lettre pleine de sentiments de tendresse ; il l'y appelle *son seigneur très saint et son véritable fils* ; il l'exhorte à faire servir à la gloire de la religion tous les talents qu'il a reçus

de Dieu; à n'emprunter des philosophes païens que ce qui peut contribuer à ce but, imitant en cela les Juifs qui employèrent les dépouilles des Égyptiens à la construction du tabernacle du vrai Dieu. Il lui recommande de joindre la prière à l'étude de l'Écriture sainte.

Les compatriotes de Grégoire s'attendaient à voir le fruit de ses études ; les principaux d'entre eux le pressaient de briguer les premières places, et de faire usage de ses grands talents, qu'il avait cultivés avec tant de soin. Mais il abandonna tout ce qu'il possédait dans le monde, et se retira à la campagne dans un lieu solitaire, où il ne voulut converser qu'avec Dieu.

Phédime, archevêque d'Amasée et métropolitain de la province de Pont, résolut de le faire évêque de Néocésarée; il jugea que ses vertus et ses rares talents devaient faire oublier sa jeunesse. Grégoire, instruit de ce qui se passait, changea de demeure, et fut quelque temps à errer de solitude en solitude pour empêcher qu'on ne le découvrît. Il se rendit cependant à la longue, mais ce fut à condition qu'on lui accorderait quelque temps pour se disposer à recevoir l'onction épiscopale. Ce terme expiré il fut sacré selon les cérémonies usitées dans l'Eglise.

Ce fut vers le même temps qu'il mit par écrit le symbole qu'il avait reçu. C'est une règle de foi concernant le mystère de la Sainte Trinité. Nous lisons dans S. Grégoire de Nysse que ce symbole lui fut donné dans une vision par la sainte Vierge de la manière suivante. Une nuit que le saint était dans une méditation profonde sur les mystères

augustes de la religion, il aperçut un vénérable vieillard, qui se dit envoyé de Dieu pour lui enseigner les vérités de la foi. A côté du vieillard était une femme qui paraissait au dessus de la condition humaine; elle l'appela Jean l'Evangéliste, et lui recommanda d'instruire le jeune homme des mystères de la vraie religion Le vieillard répondit qu'il était prêt à obéir à la mère de Dieu. Aussitôt il expliqua la doctrine céleste, et Grégoire la mit en écrit; ce qui étant achevé, la vision disparut. Le saint évêque en fit depuis la règle de ses instructions. Il laissa ce symbole à son Eglise, qui s'y est toujours conformée, suivant S. Grégoire de Nysse; aussi a-t-elle eu le bonheur d'être préservée de toute hérésie, nommément de celle des ariens et des semi-ariens. C'est que ce symbole explique clairement la doctrine de l'Eglise sur la Trinité. S. Grégoire de Nysse rapporte que de son temps l'original s'en gardait dans les archives de l'Eglise de Néocésarée. Il est cité par S. Grégoire de Nazianze, par Rufin et par plusieurs autres écrivains ecclésiastiques.

La ville de Néocésarée était grande, riche et peuplée; mais les habitants en étaient si corrompus et si attachés aux superstitions de l'idolâtrie que la religion chrétienne n'avait pu y pénétrer, quoiqu'elle fût florissante en plusieurs endroits de la province de Pont. S. Grégoire, brûlant de zèle et de charité, mit tout en œuvre pour remplir dignement les fonctions du ministère qui lui avait été confié. Un pouvoir extraordinaire d'opérer des miracles assura le succès de ses travaux. Nous allons

rapporter quelques-uns de ses prodiges, d'après S. Grégoire de Nysse.

Le saint allant un jour de la ville dans le désert fut surpris par un violent orage. Il entra pour se mettre à l'abri dans un temple d'idoles, qui était le plus renommé du pays à cause des oracles qui s'y rendaient. En y entrant il fit plusieurs fois le signe de la croix, afin de purifier l'air. Il passa la nuit en prières avec son compagnon, suivant sa coutume. Le lendemain matin il continua sa route. Le prêtre du temple étant venu pour son service ordinaire, les démons déclarèrent qu'ils ne pouvaient plus y rester, et que l'homme qui y avait passé la nuit les forçait de se retirer. Il tenta inutilement de les rappeler ; il courut après le saint, et le menaça de porter des plaintes contre lui aux magistrats et à l'empereur. Grégoire lui répondit tranquillement qu'il avait reçu de Dieu le pouvoir de chasser et de rappeler les démons à sa volonté. Le prêtre fut étonné de voir ses menaces inutiles, et d'entendre dire au saint qu'il pouvait commander aux démons. Alors sa fureur se changea en admiration, et il pria le saint de faire l'essai du pouvoir divin qu'il prétendait avoir reçu, et d'ordonner aux démons de revenir dans le temple. L'évêque acquiesça à sa demande, et lui remit un morceau de papier sur lequel était écrit : *Grégoire à Satan ; entre.* Le papier ayant été mis sur l'autel, et le prêtre ayant fait les oblations ordinaires, les démons rendirent leurs oracles comme auparavant. Ce qui se passait remplit le prêtre du plus grand étonnement. Il alla retrouver le saint, et le pria de lui

faire connaître le dieu auquel obéissaient ceux qu'il adorait. Grégoire lui expliqua les principes de la religion chrétienne. Voyant que le mystère de l'Incarnation le choquait, il lui représenta que cette grande vérité ne devait point être prouvée par le raisonnement humain, mais par les prodiges de la puissance divine. Alors le prêtre, montrant une grande pierre, demanda qu'il lui fût ordonné de changer de place et de se transporter dans un lieu qu'il désignait. Grégoire donne l'ordre, et la pierre obéit par le pouvoir de celui qui promit à ses disciples que leur foi serait capable de transporter les montagnes. Ce miracle convertit le prêtre païen; il abandonna sa famille et ses amis pour devenir un véritable disciple de Jésus-Christ.

Les habitants de Néocésarée, qui entendirent parler des actions miraculeuses de Grégoire, eurent envie de voir un homme si extraordinaire, et ils le reçurent avec acclamation la première fois qu'il reparut dans leur ville. Mais il passa au milieu de la foule du peuple avec modestie, sans faire attention à la circonstance, sans même lever les yeux. Ses amis, qui étaient venus avec lui du désert, paraissant inquiets sur le lieu où ils logeraient, il leur reprocha leur peu de confiance en la protection divine : il ajouta qu'ils ne devaient point s'inquiéter de ce qui concernait leurs corps, mais penser à leurs ames, qui étaient infiniment plus précieuses, et auxquelles il fallait préparer une demeure dans le ciel. Cependant plusieurs personnes lui offrirent leurs maisons; il accepta celle de Musonius, un des habitants les plus distingués de la ville. Il prêcha le jour même, et convertit un

nombre d'idolâtres suffisant pour former une petite Eglise. Le lendemain matin on lui présenta une foule de malades qu'il guérit. Le nombre des chrétiens devint considérable en fort peu de temps, de sorte que le saint fit bâtir une église pour leur usage. Tous travaillèrent à cet édifice, ou contribuèrent de leur argent à sa construction. Malgré les édits portés pour la démolition des églises et un tremblement de terre qui fit beaucoup de ravages à Néocésarée, le temple dont nous parlons ne fut point endommagé; il n'y eut pas même une pierre d'enlevée.

Le Lycus, appelé aujourd'hui Casalmac, qui prend sa source dans les montagnes d'Arménie, passait devant les murailles de Néocésarée. Il se débordait quelquefois avec tant d'impétuosité qu'il enlevait les moissons, les troupeaux et les maisons avec leurs habitants. S. Grégoire, ému de compassion, s'approche du fleuve, sur le bord duquel il enfonce son bâton. Il ordonne ensuite aux eaux de la part de Dieu de ne point passer cette borne, et elles obéissent. Il n'y avait point eu encore de débordement au temps qu'écrivait S. Grégoire de Nysse. Le bâton même prit racine et devint un grand arbre.

Le saint étant en voyage, deux Juifs qui connaissaient sa charité eurent recours au stratagème suivant pour lui en imposer : l'un se couche par terre et contrefait le mort; l'autre feint de se lamenter, approche de l'évêque et lui demande de quoi enterrer son compagnon. Le saint prend son manteau et le jette sur le prétendu mort. Lorsque Grégoire fut à quelque distance l'imposteur court

avec joie à son compagnon, et lui dit de se lever; mais il le trouve véritablement mort.

Les miracles et la sagesse du saint évêque lui attirèrent la plus grande réputation. On venait le consulter de toutes parts, et on s'en rapportait à sa décision, même dans les affaires civiles. Deux frères se disputaient un lac, qui faisait partie de la succession de leur père. Grégoire leur proposa inutilement divers moyens de conciliation; ils étaient tellement aigris qu'ils résolurent de soutenir leurs droits par la force des armes. Le jour fut pris pour venir sur les lieux vider la querelle. Le saint, voulant prévenir l'effusion du sang, passa la nuit de la veille de ce jour en prières sur le bord du lac, qui le lendemain se trouva desséché. Par ce moyen la dispute fut terminée. On voyait les restes de ce lac encore long-temps après.

Grégoire fut du nombre de ceux qui assistèrent à l'élection de l'évêque de Comane, qui se fit de son temps. Le peuple jetait les yeux sur des personnes recommandables par la naissance et les talents extérieurs, et qui avaient de la considération dans le monde. Mais le saint représenta qu'on devait faire moins d'attention à ces qualités qu'à la vertu, à la sainteté et à la prudence. Nous pouvons donc, dit un de l'assemblée, choisir pour évêque Alexandre le charbonnier. Cet Alexandre était un homme d'une rare sagesse, d'une sainteté éminente et d'une profonde humilité, qui, après avoir renoncé à l'étude des sciences, vivait à Comane déguisé en charbonnier, et subsistait du travail de ses mains. Grégoire, ayant appris par révé-

lation ce que c'était que cet homme obscur en apparence, le fit amener ; et ses réponses aux questions qu'on lui proposa convainquirent le peuple qu'il était autre qu'il ne paraissait être. On l'obligea ensuite à se faire connaître et à quitter ses vêtements pauvres pour prendre ceux qui convenaient à la dignité épiscopale. Il gouverna son Eglise avec autant de zèle que de sainteté, et donna sa vie pour la foi. Il est nommé dans le martyrologe romain sous le 11 août.

Les miracles que nous venons de citer sont rapportés par S. Grégoire de Nysse. On trouve aussi dans S. Basile le récit d'une partie de ces mêmes miracles. Du temps de ces deux saints il n'y avait pas cent ans que le grand évêque de Néocésarée était mort. Ils avaient appris ce qu'ils en ont dit de Macrine, leur aïeule, qui s'était chargée elle-même de leur éducation, et qui dans sa jeunesse avait connu Grégoire Thaumaturge et l'avait entendu prêcher. C'était suivant S. Basile un homme doué de l'esprit des prophètes et des apôtres. Toute sa conduite portait l'empreinte de la perfection évangélique ; dans tous ses exercices de piété il montrait le plus grand respect et le plus profond recueillement : jamais il ne priait que la tête découverte ; il parlait avec modestie et simplicité ; il avait en horreur le mensonge, l'artifice et ces détours qui ne s'accordent point avec la plus exacte vérité ; il ne connaissait ni l'envie ni l'orgueil ; il haïssait souverainement tout ce qui pouvait blesser la charité ou donner la plus légère atteinte à la réputation du prochain. Toujours maître de lui-

même, il ne se livrait jamais à la colère ; il ne lui échappait pas même une parole qui annonçât de l'amertume.

Pendant la persécution de Dèce, qui commença en 250, S. Grégoire conseilla aux fidèles de son troupeau de prendre la fuite et de ne pas s'exposer au combat, de peur qu'ils n'eussent point assez de courage pour résister aux ennemis de leur foi. Il eut la consolation de n'en voir aucun tomber dans l'apostasie. Il se retira lui-même dans le désert, accompagné du prêtre idolâtre qu'il avait converti, et qu'il avait élevé au diaconat. Les païens, qui surent qu'il était caché sur une montagne, envoyèrent des soldats pour l'arrêter ; mais ceux-ci revinrent peu de temps après et dirent qu'ils n'avaient rien vu que deux arbres. On ordonna de faire de nouvelles perquisitions. Celui qui en fut chargé trouva l'évêque et son diacre en prière ; c'étaient eux que les soldats avaient pris pour des arbres. Persuadé qu'ils avaient échappé par miracle, il vint se jeter aux pieds de l'évêque ; et après avoir embrassé le christianisme il voulut être le compagnon de sa retraite et partager les mêmes périls. Les païens, furieux d'avoir manqué le pasteur, tournèrent leur rage contre le troupeau ; ils saisirent ce qu'ils purent trouver de chrétiens, hommes, femmes et enfants, et les mirent en prison. S Grégoire, toujours caché dans le désert, vit en esprit les combats du martyr Troadé : c'était un jeune homme distingué dans la ville, qui après avoir souffert divers tourments eut le bonheur de mourir pour la foi.

La persécution finit en 251 avec la vie de l'em-

pereur. Grégoire revint à Néocésarée. Peu de temps après il entreprit de visiter tout le pays. Il fit d'excellents réglements pour réparer les abus qui avaient pu s'introduire, et il institua des fêtes anniversaires en l'honneur des martyrs qui avaient souffert durant la persécution.

Un des jours spécialement consacrés au culte des divinités païennes, il se fit à Néocésarée un concours prodigieux; les infidèles s'y étaient surtout rendus pour assister aux jeux et aux spectacles qui se donnaient sur le théâtre. Mais la foule était si grande que quelques-uns prièrent Jupiter de leur procurer de la place. L'évêque, qui en fut informé, dit qu'ils ne seraient pas long-temps à se plaindre de manquer de place. Effectivement la peste fit sentir ses ravages, et les étendit par tout le Pont. Ce fléau ne cessa à Néocésarée que par les prières du saint évêque. La plupart de ceux qui étaient encore idolâtres ouvrirent alors les yeux et crurent en Jésus-Christ.

La faiblesse du règne de l'empereur Gallien ayant enhardi les Goths et les Scythes, ils parcoururent la Thrace et la Macédoine. De là ils passèrent en Asie, où ils brûlèrent le temple de Diane à Ephèse; ils dévastèrent le Pont et plusieurs autres contrées, laissant partout des traces de leur fureur et de leur cruauté. Durant ces temps de confusion il se trouva des chrétiens qui, ayant été pillés par les barbares, pillèrent les autres à leur tour et achetèrent des infidèles leur injuste butin. Un évêque consulta Grégoire sur l'espèce de pénitence qu'il fallait imposer à ces chrétiens. Le saint écrivit alors son épître canonique, qui tient un rang dis-

tingué parmi les canons pénitentiaux de la primitive Eglise. On y lit ce qui suit : « Que personne ne se trompe soi-même, sous prétexte qu'il a trouvé une chose. Il n'est point permis de faire usage de ce qu'on a trouvé.... Si en temps de paix il nous est défendu de chercher notre avantage aux dépens même d'un ennemi qui, par sa négligence, laisse ce qui lui appartient, à combien plus forte raison sera-t-il défendu de s'approprier ce que des infortunés abandonnent par nécessité et dans la vue de se soustraire par la fuite à la fureur de leurs ennemis ? D'autres s'imaginent faussement pouvoir retenir ce qui appartient à un autre parcequ'ils l'ont trouvé sur leur propre fonds. Ainsi, parceque les Borades et les Goths exercent des hostilités contre eux, il leur sera permis de devenir des Borades et des Goths à l'égard des autres ? Ceux, ajoute-t-il, qui en restituant ce qu'ils ont trouvé accomplissent le précepte du Seigneur doivent le faire sans vues humaines, sans rien demander ou exiger, sous quelque prétexte que ce puisse être. » Cette maxime de justice est fortement inculquée par S. Augustin. S. Grégoire Thaumaturge fait mention dans son épître canonique des différents ordres de pénitents.

En 264 il se tint un concile à Antioche pour condamner Paul de Samosate, qui avait été quatre ans évêque de cette ville. Cet hérésiarque enseignait entre autres erreurs qu'il n'y avait qu'une personne en Dieu, et que Jésus-Christ était un pur homme ; c'était d'ailleurs un homme d'une vanité et d'un orgueil insupportables ; il faisait chanter dans l'église des hymnes en son honneur. S. Gré-

goire Thaumaturge et Athénodore, son frère, sont nommés les premiers parmi ceux qui souscrivirent le concile. On n'y prononça point de censure personnelle contre Paul de Samosate parcequ'il dissimula ses erreurs : mais il les renouvela depuis ; et un second concile d'Antioche, qui s'assembla en 270, le condamna et le déposa. Il resta cependant maître de la maison épiscopale jusqu'en 272, que fut vaincue Zénobie, reine d'Orient, qui s'était déclarée sa protectrice.

On ne sait pas précisément en quelle année mourut S. Grégoire Thaumaturge ; l'opinion la plus probable est quece fut en 270 ou 271, le 17 novembre. Sentant approcher sa dernière heure, il s'informa s'il y avait encore beaucoup de païens dans la ville ; il ne s'y en trouva que dix-sept. Il leva les yeux au ciel en soupirant de ce que la vraie religion n'était pas la seule de son diocèse. En même temps il remercia le Seigneur de ce que n'ayant trouvé que dix-sept chrétiens à son arrivée il ne laissait en mourant que dix-sept infidèles. Il demanda la conversion de ceux-ci et la persévérance de tous les autres. Il fit promettre à ses amis qu'on n'acheterait aucun lieu particulier pour l'enterrer, et qu'on mettrait son corps dans le lieu destiné à la sépulture commune. « Ayant toujours vécu, disait-il, comme étranger à la terre, je ne voudrais pas perdre ce titre après ma mort. Il ne faut donc pas que j'aie une sépulture particulière. Aucun lieu ne doit porter le nom de Grégoire. La seule possession dont je sois jaloux est celle qui ne me fera soupçonner d'aucun attachement à la terre. » S. Grégoire Thaumaturge est nommé sous le 17 novembre dans tous les martyrologes d'Orient et d'Occident.

S. DENIS,
ÉVÊQUE DE PARIS,
ET SES COMPAGNONS,
MARTYRS.

(9 octobre.)

Quelques auteurs ont prétendu que la religion chrétienne avait été prêchée dans une partie des Gaules par S. Luc et surtout par S. Crescent, disciple de S. Paul. Les Eglises de Marseille, de Lyon et de Vienne furent redevables de la lumière de la foi à des prédicateurs grecs ou asiatiques, mais qui avaient reçu leur mission du siége apostolique de Rome. En effet le pape Innocent Ier assure de la manière la plus expresse que les fondateurs des Eglises des Gaules, de l'Espagne et de l'Afrique avaient été ordonnés évêques par S. Pierre et ses successeurs. L'histoire des martyrs de celles de Lyon et de Vienne, qui souffrirent en 177, prouve qu'elles étaient très florissantes dans le second siècle.

S. Irénée étendit beaucoup le royaume de Jésus-Christ dans les Gaules, et laissa plusieurs disciples célèbres, dont deux allèrent exercer leur zèle en Italie et dans d'autres contrées éloignées. La lumière de l'Evangile cependant ne pénétra pas sitôt à l'extrémité des Gaules, comme nous l'apprenons de Sulpice Sévère et des Actes de S. Saturnin. S. Germain de Paris et sept autres évêques français disent, dans une lettre à sainte Radegonde, qu'à la vérité la foi avait été plantée dans les Gaules dès la nais-

sance du christianisme, mais qu'elle n'y avait pas fait des progrès bien rapides jusqu'à l'an 360 que la miséricorde divine y envoya S. Martin. Il n'en est pas moins certain qu'on y voyait en divers endroits de nombreuses Eglises qui précédemment avaient été fondées par sept évêques envoyés par le saint-siége. (1)

S. Denis, un des missionnaires envoyés de Rome dans les Gaules, s'avança plus avant dans le pays que les autres, et fixa son siége à Paris. Ce fut à lui ou à ses disciples que la religion chrétienne fut redevable de la fondation des Églises de Chartres, de Senlis, de Meaux, et peu après de celles de Cologne et de quelques autres qui étaient florissantes dans le quatrième siècle et gouvernées par de saints évêques, parmi lesquels on compte S. Materne de Cologne, etc. S. Fuscien et S. Victoric, S. Crespin et S. Crespinien, S. Rufin et S. Valère, S. Lucien de Beauvais, S. Quentin, S. Piat, S. Rieul de Senlis, sont appelés disciples ou coopérateurs de S. Denis, et il est dit d'eux qu'ils vinrent de Rome pour prêcher le nom de Jésus-Christ dans les Gaules.

Nous lisons dans les Actes de S. Denis que cet évêque rempli de zèle fit bâtir une église à Paris, et convertit un grand nombre d'idolâtres à la foi. Les travaux de son apostolat furent couronnés par un glorieux martyre. L'opinion la plus probable est qu'il souffrit durant la persécution de Valérien en 272. Quelques auteurs modernes ont différé sa

(1) Ces sept évêques sont S. Trophime d'Arles, S. Gatien de Tours, S. Paul de Narbonne, S. Saturnin de Toulouse, S. Denis de Paris, S. Austremoine de Clermont, et S. Martial de Limoges.

mort jusqu'au commencement du règne de Maximien Hercule, qui fit sa principale résidence dans les Gaules depuis l'an 286 jusqu'à l'an 292. Adon appelle Fescenninus le juge qui le condamna. Selon les Actes de son martyre, que suivent S. Grégoire de Tours, Fortunat et les martyrologistes d'Occident, il fut emprisonné long-temps pour la foi et termina sa vie par le glaive avec Rustique, prêtre, et Eleuthère, diacre. L'auteur des mêmes Actes ajoute que les trois martyrs furent jetés dans la Seine, mais qu'une femme chrétienne, nommée Catulla, trouva le moyen de les en retirer et de les enterrer honorablement près du lieu où ils avaient été décapités. Les fidèles bâtirent une chapelle sur leur tombeau.

En 469 les pieuses exhortations de sainte Geneviève firent élever une église sur les ruines de cette chapelle, et les chrétiens venaient de toutes parts la visiter avec beaucoup de dévotion, comme nous l'apprenons de plusieurs endroits des ouvrages de S. Grégoire de Tours. Il résulte de ces mêmes passages que l'église dont il s'agit était hors des murs de la ville, quoiqu'elle n'en fût pas éloignée. Il paraît par une donation de Clotaire II qu'il y avait là une communauté religieuse gouvernée par un abbé.

Dagobert, qui mourut en 638, fonda la célèbre abbaye de Saint-Denis, où nos rois ont leur sépulture depuis plusieurs siècles. Pepin et Charlemagne, son fils, furent les principaux bienfaiteurs de ce monastère, que l'abbé Suger fit rebâtir avec une grande magnificence. On y garde les reliques de S. Denis, de S. Rustique et de S. Eleuthère dans

trois châsses d'argent. Nous avons l'histoire des miracles opérés par l'intercession des trois saints martyrs, laquelle est divisée en trois livres, dont le dernier finit à l'an 877.

S. GENÈS,

COMÉDIEN, MARTYR A ROME.

(26 août.)

Jésus-Christ, pour manifester le pouvoir de sa grâce et de l'étendue de sa miséricorde, appela un publicain à l'apostolat et honora Genès de la gloire du martyre, après l'avoir tiré du théâtre, cette école du vice que tous les pères de l'Eglise ont anathématisée, que tous les pasteurs zélés ont proscrite, et que détestent tous ceux qui sont jaloux de conserver le trésor de leur innocence.

L'empereur Dioclétien étant venu à Rome, on l'y reçut avec la plus grande magnificence. Entre les fêtes qu'on lui donna pour l'amuser on n'oublia point les divertissements du théâtre. Dans une comédie que l'on jouait en sa présence un des acteur, nommé Genès, s'avisa de représenter d'une manière bouffonne les cérémonies du baptême. Son but était de faire rire les spectateurs, qui méprisaient et tournaient en ridicule la religion chrétienne avec ses mystères. Il savait d'ailleurs quelque chose de nos rites, en ayant été instruit par des personnes de ses amis qui professaient le christianisme.

S'étant donc couché sur le théâtre, il feignit d'être malade et s'écria : «Ah ! mes amis, je sens sur moi un

poids accablant, et je voudrais bien en être délivré —Que ferons-nous, lui répondirent ses camarades, pour t'ôter ce poids? Veux-tu qu'on te passe au rabot pour te rendre plus léger?— Que vous avez peu d'intelligence! dit Genès. Je suis résolu de mourir chrétien, afin que Dieu me reçoive dans son royaume, comme ceux qui pour assurer leur salut ont renoncé à l'idolâtrie et à la superstition.» Alors on appela deux acteurs, dont l'un représentait un prêtre et l'autre un exorciste. S'étant mis au chevet du prétendu malade, ils lui dirent: «Pourquoi, mon fils, nous faites-vous venir?» Genès, se sentant tout à coup changé par une inspiration intérieure, répondit, non plus par jeu mais sérieusement: «Parceque je désire recevoir la grâce de Jésus-Christ et être régénéré, afin de pouvoir être délivré de mes péchés.» On fait la cérémonie du baptême, et l'on revêt Genès d'un habit blanc, mais toujours en jouant de la part des acteurs qui contrefaisaient les ministres de l'Eglise. D'autres acteurs, habillés en soldats, se saisissent de Genès et le présentent à l'empereur pour être interrogé de la même manière que les chrétiens. On avait cru jusque là que c'était un jeu, mais on ne tarda pas à connaître les véritables sentiments de Genès.

S'étant adressé à l'assemblée, il parla ainsi: «Seigneur, et vous tous qui êtes ici présents, officiers de l'armée, philosophes, sénateurs, citoyens, écoutez ce que j'ai à vous dire. Jamais je n'entendais prononcer le nom de chrétien sans être saisi d'horreur; je détestais même ceux de mes parents qui professaient cette religion. Je me suis instruit des mystères et des rites du christianisme, unique-

ment pour m'en moquer et pour les faire mépriser aux autres. Mais aussitôt que l'eau a eu lavé mon corps et que j'ai eu répondu sincèrement que je croyais les articles sur lesquels on m'interrogeait, j'ai vu au dessus de ma tête une troupe d'anges éclatants de lumière, qui lisaient dans un livre tous les péchés que j'ai commis depuis l'enfance; puis ayant plongé ce livre dans l'eau où j'étais encore, ils me l'ont montré plus blanc que la neige et sans aucune trace d'écriture. Vous donc, puissant empereur, vous, Romains, qui m'écoutez, vous tous qui avez tourné en dérision les mystères du christianisme, croyez avec moi que Jésus-Christ est le vrai Dieu, qu'il est la lumière et la vérité, et que c'est par lui que vous pouvez obtenir le pardon de vos péchés. »

Dioclétien, furieux de ce discours, lui fit souffrir une cruelle fustigation, après quoi il le remit entre les mains de Plautien, préfet du prétoire, afin qu'il le forçât de sacrifier. Genès, ayant été étendu sur le chevalet, eut les côtés déchirés avec les ongles de fer et brûlés avec des torches ardentes. Il montrait pendant cette torture une patience admirable, et répétait sans cesse ces paroles : Il n'y a point d'autre Seigneur du monde que celui que j'ai eu le bonheur de voir. C'est lui que j'adore et que je sers; je lui serai inviolablement attaché, dussé-je souffrir mille morts. Il n'y a point de tourments qui puissent arracher Jésus-Christ de mon

(1) Le baptême dont il s'agit n'était point un sacrement faute d'une intention sérieuse de faire ce que fait l'Eglise. Il fut suppléé dans Genès par le désir accompagné d'une vraie contrition, ainsi que par le martyre.

cœur, ou empêcher ma bouche de louer son saint nom. Toute ma douleur est de l'avoir outragé par tant de crimes et de l'avoir connu si tard. » Le juge, désespérant de vaincre sa constance, le condamna à perdre la tête. On lit son nom dans les anciens calendriers de Rome et de Carthage. Les uns mettent son martyre en 286 et les autres en 303.

On lit dans la chronique d'Alexandrie que GÉLASIN, comédien à Héliopolis, en Phénicie, se fit baptiser sur le théâtre en dérision de nos mystères; mais qu'il ne fut pas plus tôt sorti du bain chaud dans lequel on l'avait mis qu'il professa hautement le christianisme. Le peuple se jeta sur lui et le lapida en 297. Théodoret fait allusion à ces exemples lorsqu'il dit que quelques personnes du théâtre passèrent du culte des démons au rang des martyrs.

S. MAURICE ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

(22 septembre.)

L'empereur Carus, qui avait osé prendre le titre de dieu, ayant été tué par la foudre, et Numérien son fils assassiné par Aper son oncle, Dioclétien, homme de basse extraction, fut proclamé empereur par l'armée qu'il commandait en Orient, le 7 septembre 284. L'année suivante il vainquit dans la Mésie Carin, le second fils de Carus, et lui ôta la vie. Après cette victoire il se fit donner le nom de Jovius, tiré de celui de Jupiter, créa césar Maximien, et lui confia le gouvernement et la défense de l'occident. Les Bagaudes, peuple principalement com-

posé de paysans des Gaules, avaient pris les armes pour venger la mort de Carin, et ils étaient commandés par Amand et par Ælien. L'empereur ordonna à Maximien de marcher contre eux, et l'associa en même temps à l'empire. Maximien se fit alors donner le surnom de Herculéus ou de Hercule. C'est dans cette expédition que les historiens les plus judicieux mettent le martyre de la légion thébéenne.

Il paraît que cette légion était ainsi appelée parce-qu'elle avait été levée dans la Thébaïde ou Haute-Egypte, où il y avait un grand nombre de chrétiens zélés. Elle était toute composée de soldats qui croyaient en Jésus-Christ; et S. Maurice, qu'on croyait en avoir été le principal commandant, n'y en admettait probablement point qui fussent d'une autre religion. Dioclétien au commencement de son règne n'était point ennemi des chrétiens, il en avait même plusieurs auprès de sa personne, et il leur confiait, au rapport d'Eusèbe, les places les plus importantes : mais les gouverneurs particuliers et la populace n'en avaient pas moins la liberté de suivre les mouvements de la haine qu'ils leur portaient. Quant à Maximien, il versait leur sang dans certaines occasions extraordinaires.

La légion thébéenne fut du nombre de celles que Dioclétien fit passer d'orient en occident pour combattre les Bagaudes. Maximien ayant passé les Alpes accorda quelques jours de repos à son armée, afin qu'elle pût se remettre des fatigues d'une marche pénible ; il fit en même temps défiler quelques détachements du côté de Trèves. On se trouvait alors à Octodurum. C'était dans ce temps là une

ville considérable bâtie sur le Rhône, au dessus du lac de Genève. Il y avait un siége épiscopal, qui paraît avoir été transféré à Sion dans le sixième siècle.

Maximien ayant ordonné que toute l'armée ferait un sacrifice aux dieux pour obtenir le succès des armes de l'empire, la légion thébéenne s'éloigna pour aller camper près d'Agaune, à trois lieues d'Octodurum. L'empereur lui enjoignit de revenir au camp général, et de se réunir au gros de l'armée pour l'oblation du sacrifice; mais comme tous ceux dont elle était composée refusaient constamment de participer à cette cérémonie sacrilége, il les fit décimer, et les soldats sur lesquels tomba le sort furent mis à mort. Les autres restèrent inébranlables, et s'entr'exhortaient à persévérer fidèlement dans leur religion. Cette première décimation fut suivie d'une seconde, qui ne produisit pas plus d'effet. Tous les soldats de la légion qui vivaient encore s'écrièrent qu'ils n'obéiraient point, et qu'ils étaient résolus à tout souffrir plutôt que de trahir leur foi. Maurice, Exupère et Candide, leurs principaux officiers, ne contribuaient pas peu à les entretenir dans ces généreux sentiments. S. Eucher donne à S. Maurice le titre de *primicerius,* qui était la première dignité dans la légion, et qui revenait à peu près à celle de tribun ou de colonel. Exupère est appelé *campiductor* ou major, et Candide sénateur des troupes.

L'empereur fit dire à la légion qu'il était de son plus grand intérêt de se rendre; qu'elle comptait en vain sur le nombre de ceux qui la composaient, et qu'ils périraient tous s'ils persistaient dans leur

désobéissance. Tous, animés par leurs officiers, envoyèrent à Maximien la réponse que nous allons rapporter en substance. « Nous sommes vos soldats, mais nous sommes aussi les serviteurs du vrai Dieu. Nous vous devons le service militaire et l'obéissance; mais nous ne pouvons renier celui qui est notre créateur et notre maître, comme il est aussi le vôtre dans le temps même que vous le rejetez. Vous nous trouverez dociles à vos ordres dans toutes les choses qui ne sont point contraires à sa loi, et notre conduite passée doit vous en répondre. Nous sommes prêts à nous opposer à vos ennemis en quelque lieu qu'ils soient; mais nous ne pouvons tremper nos mains dans le sang innocent. Nous avons fait serment à Dieu avant de vous le faire; vous fieriez-vous au second serment si nous allions violer le premier? Vous voulez que nous punissions les chrétiens, et nous le sommes tous. Nous confessons Dieu le père, auteur de toutes choses, et Jésus-Christ son fils. Nous avons vu massacrer nos compagnons sans les plaindre, et nous nous sommes même réjouis du bonheur qu'ils avaient eu de mourir pour leur religion. L'extrémité à laquelle on nous réduit n'est point capable de nous inspirer des sentiments de révolte. Nous avons les armes à la main; mais nous ne savons ce que c'est que de résister, parceque nous aimons mieux mourir innocents que de vivre coupables. »

La légion thébéenne était composée de plus de dix mille hommes bien armés, qui pouvaient du moins vendre leur vie bien cher; mais ils savaient qu'en rendant à Dieu ce qui est à Dieu il faut aussi rendre à César ce qui est à César, et ils montraient

plus leur courage en mourant pour leur foi qu'ils n'auraient fait dans les entreprises les plus périlleuses. Maximien, désespérant d'ébranler leur constance, les fit investir par son armée, qui les massacra. Loin de faire la moindre résistance, tous mirent bas les armes, et se laissèrent tranquillement ôter la vie. Ils s'exhortaient mutuellement à la mort, et il n'y en eut pas un seul qui se démentît. La terre était couverte de corps morts, et des ruisseaux de sang coulaient de toutes parts. Pendant que l'armée pillait ceux que l'on venait de massacrer arriva un soldat vétéran nommé Victor, qui n'était pas du même corps. Frappé d'indignation, il se retira sans vouloir prendre part à la joie publique. Les soldats étonnés lui demandèrent s'il était aussi chrétien. Sur la réponse qu'il leur fit qu'il l'était et qu'il espérait l'être toujours, ils se jetèrent sur lui et le massacrèrent. Ursus et Victor, qui étaient de la légion thébéenne, mais qui s'étaient écartés du corps, furent martyrisés à Solodora ou Soleure, et l'on y garde encore leurs reliques. Octave, Adventitius et Solutor souffrirent à Turin vers le même temps. Ils ont été célébrés dans les sermons de S. Maxime, et dans les poèmes d'Ennode de Pavie Fortunat appelle ces saints martyrs de l'*heureuse légion*. Leur fête est marquée en ce jour dans les martyrologes de S. Jérôme, de Bède, etc. S. Eucher dit en parlant de leurs reliques, qui étaient de son temps à Agaune : « On vient de différentes provinces honorer les précieux restes de ces saints, et leur offrir des présents d'or, d'argent, etc. Je leur offre avec humilité ce monument de ma plume; je les prie de m'obtenir par leur intercession le pardon

de mes péchés, et de me continuer le secours de leur protection. » Entre autres miracles opérés par la vertu de leurs reliques, qu'il rapporte, il fait mention d'une femme qui avait été guérie d'une paralysie, et qu'il dit *porter son propre miracle avec elle.*

Les corps de S. Maurice et de ses compagnons furent découverts à Agaune, plusieurs années après leur martyre, par Théodore, évêque d'Octodurum. C'est ce qu'on lit à la fin des Actes de ces saints par S. Eucher. et dans d'autres auteurs. Ce Théodore est le saint de ce nom qui assista avec S. Ambroise au concile d'Aquilée en 381, et qui se déclara contre Pallade, infecté de l'hérésie d'Arius. Il y a eu un autre Théodore, évêque d'Octodurum. Il était contemporain d'Ambroise, qui fut abbé d'Agaune en 1516, et qui aida au roi Sigismond à bâtir ce monastère. Il peut aussi avoir découvert une partie des reliques des saints martyrs. Les légendes des anciens bréviaires de Sion, de Genève et de Lausanne ont confondu les deux Théodore dont nous parlons, et quelques autres évêques. Lorsque le roi Sigismond fit réparer le monastère d'Agaune, en 515, les corps de S. Maurice, de S. Exupère, de S. Candide et de S. Victor furent déposés dans l'église d'Agaune, bâtie par les libéralités de ce prince. Il est probable que les fidèles avaient enterré à part les principaux officiers de la légion. S. Evolde, évêque de Vienne, qui mourut en 715, fit élever une église sous l'invocation des saints martyrs, et y mit une portion considérable de leurs reliques, comme nous l'apprenons de la chronique et du martyrologe d'Adon, qui était de la même ville. Il paraît que S. Théodore établit une communauté de

prêtres pour desservir l'église d'Agaune, lorsqu'on fit la première découverte des saintes reliques. On lit dans les Actes de la fondation du monastère par le roi Sigismond que les laïques vivaient mêlés avec les prêtres, et que l'abbaye fut bâtie pour parer à cet inconvénient. Le monastère d'Agaune (aujourd'hui de Saint-Maurice) est encore très riche en reliques des saints martyrs, malgré les distributions qui en ont été faites. Il y a dans la cathédrale de Sion une magnifique chapelle dédiée en l'honneur de S. Maurice, qui est le principal patron de tout le Valais.

On trouva en 1489, au village de Schoz, qui est environ à deux lieues de Lucerne, deux cents corps des compagnons de S. Maurice. On y avait fondé long-temps auparavant une chapelle connue par ses priviléges et par de grandes indulgences. Le père Chardon, jésuite, a donné l'histoire des miracles qui s'y étaient opérés par l'intercession de S. Maurice et de ses compagnons.

Ces saints sont honorés dans un grand nombre d'églises de France, d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne et de Portugal. S. Maurice est depuis plusieurs siècles le principal patron de la maison royale de Savoie.

Amédée, duc de Savoie, ayant quitté la souveraineté, alla mener la vie érémitique à Richepaille, lieu situé sur le bord du lac de Genève et environné de bois et de rochers. Il fut suivi par six gentilshommes, tous veufs et âgés chacun de plus de soixante ans. Il les enrôla soldats de S. Maurice et s'appela leur doyen. Tous portaient des croix d'or sur la poitrine. Leur habit était simple et à peu

près semblable à celui des pélerins ou des ermites. Amédée leur donna des règles et fonda deux maisons, l'une pour eux et l'autre pour les chanoines réguliers, qui étaient gouvernés par un abbé, et chargés de faire l'office divin. Telle fut l'origine de l'ordre militaire de Saint-Maurice, dont le roi de Sardaigne est grand-maître. Les chevaliers ne peuvent se marier qu'une fois sans dispense. L'ordre, dans l'état où il est présentement, fut institué par Emmanuel Philibert, duc de Savoie, et le pape Grégoire XIII l'approuva et le confirma en 1572.

Agaune, nommé aussi S. Maurice, passa des rois de Bourgogne à la maison de Savoie, dans le onzième siècle ; mais cette ville fut enlevée à Charles, père d'Emmanuel Philibert, par François Ier, roi de France, conjointement avec les Suisses et les Génevois. La république du Valais, alliée de celle de Genève et des cantons Suisses, en prit possession. Par un des articles du traité de paix qui fut alors signé, le duc de Savoie consentit de céder la souveraineté de Saint-Maurice et de quelques autres places à condition qu'on transporterait à Turin les reliques des martyrs de la légion thébéenne. L'évêque de Sion, protecteur et gouverneur de la république, envoya dire aux habitants de Saint-Maurice de se conformer à l'article du traité qui avait été ratifié par le serment des puissances intéressées. L'évêque d'Aoste, accompagné d'une suite nombreuse, se présenta au duc de Savoie, et demanda les reliques des saints martyrs. La consternation se répandit dans toute la ville. Les habitants offrirent en échange des troupes et de l'argent, et tâchèrent de mettre le ciel dans leurs in-

térêts en indiquant un jeûne général et des prières publiques ; ils jurèrent même au pied de l'autel de sacrifier leurs vies plutôt que de se laisser enlever le précieux trésor qu'ils possédaient. L'évêque d'Aoste les menaça inutilement des plus sévères châtiments. Enfin il se réduisit à leur demander la moitié des saintes reliques, ce qui lui fut accordé. Ayant reçu les sacrés ossements des martyrs, il les porta solennellement à Turin. Les évêques de Verceil et d'Yvrée, suivis de leur clergé, des gouverneurs des villes et d'un grand nombre de soldats et de musiciens qui chantaient les louanges du Seigneur, assistèrent aussi à la cérémonie. Quand on fut à un mille de Turin tous les ordres de la ville vinrent au devant des saintes reliques, qu'on déposa dans la cathédrale. La duchesse de Savoie avec ses enfants prit part à la fête, qui dura trois jours. On renferma les reliques dans deux magnifiques châsses d'argent, le 16 janvier 1581. Le duc Charles Emmanuel, dans un édit du 15 août 1605, où il rapportait toutes les faveurs qu'il avait obtenues par l'intercession de S. Maurice, ordonna de célébrer sa fête le 22 septembre, et défendit sous les peines les plus sévères de travailler ce jour-là. Vincent, duc de Mantoue, fit la même chose en reconnaissance de ce que, par l'intercession du saint, il n'était pas mort de six balles de mousquet dont il avait été blessé en combattant contre les Turcs en Hongrie.

Nous apprenons de l'exemple des martyrs à nous former une juste idée du courage. Le devoir et la vertu en sont le fondement. Celui qu'il anime entreprend de grandes choses, et supporte les plus rudes épreuves, uniquement par le motif du devoir.

Lorsqu'il s'agit de conserver son innocence il n'y a point de sacrifice qui lui coûte, et il envisage les plus affreux tourments avec intrépidité. Cette disposition de l'ame, qui inspire des sentiments si héroïques et qui ne se dément dans aucune circonstance, ne peut avoir sa source que dans la religion chrétienne; d'elle dérivent plusieurs vertus, surtout la patience, la douceur et l'humilité. Un héros chrétien aime ses ennemis, fait du bien à ceux qui le persécutent, supporte les affronts avec joie, et est prêt à céder sa tunique à celui qui veut lui enlever son manteau.

S. CRESPIN ET S. CRESPNIEN,

MARTYRS A SOISSONS.

(25 octobre.)

Les noms de S. Crespin et S. Crespinien sont très célèbres dans l'Eglise de France. Ils vinrent de Rome au milieu du troisième siècle, avec S. Quentin et d'autres hommes apostoliques, pour prêcher la foi dans les Gaules. Arrivés à Soissons, ils y fixèrent leur demeure. Le jour ils annonçaient Jésus-Christ, et la nuit ils travaillaient à se procurer de quoi subsister. On dit qu'ils choisirent la profession de cordonnier quoiqu'ils fussent l'un et l'autre d'une famille distinguée. On ajoute qu'ils étaient frères. Leurs instructions, fortifiées par la sainteté de leur vie, convertirent un grand nombre d'idolâtres. Il y avait plusieurs années qu'ils vivaient de la sorte lorsque l'empereur Maximien Hercule vint dans la Gaule-Belgique. Ce prince, auprès duquel on les

avait accusés, les fit arrêter; voulant s'attirer les bonnes grâces de leurs accusateurs et satisfaire son penchant naturel à la superstition et à la cruauté, il ordonna qu'ils fussent conduits devant Rictius Varus, ou Rictio Vare, le plus implacable ennemi qu'eût alors le christianisme. Rictio-Vare, d'abord gouverneur de cette partie de la Gaule, était parvenu à la dignité de préfet du prétoire. On appliqua les deux saints à de cruelles tortures, qu'ils souffrirent avec une constance admirable. Enfin ils furent condamnés à perdre la tête, en 287. Ils sont nommés dans les martyrologes de S. Jérôme, de Bède, de Florus, d'Adon, d'Usuard, etc. On bâtit à Soissons, dans le sixième siècle, une grande église sous leur invocation, et S. Eloi enrichit leur châsse de divers ornements.

L'exemple des saints confond cette multitude de chrétiens qui cherchent dans les obligations de leur état des prétextes pour se dispenser de tendre à la perfection. Leur corruption et leur lâcheté leur en fournissent malheureusement un grand nombre. Mais ce qui cause leur perte devenait un moyen de salut pour les saints. Combien parmi eux ont exercé la même profession que nous, se sont trouvés dans des circonstances semblables, ont eu les mêmes devoirs à remplir! Ils ont été des saints parcequ'en rapportant à Dieu les fonctions de leur état ils se sont appliqués à mourir à eux-mêmes, qu'ils ont correspondu fidèlement à la grâce, qu'ils ont eu soin d'entretenir dans leurs ames l'esprit de ferveur et d'oraison, qu'ils se sont exercés à la pratique de toutes les vertus, que la volonté divine a été la règle de toutes leurs actions. Marchons donc sur leurs

traces; comme eux remplissons nos devoirs dans la vue de plaire à Dieu, ennoblissons par un motif surnaturel nos actions les plus communes, aimons la prière, mortifions nos sens et nos inclinations, méditons la loi du Seigneur et gravons dans nos cœurs de vifs sentiments de piété et de religion.

NOTICE SUR LE BON HENRI.

S. Crespin et S. Crespinien sont patrons de la pieuse association des Frères cordonniers Elle a été établie par Henri-Michel Buch, communément appelé *le bon Henri*. Ses parents étaient de pauvres laboureurs d'Erlon, dans le duché de Luxembourg. Il se distingua dès son enfance par sa sagesse et sa piété. Il apprit, étant encore fort jeune, la profession de cordonnier, et sut s'y sanctifier par la pratique des vertus chrétiennes. Il passait à l'église les dimanches et les jours de fête, et il s'appliquait sans cesse à mortifier ses sens et sa volonté. Il prit pour modèle S. Crespin et S. Crespinien. Pendant son travail il les avait toujours présents à l'esprit; il se rappelait comment ils avaient travaillé dans la vue de plaire à Dieu, et les moyens qu'ils avaient employés pour faire connaître Jésus-Christ. Il ressentait une vive douleur toutes les fois qu'il pensait que les personnes de son état et beaucoup d'autres artisans étaient mal instruits de la religion ; qu'ils vivaient dans l'oubli de Dieu, et qu'ils étaient esclaves de leurs passions. Son zèle lui inspira le dessein de travailler à leur conversion. Il en engagea plusieurs à profiter des instructions publiques, à fuir les compagnies dangereuses, à prier avec ferveur, à fréquenter les sacrements, à faire tous les jours des actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition; en un mot à pren-

dre tous les moyens propres à s'avancer dans la pratique de la vertu.

Son apprentissage fini, il continua d'exercer le même métier en qualité de compagnon. Sa sainteté donnait à ses paroles beaucoup de poids et d'autorité. Il était véritablement le père de sa famille. Il écoutait les plaintes des personnes divisées et les réconciliait. Il consolait les affligés, et trouvait dans sa pauvreté le secret d'assister les indigents. Souvent il lui arriva de partager ses vêtements avec ceux qui étaient nus. Il ne vivait que de pain et d'eau, afin d'avoir de quoi faire l'aumône. Plusieurs années se passèrent de la sorte à Luxembourg et à Messen. Enfin la Providence conduisit à Paris le serviteur de Dieu. Il ne changea rien à son premier genre de vie.

Il avait quarante-cinq ans lorsqu'il fut connu du baron de Renty, que sa piété a rendu célèbre. Celui-ci eut envie de voir *le bon Henri*. Il fut aussi surpris qu'édifié de trouver dans un homme du peuple tant de vertus et de connaissances des voies de Dieu. Il admira surtout son courage à entreprendre et à exécuter de grands projets pour la gloire de la religion. Il apprit qu'il avait le talent de convertir des jeunes gens de son état et de les faire rentrer dans les bonnes grâces de leurs parents et de leurs maîtres; qu'après les avoir ainsi gagnés il leur prescrivait des règles de conduite, et qu'il allait chaque jour à l'hôpital de Saint-Gervais pour instruire les pauvres qui s'y retiraient. Mais rien ne lui paraissait plus grand que cet esprit de prière et d'humilité, et tous ces dons surnaturels qu'il remarquait en lui. Pensant donc qu'il était plus propre que personne à faire l'œuvre de Dieu, il lui proposa d'établir une pieuse association, dont le but était de faciliter la pratique de toutes les vertus parmi les ouvriers de la même profession. Il commença

par lui procurer le droit de bourgeoisie. Ensuite il le fit recevoir maître, afin qu'il pût prendre chez lui en qualité d'apprentis ou d'ouvriers ceux qui désireraient suivre les réglements que le curé de Saint-Paul fut prié de rédiger. Ces réglements recommandaient aux personnes qui s'y assujettissaient la prière fréquente, la participation aux sacrements, la pratique de la présence de Dieu, l'assistance mutuelle dans les maladies, le soin de soulager et de consoler les malheureux.

Le bon Henri eut bientôt un certain nombre d'apprentis ou d'ouvriers. Ce fut avec eux qu'il fonda en 1645 l'établissement connu sous le nom de communauté des *Frères-Cordonniers*. Il en fut fait le premier supérieur. L'innocence et la sainteté de ces pieux artisans montraient visiblement que Dieu les avait choisis pour glorifier son nom. Ils faisaient revivre en eux l'esprit des premiers chrétiens Cette communauté donna naissance à celle des *Frères-Tailleurs*, deux ans après. Certains artisans de cette dernière profession, édifiés de la vie sainte que tenaient les *Frères-Cordonniers* et de la manière dont ils employaient un temps que plusieurs autres passaient dans le désordre ou dans l'oisiveté, prièrent le bon Henri de leur donner une copie de sa règle. Ils s'adressèrent ensuite au curé de Saint-Paul, et formèrent aussi une association. Ces deux communautés ou associations ont divers établissements en France et en Italie; elles sont même établies à Rome. Les membres dont elles sont composées se lèvent à cinq heures du matin, font la prière en commun, récitent d'autres prières particulières à des temps marqués, entendent la messe tous les jours, gardent le silence qu'ils n'interrompent que par le chant des cantiques, font une méditation avant le dîner, assistent à tout l'office fêtes et dimanches, visitent les

pauvres dans les prisons, dans les hôpitaux et dans leurs maisons, font chaque année une retraite de quelques jours, etc.

Le bon Henri mourut à Paris, le 9 juin 1666, d'un ulcère au poumon, et fut enterré dans le cimetière de Saint-Gervais. Il avait été le modèle des plus héroïques vertus. La part que le baron de Renty eut à l'établissement des *Frères-Cordonniers* exige que nous donnions un abrégé de sa vie. Elle ne peut manquer d'édifier le lecteur.

NOTICE SUR LE BARON DE RENTY.

Gaston-Jean-Baptiste, baron de Renty, issu d'une ancienne maison d'Artois, naquit en 1611 au château de Beny, au diocèse de Bayeux en Normandie.

On l'envoya fort jeune au collége de Navarre à Paris; on le mit ensuite chez les jésuites de Caen avec un précepteur et un gouverneur. A dix-sept ans il revint à Paris pour y faire ses exercices, où il excella bientôt parmi les jeunes gens de son âge. Son commerce avec le monde ne diminua rien de cette tendre piété dont il avait toujours fait profession, et qui s'était toujours entretenue par la lecture de l'*Imitation de Jésus-Christ* Il se proposait d'entrer chez les Chartreux, mais ses parents l'en empêchèrent.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de vingt-deux ans on lui fit épouser Elisabeth de Balzac, fille du comte de Graville, de la maison d'Entragues. Il en eut quatre enfants, deux filles et deux garçons. Ses talents, sa modestie et sa prudence lui acquirent une grande réputation dans le monde Il assista aux états de Rouen en qualité de député de la noblesse. Il servit avec distinction dans les guerres de Lor-

raine. Louis XIII l'honora de son estime. Mais ce qu'il y a de plus admirable en lui c'est qu'au milieu des grandeurs humaines il était aussi détaché du monde que les Paul, les Antoine et les Arsène dans leurs déserts.

Il eut occasion, à l'âge de vingt-sept ans, d'entendre prêcher un oratorien qui faisait une mission à quelques lieues de Paris. Il fut extrêmement touché des discours de ce pieux missionnaire; il lui fit une confession générale, et forma par son avis la résolution de mener un nouveau genre de vie, de renoncer à tout ce qui le retenait dans le monde et de ne plus faire de visites inutiles, afin de se consacrer uniquement à Dieu. Il choisit pour directeur le père de Condren, général de l'Oratoire, qui était très versé dans la connaissance des voies intérieures, comme le prouvent ses ouvrages et l'histoire de sa vie. Il travailla de toutes ses forces à régler son cœur et ses sens; ses penchants furent assujettis au devoir; il réforma tout ce qu'il pouvait y avoir de déréglé dans ses inclinations, et se rendit tellement maître de lui-même qu'on n'apercevait plus en lui de traces du vieil homme. Tous les jours il examinait deux fois sa conscience, à midi et le soir. Il communiait trois ou quatre fois la semaine, se levait à minuit et disait matines, qui étaient suivies d'une heure de méditation. Il avait des moments réglés pour ses exercices personnels et pour ceux qui lui étaient communs avec sa famille. Son abstinence et ses jeûnes étaient rigoureux et continuels, ses vêtements simples et modestes. La sérénité constante de son visage était une suite de la tranquillité de son ame. Supérieur à tous les événements, il ne considérait que Dieu dans la prospérité et dans l'adversité. Son amour pour la pauvreté se manifestait par le retranchement de toutes les choses superflues. Il se regardait

comme la plus misérable de toutes les créatures, prenait dans la signature de ses lettres le titre de pécheur et saisissait toutes les occasions de s'humilier. Quand il parlait de Dieu il s'anéantissait en quelque sorte jusqu'au centre de la terre, et disait qu'une créature aussi vile que lui devait adorer Dieu en silence et avec tremblement, sans oser prononcer son nom. Il fuyait l'estime et les honneurs; il eût désiré mener une vie inconnue; et c'eût été pour lui un grand plaisir que de pouvoir être banni de tous les cœurs et oublié de tous les hommes. Sans cesse il se recommandait aux prières de ses amis, et les conjurait de solliciter pour lui la grâce de ne vivre que pour Jésus-Christ. Souvent il renouvelait la consécration qu'il avait faite à Dieu de son corps, de son ame, de sa femme, de ses enfants, de ses biens et de tout ce qui lui appartenait; tout son désir était de faire tout purement pour Dieu, sans aucun retour sur lui-même, sans éprouver aucun sentiment qui ne se rapportât à cette grande fin. Chaque jour il passait plusieurs heures à genoux devant le Saint-Sacrement auquel il avait une tendre dévotion. Si quelqu'un lui paraissait surpris de ce qu'il restait si long-temps à genoux, il répondait que c'était ce qui fortifiait et faisait vivre son ame. Il fit rebâtir l'église de Beny et fournit des calices et des ciboires à un grand nombre de paroisses pauvres. Il serait trop long de rapporter les soins qu'il se donnait pour procurer la sanctification de sa famille, de ses vassaux et surtout de ses enfants. Il allait servir les malades dans les cabanes ou dans les hôpitaux. Il fit ressentir les effets de sa libéralité aux galériens de Marseille, aux chrétiens esclaves en Barbarie, aux missionnaires des Indes, à plusieurs catholiques exilés d'Irlande et d'Angleterre, etc.

Après la mort du père de Condren il prit pour directeur un religieux de la compagnie de Jésus. Quelque temps avant sa mort on lui permit de communier tous les jours. Sa vie était une prière continuelle; il conservait l'esprit d'oraison par la pratique non interrompue de la mortification et de l'humilité. La perfection consistant dans une union intime avec Dieu, qui est la vraie vie de l'ame, et qui suppose un entier crucifiement au monde, le baron de Renty était insensible aux richesses, aux honneurs, aux plaisirs et à tous les biens créés; en sorte que Dieu possédait son cœur sans partage. Il passa ses dernières années partie à Paris, partie à son château de Citri, au diocèse de Soissons Sa dernière maladie le prit à Paris; il souffrit les grandes douleurs qui en furent la suite sans faire entendre la moindre plainte. Il mourut le 24 avril 1646, à l'âge de trente-sept ans, après avoir reçu tous les sacrements de l'Église. On l'enterra à Citri. Son corps fut exhumé par ordre de l'évêque diocésain, le 15 septembre 1658, pour être placé dans un lieu plus honorable. Il était encore aussi frais et aussi entier que si le serviteur de Dieu ne fût venu que de mourir.

S. QUENTIN,

MARTYR.

(31 octobre.)

S. Quentin, Romain de naissance, descendait d'une famille sénatorienne. Son père, suivant l'auteur de ses Actes, se nommait Zénon. Rempli de zèle pour la propagation de l'Evangile, et brûlant d'un désir ardent de faire connaître aux infidèles le nom de Jésus-Christ, il quitta son pays, renonça à toutes les espérances qu'il avait dans le monde, et

partit pour les Gaules avec S. Lucien de Beauvais. Ils prêchèrent d'abord ensemble, mais ils se séparèrent quand ils furent arrivés à Amiens. Lucien fixa sa mission à Beauvais, et y reçut la couronne du martyre après avoir converti un nombre considérable de païens.

S. Quentin choisit Amiens pour y exercer son zèle apostolique. Comme il ne désirait rien tant que de détruire l'empire du démon, il priait sans cesse l'auteur de tout bien de faire fructifier la semence divine dans tous les cœurs de ceux qu'il instruisait. Dieu le rendit également puissant en œuvres et en paroles. Divers miracles ajoutèrent un nouveau degré de force à ses discours, que soutenait d'ailleurs une vie sainte et mortifiée, Mais son zèle lui coûta la vie, au commencement du règne de Maximien Hercule, que Dioclétien associa à l'empire en 286. Rictius Varus avait été fait préfet du prétoire par Maximien. Il n'y avait du temps d'Auguste qu'un seul préfet du prétoire, dont la fonction était de juger les causes et recevoir les appels de toutes les provinces de l'empire. Mais sous le règne de Dioclétien chaque empereur eut le sien, en sorte qu'il s'en trouva quatre, parceque quatre empereurs régnaient ensemble. Constantin-le-Grand fut le premier qui en fixa le nombre et qui détermina les districts et la juridiction de ces magistrats suprêmes de l'empire romain.

Il paraît que Rictius Varus, dont la haine pour le nom chrétien fit tant de martyrs, faisait sa résidence à Trèves, métropole de la Gaule-Belgique. Ayant eu occasion de venir à Soissons, il y apprit les grands progrès que l'Evangile avait faits à

Amiens, et il résolut d'anéantir le christianisme par la mort de celui qui le prêchait avec tant de zèle. Lorsqu'il fut arrivé dans cette dernière ville il fit arrêter S. Quentin, et ordonna qu'on le conduisît en prison chargé de chaînes. Le lendemain il voulut qu'on le lui amenât, et il employa successivement les promesses et les menaces pour le gagner. Ces moyens étant inutiles, il le fit battre cruellement; après quoi on le remit en prison, sans permettre aux fidèles de lui procurer ni secours ni consolation. Dans les deux autres interrogatoires qu'il subit on le tira sur le chevalet avec des poulies au point qu'il en eut les os tout disloqués; on lui déchira le corps avec des verges de fil de fer; on lui versa sur le dos de la poix et de l'huile fondues, et on lui appliqua des torches ardentes sur les côtés. Le martyr, fortifié par celui dont il défendait la cause, resta supérieur à tous ces raffinements de cruauté, et sa tranquillité au milieu des tourments remplit d'effroi les spectateurs.

Rictius Varus en partant d'Amiens ordonna que l'on conduisît S. Quentin dans le pays des *Veromandui*, par lequel il devait passer. La capitale de ce pays se nommait *Augusta Veromanduorum*. Le préfet y attaqua de nouveau le soldat de Jésus-Christ par les promesses et les menaces, qui ne lui réussirent pas plus que la première fois. Confus de l'inutilité de ses efforts, il le fit percer depuis le cou jusqu'aux cuisses avec deux broches de fer; il lui fit enfoncer des clous entre les ongles et la chair, et en plusieurs autres parties du corps, même jusque dans la cervelle. Enfin il ordonna qu'on lui coupât la tête, ce qui fut exécuté le 31 octobre 287.

Les soldats gardèrent le corps du martyr jusqu'à la nuit, et le jetèrent ensuite dans la Somme. Les chrétiens le retrouvèrent au bout de quelques jours, et l'enterrèrent sur une montagne voisine de la ville. On le découvrit cinquante-cinq ans après, et une femme aveugle recouvra la vue en cette occasion. On perdit encore le souvenir du lieu où était le tombeau du saint quoiqu'on eût bâti une chapelle à peu de distance. Au commencement de l'année 641 S. Eloi, évêque de Noyon et de Vermandois, fit chercher les saintes reliques. On les découvrit, ainsi que les clous dont le corps avait été percé. A l'exception de ces clous, des dents et des cheveux, on renferma ce précieux trésor dans une belle châsse, qui fut placée derrière le grand autel. On bâtit une nouvelle église sous l'invocation de S. Quentin, du temps de Louis-le-Débonnaire. On fit aussi une nouvelle translation de ses reliques, le 25 octobre 825. La crainte des Normands les fit porter à Laon, mais on les rapporta le 30 octobre 885, et elles se conservent encore chez les chanoines de Saint-Quentin. La ville porte depuis long-temps le nom du saint martyr.

S. SÉBASTIEN,

MARTYR.

(20 janvier.)

S. Sébastien naquit à Narbonne dans les Gaules; mais il fut élevé à Milan, dont sa famille était originaire; il se montra dès sa jeunesse fervent disciple de Jésus-Christ. Quelque répugnance qu'il eût

pour l'état militaire, il ne laissa pas d'aller à Rome vers l'an 285, et de prendre parti dans les armées de l'empereur Carin. Son véritable dessein était d'être plus à portée d'assister les confesseurs et les martyrs dans leurs souffrances. L'occasion d'exercer son zèle ne tarda pas à se présenter. Marc et Marcellien, tous deux condamnés à mort pour la foi, se laissaient attendrir par les larmes de leurs parents et de leurs amis; ils paraissaient presque irrésolus sur la conduite qu'ils avaient à tenir. Sébastien, alarmé du péril qu'ils couraient, vole à leur secours et ranime leur courage par un discours plein de feu dont tous les assistants furent vivement touchés. A peine eut-il cessé de parler que Zoé, femme de Nicostrate, qui avait perdu l'usage de la parole depuis six ans, se jeta à ses pieds, tâchant de faire connaître par signes ce qu'elle désirait. Le saint n'eut pas plus tôt formé le signe de la croix sur sa bouche qu'elle parla très distinctement. Zoé, pleine de reconnaissance, se convertit avec son mari, premier greffier de la préfecture. Leur conversion fut suivie de celles des parents de Marc et de Marcellien, du geôlier, nommé Claude, et de seize autres personnes. Nicostrate, chargé par sa place de la garde des prisons, les conduisit dans sa maison, où ils furent instruits et baptisés par le saint prêtre Polycarpe.

Sur ces entrefaites Chromace, préfet de Rome, apprit que Tranquillin, père de Marc et Marcellien, avait été guéri de la goutte en recevant le baptême. Comme il était cruellement tourmenté par la même maladie, il résolut de se faire instruire de la religion chrétienne afin d'éprouver le même remède. Sé-

bastien se rendit à sa maison, lui donna les instructions nécessaires, puis le guérit et le baptisa avec son fils Tiburce. Le préfet, frappé du miracle qui venait de s'opérer en sa faveur, ordonna qu'on élargît les prisonniers nouvellement convertis, après quoi il affranchit ses esclaves et se démit de sa place.

Carin ayant été tué dans l'Illyrie peu de temps après, c'est à dire en 285, eut pour successeur Dioclétien, qui l'année suivante associa Maximien Hercule à l'empire. Quoique ce prince n'eût point publié de nouveaux édits contre les chrétiens, les magistrats de Rome ne laissèrent pas de continuer la persécution. Lorsqu'il fut arrivé à Rome il conçut de l'admiration pour le courage et la vertu de Sébastien, dont il ne connaissait pas encore la religion. Il voulut l'attacher à sa personne, et ce fut pour cela qu'il le créa capitaine d'une compagnie de la garde prétorienne, place alors très considérable. Ce prince étant allé en Orient, son collègue, qui resta dans l'Occident, eut aussi pour le saint une estime toute particulière.

Vers le même temps Chromace demanda à l'empereur la permission de se retirer à la campagne, ce qui lui fut accordé. Il emmena avec lui plusieurs nouveaux convertis. Il s'agissait de trouver quelqu'un qui pût les accompagner et achever de les instruire. On jeta les yeux sur Sébastien et sur le prêtre Polycarpe; mais on ne savait lequel choisir parceque ces deux saints voulaient rester à Rome, où ils avaient une espérance plus prochaine de répandre leur sang pour Jésus-Christ. L'impossibilité où l'on était de terminer une contestation occasion-

née par le zèle fit que l'on s'adressa au pape Caïus. Ce grand homme jugea en faveur de Sébastien, qui par sa place était plus en état de défendre l'Eglise. Il serait à souhaiter, dit S. Augustin, que l'on vît renaître de pareilles contestations entre les ministres de Jésus-Christ.

Le feu de la persécution s'étant rallumé avec plus de violence que jamais l'an 286, le pape et les autres fidèles se cachèrent dans le palais même de l'empereur : ils étaient dans la maison d'un officier de la cour, plein de zèle pour la religion chrétienne, qu'il professait. Zoé fut arrêtée la première lorsqu'elle priait sur le tombeau de S. Pierre, le jour de la fête des apôtres; on la suspendit par les pieds sur un feu dont la fumée la suffoqua. Tranquillin, confus de paraître moins courageux qu'une femme, alla prier sur le tombeau de S. Paul, où la populace le saisit et le lapida. Nicostrate, Claude, Castor et Victorin furent pris aussi; on les appliqua trois fois à la torture, après quoi on les jeta à la mer. Tiburce, ayant été trahi par un faux frère, fut décapité. Castule, qui avait été découvert par le même traître, fut étendu trois fois sur le chevalet, puis enterré tout vivant. Marc et Marcellien furent cloués par les pieds à un poteau et restèrent vingt-quatre heures en cet état. Comme ils ne mouraient point on les tua à coups de lance.

Sébastien, qui avait envoyé tant de martyrs au ciel, soupirait après le moment où il leur serait réuni. Ses vœux ne tardèrent pas à être exaucés. L'empereur, informé qu'il était chrétien, le manda; lorsqu'il fut en sa présence il lui reprocha l'ingratitude prétendue dont il avait payé ses bienfaits. Il le

remit ensuite entre les mains de quelques archers de Mauritanie, qui après l'avoir percé de flèches le laissèrent pour mort sur la place. Irène, veuve du saint martyr Castule, étant venue pour l'enterrer, le trouva encore vivant; elle le fit emporter secrètement dans sa maison, où en peu de temps il recouvra une santé parfaite. Sébastien, au lieu de se cacher comme les chrétiens l'y exhortaient, se mit un jour sur l'escalier par où l'empereur devait passer en allant au temple. Quand il le vit auprès de lui il lui adressa la parole, et lui représenta avec beaucoup de force l'injustice de sa prévention contre les chrétiens, qui se faisaient un devoir de prier pour la prospérité de son règne, et de lui garder une fidélité inviolable. Dioclétien, surpris de cette liberté, le fut encore davantage lorsqu'il reconnut Sébastien, qu'il avait cru mort; il le fit prendre de nouveau, et mener dans le cirque ou l'hippodrome attenant au palais, pour y être assommé à coups de bâtons, et jeté ensuite dans le grand cloaque qui était au bout du cirque. Mais pour empêcher que les soldats de la garde prétorienne, qui aimaient et respectaient leur ancien officier, ne causassent quelque tumulte, on publia que Sébastien était mis à mort uniquement à cause de son attachement à la religion chrétienne. Il paraît que notre saint reçut la couronne du martyre le 19 ou le 20 janvier 288. Il a toujours été honoré comme un des plus illustres martyrs de l'Eglise occidentale.

Une dame chrétienne, nommée Lucine, après avoir fait retirer secrètement le corps de Sébastien du cloaque où l'avaient jeté les idolâtres l'enterra à l'entrée d'un cimetière souterrain, aux pieds des

apôtres S. Pierre et S. Paul. Les chrétiens allaient à l'insu des infidèles prier sur son tombeau comme sur celui des apôtres. Ce cimetière, qui était anciennement celui de Calixte, porte depuis long-temps le nom de *catacombes de S. Sébastien*. L'église de notre saint, bâtie par le pape Damase à l'entrée de ces catacombes, et que l'on a eu soin de réparer de temps en temps, est une de celles que l'on visite à Rome par dévotion. S. Sébastien est particulièrement invoqué contre la peste. Plusieurs villes et plusieurs pays ont été redevables à sa puissante intercession auprès de Dieu de la délivrance de ce fléau. On en ressentit surtout les effets à Rome en 680, à Milan en 1575, et à Lisbonne en 1599.

S. VICTOR DE MARSEILLE,

MARTYR.

(21 juillet.)

L'empereur Maximien, les mains encore fumantes du sang de la légion thébéenne et de celui de plusieurs autres martyrs, qu'il avait répandu dans différentes provinces des Gaules, vint à Marseille, où il y avait une Église aussi nombreuse que florissante. Son arrivée remplit de crainte les fidèles qui la composaient. Dans cette consternation générale un officier chrétien, nommé Victor, allait durant la nuit de maison en maison visiter les frères pour les exhorter au mépris de la mort et pour leur inspirer le désir des biens éternels.

Ayant été surpris dans une action si digne d'un

soldat de Jésus-Christ, on le conduisit devant les préfets Astérius et Eutychius. Ceux-ci lui représentèrent le prétendu danger qu'il courait, et lui dirent qu'il y avait folie de s'exposer à perdre le fruit de ses services avec la faveur du prince en adorant *un homme mort.* C'était ainsi qu'ils appelaient Jésus-Christ. Victor leur répondit qu'il renonçait à tous les avantages dont il ne pourrait jouir qu'en devenant infidèle à Jésus-Christ, le fils éternel de Dieu, qui avait daigné se faire homme pour notre salut, mais qui s'était ressuscité lui-même après sa mort, et qui régnait avec son Père céleste, auquel il était parfaitement égal en toutes choses. Cette réponse excita partout des cris tumultueux d'indignation et de rage; mais comme le prisonnier était un homme de qualité, on l'envoya à l'empereur. L'air furieux de Maximien ne fut point capable d'ébranler la constance de Victor. Le prince voyant ses menaces inutiles lui fit lier les pieds et les mains et ordonna qu'il fût traîné par les rues de la ville, pour y être exposé aux coups et aux insultes de la populace. Il n'y a point de païen qui ne s'empressât de témoigner son faux zèle en lui faisant quelque indignité. On se proposait par là d'intimider les chrétiens, mais le courage du martyr les remplissait d'une nouvelle ardeur.

Victor fut ramené tout couvert de sang devant les préfets, qui, le croyant moins ferme après ces souffrances, se mirent à blasphémer notre sainte religion en sa présence, et à le presser de nouveau d'adorer leurs dieux; mais le martyr, que l'Esprit saint fortifiait intérieurement, se montra plein de mépris pour les idoles qu'on voulait lui faire ado-

rer. « Je méprise vos dieux, dit-il, et je confesse Jésus-Christ; ainsi vous pouvez me condamner à tels supplices que vous voudrez. » Il s'éleva une contestation entre les préfets sur le choix des tortures. Comme ils ne purent s'accorder ensemble Eutychius se retira, laissant le prisonnier entre les mains d'Astérius. Celui-ci ordonna qu'on l'étendît sur le chevalet, où il fut tourmenté long-temps. Victor, les yeux levés au ciel, demandait la constance, qu'il savait être un don de Dieu. Jésus-Christ lui apparut une croix à la main, et le consola en l'assurant qu'il souffrait dans ses serviteurs, et qu'il les couronnait après la victoire. Cette vision adoucit merveilleusement le sentiment de ses douleurs. Enfin, les bourreaux étant las, on le détacha de dessus le chevalet pour le mettre dans un noir cachot.

A minuit Dieu le visita par le ministère de ses anges. La prison fut remplie d'une lumière plus brillante que celle du soleil, et le martyr chantait avec les esprits célestes les louanges du Seigneur. Trois soldats chargés de garder la prison furent si frappés de cette lumière miraculeuse que, venant se jeter aux pieds de Victor, ils lui demandèrent pardon et le prièrent de lui accorder la grâce du baptême. Leurs noms étaient Alexandre, Longin et Félicien. Le saint, après les avoir instruits autant que la circonstance put le lui permettre, envoya chercher des prêtres la nuit même. Ils allèrent tous ensemble au bord de la mer, et revinrent à la prison lorsque les nouveaux convertis eurent été baptisés. Victor leur servit de parrain.

Le lendemain matin l'empereur apprit tout ce

qui s'était passé. Transporté de rage, il envoya chercher le saint avec les trois gardes, et les fit amener au milieu de la place publique. Le peuple accabla Victor d'injures, et voulut l'obliger à faire rentrer les nouveaux convertis dans le paganisme; mais il répondit qu'il ne pouvait détruire ce qui était bien fait; puis se tournant vers les gardes, il leur dit : « Vous êtes toujours soldats, combattez avec courage, Dieu vous donnera la victoire. Vous appartenez à Jésus-Christ, soyez-lui fidèles. Une couronne qui ne se flétrira jamais vous est préparée. » Alexandre, Longin et Félicien persévérèrent dans la confession de Jésus-Christ, et furent décapités par l'ordre de l'empereur. Victor, saintement jaloux de leur bonheur, demandait avec larmes de leur être bientôt réuni dans la gloire. Ayant été de nouveau exposé aux insultes de toute la ville, et cruellement frappé avec des bâtons et des courroies, il fut reconduit en prison.

Trois jours après l'empereur le fit reparaître devant son tribunal, et lui ordonna d'adorer une idole de Jupiter qu'on avait mise sur un autel avec de l'encens. Victor, saisi d'horreur, pousse l'autel avec son pied et le renverse ainsi que l'idole. Le prince pour venger ses dieux lui fait aussitôt couper le pied. Le soldat de Jésus-Christ souffre avec joie, et offre à Dieu les prémices de son sang. Quelques moments après Maximien commande qu'on le mette sous la meule d'un moulin et qu'on l'y écrase; mais, la machine qui faisait tourner le moulin s'étant cassée, on le retira presque mort et les os tout brisés; après quoi on lui trancha la tête. Son corps ainsi que ceux d'Alexandre, de Longin et de

Félicien, furent jetés dans la mer; mais les chrétiens les trouvèrent sur le rivage, où ils avaient été poussés, et les enterrèrent dans une grotte taillée dans un roc. L'auteur des Actes de ces saints martyrs ajoute : « Ils ont été honorés jusqu'à ce jour par plusieurs miracles. Ceux qui réclament leur intercession obtiennent beaucoup de grâces de Dieu et de notre Seigneur Jésus-Christ. »

Dans le cinquième siècle Cassien bâtit près du tombeau de S. Victor un monastère, qui reçut depuis la règle de S. Benoît. Il a été sécularisé par une bulle de Clément XII, datée du 16 des calendes de janvier de l'année 1739, mais fulminée et publiée seulement à Marseille dans l'église de Saint-Victor, le 8 octobre 1743, sous le pontificat de Benoît XIV. Les reliques du saint martyr se gardent dans l'église de cette maison, laquelle est une des plus anciennes de la France et des plus riches en monuments de saints qui ont illustré les premiers temps du christianisme. On en transporta une portion à Paris, et on la déposa dans une chapelle bâtie en l'honneur de S. Victor. Cette chapelle, ayant été agrandie sous le règne de Louis VI, servait d'église à un monastère royal de chanoines réguliers, qui y fut fondé et qui porte encore aujourd'hui le nom de son glorieux patron. (1)

(1) L'abbaye et l'institut de Saint-Victor de Paris doivent leur naissance à Guillaume de Champeaux, archidiacre de la même ville. C'était un homme d'une piété rare et d'un savoir extraordinaire. Après avoir enseigné la rhétorique et la théologie avec beaucoup de réputation dans le cloître de la cathédrale de Paris il se retira auprès de la petite chapelle de Saint-Victor, qui dans ce temps-là était hors de la ville : là, s'étant associé quelques ecclésiastiques pleins de ferveur, il vécut dans une grande retraite, dans l'exercice d'une prière continuelle et

NOTICE SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE CASSIEN.

Jean Cassien, prêtre et abbé du célèbre monastère de Saint-Victor à Marseille, naquit dans la petite Scythie, qui faisait alors partie de la Thrace. Il s'accoutuma dès sa jeunesse aux exercices de la vie ascétique dans le monastère de Bethléem. La haute réputation de sainteté qu'avaient les solitaires qui

dans la pratique de toutes les austérités de la pénitence. Il ne se nourrissait avec sa communauté que de pain, d'herbes et de racines assaisonnées avec un peu d'un sel. A la sollicitation de l'évêque de Paris et de plusieurs autres personnes distinguées, il reprit ses leçons de théologie, qu'il paraît avoir continuées à Saint-Victor, selon le père Gourdan. C'est pour cela que Rollin appelle ce monastère le berceau de l'université de Paris. Il fut fondé par Louis VI, roi de France. Gilduin le gouvernait en qualité d'abbé, tandis que Guillaume de Champeaux y enseignait la théologie. Ce dernier fut sacré évêque de Châlons-sur-Saône en 1113 et mourut en 1121. Il fut enterré à Clairvaux, comme il l'avait demandé, par S. Bernard, qui avait reçu de ses mains la bénédiction abbatiale.

L'abbaye dont nous parlons a produit plusieurs grands hommes, entre autres Hugues et Richard de Saint-Victor.

Hugues, né dans le territoire d'Ypres, en Flandre, se retira parmi les chanoines réguliers de Saint-Victor en 1115. Il devint prieur de cette maison, et y enseigna la théologie depuis l'an 1130 jusqu'à sa mort, arrivée en 1142. Ses ouvrages ont été imprimés en 3 volumes in-fol. On trouve dans le premier des notes littérales et historiques sur l'Ecriture ; à la suite sont des notes mystiques et allégoriques sur les mêmes livres sacrés, lesquelles ont pour auteur un chanoine régulier de Saint-Victor postérieur à Hugues. Le second tome contient les œuvres spirituelles de notre auteur : *les Soliloques de l'ame, l'Eloge de la charité*, un discours *sur la Manière de prier*, un autre discours *sur l'Amour qui est entre l'épouse et son bien-aimé*, quatre livres *sur la Vanité du monde*, cent sermons, etc. Il y a dans le troisième tome des traités théologiques, dont les principaux sont *les deux livres des sacrements*.

On appelait Hugues de Saint-Victor un second Augustin, ou *la langue de ce grand docteur*. Il en avait effectivement l'esprit, les sentiments et le style.

habitaient les déserts de l'Egypte l'engagea vers l'an 390 à aller les visiter. Il fut accompagné par un nommé Germain. Frappés l'un et l'autre par les beaux exemples de vertu qu'ils avaient sous les yeux, ils passèrent plusieurs années dans la solitude de

Ses notes sur la règle de S. Augustin sont excellentes; on estime aussi beaucoup celles qu'il a faites sur le Décalogue.

Les personnes religieuses qui tendent à la perfection de leur état liront avec fruit le livre *de Claustro animæ.* On y voit jusqu'à quel point de sévérité la discipline s'observait alors dans les monastères. Cet ouvrage a pour auteur, non Hugues de Saint-Victor, mais Hugues Foliet, pieux et savant chanoine régulier du même ordre, qu'on élut malgré lui abbé de Saint-Denis de Reims en 1149.

Richard de Saint-Victor, disciple de Hugues, était Ecossais. Il fut fait prieur de son monastère en 1164, et mourut en 1173. Ses œuvres, qui composent deux volumes in fol., ont été imprimées plusieurs fois. La meilleure édition que nous en ayons est celle qui parut à Rouen en 1650. On reproche à cet auteur d'être trop diffus dans ses commentaires sur les livres saints. Ses traités théologiques sont exacts. Ses ouvrages sur la contemplation et sur les vertus chrétiennes sont écrits d'un style simple et négligé; mais on y trouve les règles les plus sublimes de la vie intérieure.

Le recueil des maximes spirituelles que le P. Gourdan a tirées des écrits et des dits de ces grands hommes montre qu'ils possédaient ces lumières, cette sagesse, cette connaissance des voies de Dieu, cet esprit de foi, de mortification, de prière et de charité qui caractérisent les saints.

Le P. Simon Gourdan, cité plusieurs fois dans notre ouvrage, mérite que nous le fassions connaître, ainsi que ses ouvrages. Il naquit à Paris, le 24 mars 1646, et entra le 25 février 1661 à l'abbaye de Saint-Victor, où il mourut le 10 mars 1729, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il fut durant sa vie un modèle de toutes les vertus religieuses. Son attachement inébranlable à la doctrine de l'Eglise lui attira des persécutions de la part de ses confrères qui ne pensaient pas comme lui; mais il les supporta avec une patience héroïque. Il sut allier une extrême fidélité à l'accomplissement de tous ses devoirs avec l'amour de l'étude. Il composa un grand nombre d'ouvrages qui respirent une tendre piété.

Scété et dans la Thébaïde. Ils allaient nu-pieds comme les moines du pays, étaient pauvrement vêtus, et n'avaient pour subsister que le travail de leurs mains. Leur vie était fort austère, et ils mangeaient à peine par jours deux pains de six onces chacun.

En 340, ils se rendirent tous deux à Constantinople et y entendirent les instructions que faisait S. Chrysostome. Cassien fut ordonné diacre et employé au service de l'Eglise de cette ville. Le saint archevêque ayant été exilé, Cassien et Germain allèrent à Rome. Ils étaient, au rapport de Pallade, porteurs des lettres dans lesquelles le clergé de Constantinople prenait la défense de son pasteur persécuté.

Cassien fut élevé au sacerdoce dans l'occident, après quoi il se retira à Marseille, où il fonda deux monastères, l'un pour des hommes, et l'autre pour des femmes. Ce fut là qu'il écrivit ses *Conférences spirituelles* et ses autres ouvrages. Il mourut en odeur de sainteté peu après l'année 433.

Dans sa treizième conférence, Cassien, sous le nom de l'abbé Chérémont, favorise les principes des semi-pélagiens qui n'avaient point encore été condamnés, les erreurs de ces hérétiques ayant été proscrites pour la première fois dans le concile d'Orange tenu en 529. C'est pour cela que S. Prosper réfutant cette conférence n'en nomme jamais l'auteur, et qu'il lui donne même le titre de docteur catholique.

Le style de Cassien n'est ni pur ni élégant, mais il est clair, plein d'onction et persuasif.

Les œuvres de ce célèbre abbé furent imprimées pour la première fois à Douai en 1616, avec des commentaires d'Alart Gazet, bénédictin de Saint-Vaast d'Arras. Deux ans après on les réimprima à Arras avec des notes plus étendues. On en a donné depuis différentes éditions à Paris, à Lyon, à Francfort.

S. HIPPARQUE, S. PHILOTHÉE, S. JACQUES, S. PARAGRUS, S. HABIDE, S. ROMAIN ET S. LOLLIEN,

MARTYRS A SAMOSATE.

(9 décembre.)

L'empereur Maximien, revenant vainqueur de l'armée des Perses en 297, fit célébrer les jeux pour la cinquième année de son règne, à Samosate, capitale de la Syrie-Comagène, sur les bords de l'Euphrate. Tous les habitants eurent ordre de se rendre au temple de la Fortune, situé au milieu de la ville, et d'assister aux sacrifices solennels qu'on devait y offrir aux dieux. La fête fut annoncée au son des trompettes : on sentait de toutes parts l'odeur de l'encens et des victimes que l'on brûlait.

Hipparque et Philotée, recommandables par leur naissance et par les places distinguées qu'ils occupaient, avaient depuis peu embrassé le christianisme. Ils résolurent de passer le temps de la fête dans une chambre de la maison d'Hipparque. Ils firent placer une croix sur la muraille tournée vers l'orient, et sept fois le jour ils priaient devant ce signe de notre salut et adoraient Jésus-Christ. Cinq de leurs amis, mais plus jeunes qu'eux, savoir Jacques, Paragrus, Habide, Romain et Lollien, vinrent les visiter à la neuvième, heure c'est à dire à trois heures après midi. Ils les trouvèrent renfermés dans la chambre et priant devant la croix. Ils leur demandèrent d'où venait l'air triste qu'ils avaient et pourquoi ils étaient ainsi renfermés dans

un temps où l'empereur avait fait porter tous les dieux de la ville au temple de la Fortune et avait ordonné à tous les habitants de s'y assembler pour prier. Ils répondirent qu'ils adoraient le créateur du monde. « Eh quoi ! dit Jacques, prenez-vous cette croix pour le créateur du monde? car je vois que vous l'adorez. Nous adorons, reprit Hipparque, celui qui a été attaché à la croix. Nous confessons qu'il est Dieu et fils de Dieu, engendré et non fait, de la même essence que le Père, par la puissance duquel nous croyons que ce monde a été créé et gouverné. Il y a trois ans que nous fûmes baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, par Jacques, prêtre de la vraie foi; et il n'a point cessé depuis de nous donner de temps en temps le corps et le sang de Jésus-Christ. Nous pensons donc qu'il ne nous est pas permis de sortir ces trois jours; nous détestons l'odeur des victimes dont toute la ville est infectée. »

Après quelques autres semblables discours les cinq jeunes gens dirent qu'ils désiraient être baptisés, mais qu'ils craignaient la sévérité des lois. Ils ajoutaient que cette crainte pouvait ne pas retenir Hipparque et Philothée, parcequ'ils seraient protégés par l'éminence de leur rang et de leurs dignités; mais que pour eux ils étaient jeunes et sans aucune espèce de protection. Hipparque et Philothée répondirent qu'un vase de terre n'était que de la boue jusqu'à ce qu'il eût été préparé et qu'il eût passé par le feu. Ils s'exprimèrent d'une manière si touchante sur le martyre et sur le mépris du monde qui est une suite de la foi, que les cinq jeunes gens demandèrent à recevoir le baptême et à por-

ter le sceau de Jésus-Christ. Ils avouèrent qu'en voyant leurs deux amis prier devant la croix ils s'étaient sentis embrasés d'un feu secret. Hipparque et Philothée leur conseillèrent de différer quelque temps leur baptême; mais, charmés de leurs heureuses dispositions, ils écrivirent au prêtre Jacques une lettre conçue en ces termes : « Vous voudrez bien venir chez nous le plus tôt qu'il vous sera possible, et apporter avec vous de l'eau, une hostie et de l'huile pour les onctions. Votre présence est vivement désirée par de jeunes brebis qui se sont réunies à notre troupeau, et qui sont impatientes d'être marquées du sceau du Seigneur. »

Le prêtre vint, portant sous son manteau ce qu'on lui avait demandé. En arrivant il trouva les cinq jeunes gens qui priaient à genoux avec Hipparque et Philothée; il leur adressa ces paroles : Que la paix soit avec vous, serviteurs de Jésus-Christ, qui a été crucifié pour ses créatures. » Tous se levèrent à l'instant. Mais Jacques, Paragrus, Habide, Romain et Lollien, se jetant à ses pieds, lui dirent : « Ayez pitié de nous; marquez-nous du sceau du Christ, que nous adorons. » Il leur demanda s'ils étaient prêts à supporter les tribulations et les tourments pour ce même Jésus-Christ, qui le premier avait souffert pour eux. Comme ils lui répondirent tout d'une voix que rien ne serait capable de les séparer de l'amour de Dieu, qui est en Jésus-Christ, il leur ordonna de prier avec lui. Quand ils eurent prié ensemble pendant une heure le prêtre se leva et les salua en leur disant : « Que la grâce de notre Seigneur Jésus-

Christ soit avec vous tous. » Il leur fit faire une confession de leur foi et l'abjuration de l'idolâtrie; après quoi il les baptisa et leur donna le corps et le sang du Seigneur : ensuite il se retira chez lui de peur que les païens ne les découvrissent tous ensemble. Ce prêtre était un homme âgé, qui s'était déguisé sous un habit pauvre. Hipparque et Philothée avaient moins à craindre parceque c'étaient des hommes du premier rang qui possédaient des places très honorables. Les cinq jeunes gens étaient également distingués par leur naissance.

Le troisième jour de la fête l'empereur s'informa si aucun des magistrats n'avait méprisé les dieux et si tous avaient sacrifié. On lui dit que depuis trois ans Hipparque et Philothée ne paraissaient plus lorsqu'il s'agissait de rendre un culte public aux dieux. Il ordonna de les conduire au temple de la Fortune et de les obliger à sacrifier. Les officiers chargés de l'exécution de cet ordre se rendirent à la maison d'Hipparque ; ils le trouvèrent avec les six autres chrétiens. Ils n'arrêtèrent d'abord qu'Hipparque et Philothée. L'empereur, auquel on les conduisit, leur demanda pourquoi ils osaient lui désobéir et mépriser les dieux immortels. Hipparque répondit à Maximien qu'il rougissait pour lui de l'entendre donner le nom de dieu à du bois et à des pierres. L'empereur lui fit donner sur le dos cinquante coups avec des fouets garnis de plomb, après quoi il ordonna de le renfermer dans une prison obscure. Philothée comparut ensuite. L'empereur le pressa de sacrifier et lui promit, dans le cas où il obéirait, de le faire préteur et de le combler d'honneurs. Mais le confesseur lui répondit qu'il se couvrirait d'ignominie

en acceptant des honneurs à une pareille condition, et que rien ne lui paraissait comparable à la gloire de souffrir pour Jésus-Christ. Il expliqua la création du monde, et parla avec beaucoup d'éloquence. L'empereur l'interrompit en lui disant qu'il voyait bien qu'il était instruit, et qu'il lui épargnerait les tortures dans l'espérance que sa propre raison lui découvrirait qu'il était dans l'erreur. Il fut cependant chargé de fers et conduit dans une prison séparée de celle où était Hipparque.

Des officiers eurent ordre en même temps de se saisir des cinq autres chrétiens qu'on avait trouvés avec Hipparque et Philothée. L'empereur, après leur avoir représenté qu'ils étaient à la fleur de leur âge, les exhorta fortement à ne pas mépriser la vie. « La foi en Jésus-Christ, répondirent-ils, est préférable à la vie, et rien ne sera capable de nous faire renoncer à l'amour de notre Dieu. Nous avons le précieux avantage de porter en nous le corps et le sang de Jésus-Christ... Nos corps sont consacrés par l'attouchement de celui du Seigneur; ces corps qui sont devenus saints ne doivent point être profanés; nous ne pouvons donc sacrifier, ce serait faire outrage à la dignité à laquelle nous avons été élevés. » L'empereur les pressa de nouveau d'avoir pitié de leur jeunesse et de ne point s'exposer à perdre la vie. Il jura par ses dieux qu'ils périraient au milieu des supplices s'ils persistaient dans leur opiniâtreté; il ajouta qu'il les ferait crucifier comme leur maître. Ils répondirent qu'ils ne craignaient point les tourments. L'empereur ordonna de les charger de chaînes, et de les renfermer dans des cachots séparés; il défendit en même

temps de leur donner à boire ou à manger jusqu'après la fète.

Les cérémonies de cette fête étant achevées, l'empereur fit élever un tribunal hors de la ville, dans une prairie située sur les bords de l'Euphrate. On tendit tout autour des tapisseries qui formaient des espèces de tentes. Maximien, s'étant assis sur le tribunal, se fit amener les confesseurs. Hipparque et Philothée comparurent les premiers avec des chaînes au cou; les cinq autres les suivaient, les mains liées derrière le dos. Sur le refus qu'ils firent de sacrifier, on les étendit sur le chevalet, et ils reçurent chacun vingt coups de fouet sur les épaules; on les frappa ensuite avec des courroies sur la poitrine et sur le ventre. Lorsqu'ils eurent souffert ce supplice on les remena en prison. L'empereur défendit de leur laisser voir personne, et voulut qu'on ne leur donnât de nourriture qu'autant qu'il en faudrait pour les empêcher de mourir. Ils restèrent dans cet état depuis le 15 d'avril jusqu'au 21 de juin. Au second interrogatoire qu'ils subirent ils ressemblaient plus à des squelettes qu'à des hommes vivants. L'empereur dit que s'ils voulaient obéir il les ferait raser et conduire au bain; que de là on les menerait au palais, et qu'ils seraient rétablis dans leurs dignités. Tous le prièrent de les laisser dans la voie que Jésus-Christ leur avait ouverte. L'empereur, que cette réponse transporta de fureur, leur dit : « Méchants que vous êtes, vous cherchez la mort, vos désirs vont être accomplis; vous cesserez au moins d'insulter les dieux. » Il les fit lier avec des cordes et ordonna qu'ils fussent crucifiés. Ces cordes leur entraient dans la bouche

en sorte qu'on ne pouvait plus les entendre parler. Ils louaient le Seigneur, et s'entr'exhortaient mutuellement; ils se réjouissaient d'être sur le point de quitter une vie misérable pour être réunis à Dieu, à Jésus-Christ et au Saint-Esprit. On les traîna au Tétradion, situé à quelque distance de la ville; c'était ainsi qu'on appelait le lieu où s'exécutaient les personnes condamnées à mort. Les saints confesseurs étaient suivis d'une grande foule, et particulièrement de leurs parents, de leurs amis, de leurs serviteurs, qui faisaient retentir l'air de leurs lamentations.

Quelques seigneurs chargés du gouvernement de la ville vinrent trouver l'empereur en corps pour lui représenter qu'une multitude d'habitants suivait les prisonniers, et témoignait par l'abondance de ses larmes la douleur qu'elle avait de voir sept des principaux du pays destinés à une mort aussi cruelle qu'ignominieuse. Ils ajoutèrent qu'Hipparque et Philothée étaient leurs collègues, et qu'à ce titre il fallait qu'ils rendissent compte des affaires qui leur avaient été confiées; que les cinq autres étaient sénateurs, et qu'on devait leur donner au moins la liberté de faire leur testament. Ces raisons obtinrent un délai de l'empereur. Les magistrats les conduisirent sous le vestibule du cirque; et, après avoir ôté les cordes qu'ils avaient dans la bouche, ils leur dirent en particulier: « Nous vous avons obtenu cette liberté sous prétexte de traiter avec vous d'affaires civiles ou publiques, mais dans la réalité notre but a été de vous prier d'intercéder pour nous auprès du Dieu pour lequel vous mourez, afin qu'il répande ses

grâces sur la ville et sur nous-mêmes. » Les martyrs leur donnèrent leur bénédiction et firent un discours au peuple assemblé. L'empereur, informé de ce qui se passait, envoya réprimander les magistrats de ce qu'ils avaient permis aux sept chrétiens de parler au peuple. Ils alléguèrent pour excuse qu'ils avaient agi de la sorte pour ne pas donner lieu à quelque tumulte.

L'empereur monta sur son tribunal, et voulut voir les martyrs encore une fois; comme ils persistaient dans les mêmes sentiments, il ordonna d'élever sept croix vis-à-vis de la porte de la ville. Il revint encore à Hipparque pour l'exhorter à obéir. Ce vénérable vieillard, portant sa main sur sa tête chauve, lui dit : « Comme il n'est pas possible, selon le cours de la nature, que ma tête soit de nouveau couverte de cheveux, il ne l'est pas non plus que je change de résolution pour vous obéir.» L'empereur, lui ayant fait attacher sur la tête avec des clous une peau de chèvre, lui dit en le raillant : « Voilà ta tête chauve couverte de cheveux, sacrifie donc puisque tu l'as promis à cette condition. » Les martyrs ayant été crucifiés, il vint de la ville plusieurs dames qui obtinrent des gardes par argent la liberté d'essuyer le visage des soldats de Jésus-Christ, et de ramasser leur sang avec des éponges et des linges. Hipparque mourut sur la croix en peu de temps. Jacques, Romain et Lollien vécurent jusqu'au lendemain : les bourreaux les poignardèrent sur leurs croix. On détacha Philothée, Habide et Paragrus, tandis qu'ils vivaient encore. L'empereur leur fit enfoncer des clous dans la tête, et l'ordre fut exécuté avec tant de cruauté qu'ils

eurent le visage tout couvert de leur cervelle. Maximien commanda encore de jeter leurs corps dans l'Euphrate; mais un chrétien riche, nommé Bassus, engagea secrètement les gardes à les lui remettre pour une somme de sept cents deniers, et il les enterra pendant la nuit dans une ferme qu'il avait à la campagne. L'auteur de leurs Actes était présent lorsqu'ils donnèrent leur bénédiction à leurs concitoyens.

S. EUSÈBE,

PRÊTRE, MARTYR.

(14 août.)

Eusèbe était un prêtre qui possédait dans un degré éminent l'esprit de prière et toutes les vertus apostoliques. Il versa son sang pour la foi sous le règne de Dioclétien et de Maximien, mais avant que ces princes eussent publié de nouveaux édits contre les chrétiens. Les uns placent son martyre à Rome et les autres en Palestine.

Quoi qu'il en soit, l'empereur Maximien était sur les lieux. Maxence, président de la province, informa contre Eusèbe, qui se distinguait entre tous les fidèles par son zèle à invoquer et à prêcher Jésus-Christ. Animé par les cris des idolâtres, il lui dit : « Sacrifiez aux dieux de bonne volonté, ou je saurai vous y contraindre. — Il est écrit dans une loi plus sacrée : *Vous adorerez le Seigneur votre Dieu et vous le servirez seul.* — Choisissez de sacrifier ou de souffrir les tourments les plus cruels. — Il est

contraire à la raison d'adorer des pierres, qui de toutes les choses sont la plus vile et la plus fragile. —Les chrétiens sont une étrange espèce d'hommes; la mort leur paraît préférable à la vie. — Il serait impie de mépriser la lumière pour les ténèbres. — Les voies de douceur ne servent qu'à vous rendre plus opiniâtre. Je vous déclare donc que si vous ne sacrifiez vous serez brûlé vif. — Vos menaces ne m'étonnent point; l'éclat de ma couronne se mesurera sur la cruauté des tourments que j'endurerai.» Alors Maxence le fit étendre sur le chevalet, où il eut les côtés déchirés avec les ongles de fer. Pendant cette torture Eusèbe répétait souvent ces paroles: « Sauvez-moi, Seigneur Jésus; soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes toujours à vous.» Cette constance étonna le juge. Il fit ôter le saint de dessus le chevalet et lui dit: « Connaissez-vous le décret du sénat, par lequel il est ordonné à tous les sujets de l'empire de sacrifier aux dieux? Les ordres de Dieu, répondit Eusèbe, doivent l'emporter sur ceux des hommes.» Maxence, outré de fureur, ordonna de mener le saint au bûcher pour être brûlé vif.

Eusèbe suivit tranquillement les exécuteurs. Sa constance et la joie peinte sur son visage frappèrent d'étonnement le juge et les assistants. Maxence même le rappela en lui disant: « Pourquoi courir à la mort que vous pouvez éviter? Je ne peux concevoir votre opiniâtreté; changez donc de sentiment. S'il est vrai, répondit Eusèbe, que l'empereur m'ordonne d'adorer un métal insensible, au mépris du vrai Dieu, qu'on me fasse paraître devant lui.» Il parlait ainsi parceque les empereurs

n'avaient point publié de nouveaux édits contre le christianisme. Maxence ordonna aux gardes de le remettre en prison jusqu'au lendemain. Etant ensuite allé trouver le prince, il lui dit : « Seigneur, on m'a présenté un homme séditieux qui ne veut point obéir aux lois ; il a même osé devant moi nier le pouvoir des dieux ; il refuse de leur offrir des sacrifices et d'adorer votre nom. Qu'on me l'amène, répondit l'empereur. Si vous le voyez, reprit quelqu'un qui avait été témoin de ce qui s'était passé devant le tribunal du juge, vous serez touché de ses discours. Est-ce cet homme, répliqua l'empereur, qui pourra me faire changer? Non seulement, dit Maxence, il vous fera changer, mais il opérera encore le même effet sur l'esprit de tout le peuple. Vous ne pourrez le voir sans vous sentir fortement ému et porté à l'imiter. » L'empereur voulut cependant qu'on le lui amenât.

Lorsque Eusèbe parut tous les assistants furent singulièrement frappés d'un certain éclat que l'on remarquait sur son visage, d'un aimable mélange de joie, de douceur et de courage qui brillait dans ses yeux, de la beauté de sa chevelure et de tout son extérieur, qui dans un âge vénérable semblait respirer un air de vertu plus qu'humain. L'empereur l'ayant regardé fixément sembla remarquer en lui quelque chose de divin, et lui parla de la sorte : « Vieillard, pourquoi paraissez-vous devant moi ? Parlez et ne craignez rien. » Et comme Eusèbe gardait le silence il ajouta : « Parlez, encore une fois, et répondez aux questions que je vous fais. Je désire vous sauver la vie. Si j'espère, répondit le saint, être sauvé par un homme, je ne dois plus attendre le

salut que Dieu m'a promis. Quoique vous surpassiez les autres hommes en dignité et en pouvoir, vous n'êtes pas moins mortel qu'eux. Je ne craindrai point de répéter devant vous ce que j'ai déjà déclaré : je suis chrétien, et en cette qualité je ne puis adorer du bois et des pierres. Je suis résolu d'obéir au vrai Dieu, que je connais et dont j'ai éprouvé tant de fois la bonté. Quel mal y a-t-il, dit l'empereur au président, que cet homme adore le Dieu dont il parle, comme supérieur à tous les autres. Invincible empereur, reprit Maxence, ne vous en laissez point imposer; ce qu'il appelle Dieu n'est pas ce que vous pensez : il entend un Jésus, que je ne connais point et qui n'a jamais été connu de nos ancêtres. Allez, dit l'empereur, jugez-le selon les règles de l'équité, et conformément aux lois. Pour moi, je ne veux pas être juge en cette affaire. »

Maximien était d'un caractère naturellement féroce; cependant le courage et la vertu modeste d'Eusèbe le pénétrèrent pour lui de vénération. Il désirait le sauver; mais, semblable à Pilate, il ne voulait se donner aucune peine, et il craignait de déplaire à ceux qu'il méprisait en d'autres occasions. C'est ainsi que les hommes mondains et corrompus, qui ne connaissent ni frein ni retenue dans le vice, montrent la plus coupable indifférence pour la pratique de la vertu.

Maxence s'étant retiré s'assit sur son tribunal et ordonna à Eusèbe de sacrifier aux dieux. « Je ne sacrifierai point, répondit le saint, à des êtres qui ne peuvent ni voir ni entendre. — Sacrifiez ou je vous condamnerai au feu; celui que vous craignez ne sera point capable de vous en délivrer. — Le feu

ni le glaive ne me feront point changer. Mettez mon corps en pièces; traitez-le comme il vous plaira; mon ame, qui est à Dieu, ne recevra aucun dommage de vos tourments. Je n'abandonnerai point la loi sainte à laquelle je suis attaché dès l'enfance. » Le juge désespérant de le vaincre le condamna à être décapité. Lorsque Eusèbe eut entendu prononcer la sentence il dit : « Seigneur Jésus, je rends grâces à votre bonté, et je loue votre puissance de ce qu'en mettant ma fidélité à l'épreuve vous me traitez comme un de vos disciples. » Il entendit en même temps une voix du ciel qui lui disait : « Si vous n'aviez été trouvé digne de souffrir vous n'auriez pu être admis dans la cour du roi céleste ni vous asseoir au milieu des justes. » Etant arrivé au lieu de l'exécution, il se mit à genoux et eut la tête tranchée. C'est ce S. Eusèbe qui est nommé en ce jour dans les anciens martyrologes qui portent le nom de S. Jérôme.

Les martyrs par leur douceur et leur constance vainquirent les plus cruels tyrans et les plus redoutables puissances du monde. Ils inspirèrent une vénération secrète à ceux qui les tourmentaient, et dont la malice opiniâtre rendait les cœurs impénétrables aux rayons de la lumière et de la vérité. Tel est l'aimable pouvoir de la vertu; telle est la paix qu'elle procure; tels sont les triomphes qu'elle mérite, au sein même des persécutions.

TRAITS DÉTACHÉS.

—

SAINTE CÉCILE, VIERGE ET MARTYRE.

(22 novembre.)

Le nom de sainte Cécile a toujours été fort célèbre dans l'Eglise. Il fut inséré dans le canon de la messe dès les premiers temps du christianisme. On le lit aussi dans les sacramentaires et les calendriers les plus anciens. Les mêmes monuments font également mention des SS. Valérien, Tiburce et Maxime, qui souffrirent le martyre avec la servante de Dieu.

Sainte Cécile était Romaine et issue d'une famille noble. Elle fut élevée dans les principes de la religion chrétienne, et elle en remplit toujours les devoirs avec la plus parfaite fidélité. Elle fit vœu dans sa jeunesse de rester vierge toute sa vie, mais ses parents l'obligèrent à entrer dans l'état de mariage. Celui qu'on lui donna pour époux était un jeune seigneur nommé Valérien. Elle sut le gagner à Jésus-Christ en le faisant renoncer à l'idolâtrie. Peu de temps après elle convertit aussi Tiburce, son beau-frère, et un officier nommé Maxime. Valérien, Tiburce et Maxime furent arrêtés comme chrétiens et condamnés à mort. Cécile remporta la couronne du martyre quelques jours après.

Nous apprenons des Actes de sainte Cécile qu'en

chantant les louanges du Seigneur elle joignait souvent la musique instrumentale à la musique vocale : c'est pour cela que les musiciens ont choisi cette sainte patronne. Il est certain qu'on peut faire servir la musique au culte divin ; les psaumes et les cantiques répandus dans les livres saints, la pratique des Juifs, celle des chrétiens, ne permettent pas d'en douter. Par là nous pouvons nous associer aux esprits célestes, dont les chants ineffables exprimeront éternellement l'adoration, l'amour et la reconnaissance. La joie spirituelle de nos cœurs se manifeste par la musique, qui d'ailleurs peut nous exciter à la dévotion quand nous éprouvons les sentiments exprimés par les sons ou les paroles. Si nous sommes obligés de consacrer à Dieu nos voix, nos organes, nos facultés, les créatures qui servent à nos usages, comment ne les emploierions-nous pas à exalter les perfections de la Divinité? Comment ne seraient-ils pas quelquefois un moyen de faire connaître extérieurement les affections de notre ame? S. Chrysostome décrit avec son élégance ordinaire les bons effets que produit la musique sacrée, et montre qu'une psalmodie dévote est très efficace pour allumer dans l'ame le feu de l'amour divin. Elle a, dit S. Augustin, la vertu d'exciter les pieuses affections et d'échauffer le cœur par la divine charité. Le saint docteur rapporte qu'après sa conversion il ne pouvait entendre chanter à l'église que des larmes pleines de douceur ne coulassent de ses yeux en abondance; mais il déplore en même temps le danger qu'il y a de se livrer trop au plaisir de l'harmonie, et il avoue en gémissant qu'il lui était arrivé quelquefois d'être

plus touché de la musique que de ce qui était chanté. S. Charles Borromée dans sa jeunesse n'avait d'autre délassement que la musique; mais c'était une musique grave, et qui avait rapport à celle de l'Église. Il faut que ceux qui cultivent cet art pour s'amuser prennent garde d'y donner trop de temps, et on doit éviter de l'enseigner aux enfants dès la première jeunesse. C'est que la musique enchante les sens, dissipe l'esprit et le rend incapable d'occupations sérieuses. Quant à celle qui est molle, efféminée, on doit la fuir avec horreur : elle est le poison de la vertu, la corruption des ames.

S. CASTE ET S. ÉMILE, MARTYRS.

(22 mai.)

Ces deux saints tombèrent d'abord dans la persécution, mais ils se relevèrent bientôt de leur chute. « S'ils furent vaincus dans le premier combat, dit S. Cyprien, ils triomphèrent dans le second; après avoir cédé aux flammes ils obligèrent les flammes à leur céder. Ils se servirent pour vaincre des armes mêmes que leur ennemi avait employées pour les terrasser. Ils demandaient pardon de leur faiblesse moins par leurs larmes qu'en montrant les plaies qu'ils avaient reçues. La voix des blessures dont on les voyait couverts était plus efficace pour l'obtenir que les plaintes qu'ils faisaient entendre à l'occasion de leur malheur. » S. Augustin dit dans un sermon, qu'il prêcha le jour de leur fête, qu'ils étaient tombés comme S. Pierre pour avoir présumé de leurs forces. « Dieu leur fit voir ce qu'ils

étaient et ce qu'il est; il les confondit lorsqu'ils furent présomptueux; il les rappela lorsque leur foi se fut ranimée; il les soutint lorsqu'ils eurent reconnu leur faiblesse; il les assista dans le combat, et les couronna après la victoire.» Ces saints martyrs souffrirent en Afrique, et l'on croit que ce fut en 250, sous l'empereur Dèce.

S. JUSTIN, MARTYR EN PARISIS.

(1er août.)

S. Justin, né à Auxerre, fut élevé dans les plus parfaites maximes de la piété chrétienne. Son frère aîné ayant été fait captif et conduit à Amiens, il accompagna son père dans cette ville, quoiqu'il fût encore enfant. Le but du père était de racheter son fils. Après avoir obtenu ce qu'il demandait ils se hâtèrent tous de sortir d'Amiens, où la persécution contre les chrétiens commençait à être fort violente. Comme ils avaient été reconnus, les infidèles les firent poursuivre; mais les soldats ne les atteignirent que quand ils furent arrivés au bourg de Louvres près de Paris. Justin se présenta pour leur répondre, et fit cacher son père avec son frère. Les soldats voulurent inutilement savoir de lui le lieu où s'étaient retirés ceux qu'ils cherchaient principalement. Irrités de sa constance à leur refuser les éclaircissements qu'ils demandaient, ils lui coupèrent la tête. Son corps fut enterré à Louvres.

S. MARIN ET S. ASTÈRE OU ASTYRE, MARTYRS.

(3 mars.)

Il y avait à Césarée en Palestine, vers l'an 272, un officier nommé Marin, aussi distingué par sa grande probité que par ses richesses. Son rang étant venu pour demander une place de centurion qui vaquait, il se présenta un compétiteur, qui dit au gouverneur, nommé Achée, que les lois romaines défendaient d'élever Marin à ce grade, parce-qu'il était chrétien. Le gouverneur fit aussitôt venir le saint, qui confessa généreusement sa foi. Il ne lui donna que trois heures pour délibérer sur le parti qu'il aurait à prendre ; en sorte que, ce temps expiré, il devait mourir ou abjurer sa religion. Théoctène, évêque du lieu, n'eut pas plus tôt appris ce qui se passait qu'il accourut pour joindre Marin au sortir du prétoire ; il l'aborda, le prit par la main et le conduisit à l'église ; là il lui demanda, en lui montrant son épée et le livre des évangiles, lequel des deux il choisissait. Le martyr, sans hésiter, étendit la main vers le livre et le prit sur-le-champ. « Attachez-vous donc à Dieu, dit l'évêque ; il vous fortifiera par sa grâce et vous mettra en possession de ce que vous venez de choisir. Allez en paix. » Marin ayant été cité devant le tribunal du juge pour déclarer sa dernière résolution y comparut avec fermeté, et ne démentit point sa foi ; elle avait même acquis un nouveau degré de force et de vivacité. Le magistrat le condamna à avoir la tête tranchée, ce qui fut exécuté dans le moment.

Parmi les témoins de son martyre était un séna-

teur romain, nommé Astère ou Astyre, qui était fort considéré des empereurs et très connu par sa naissance et ses richesses. Quoiqu'il fût magnifiquement vêtu, il ne laissa pas de charger le corps ensanglanté sur ses épaules, et de l'emporter à la vue du peuple ; il l'enveloppa ensuite dans une étoffe très précieuse, et l'enterra avec toute la décence convenable. Rufin dit qu'Astère fut décapité pour cette action, et il est honoré dans le martyrologe romain avec la qualité de martyr.

QUATRIÈME SIÈCLE DE L'ÉGLISE.

—

ABRÉGÉ HISTORIQUE DES ÉVÉNEMENTS LES PLUS REMARQUABLES ARRIVÉS DANS LE TROISIÈME SIÈCLE.

Vers l'an 303 de Jésus-Christ commença la dixième persécution ; elle fut la dernière, mais elle fut aussi la plus longue et la plus cruelle de toutes. On exerça contre les chrétiens des cruautés jusque alors inouïes. Les uns furent pendus la tête en bas et étouffés par un feu lent, ou rôtis sur des grils ; d'autres tenaillés et déchirés avec des morceaux de pots cassés ; à d'autres on enfonçait des roseaux pointus sous les ongles et l'on versait sur eux du plomb fondu. Dans la Phrygie une ville entière, dont tous les habitants étaient chrétiens, fut investie par les soldats, qui y mirent le feu : les hommes, les femmes, les enfants, tous moururent dans les flammes en invoquant le nom de Jésus-Christ. « Toute la terre, dit un auteur contemporain, fut inondée de sang depuis l'orient jusqu'à l'occident. »

Ce fut par le palais même des empereurs que commença la persécution. Plusieurs des premiers de la cour étaient chrétiens : on voulut les obliger de sacrifier aux idoles ; mais ils aimèrent mieux perdre leurs dignités, leurs biens, leur liberté et souffrir les plus cruelles tortures que de manquer de fidélité à leur Dieu. On vit la légion thébaine, animée par S. Maurice, son chef, mettre bas les

armes et se laisser égorger tout entière au nombre de six mille hommes.

Cette horrible persécution fut le dernier effort que les démons firent pour éteindre le christianisme; mais au lieu de l'éteindre elle acheva de l'établir. L'Église lassa les persécuteurs par sa patience. Les tyrans qui avaient prétendu l'anéantir désespérèrent de la vaincre, et plusieurs d'entre eux expirèrent avec la douleur de voir assis sur le trône des césars un prince qui allait arborer l'étendard de la croix au Capitole, et consacrer toute sa puissance à la ruine de l'idolâtrie.

Il est étonnant sans doute qu'au milieu de tant et de si cruelles persécutions la religion chrétienne ait pu se soutenir, se répandre de plus en plus et changer enfin la face de l'univers ; il faut convenir que rien ne prouve mieux qu'elle est l'œuvre de la droite du Très-Haut. Le principal moyen dont Dieu se servit pour opérer ces effets merveilleux fut la vie sainte des premiers chrétiens, le spectacle de leur innocence, de leur détachement, de leur héroïque charité. Les miracles qui suivaient leurs paroles frappaient tous les regards, et convainquaient les plus obstinés. Il n'y avait point de chrétien qui ne forçât les démons de confesser en présence des païens même la vérité du christianisme. Mais ce qui étonnait davantage c'était la constance invincible et la patience extraordinaire avec laquelle ces généreux défenseurs de la foi enduraient les plus cruels tourments. Il n'était pas rare de voir les saints martyrs prêcher Jésus-Christ jusque sur l'échafaud, convertir leurs gardes, les spectateurs de leur mort, quelquefois même les juges et les bourreaux.

Ainsi plus on en égorgeait, plus il s'en reproduisait : le sang des martyrs était une semence féconde d'où sortaient sans cesse une multitude de nouveaux chrétiens.

L'Église eut non seulement des persécutions à essuyer pendant les trois premiers siècles; mais il lui fallut encore combattre contre l'hérésie. Le démon en suscita plusieurs pour essayer de séduire par l'erreur ceux qu'il n'avait pu abattre par les tourments. Les principaux hérésiarques furent : 1° Simon le magicien, qui se déclara l'ennemi des chrétiens pour n'avoir pu engager l'apôtre S. Pierre à lui vendre à prix d'argent le pouvoir de donner le Saint-Esprit ; 2° Montan, qui par un zèle outré voulait qu'on se présentât de soi-même au martyre et défendait d'admettre les pécheurs à la pénitence. Le célèbre Tertullien eut le malheur de se laisser séduire par les montanistes; 3° Manès, chef des manichéens, qui distinguait deux divinités, l'une bonne, l'autre mauvaise. Il proscrivait l'aumône, les sacrements, le cultes des saintes images; il défendait de croire que Jésus-Christ se fût incarné. Il ajoutait à cette doctrine impie une foule d'extravagances et d'abominations dont ses confidents seuls avaient le secret.

Pour confondre les hérétiques Dieu suscita dans chaque siècle de savants docteurs, qui foudroyèrent l'erreur à mesure qu'elle se montrait, et dont plusieurs scellèrent de leur sang les vérités qu'ils avaient défendues par leurs écrits. Tels furent dans les trois premiers siècles Clément d'Alexandrie, S. Justin, S. Irénée, S. Cyprien, Tertullien, Origène, etc.

Après trois siècles de persécutions Dieu rendit

enfin la paix à son Église par la conversion de l'empereur Constantin au christianisme. Lorsque Dieu eut assez fait connaître que l'établissement de l'Église était son ouvrage, et que toutes les puissances de la terre et de l'enfer ne pouvaient rien contre elle, il y appela les empereurs, et fit du grand Constantin le disciple et le protecteur de la religion.

La couronne impériale était disputée à ce prince par le tyran Maxence, qui s'était rendu maître de Rome. Constantin s'approcha de cette ville pour le combattre ; et cependant, déjà prévenu en faveur de la foi des chrétiens, il conjurait leur Dieu de se faire connaître à lui. Comme son cœur était droit, il fut exaucé. Un jour qu'il marchait à la tête de ses troupes, par un temps calme et serein, il aperçut dans le ciel une croix éclatante, au milieu de laquelle était tracés ces mots : *Par ce signe vous serez victorieux.* Toute l'armée vit ce prodige aussi bien que le prince. Encouragé par cette vision céleste, il attaqua son ennemi, qui prit la fuite et fut noyé dans le Tibre. Rome aussitôt ouvrit ses portes à Constantin, et dès lors celui-ci fit profession publique du christianisme.

Ce prince après sa conversion s'appliqua à remédier à tous les maux qu'avaient faits les empereurs précédents; il rappela les exilés, il fit rendre aux chrétiens leurs églises, il en fit bâtir de nouvelles et les décora magnifiquement. Il traita avec toutes sortes d'honneurs les ministres de la religion et surtout les souverains pontifes, qui jusque alors avaient été persécutés d'une manière particulière et dont plus de trente avaient donné leur vie pour Jésus-Christ.

Les chrétiens considéraient avec étonnement et actions de grâces ces merveilles de la puissance divine. La vraie religion paraissait vénérable aux idolâtres même lorsqu'ils voyaient l'empereur en pratiquer tous les devoirs. Son exemple en attira un grand nombre au christianisme. A son entrée dans Rome il voulut que la croix qui avait été le gage de sa victoire fût le plus bel ornement de son triomphe : elle parut sur le haut de sa couronne, et fut arborée jusque sur le Capitole comme pour annoncer à l'univers le triomphe d'un Dieu crucifié.

Si l'Église eut à se réjouir de la paix qui lui avait été rendue, elle eut bientôt à gémir sur le relâchement des chrétiens. Dans la foule innombrable des païens qui à l'exemple de Constantin embrassèrent la foi il était difficile qu'il ne s'en trouvât beaucoup qui ne le fissent par des vues purement humaines. Plusieurs même des anciens chrétiens se relâchèrent par un effet du repos et de la tranquillité dont ils jouissaient. Dans de telles conjonctures il était de la sagesse et de la bonté de Dieu de fournir à ses fidèles serviteurs un moyen de conserver leur ancienne ferveur, et de perpétuer dans son Église la pratique de toutes les vertus. C'est ce qu'il fit en commençant à peupler les déserts d'une multitude de solitaires dont la vie ressemblait à celle des anges.

S. Antoine fut l'auteur de cette nouvelle institution. Sa vie sainte et le don des miracles que Dieu lui accorda lui attirèrent bientôt un grand nombre de disciples, pour lesquels il fallut bâtir plusieurs monastères. Formés par un tel maître, les solitaires devinrent pour le monde entier un spec-

tacle non moins admirable que n'avait été celui des martyrs.

La vie des solitaires avait pour objet l'observation des conseils évangéliques, c'est à dire de la pauvreté, de l'obéissance et de la chasteté parfaite. Pour y parvenir ils employaient quatre moyens principaux : la solitude, le travail, le jeûne et la prière.

Les déserts où ils s'enfonçaient étaient des lieux non seulement inhabités, mais inhabitables, des plaines arides, des rochers stériles ; ils y bâtissaient de pauvres cellules de bois ou de roseaux. Leur travail était continuel ; il consistait à faire des nattes ou des corbeilles de jonc, qu'ils vendaient et dont ils donnaient le prix aux pauvres. Ils jeûnaient toute l'année excepté le dimanche et le temps pascal ; et ce régime austère loin de les affaiblir fortifiait leur santé, et les faisait parvenir pour la plupart à une extrême vieillesse. Ils se rassemblaient deux fois par jour pour prier en commun ; à chaque fois ils récitaient douze psaumes suivis d'une lecture de l'Écriture sainte. Le reste du jour ils priaient en travaillant, enfermés dans leurs cellules. Enfin ils obéissaient tous comme des enfants à leurs supérieurs.

Ces communautés étaient très nombreuses ; quelquefois elles allaient à plusieurs milliers de religieux réunis sous la conduite d'un seul abbé. De la Thébaïde, où elles avaient pris naissance, elles se répandirent bientôt dans la Palestine, dans la Syrie, dans la Grèce et dans tout l'Orient.

Tels sont les fruits de vertu qu'a produits l'Évangile. l'Église n'a pas été moins riche en exemples

qu'en préceptes, et sa doctrine a paru sainte en produisant une infinité de saints.

Lorsqu'elle eut triomphé des persécuteurs le démon, voyant ses idoles renversées, forma contre elle de nouvelles attaques. Il essaya de la troubler par un grand nombre de schismes et d'hérésies, qui ne cessèrent de la déchirer pendant plus de quatre cents ans ; mais en lui livrant de nouveaux combats il lui fournit la matière de nouveaux triomphes.

L'auteur de la plus dangereuse hérésie fut Arius, prêtre d'Alexandrie ; il attaqua la divinité de Jésus-Christ et avança que le Fils de Dieu n'était pas égal à son Père. Cette doctrine inconnue jusque alors causa un grand scandale; on la repoussa avec horreur; on cria à l'impiété, au blasphème. Arius néanmoins trouva des partisans.

L'empereur, averti des progrès de la nouvelle hérésie, résolut par le conseil des évêques d'assembler un concile œcuménique. Bientôt les évêques se trouvèrent réunis à Nicée au nombre de trois cent dix-huit, présidés par Osius, évêque de Cordoue, légat du pape S. Sylvestre. Jamais assemblée ne fut plus vénérable : plusieurs de ceux qui la composaient étaient des saints illustres et portaient encore les cicatrices des plaies qu'ils avaient reçues pour la foi dans la dernière persécution.

Le jour de la séance publique étant arrivé, tous les évêques se rendirent dans une grande salle, où Constantin entra lui-même le dernier, en donnant les plus grandes marques de respect pour cette auguste assemblée. On fit paraître Arius, qui osa avancer et soutenir ses blasphèmes en présence du concile ; tous les pères en eurent horreur et se bou-

chèrent les oreilles. D'après le témoignage de l'Écriture et de la tradition, il fut déclaré que Jésus-Christ est égal à son Père, vrai Dieu lui-même, et qu'il a une même substance, une même nature avec lui. Ce dogme fut exprimé par le mot *consubstantiel*, qui devint la marque distinctive des catholiques. On dressa ensuite la profession de foi solennelle si connue sous le nom de Symbole de Nicée. Les évêques prononcèrent anathème contre Arius. En vertu de ce jugement l'empereur condamna cet impie et ses partisans à l'exil. Telle fut la conclusion de cette célèbre assemblée, dont la mémoire a toujours été en vénération dans l'Église.

Les ariens auraient dû sans contredit se soumettre au jugement qui condamnait leurs erreurs; mais le mensonge et l'obstination sont le caractère spécial de l'hérésie. Quand ils se virent confondus, ils eurent recours à la ruse; ils feignirent d'admettre la foi de Nicée, et obtinrent ainsi d'être rappelés de leur exil. Ensuite ils travaillèrent à prévenir l'empereur contre les évêques catholiques. L'évêque d'Alexandrie, S. Athanase, était leur plus redoutable adversaire. Ils parvinrent à le faire chasser de son Église, et y établirent à main armée un intrus, qui se signala par ses violences et ses cruautés contre les catholiques.

Constance, fils et successeur de Constantin, s'était livré aux ariens; il entreprit de les faire triompher, et dans ce dessein il assembla un concile à Rimini Tant que les évêques furent libres ils déclarèrent qu'il fallait s'en tenir à la foi de Nicée, et anathématisèrent l'arianisme; mais l'empereur, mécontent de ce décret, envoya un de ses officiers, qui par

ruses et par menaces obligea les évêques à signer une formule de foi où ne se trouvait pas le mot *consubstantiel*. Cette formule n'était point hérétique, mais elle n'exprimait pas suffisamment la foi de l'Église. Les ariens en triomphèrent, comme si par là on eût adopté leur hérésie. Mais les évêques qui avaient souscrit la formule, ayant reconnu le mauvais sens que lui donnaient les ariens, réclamèrent hautement et protestèrent de leur attachement inviolable à la foi de Nicée. D'ailleurs le pape Libère et tous les évêques répandus dans le monde chrétien s'élevèrent avec force contre ce scandale. Ainsi ni les artifices ni lès violences ne purent obscurcir la foi catholique, et la vérité prévalut sur le mensonge malgré les efforts d'un prince livré à la faction arienne et armé en sa faveur.

Ce prince est l'empereur Julien ; il suscita contre l'Église un autre genre de persécution. Il entreprit de rétablir le culte des idoles; non content d'avoir abandonné la religion chrétienne, il entreprit de la détruire. Personne n'ignore qu'il essaya, pour donner un démenti au Fils de Dieu, de rebâtir le temple de Jésusalem, et que le plus avéré comme le plus éclatant des miracles le força de renoncer à son entreprise, après qu'il eût achevé lui-même de vérifier l'oracle de Jésus-Christ en enlevant jusqu'à la dernière pierre de cet édifice.

Déconcerté sans être éclairé, Julien n'en poursuivit qu'avec plus d'ardeur son plan de persécution. Il fomentait la division entre les catholiques et les hérétiques; il dépouillait le clergé de ses biens et de ses priviléges, afin, disait-il, de lui faire prati-

quer la pauvreté évangélique. Il exigeait des chrétiens des sommes pour la réparation des temples d'idoles; il n'en admettait aucun dans aucune charge, et ne leur permettait pas même de se défendre devant les tribunaux. « Votre religion, leur disait-il par dérision, vous interdit les procès et les querelles. » Enfin il fit défense à tous les chrétiens d'enseigner les lettres et les sciences humaines, donnant pour raison qu'ils devaient demeurer dans l'ignorance et croire sans raisonner. Ce genre de persécution aurait été plus funeste à l'Église que la cruauté des Néron et des Dioclétien si Dieu n'avait renversé l'infernal projet de Julien par une mort prématurée.

Dieu, qui veille sans cesse à la conservation de son Église, suscita dans le quatrième siècle pour sa défense un grand nombre d'hommes éclairés et d'une éminente vertu : voici les noms des plus recommandables d'entre eux. Après S. Athanase, qui fut pendant une longue vie le fléau de l'arianisme et le principal rempart de la foi catholique, on compte, 1° S. Martin, évêque de Tours, qui par ses miracles encore plus que par ses prédications acheva de détruire le paganisme dans les Gaules; 2° S. Jean Chrysostome, évêque de Constantinople, célèbre par son éloquence chrétienne et par son zèle apostolique pour la réforme des abus; 3° S. Ambroise, évêque de Milan, et S. Hilaire, évêque de Poitiers, qui résistèrent avec une constance invincible aux princes protecteurs de l'hérésie, et qui empêchèrent l'arianisme de s'établir dans l'Occident; 4° S. Basile, évêque de Césarée en Cappadoce, et

S. Grégoire de Nazianze, dont les vertus et les travaux contribuèrent beaucoup à la chute de l'arianisme dans l'Orient.

Du sein de cette hérésie il s'en était élevé une autre qui attaquait la divinité du Saint-Esprit : elle avait pour chef un nommé Macédonius, qui s'était emparé du siége de Constantinople. Lorsque les ariens commencèrent à déchoir les macédoniens prirent faveur. Leur extérieur était grave et leur vie austère : sous cette apparence de piété ils s'étendirent et se firent bien des partisans. Mais l'empereur Théodose, prince également grand par sa piété et par ses exploits, opposa une digue à l'erreur. Il commença par publier une loi dans laquelle il désigna la communion avec l'Eglise romaine comme une marque sûre de catholicité. Puis pour achever de fermer la bouche aux hérétiques il invita tous les évêques d'Orient à se rendre à Constantinople. L'ouverture du concile se fit avec beaucoup de solennité. On essaya d'abord de ramener les macédoniens à la foi : mais ils le refusèrent opiniâtrément, et se retirèrent du concile, qui alors les traita comme des hérétiques déclarés. On confirma le Symbole du concile de Nicée, et l'on y ajouta les paroles qui regardent la divinité du Saint-Esprit. Théodose reçut cette décision comme sortie de la bouche de Dieu même, et fit une loi pour appuyer les décrets du concile. Quoique cette assemblée n'ait été composée que des évêques d'Orient, cependant l'approbation que le pape et les évêques d'Occident lui donnèrent ensuite fit reconnaître ce concile comme œcuménique.

Pendant le quatrième siècle un schisme funeste

déchira l'Église d'Afrique; ce fut celui des donatistes. Il ne s'agissait d'abord que de savoir si Cécilien, évêque de Carthage, avait été légitimement ordonné. Quelques évêques, ayant à leur tête l'un d'eux nommé Donat, prétendirent que son ordination n'était pas légitime. Le pape, à qui l'on porta cette affaire, prononça en faveur de Cécilien ; mais Donat et ses partisans refusèrent de se soumettre, et bientôt leur opiniâtreté dégénéra en fureur. Ils s'emparaient des églises à main armée, brisaient les autels et les vases sacrés. Leur impiété alla jusqu'à rebaptiser de force ; et quand on refusait d'y consentir on éprouvait de leur part les traitements les plus cruels.

S. Augustin, évêque d'Hippone, entreprit les plus grands travaux pour ramener les donatistes dans le sein de l'Église : il réussit à en convertir un grand nombre, mais les autres n'en devinrent que plus furieux; ils lui dressèrent des embûches, et ce grand évêque y aurait péri sans une protection spéciale de la Providence, qui le destinait à être la lumière de l'Église.

Les évêques catholiques, touchés de ces maux, proposèrent une conférence; et l'empereur Théodose-le-Jeune approuva ce parti. Tous les évêques d'Afrique, tant les donatistes que les catholiques, eurent ordre de se rendre à Carthage. On choisit de chaque côté sept évêques pour conférer ensemble au nom de tous les autres. Alors les évêques catholiques, au nombre de près de trois cents, donnèrent un exemple admirable de générosité ; ils offrirent de céder leurs siéges aux évêques donatistes, pourvu que ceux-ci voulussent bien mettre fin au schisme

et se réunir à l'Église. S. Augustin, qui avait inspiré à ses collègues cette admirable modération, fut un des sept évêques choisis par les catholiques. Tout se passa avec beaucoup d'ordre. S. Augustin, chargé de soutenir les droits de l'Église catholique, prouva avec évidence qu'il ne peut y avoir aucune raison légitime de rompre l'unité, et que les donatistes n'avaient d'autre parti à prendre pour rentrer dans la voie du salut que de rentrer dans le sein de l'Église. Les évêques schismatiques n'eurent rien de solide à opposer à la force des raisons de S. Augustin; et les peuples, qui surent jusqu'à quel point l'erreur avait été confondue dans cette célèbre conférence, ouvrirent enfin les yeux, et depuis ce temps-là ils vinrent en foule se réunir à l'Église.

S. BARLAAM,

MARTYR.

(19 novembre.)

S. Barlaam, né dans un village près d'Antioche, fut occupé dans son enfance aux travaux de la vie champêtre, mais il les sanctifiait par la pratique des vertus les plus héroïques, et se préparait ainsi à recevoir la couronne du martyre. Il n'avait d'autres connaissances que celles des maximes de l'Évangile, ce qui ne l'empêcha pas de confondre l'orgueil et la cruauté des maîtres du monde. Le zèle avec lequel il confessait le nom de Jésus-Christ le fit arrêter par les païens. Il fut renfermé dans les prisons d'Antioche, où il resta long-temps. Les prières qu'il offrait à Dieu dans la simplicité de son cœur lui at-

tirèrent les grâces les plus abondantes, et augmentèrent encore le désir qu'il avait de souffrir pour la vérité. Ayant été conduit devant le juge, celui-ci le railla sur son extérieur et sur son langage rustique, mais il fut étonné de sa grandeur d'ame et de son inébranlable constance. Il ne poussa pas un soupir et ne laissa pas échapper une seule plainte pendant la cruelle flagellation qu'on lui fit souffrir. On l'étendit ensuite sur le chevalet, où presque tous ses os furent disloqués. Au milieu de ces tourments il était si tranquille et si gai qu'on eût dit qu'il était assis à un banquet délicieux ou sur un trône. Le juge le menaça de la mort, et fit exposer à ses yeux des glaives et des haches encore tout teints du sang des martyrs. Barlaam les considéra sans effroi; sa douceur et son air composé confondirent et déconcertèrent les persécuteurs. On le remena en prison. Le juge, honteux d'avoir été vaincu par un pauvre paysan, chercha à inventer quelque nouveau genre de supplice pour venger ses dieux, qu'il croyait outragés par la constance du martyr. Il eut recours à un moyen dont le succès lui parut assuré. On tira Barlaam de sa prison, et on le plaça devant un autel où étaient des charbons allumés pour brûler l'encens destiné au sacrifice. On lui étendit la main sur le feu, après l'avoir couverte d'encens et de charbons embrasés. On imaginait que la douleur lui ferait secouer la main, et que, l'encens venant à tomber dans le feu qui était sur l'autel, on pourrait dire qu'il avait sacrifié. Le saint, auquel l'ombre seule du crime faisait horreur, et qui craignait de donner le moindre scandale, se laissa brûler la main sans vouloir la remuer. A la

vue d'un tel courage les railleries des païens se changèrent en admiration. Peu de temps après cette victoire le soldat de Jésus-Christ fut appelé dans le ciel pour y jouir de la gloire qu'il avait méritée. Sa bienheureuse mort arriva, suivant l'opinion la plus probable, durant la première persécution de Dioclétien.

S. ALBAN,

PREMIER MARTYR DE LA GRANDE-BRETAGNE.

(26 juin.)

La lumière de l'Evangile fut portée en Angleterre dès le temps des apôtres. Le nombre des chrétiens s'y accrut beaucoup par la conversion du roi Lucius, qu'on place en 180. Il paraît que la rage des persécuteurs ne pénétra point jusque dans cette île, ce qui sans doute ne contribua pas peu à y attirer les fidèles lorsqu'ils se voyaient en danger de la part des idolâtres, d'autant plus que l'Angleterre était comme un nouveau monde par rapport au reste de l'empire; mais ils ne purent se mettre à l'abri de la persécution de Dioclétien.

S. Alban fut le premier et le plus célèbre des héros chrétiens qui scellèrent leur foi de leur sang. Il naquit à Vérulam, ville qui fut depuis détruite, et sur les ruines de laquelle s'est élevée celle qui porte aujourd'hui le nom du saint. Quoiqu'il ne connût pas Jésus-Christ il était plein de bonté pour les malheureux, et leur donnait l'hospitalité. Dieu le récompensa de ces heureuses dispositions et l'amena à la connaissance de la vérité. Il cacha

dans sa maison et traita avec beaucoup d'humanité un ecclésiastique qui avait pris la fuite pour se soustraire aux recherches des persécuteurs. Il fut singulièrement édifié de sa conduite ; il admirait surtout sa ferveur, qui lui faisait passer le jour et la nuit dans la prière. Il eut envie de connaître une religion qui opérait de tels effets ; il voulut en être instruit, et il devint chrétien en fort peu de temps. Telle fut sa fidélité à correspondre à la grâce qu'il n'eut bientôt plus que du mépris pour le monde, et même pour la vie.

Cependant le bruit se répandit qu'un des prédicateurs de la religion chrétienne était caché dans la maison d'Alban. Le gouverneur y envoya des soldats pour s'assurer de la vérité du fait. L'ecclésiastique ne s'y trouva point; le saint l'avait fait évader secrètement, et avait changé d'habit avec lui afin qu'on ne le reconnût point, et qu'à la faveur de ce déguisement il pût porter à d'autres la nouvelle du salut. Les soldats se saisirent d'Alban et le conduisirent au juge, qui était alors à l'autel pour offrir un sacrifice aux idoles.

Quand le juge le vit il entra dans une grande colère sur ce qu'il s'était revêtu de l'habit de l'ecclésiastique pour prendre sa place. Lui ayant ordonné de participer au sacrifice, Alban répondit qu'en sa qualité de chrétien il ne pouvait obéir à un pareil ordre. Le juge ne se possédant plus de rage fit battre cruellement le saint confesseur ; et comme il le vit inébranlable il le condamna à être décapité. Un miracle opéré par le saint lorsqu'il allait au lieu du supplice fit tant d'impression sur le bourreau qu'il se convertit ; il jeta le glaive qu'il tenait en

main, se prosterna aux pieds d'Alban, et demanda à mourir avec lui, ou plutôt en sa place. Cette conversion subite retarda l'exécution. Il se présenta un nouveau bourreau qui coupa la tête au saint, mais il fut tout à coup miraculeusement renversé par terre et privé de la vue. Quant au premier bourreau, qui s'était déclaré chrétien, il fut aussi décapité, et mérita le bonheur d'être baptisé dans son sang.

Plusieurs de ceux qui assistèrent à l'exécution ouvrirent les yeux à la lumière de la foi. Ils s'attachèrent au prêtre qui avait converti S. Alban, et passèrent avec lui dans le pays de Galles, où ils reçurent le baptême. Mais ils furent mis en pièces par les idolâtres à cause de leur religion. Le prêtre fut lapidé à Rudburn, à trois milles de la ville de Saint-Alban. On met le martyr de S. Alban en 303, au commencement de la grande persécution de Dioclétien.

Quelques modernes ayant contesté la vérité des miracles opérés par S. Alban, nous allons rapporter ce qu'en dit M. Collier, célèbre protestant. « Les miracles de S. Alban étant attestés par des auteurs si dignes de foi, je ne vois pas pourquoi on les révoquerait en doute. Il est certain par les écrits des anciens que de leur temps il s'opérait des miracles dans l'Eglise. Il n'y aurait pas de raison à soutenir que Dieu n'a manifesté sa puissance d'une manière surnaturelle que dans le siècle des apôtres. Ceux-ci n'ayant pas converti le monde entier, pourquoi ne voudrions-nous pas convenir que Dieu aura donné aussi à ceux de ses serviteurs qui ont vécu ensuite des lettres de créance auxquelles on

ne pouvait se refuser? Pourquoi enfin rejetterait-on les miracles de S. Alban, la circonstance où il se trouvait étant assez importante pour que le ciel interposât son pouvoir d'une manière surnaturelle?»

S. ANTHIME,

ÉVÊQUE,

ET AUTRES SAINTS MARTYRS A NICOMÉDIE.

(27 avril.)

L'empereur Dioclétien, qui se défiait de la fidélité des gardes prétoriennes, et qui n'avait point d'enfant mâle, se donna un collègue dans la personne de Maximien Hercule, qu'il jugea digne de toute sa confiance, et qui s'était fait de la réputation par sa capacité dans le métier de la guerre. Ces deux princes, alarmés du péril qui menaçait l'empire de toutes parts, nommèrent chacun un césar. Dioclétien choisit Maximien Galère pour l'orient, et Maximien Hercule nomma Constance Chlore pour l'occident.

Dioclétien n'inquiéta point les chrétiens les premières années de son règne. Cela n'empêcha pas qu'il n'y en eût plusieurs de martyrisés en vertu des anciens édits, qui n'avaient point été révoqués. Pour Galère, il fit ressentir dans les provinces de sa dépendance les effets de la haine implacable qu'il leur portait. Il tâchait de faire entrer dans ses sentiments Dioclétien, qui d'abord ne se rendit pas. Ce dernier prince évitait d'en venir aux extrémités, de peur que l'effusion du sang chrétien ne troublât le

repos de l'empire. Enfin il consulta l'oracle d'Apollon à Milet. La réponse fut telle qu'un ennemi de la religion chrétienne pouvait l'attendre. Dioclétien, étant à Antioche en 302, immola quantité de victimes pour trouver dans leurs entrailles la connaissance de l'avenir. Quelques officiers chrétiens qui étaient auprès de sa personnes formèrent sur leur front le signe de la croix. Les aruspices confondus ne trouvèrent point ce qu'ils cherchaient. Ils offrirent de nouvelles victimes, sous prétexte que les dieux n'étaient point encore suffisamment apaisés. Ils ne réussirent pas plus que la première fois. Celui qui présidait à la cérémonie s'écria tout à coup qu'il y avait là des profanes qui troublaient les sacrifices; par ces *profanes* il entendait les chrétiens. L'empereur irrité ordonna sur-le-champ que tous les chrétiens qui étaient présents ainsi que tous ceux qui tenaient à la cour eussent à sacrifier aux dieux. Il envoya aussi des ordres pour faire casser les soldats qui ne sacrifieraient pas. « Alors il tira contre l'innocence l'épée qui ne devait être employée que contre le crime; et si l'on peut parler ainsi, il écrivit avec la pointe de cette épée des édits sanglants contre les chrétiens, et commanda aux juges de se servir de toute l'adresse de leur esprit pour inventer de nouveaux supplices. » C'est ainsi que s'exprime Constantin dans un édit adressé à tout l'empire.

On ouvrit la persécution le 23 de février, jour auquel les païens célébraient la fête de leur dieu Terme. Dès le matin le préfet accompagné de plusieurs officiers se rendit à l'église des chrétiens. Il en força les portes, saisit des livres de l'Écriture qu'il y trouva, et les fit brûler. Tout le reste fut

abandonné au pillage. Dioclétien et Galère voyaient d'un balcon tout ce qui se passait ; ils délibérèrent s'ils n'ordonneraient pas qu'on mît le feu à l'église, mais craignant que les flammes ne gagnassent les autres bâtiments de la ville, ils se contentèrent de la faire abattre. Le lendemain il fut ordonné d'abattre toutes les églises et de brûler nos saintes Ecritures. L'édit portait aussi qu'on appliquerait à la question les chrétiens, de quelque rang qu'ils fussent, qu'ils seraient inhabiles à posséder les charges et les dignités, que l'on recevrait toutes les actions intentées contre eux, qu'eux au contraire ne seraient point recevables à demander justice pour adultère, pour violence, pour dettes, etc. ; qu'ils seraient déchus de tous droits attachés à la qualité de sujets de l'empire.

Cet édit n'eut pas plus tôt été affiché qu'un chrétien fort considérable par sa place l'arracha et le mit en pièces. Son zèle, que Lactance condamne à juste titre comme indiscret, venait, selon Eusèbe, d'un principe divin. Ce dernier auteur ne considérait que l'intention. Le chrétien fut arrêté et condamné à diverses tortures. On l'étendit ensuite sur un gril ardent, et il montra durant son supplice une patience admirable.

Un second édit ordonna d'arrêter les évêques et de les obliger à force de tourments de sacrifier aux idoles. On croit que S. Anthime fut arrêté en cette occasion. La ville de Nicomédie fut alors inondée du sang chrétien. Galère pour engager Dioclétien à traiter les fidèles avec beaucoup plus de rigueur s'avisa d'un moyen qui décèle toute la barbarie de son caractère. Il fit mettre le feu au palais impérial

par ses créatures. Les idolâtres, comme l'avait prévu Galère, accusèrent les chrétiens d'être les auteurs de l'incendie. On les disait ligués avec quelques eunuques pour attenter à la vie des deux princes, et pour les brûler tout vifs dans leur propre palais. On mit une seconde fois le feu au palais; mais on ne découvrit point les auteurs de l'incendie parcequ'on n'informa point contre les gens de Galère. On rendit encore les chrétiens responsables de ce second incendie.

Dès lors la fureur de Dioclétien ne connut plus de bornes. Les plus affreux supplices étaient le partage de ceux qui refusaient d'adorer les idoles. Valérie, fille de l'empereur, et Prisca, sa femme, qui étaient toutes deux chrétiennes, se virent dans l'alternative de souffrir une mort cruelle ou de sacrifier. Elles eurent la lâcheté d'apostasier, mais Dieu les en punit d'une manière terrible. Leur vie ne fut plus qu'un tissu de malheurs, après quoi elles eurent publiquement la tête tranchée par l'ordre de Licinius. Les plus puissants eunuques devinrent les premières victimes de la persécution. Ils aimèrent mieux périr que de trahir leur religion. Du palais la persécution s'étendit sur l'Église de Nicomédie, dont S. Anthime était évêque; on lui trancha la tête. Il fut accompagné dans son triomphe par les prêtres et les autres ministres de son Eglise, qui moururent pour la foi avec tous ceux qui appartenaient à leur famille.

Les simples fidèles ne furent pas plus épargnés que les ecclésiastiques. Il y avait dans les temples des juges pour condamner à mort tous ceux qui refuseraient de sacrifier. On dressa des autels dans

toutes les cours de justice, et personne n'était admis à réclamer la protection des lois qu'il n'eût auparavant abjuré le christianisme. On ne souffrit point que le peuple vendît ou achetât, qu'il emportât de l'eau dans sa maison, qu'il fît moudre le blé, qu'il traitât aucune sorte d'affaires à moins qu'il n'offrît de l'encens à certaines idoles placées aux coins des rues, aux fontaines publiques, dans les marchés, etc. Mais toutes les tortures furent inutiles. On brûlait par troupes des personnes de tout âge et de tout sexe. Plusieurs furent décapités, et d'autres précipités dans la mer.

De Nicomédie la persécution passa dans toutes les provinces de l'empire. Les édits se succédaient les uns aux autres. Les gouverneurs regardaient comme une grande gloire de triompher de la constance d'un chrétien. Le sang des fidèles ruisselait de toutes parts; c'en était fait de notre religion si son origine eût été humaine. Mais Dieu, qui veillait sur son Eglise, se servît pour l'étendre des moyens mêmes que les hommes employaient pour la détruire. Ceux mêmes qui s'étaient le plus déchaînés contre elle subirent la peine que méritaient leur injustice et leur cruauté. Nous lisons dans Lactance que les auteurs des premières persécutions générales éprouvèrent aussi visiblement les effets de la colère du ciel. Ainsi, tandis que les martyrs gagnaient des couronnes immortelles, leurs ennemis souffraient dès cette vie les châtiments dus à leurs crimes.

NOTICE

SUR LA MORT DES PERSÉCUTEURS.

Il est bien glorieux pour la religion chrétienne, disait autrefois Tertullien, que le premier empereur qui a tiré le glaive contre elle ait été Néron, l'ennemi déclaré de toute vertu. Réduit au désespoir quatre ans après qu'il eût commencé à persécuter les chrétiens, c'est à dire en 64, il voulut se donner la mort; mais il n'acheva son crime qu'à l'aide d'Epaphrodite, son secrétaire. Il mourut détesté de l'empire et de tout le genre humain, à cause de ses cruautés et de ses abominations.

Domitien, qui persécuta l'Eglise en 95, fut massacré l'année suivante par ses propres domestiques. Trajan, Adrien, Tite, Antoine et Marc-Aurèle ne périrent point de mort violente, mais ils ne donnèrent point d'édits contre les chrétiens, et leur crime consista à ne point empêcher les persécutions ou à les tolérer.

Sévère, qui devint persécuteur en 202, tomba dans toutes sortes de malheurs. Il mourut de chagrin, laissant un fils qui avait voulu lui ôter la vie, et qui depuis tua son propre frère. Toute sa famille périt misérablement.

Dèce périt dans un marais en allant combattre les Goths, après un règne fort court. Gallus fut tué un an après qu'il eut allumé le feu de la persécution. Valérien, Aurélien et Maximin Ier moururent de mort violente.

Dioclétien, intimidé par la puissance et les menaces de Galère, abdiqua l'empire à Nicomédie le 1er avril 304. Maximien Hercule fit la même chose

à Milan. Le premier alla mener une vie privée en Dalmatie près de Salone (aujourd'hui Spalatro), où l'on montre encore les ruines de son palais. Maximien Hercule l'exhortant à reprendre la pourpre, il lui répondit : « Si vous aviez vu les herbes que j'ai plantées de mes mains à Salone vous ne me parleriez point de l'empire. » Cette réponse en apparence philosophique ne venait que d'un fond de lâcheté et de timidité. Dioclétien eut la douleur de voir sa femme et sa fille condamnées à mort par Licinius, et la religion chrétienne protégée par les lois en 313. Constantin et Licinius lui écrivirent une lettre menaçante dans laquelle ils l'accusaient de favoriser le parti de Maxence et de Maximin. Enfin ce malheureux prince réduit au désespoir termina par le poison une vie qui lui était à charge. C'est du moins ainsi qu'Aurélius Victor raconte sa mort. Le récit de Lactance est différent. Dioclétien, selon cet auteur, fut vivement frappé du mépris général où il était. Il éprouvait des agitations continuelles et ne voulait ni manger ni dormir; on l'entendait gémir et soupirer sans cesse. Ses yeux étaient souvent baignés de larmes de désespoir; il se roulait tantôt sur son lit, tantôt sur la terre. Il périt ainsi par la faim, la mélancolie et le chagrin. Sa mort arriva en 318.

Maximien Hercule voulut par trois fois reprendre la pourpre, et même l'arracher à Maxence, son propre fils.

Tous ses efforts ayant été inutiles, il se pendit de désespoir en 310. Maxence, Galère et Maximin Daïa périrent aussi misérablement.

Maximien Galère fut attaqué d'une horrible maladie. La pourriture et les vers se mirent à son corps. Il exhalait une odeur si infecte que ses propres domestiques ne pouvaient la supporter.

Maxence ayant été défait par Constantin tomba

dans le Tibre, et s'y noya. Maximin II, vaincu par Licinius, se vit obligé de révoquer les édits qu'il avait portés contre les chrétiens, et mourut dans des douleurs affreuses. Voici comme la chose arriva. Pendant que son armée était rangée en bataille il se tint lâchement caché dans son palais. La victoire s'étant déclarée pour Licinius, il s'enfuit à Tarse, et comme il ne trouvait aucune retraite assurée, il éprouva toutes les agitations que peut causer une vive crainte de la mort. Une plaie horrible lui couvrit en même temps tout le corps. Dans les redoublements de la douleur il se roulait par terre comme un furieux. Epuisé par de longs jeûnes, son corps n'offrait plus que la forme d'un squelette hideux. Il perdit l'usage de la vue, et les yeux lui sortirent de la tête. Il vivait cependant toujours et faisait l'aveu de ses crimes. Inutilement il appelait la mort à son secours; elle ne vint terminer ses maux que quand il eut reconnu qu'il méritait tout ce qu'il souffrait pour avoir si cruellement traité Jésus-Christ dans la personne de ses disciples. Cet auteur ajoute que les gouverneurs des provinces qui avaient servi la rage de Maximin contre les chrétiens furent tous mis à mort. Il compte Picence, Culcien, Théoctène, Urbain, Firmilien, etc.

Licinius était un prince aussi cruel qu'ignorant. Il ne savait ni lire ni écrire son nom; ennemi déclaré des gens de lettres, il en fit mettre plusieurs à mort. Il favorisa quelque temps le christianisme pour faire sa cour à Constantin, et l'on a même prétendu qu'il avait eu dessein de l'embrasser; mais à la fin il leva le masque et persécuta l'Eglise. Constantin l'ayant défait le condamna à mort en 323.

S. THÉODOTE,

ET

LES SEPT VIERGES SES COMPAGNES,

MARTYRS.

(18 mai.)

Théodote était d'Ancyre, capitale de la Galatie; il fut élevé très chrétiennement par les soins d'une vierge pieuse nommée Técuse. S'étant marié, il prit une hôtellerie et se mit à vendre du vin. Malgré les dangers que l'on trouve dans cette profession, il se montra toujours juste, tempérant et zélé pour la pratique de tous les devoirs du christianisme. Il méprisait tous les biens du monde, et faisait ses délices du jeûne et de la prière. Non seulement il assistait les pauvres dans leurs besoins, mais il portait encore les pécheurs à la pénitence. Plusieurs fois il avait encouragé les fidèles à souffrir le martyre. Il ne s'effraya point de la persécution allumée par Dioclétien, parcequ'il avait toujours vécu toute sa vie comme un homme qui se dispose à verser son sang pour Jésus-Christ.

L'édit publié à Nicomédie en 303 arriva bientôt dans la Galatie, qui avait Théoctène pour gouverneur, homme d'un caractère très cruel. La plupart des fidèles prirent la fuite; plusieurs se cachèrent dans les déserts et sur les montagnes. On dépouillait de leurs biens les plus considérables d'entre eux, après quoi on les envoyait en prison chargés de fers. On traînait dans les rues les femmes avec leurs filles; on n'épargnait pas même les petits en-

fants, dont tout le crime était d'avoir reçu le jour de parents chrétiens. Pendant les ravages de la persécution à Ancyre Théodote assistait les confesseurs prisonniers, et enterrait les corps des martyrs. Le gouverneur ayant fait offrir aux idoles toutes les denrées nécessaires à la vie avant qu'elles fussent exposées en vente, les chrétiens se voyaient réduits ou à mourir de faim, ou à participer à l'idolâtrie; ils étaient même dans l'impossibilité de faire leur offrande à l'autel. Théodote s'était heureusement pourvu d'une ample provision de blé et de vin qui n'avaient point été souillés par les cérémonies sacriléges des païens. Il les vendait au prix qu'ils lui avaient coûté. Ce fut ainsi qu'à la faveur d'une profession autorisée par les lois le cabaret de Théodote s'était changé en un asile pour les chrétiens de la ville, que sa maison était devenue un lieu de prières où l'on s'assemblait pour adorer le vrai Dieu, que les malades trouvaient chez lui une infirmerie, et les étrangers un hospice assuré.

Parmi ceux qu'on avait arrêtés pour la foi étaient sept vierges, qui dès l'enfance s'étaient exercées à la pratique de la vertu. Le gouverneur les trouvant inébranlables dans la foi, les livra à de jeunes libertins pour les outrager en mépris de leur religion, et pour leur ravir cette chasteté dont elles avaient été toujours si jalouses. Elles n'avaient pour se défendre que les prières et les larmes qu'elles offraient à Jésus-Christ. Un de ces libertins, qui surpassait les autres en impudence, saisit Técuse, la plus âgée des vierges, et la tira à part. Celle-ci fondant en pleurs se jeta à ses pieds, et lui dit : « Mon fils, que prétendez-vous faire ? Considé-

rez que nous sommes consumées de vieillesse, de jeûnes, de maladies et de tourments. J'ai plus de soixante-dix ans, et mes compagnes ne sont guère moins âgées. » Ayant ensuite ôté son voile pour lui montrer ses cheveux blancs, elle ajouta : « Peut-être avez-vous une mère de mon âge. Si cela est, qu'elle devienne notre avocat auprès de vous. Nous ne demandons que la permission de verser librement des larmes. Puisse Jésus-Christ vous récompenser si, comme je l'espère, vous nous épargnez. » Un discours si touchant éteignit le feu impur dans le cœur des jeunes libertins; ils mêlèrent même leurs larmes à celles des sept vierges, et se retirèrent en détestant l'inhumanité du juge.

Théoctène ayant appris qu'elles avaient conservé leur pureté se proposa ensuite de faire initier les sept vierges aux mystères de Diane et de Minerve, et de les établir prêtresses de ces prétendues divinités. Les païens d'Ancyre étaient dans l'usage d'aller tous les ans laver leurs images dans un étang voisin de la ville. On conduisit au même étang nos saintes pour y être également lavées. Elles se montrèrent insensibles aux flatteries et aux promesses du gouverneur; elles repoussèrent avec indignation les anciennes prêtresses qui leur présentaient la couronne et la robe blanche comme une marque du sacerdoce qu'on leur conférait. Alors Théoctène ordonna qu'on leur attachât de grosses pierres au cou et qu'on les jetât à l'endroit où l'étang avait le plus de profondeur. L'ordre ayant été exécuté, elles perdirent la vie sous les eaux.

Théodote désirait bien ardemment de trouver des moyens pour tirer de l'eau les corps des sain-

tes martyres; mais la difficulté étant d'autant plus grande que le gouverneur avait posté des gardes auprès de l'étang, il eut recours à la prière ainsi que les autres chrétiens. Le soir ils sortirent avec des faux aiguisées pour couper les cordes qui tenaient les corps saints attachés aux pierres. La nuit était fort obscure, il tombait en même temps une grosse pluie. Enfin ils virent un flambeau qui leur montrait la route qu'ils devaient tenir. Dans le même instant deux hommes vêtus d'habits éclatants leur apparurent et dirent à Théodote que son nom était écrit parmi ceux des martyrs. Cependant l'orage continuait et le tonnerre grondait horriblement; les gardes effrayés s'enfuirent dans les cabanes du voisinage. Le vent soufflait avec tant de violence que poussant l'eau vers les bords il découvrait le fond où étaient les corps des sept vierges. Théodote et ses compagnons les ayant retirés les emportèrent et les enterrèrent près de l'église des Patriarches. Les noms des saintes martyres étaient Técuse, Alexandrie, Claudie, Euphrasie, Matrone, Julitte et Phaine.

Le bruit de l'enlèvement des corps saints ne se fut pas plus tôt répandu qu'on arrêta un grand nombre de chrétiens. On accusa Théodote d'en être le principal auteur, Théoctène, devant lequel il comparut, tâcha de le gagner par des promesses et des menaces. Le saint dans sa réponse releva la grandeur, la sainteté, les miracles de Jésus-Christ, et montra en même temps l'impiété et l'extravagance de l'idolâtrie. Les païens entrèrent dans une étrange fureur. Ce n'étaient que des cris confus parmi la populace, qui demandait justice contre

l'ennemi des dieux. Théodote ayant été étendu sur le chevalet, plusieurs bourreaux, qui se relevaient tour à tour, lui déchiraient le corps avec des ongles de fer. On versa ensuite du vinaigre sur ses plaies, et on y appliqua des torches ardentes. Le martyr ayant un peu tourné la tête, le gouverneur crut qu'il cédait à la violence des tourments. « Vous vous trompez, lui répondit Théodote..... Inventez de nouveaux supplices pour voir quelle force Jésus-Christ inspire à ceux qui souffrent pour lui. Connaissez enfin que quiconque est soutenu par la grâce du Sauveur est supérieur à toute la puissance des hommes. » Le gouverneur, qui ne se possédait pas de rage, lui fit frapper la mâchoire et casser les dents avec des pierres. Il le renvoya en prison, le réservant à de nouvelles tortures. « Il est juste, disait le martyr en faisant remarquer ses plaies, d'offrir de semblables sacrifices à celui qui nous a donné l'exemple et qui a daigné s'immoler pour nous. »

Cinq jours après le gouverneur le fit reparaître devant son tribunal. On l'étendit de nouveau sur le chevalet et l'on rouvrit toutes ses plaies. On le coucha ensuite sur la terre couverte de morceaux de tuiles tout rouges de feu. Cette horrible torture ne pouvant ébranler sa constance, il souffrit une troisième fois celle du chevalet. Enfin le gouverneur le condamna à perdre la tête ; il ordonna en même temps de brûler son corps, de peur que les chrétiens ne lui donnassent la sépulture. Quand Théodote fut arrivé au lieu de l'exécution il remercia Jésus-Christ de la grâce qu'il lui avait faite, et le pria de rendre enfin la paix à son Église affligée ; puis, s'étant tourné vers les chrétiens qui l'ac-

compagnaient, il leur promit de s'intéresser pour eux auprès de Dieu. Après quoi il reçut le coup qui consomma son sacrifice.

Le prêtre Fronton apprit de témoins oculaires les différentes circonstances de la mort de nos saints martyrs; ils donnaient à Théodote le nom d'*homme de bronze*, à cause de la constance et de l'espèce d'insensibilité qu'il avait montrée dans les plus affreux tourments. Tous ces saints souffrirent en 303.

S. NICANDRE ET S. MARCIEN,

MARTYRS.

(17 juin.)

Il paraît par diverses circonstances des Actes de ces saints qu'ils souffrirent sous Dioclétien et probablement dans la Mésie, province de l'Illyrie, sous le même gouverneur qui condamna S. Jules. Quelques modernes cependant mettent leur martyre à Vénafro, présentement dans le royaume de Naples.

Nicandre et Marcien servirent quelque temps dans les armées romaines ; mais ils se retirèrent et renoncèrent à tous les avantages qu'ils pouvaient se promettre de la part du monde lorsqu'ils virent publier des édits contre le christianisme. On leur fit un crime du motif de leur retraite. Ayant été arrêtés, ils furent conduits devant Maxime, gouverneur de la province. Celui-ci leur montra l'ordre de l'empereur, qui portait que tous eussent à sacrifier aux dieux. Nicandre répondit que cet ordre ne pouvait regarder les chrétiens, auxquels il était défendu par

leur loi d'abandonner le Dieu immortel pour adorer du bois et des pierres.

Darie, femme de Nicandre, qui était présente, exhortait fortement son mari à demeurer fidèle à Jésus-Christ. Maxime l'interrompant lui dit : «Oh! la méchante femme, qui souhaite la mort de son mari ! Vous vous trompez, répondit-elle, je désire qu'il vive en Dieu, pour ne pas mourir éternellement. — Il est aisé de pénétrer votre dessein ; vous voulez être défaite de celui ci pour en épouser un autre. — Si vous avez de moi cette pensée vous n'avez qu'à me faire mettre à mort la première. » Maxime n'ayant point d'ordre pour les femmes chrétiennes, parceque l'édit de l'exécution duquel il était chargé ne regardait que l'armée, commanda qu'on la mît en prison; mais on lui rendit bientôt la liberté, et elle revint pour voir l'issue du combat où son mari était engagé.

Maxime se tournant vers Nicandre lui dit : « Je vous donne quelque temps pour délibérer, afin que vous choisissiez entre la vie et la mort. Ce délai est inutile, répondit Nicandre ; ma résolution est déjà prise, je ne désire autre chose que de me sauver.» Le juge croyant qu'il parlait de la conservation de sa vie, et conséquemment qu'il allait sacrifier aux idoles, en rendit grâce à ses dieux. Déjà même il se félicitait de sa prétendue victoire avec Suétone, l'un de ses assesseurs; mais Nicandre le détrompa bientôt, en priant le vrai Dieu de le garantir des dangers et des tentations de ce monde. « Quoi, reprit Maxime, vous paraissiez tout à l'heure vouloir vivre, et vous désirez présentement la mort ? La vie que je désire, répliqua Nicandre, est éternelle et

bien différente de celle-ci, qui ne peut avoir une longue durée. Faites ce qu'il vous plaira de mon corps, que je vous abandonne; je vous déclare que je suis chrétien. »

Le gouverneur interrogea ensuite Marcien; voyant qu'il était dans les mêmes sentiments que Nicandre, il les envoya l'un et l'autre en prison. Vingt jours après il leur fit subir un second interrogatoire. Comme il leur demandait s'ils étaient enfin résolus de se conformer aux édits des empereurs, Marcien répondit : « Tous vos efforts ne me feront jamais abandonner le vrai Dieu. Nous le voyons ici présent par la foi, et nous savons où il nous appelle. Nous vous conjurons de ne pas retarder plus longtemps notre bonheur. Hâtez-vous de nous envoyer à celui qui a été crucifié, que vous ne craignez pas de blasphémer, mais que nous honorons et que nous adorons. » Maxime leur accorda ce qu'ils demandaient, en les condamnant à perdre la tête. Il s'excusa toutefois sur la nécessité où il était d'exécuter les ordres des empereurs. Les deux martyrs le remercièrent et reconnurent qu'ils avaient été traités avec beaucoup d'humanité. Ils allèrent au lieu du supplice en louant Dieu; la joie dont ils étaient pénétrés éclatait sur leur visage.

Nicandre était suivi de sa femme et de son fils encore enfant, que Papinien, frère du saint martyr Pasicrate, portait dans ses bras. Marcien était environné de tous les parents qu'il avait dans le pays. Sa femme surtout se lamentait et fondait en larmes, mais avec des sentiments bien différents de ceux de Darie. Elle tâchait d'ébranler la constance de son mari par tout ce que la douleur pouvait lui inspirer de plus

touchant. Tantôt elle lui montrait l'enfant qui était né de leur mariage pour l'attendrir, tantôt elle le tirait par derrière afin de le retenir. Il ne put s'en débarrasser qu'en priant Zotique, chrétien zélé, de l'arrêter. Lorsqu'il fut au lieu de supplice, il l'envoya chercher et l'embrassa tendrement; puis, prenant son fils, qu'on avait aussi amené, il le baisa et dit, les yeux levés au ciel : « Seigneur, Dieu tout-puissant, prenez cet enfant sous votre protection. » Il ordonna ensuite à sa femme de se retirer, puisqu'elle n'avait pas le courage de le voir mourir.

Pour Darie, elle ne se sépara point de son mari, qu'elle exhortait elle-même à persister généreusement dans la foi. « Prenez courage, disait-elle. J'ai été dix ans privée de votre présence, et pendant ce temps-là je n'ai cessé de demander à Dieu la grâce de vous revoir. J'ai présentement cette consolation; je suis même assez heureuse que de devenir la femme d'un martyr. Rendez témoignage à Dieu et pensez aussi à me délivrer de la mort éternelle. » Son but en prononçant ces dernières paroles était de le solliciter de lui obtenir miséricorde par ses souffrances et ses prières. Le bourreau ayant bandé les yeux à Nicandre et à Marcien consomma leur sacrifice en leur coupant la tête.

SAINTE AFRE

ET SES COMPAGNES, MARTYRES.

(5 août.)

Durant la persécution allumée par Dioclétien, Maximien Hercule, collègue de ce prince, exerça

de grandes cruautés contre les chrétiens dans l'Afrique, l'Italie, la Rhétie, la Vindélicie, la Norique et la haute Pannonie, dont le gouvernement lui était échu en partage. A Augsbourg, dans la Rhétie, on arrêta une femme nommée Afre, et qu'on savait avoir été une prostituée. Gaïus était le nom du juge devant lequel on la conduisit.

Comme il était instruit de ce qu'elle avait été, il lui dit : « Sacrifiez aux dieux ; il vaut mieux vivre que de mourir dans les tourments. — J'ai été une grande pécheresse avant de connaître Dieu, mais je n'ajouterai point de nouveaux crimes à ceux que j'ai eu le malheur de commettre, en faisant ce que vous exigez de moi. — Allez au temple et sacrifiez. — Jésus-Christ est mon Dieu, je l'ai toujours devant les yeux. Sans cesse je lui confesse mes péchés, et parceque je suis indigne de lui offrir un sacrifice (1) je désire me sacrifier moi-même pour la gloire de son nom, afin que ce corps que j'ai tant de fois souillé puisse être purifié par les tourments. — Je sais que vous êtes une prostituée. Sacrifiez donc, car vous ne pouvez prétendre à l'amitié du Dieu des chrétiens. — Notre Seigneur Jésus-Christ a dit qu'il était descendu du ciel pour sauver les pécheurs. L'Évangile rapporte qu'il permit à une courtisane comme moi de lui arroser les pieds de ses larmes, et qu'il lui pardonna ses péchés ; loin de rejeter les pécheurs, il s'entretenait familièrement avec eux et mangeait à leur table. — Sacrifiez, afin d'avoir beaucoup d'amants qui puissent vous

(1) Les pécheurs, durant la pénitence canonique, ne pouvaient assister à la célébration des saints mystères. Ils priaient à la porte de l'église en dehors, pendant la messe.

enrichir. — Je renonce pour toujours à un semblable gain. J'ai jeté tous les biens que j'avais acquis de la sorte. Les pauvres d'entre nos frères n'ont point voulu les accepter, quoique je leur disse que je le leur donnais afin qu'ils priassent Dieu pour moi (1). — Jésus-Christ ne voudra point de vous. c'est en vain que vous le regardez comme votre Dieu. Une courtisane ne peut jamais être appelée chrétienne. — Je l'avoue, je ne mérite pas de porter le nom de chrétienne; mais Jésus-Christ m'a fait la grâce de m'admettre au nombre de ceux qui croient en lui. — Sacrifiez aux dieux, et je vous sauverai. — J'ai pour sauveur Jésus-Christ, qui sur la croix promit le pardon au larron qui confessa sa divinité. — Sacrifiez, ou je vous ferai fouetter en présence de vos amants. — Il n'y a que le souvenir de mes péchés qui puissent me causer de la confusion et de la douleur. — Sacrifiez, encore une fois; j'ai honte de disputer si long-temps avec une femme comme vous. Si vous n'obéissez pas je vous ferai mourir. — C'est ce que je désire, si toutefois je suis digne de sacrifier ma vie pour mon Dieu. — Si vous refusez encore de sacrifier je vais ordonner que l'on vous tourmente, puis je vous ferai brûler vive. — Que ce corps qui a été souillé par tant de crimes souffre mille tourments, il les mérite; mais mon ame restera pure, et jamais on ne me verra offrir de l'encens aux démons. » Alors le juge prononça cette sentence : « Nous ordonnons que la

(1) L'Eglise, en conséquence de l'ancienne discipline, ne voulait point recevoir, même pour les pauvres, les offrandes des pécheurs publics ou l'argent qui avait été acquis par des voies illicites.

courtisane Afre, qui s'est dite chrétienne, soit brûlée vive pour avoir refusé de sacrifier aux dieux. »

Les bourreaux s'étant aussitôt saisis d'elle la conduisirent dans une île que forme le fleuve Licus au dessous de la ville. Ils l'y dépouillèrent de ses habits et l'attachèrent à un poteau. Afre levant au ciel ses yeux baignés de larmes fit cette prière : « Jésus, Dieu tout puissant qui êtes venu sur la terre, non pour appeler les justes mais les pécheurs à la pénitence, daignez accepter mes souffrances en expiation de mes crimes ; puisse ce feu temporel me délivrer de celui qui doit brûler à jamais les corps et les ames. » Cependant on élevait un bûcher autour d'elle. Lorsqu'on y eut mis le feu elle prononça distinctement ces paroles : « Je vous rends grâces, ô Seigneur Jésus ! de ce que vous daignez me recevoir comme une hostie immolée à la gloire de votre nom ; vous qui vous êtes offert sur l'autel de la croix comme une victime d'expiation pour les péchés du monde ; vous qui, quoique innocent, avez voulu mourir pour les pécheurs, je vous offre ma vie en sacrifice, ô mon Dieu! qui vivez avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. *Amen.* » Cette prière finie, elle expira.

Cependant Digne, Eunomie et Eutropie étaient restées sur le bord de la rivière pendant l'exécution. Elles étaient toutes les trois attachées au service d'Afre : l'ayant imitée dans ses désordres, elles l'avaient suivie dans sa conversion et elles avaient reçu le baptême de la main du saint évêque Narcisse. L'exécution finie, elles passèrent dans l'île, et trouvèrent le corps de leur maîtresse tout entier. Un esclave qui était avec elles repassa la rivière à la

nage et courut chez Hilaire, mère de la sainte, pour lui donner avis de cette merveille. Cette vertueuse femme vint la nuit avec deux prêtres, enleva le corps de sa fille et le déposa dans le tombeau qu'elle avait fait construire pour elle et pour sa famille, à deux milles d'Augsbourg. Les tombeaux des anciens étaient magniquement bâtis et fort vastes. Le juge fut bientôt informé de ce qui se passait. Il envoya des soldats avec ordre de faire sacrifier Hilaire et ses servantes, ou de les brûler vives sans autre formalité, en cas qu'elles refusassent d'obéir. Les soldats employèrent d'abord les promesses et les menaces; mais voyant qu'elles étaient inutiles, ils remplirent le tombeau d'épines sèches et d'autres matières inflammables; puis y ayant renfermé les saintes femmes, ils y mirent le feu. Ce fut ainsi qu'Hilaire fut associée au bonheur de sa fille avec ses trois servantes. Leur martyre arriva le 7 août, quoiqu'on célèbre leur fête deux jours plus tôt. Sainte Afre est la principale patrone d'Augsbourg.

S. DIDYME ET SAINTE THÉODORE,

MARTYRS.

(28 avril.)

Eustratius Proculus, préfet augustal d'Alexandrie, se fit amener la vierge Théodore à son tribunal. Il commença l'interrogatoire par lui demander de quelle condition elle était. « Je suis chrétienne, répondit Théodore. — Etes-vous esclave, ou de condition libre ? — Je suis chrétienne. Jésus-Christ en venant au monde m'a affranchie; et d'ailleurs je

suis née de parents que le monde appelle libres. — Qu'on fasse venir le curateur de la ville. » Lorsqu'il fut arrivé le préfet lui demanda ce qu'il savait de Théodore. Il dit qu'il la connaissait pour être libre, et d'une très bonne famille de la ville. Le préfet adressant la parole à Théodore : « Pourquoi, étant née de parents nobles, n'êtes-vous point mariée ?— C'est pour plaire à Jésus-Christ. En se faisant homme il nous a délivrés de la corruption, et j'espère qu'il m'en préservera si je lui suis fidèle. — Les empereurs ordonnent que les vierges sacrifient aux dieux ou soient exposées dans un lieu de prostitution. — Je crois que vous n'ignorez pas que Dieu dans chaque action regarde la volonté ; si donc je persiste dans la résolution de conserver mon ame pure je ne serai point coupable de la violence qu'on pourra me faire. — Votre naissance et votre beauté m'inspirent pour vous des sentiments de compassion; mais cette compassion vous sera inutile si vous n'obéissez. Oui, j'en jure par les dieux, ou vous sacrifierez, ou vous deviendrez l'opprobre de votre famille et le rebut des honnêtes gens. »

Le préfet insista encore sur l'ordonnance des empereurs; mais la sainte fit toujours la même réponse, puis elle ajouta : « Si vous me faites couper une main, un bras, la tête, sera-ce moi qui serai coupable? Ne sera-ce pas plutôt celui qui commettra cette violence? Je suis unie à Dieu par le vœu de virginité que je lui ai fait, mon corps et mon ame lui appartiennent ; je m'abandonne entre ses mains ; il saura conserver ma foi et ma chasteté. — Rappelez-vous votre naissance, et ne couvrez pas votre famille d'un opprobre éternel. — Jésus-Christ est

la source du véritable honneur; c'est de lui que mon ame tire toute sa beauté; il sera assez puissant pour soustraire sa colombe aux griffes de l'épervier. — Que je plains votre aveuglement! Pouvez-vous mettre votre confiance dans un homme crucifié? Y a t il de la raison à croire qu'il défendra votre chasteté dans un lieu infâme? — Oui, je crois, et je crois fermement que ce Jésus qui a souffert sous Ponce Pilate me délivrera des mains de ceux qui ont conspiré ma perte, et qu'il me conservera pure et sans tache. Jugez après cela si je puis le renoncer. — Il y a long-temps que je vous écoute avec patience, mais enfin si vous persistez dans votre opiniâtreté je n'aurai pas plus d'égards pour vous que pour la dernière des esclaves. —Je vous abandonne mon corps: aussi bien en êtes-vous le maître; mais quant à mon ame, elle est au pouvoir de Dieu seul. — Qu'on lui donne deux soufflets pour la guérir de sa folie et pour lui apprendre à sacrifier aux dieux. —Par Jésus-Christ, qui est mon protecteur, je ne sacrifierai point aux démons, et je ne me résoudrai jamais à les adorer. — Faut-il que vous me forciez à faire publiquement un pareil affront à une fille de votre qualité? Vous en êtes venue au comble de la folie. — Cette sainte folie qui nous fait confesser le Dieu vivant est une vraie sagesse, et ce que vous appelez affront sera pour moi le principe d'une gloire éternelle. — A la fin je perds patience, et je vais faire exécuter l'édit. Je me rendrais moi-même coupable de désobéissance envers les empereurs si je différais plus long-temps à punir la vôtre. — Vous craignez de déplaire à un homme; comment pouvez-vous me faire un crime de ce que je crains de déplaire

au souverain maître du ciel et de la terre?—Vous n'appréhendez pas de témoigner du mépris pour les ordonnances des empereurs et d'abuser de ma patience? Eh bien! je vous donne trois jours pour penser mûrement à ce que vous avez à faire; mais ce terme expiré, si je ne vous trouve soumise, par les dieux! je vous ferai exposer dans un lieu de débauche, afin qu'aucune femme ne soit tentée de vous imiter. — Vous n'avez qu'à supposer les trois jours déjà expirés, car je ne changerai point de sentiment. Il y a un Dieu qui prendra soin de moi. Faites donc ce qu'il vous plaira. Si toutefois vous m'accordez les trois jours, j'ai une grâce à vous demander; c'est qu'on n'attente point à ma pudicité avant que vous ayez rendu votre jugement. — Cela est juste. Ainsi j'ordonne que Théodore soit gardée pendant trois jours; je veux qu'on ne lui fasse aucune violence et qu'on la traite d'une manière conforme à sa naissance.»

Les trois jours étant passés, le préfet se fit amener Théodore. Comme il vit qu'elle persistait toujours dans sa première résolution, il lui dit: « La crainte d'encourir l'indignation des empereurs m'oblige d'exécuter leurs ordres. Prenez donc le parti de sacrifier, ou je vais prononcer la sentence. Nous verrons si votre Jésus-Christ, pour lequel vous persistez dans le refus d'obéir, vous délivrera de l'infamie à laquelle vous allez être condamnée. — Que cela ne vous inquiète pas. Le Dieu qui a été jusqu'ici le gardien de ma pureté s'en rendra le protecteur contre la violence de quelques hommes perdus qui voudraient y attenter.»

La sentence ayant été prononcée, Théodore fut

conduite dans un lieu de débauche. En y entrant elle leva les yeux au ciel, et dit : « Dieu tout puissant, père de notre Seigneur Jésus-Christ, secourez votre servante et retirez-la de ce lieu infâme. Vous qui délivrâtes S. Pierre de la prison sans qu'il eût souffert aucun outrage, daignez être le protecteur et le gardien de ma chasteté, afin que tout le monde reconnaisse que je suis à vous. »

Cependant une troupe de libertins accoururent à la maison ; ils regardaient déjà cette innocente beauté comme une proie qui ne pouvait leur échapper ; mais Jésus-Christ veillait à la garde de son épouse ; il lui envoya un de ses serviteurs pour la délivrer.

Il y avait parmi les chrétiens d'Alexandrie un jeune homme plein de zèle pour la gloire de Dieu, il se nommait Didyme. Brûlant du désir de tirer la sainte du danger, il s'habilla en soldat et entra hardiment dans le lieu où elle était. Théodore le voyant approcher se sentit glacer tout le sang dans les veines. Elle fuit devant lui, et parcourt tous les coins du lieu où elle est renfermée. Didyme la joint à la fin, et lui dit : « Ne craignez rien, ma sœur, je ne suis pas ce que je vous parais, je suis votre frère en Jésus-Christ ; j'ai recours à ce déguisement pour vous arracher de ce lieu. Donnez-moi vos habits et prenez les miens. Sauvez-vous ensuite, et je resterai en votre place. » Théodore fait ce que Didyme exige d'elle ; elle s'habille en soldat, enfonce un chapeau sur ses yeux, et s'en va sans être reconnue de personne. Son libérateur lui avait recommandé de marcher les yeux baissés, sans s'arrêter. sans parler à qui que ce fût, et d'affecter la con-

tenance honteuse, et l'empressement embarrassé d'un homme qui sort de semblables lieux. Lorsqu'elle se vit hors de tout danger son ame prit son essor vers le ciel et elle témoigna sa reconnaissance au Dieu qui venait de la délivrer.

Quelque temps après un libertin entra pour assouvir sa passion. Il fut extrêmement surpris de trouver un homme au lieu d'une femme. Lorsqu'il eut entendu le récit de ce qui était arrivé il sortit et alla en instruire ses compagnons. Le juge, informé de l'affaire, envoya chercher le jeune homme, et lui demanda son nom ; celui-ci répondit qu'il s'appelait Didyme. — Qui vous a engagé à faire ce que vous avez fait ? — Dieu lui-même me l'a commandé. — Avant que je vous fasse mettre à la question déclarez où est Théodore. —Je vous jure que je n'en sais rien. Tout ce que je puis vous en dire c'est qu'elle est une véritable servante de Dieu, et qu'il l'a conservée pure et chaste pour avoir confessé son fils Jésus-Christ. — De quelle condition êtes-vous ? — Je suis chrétien, et affranchi de Jésus-Christ. — Qu'on lui donne la question deux fois plus forte qu'à l'ordinaire, pour punir l'excès de son insolence. —Je vous prie d'exécuter ponctuellement les ordres de vos maîtres par rapport à moi. —Par les dieux! tu peux t'attendre à être tourmenté comme tu le mérites, à moins que tu ne sacrifies. L'obéissance est l'unique moyen qui te reste d'obtenir grâce pour ton premier crime. —Je vous ai déjà donné des preuves que je ne crains point de souffrir pour la cause de Jésus-Christ. En agissant comme j'ai fait je me suis proposé deux choses, de sauver une vierge de l'infamie et de confesser pu-

bliquement le Dieu que j'adore. J'espère sortir victorieux de tous les tourments auxquels vous pourrez me condamner. La vue de la mort la plus cruelle ne me déterminera jamais à sacrifier aux démons. —J'ordonne qu'en punition de son audace on lui tranche la tête, et que son corps soit brûlé. —Béni soit le Dieu, père de notre Seigneur Jésus-Christ, pour n'avoir pas rejeté mes vœux, pour avoir délivré Théodore, sa servante, et pour m'avoir jugé digne d'une double couronne! » Conformément à la sentence du juge, on coupa la tête à Didyme et son corps fut brûlé. Ici finissent les Actes des saints martyrs.

S. Ambroise, qui raconte l'histoire de Théodore, dit qu'elle courut au lieu où l'on exécutait Didyme et qu'elle voulut mourir en sa place. Il fait une belle peinture de la pieuse contestation qu'il y eut entre eux. Théodore avouait à Didyme qu'elle lui était redevable de la conservation de son honneur; mais elle ajoutait qu'elle n'avait pas prétendu lui céder sa couronne. « C'est pour ma chasteté, lui disait-elle, que vous vous êtes fait ma caution, ce n'est pas pour ma vie; tant que ma virginité a été en danger, à la bonne heure que vous ayez répondu pour moi. Il n'en est pas ainsi lorsqu'on me demande la vie, je suis en état d'acquitter une pareille dette. D'ailleurs la sentence n'a été rendue qu'à cause de moi. Ma fuite a été l'occasion de votre mort. Je n'ai pas fui pour ne point mourir, mais pour n'être point déshonorée. Mon honneur ne court plus de risques. Mon corps est capable de souffrir pour Jésus-Christ. Si vous me dérobez ma couronne, vous ne m'avez pas sauvée, vous m'avez trompée. »

Théodore et Didyme obtinrent ce qu'ils désiraient ; ils furent décapités l'un et l'autre : mais Didyme remporta le premier la palme du martyre. Il est compté parmi ceux qui souffrirent sous Dioclétien à Alexandrie en 304. Ces deux saints sont nommés dans le martyrologe romain, sous le 28 avril.

SAINTE EULALIE,

VIERGE ET MARTYRE A MÉRIDA EN ESPAGNE.

(10 décembre.)

Sainte Eulalie, dont Prudence a célébré le glorieux triomphe, était de Mérida, capitale de la Lusitanie en Espagne, laquelle est beaucoup déchue de son ancienne splendeur depuis que le siége archiépiscopal qui y était a été transféré à Compostelle. Issue d'une des meilleures familles d'Espagne, elle fut élevée dans la religion chrétienne. Dès son enfance elle fit paraître une admirable douceur de caractère, une modestie rare, une tendre piété et un grand amour de l'état de virginité. Sa gravité, son éloignement de la parure et des plaisirs du monde prouvaient qu'elle avait un désir sincère de mener sur la terre une vie vraiment céleste. Elevée au dessus de toutes les choses créées, elle n'aimait rien de ce qui flatte les jeunes personnes ; sa vertu prenait chaque jour de nouveaux accroissements. Elle n'avait encore que douze ans lorsque parurent les édits de Dioclétien, par lesquels il était ordonné à tous les chrétiens de sacrifier aux dieux de l'empire. Malgré sa jeunesse elle regarda la pu-

blication de ces édits comme le signal du combat. Sa mère, inquiète de l'ardeur qu'elle montrait pour le martyre, crut devoir la mener à la campagne. Eulalie s'échappa pendant la nuit, et après beaucoup de fatigue elle arriva au point du jour à Mérida. Le juge, nommé Dacien, ne fut pas plus tôt assis sur son tribunal qu'elle vint elle-même se présenter à lui pour lui reprocher l'impiété dont il se rendait coupable en voulant faire abjurer la seule vraie religion. Dacien ordonna qu'elle fût arrêtée. Il employa d'abord les caresses, et lui représenta le tort qu'elle se ferait à elle-même et la douleur qu'elle causerait à ses parents si elle persistait dans sa désobéissance.

Ces moyens étant inutiles, il eut recours aux menaces, et après avoir fait exposer à ses yeux les instruments destinés à la tourmenter, il lui dit qu'elle ne subirait aucune torture si elle voulait prendre seulement du bout du doigt un peu de sel et d'encens. Eulalie, pour montrer qu'elle ne se laisserait pas séduire, renversa l'idole et foula aux pieds le gâteau destiné pour le sacrifice. Prudence ajoute qu'elle cracha au visage du juge. On ne pourrait excuser cette action qu'en disant que la sainte était très jeune, que la véhémence de son zèle ne lui laissait point assez de réflexion, et qu'elle agit par la crainte des piéges qu'on lui tendait. Deux bourreaux, par ordre du juge, lui déchirèrent les côtés avec des crocs de fer, et lui découvrirent tous les os. Elle appelait trophées de Jésus-Christ les plaies qu'on lui faisait. On lui appliqua ensuite des torches ardentes sur la poitrine et sur les côtés. Elle souffrit cette torture

sans se plaindre, et elle n'ouvrait la bouche que pour louer le Seigneur. Le feu ayant pris à ses cheveux épars sur son visage, elle fut étouffée par la fumée et par la flamme. La neige qui tomba en abondance couvrit son corps, qu'on avait laissé dans le *Forum* : circonstance qui prouve que notre sainte souffrit en hiver. Les chrétiens l'enterrèrent près du lieu de son martyre. On bâtit depuis en cet endroit une magnifique église, et ses reliques furent placées sous l'autel; elles y étaient dans le quatrième siècle lorsque Prudence composa son hymne en l'honneur de sainte Eulalie. Cet auteur assure qu'on venait la vénérer de toutes parts, et qu'Eulalie, placée auprès du trône de Dieu, voyait ceux qui lui adressaient des prières et leur faisait ressentir les effets de sa protection.

NOTICE SUR PRUDENCE.

Aurelius Prudentius Clemens naquit en Espagne en 348, comme il nous l'apprend lui-même. Il étudia l'éloquence sous un maître célèbre, et il apprit, suivant l'usage de son siècle, à déclamer sur toutes sortes de sujets, ainsi que l'art de donner en plaidant une tournure favorable à une mauvaise cause. Il se repentit depuis d'avoir ainsi abusé de ses talents, et de les avoir fait servir à défendre le mensonge aux dépens de la vérité. Les panégyriques d'Hélène et de Busiris par Isocrate, montrent que la coutume dont il s'agit était ancienne dans les écoles des rhéteurs. Cicéron en cite aussi plusieurs exemples.

La vie de Prudence ne fut pas toujours sans reproche. Il déplore les déréglements dans lesquels il tomba pendant sa jeunesse.

Il fut fait deux fois gouverneur de province et de ville en Espagne. Il dit qu'ensuite la bonté du prince (Théodose Ier ou Honorius) l'éleva aux plus grands honneurs, et qu'il obtint une des places les plus distinguées de la cour. L'opinion la plus probable est qu'il fut créé préfet du prétoire. Il éprouva alors de violens combats dans son ame; tantôt il se laissait entraîner par les vanités du monde, et cédait à la corruption de son propre cœur. Mais après son entière conversion Dieu fit toute sa joie; il ne trouva qu'en lui les consolations dont il avait besoin. « Vous êtes, lui disait-il, la beauté charmante pour laquelle je brûle d'un amour chaste; en vous seul je trouve le vrai et souverain bonheur. »

Prudence était encore dans la vigueur de l'âge quand il quitta le monde. Il fit un voyage à Rome

vers l'an 405. En passant par Imola il baisa le tombeau de S. Cassier, et l'arrosa de ses larmes avec une vive componction de ses péchés. Arrivé à Rome, il visita les tombeaux des martyrs, et y pria pour obtenir la guérison des maladies spirituelles de son ame. Il y passa la fête de S. Pierre et S. Paul; après quoi il retourna en Espagne où il mena depuis une vie retirée. Il employait ses moments de loisir à composer des poésies sacrées, se faisant une loi de ne traiter aucun sujet profane.

On l'a toujours regardé comme le plus savant des poètes chrétiens. Sidoine Apollinaire compare ses compositions lyriques aux odes d'Horace, qui est conjointement avec Phèdre celui de tous les poètes, même de tous les auteurs classiques qui a le plus de douceur, de délicatesse, d'élégance et de goût. Il n'y a peut-être rien de supérieur aux stances des hymnes de la fête des Innocents qui sont tirées de Prudence. Rien de plus beau que les similitudes et les autres figures qui s'y trouvent: *Salvete flores*, etc. Quoi de plus ingénieux et plus énergique que ces expressions *Palma et coronis luditis*, etc. Les hymnes, *Nox et tenebræ*, *Lux ecce surgit aurea*, etc., sont presque entièrement prises de celle du matin composée par Prudence.

Outre l'érudition qui brille dans ses livres contre Symmaque, on y découvre un génie qui sait rendre ses idées avec force, avec noblesse, avec élégance. Il faut cependant convenir qu'il n'est pas toujours semblable à lui-même, qu'il tombe quelquefois, et que sa versification n'est pas toujours correcte. Comme la langue latine avait alors dégénéré beaucoup de sa pureté, les phrases de Prudence n'ont pas toujours la tournure du siècle d'Auguste; il se permet même des fautes de quantité dans ses vers.

On remarque dans ses poèmes de vifs sentiments

de religion. Suivant Erasme il mérite par la sainteté et par l'érudition sacrée qui éclatent dans ses écrits d'avoir une place parmi les plus grands docteurs de l'Eglise.

Des auteurs ecclésiastiques et quelques hagiographes lui ont donné le titre de saint; mais on ne lit point son nom dans les martyrologes.

Les meilleures éditions des œuvres de Prudence sont celles de Veitzius, de Nic. Heinsius, de Cellarius, d'Elzevir et du père Chamillard, *ad usum Delphini*.

S. IRÉNÉE,

ÉVÊQUE DE SYRMIUM, MARTYR.

(24 mars.)

S. Irénée, évêque de Syrmium, capitale d'une partie de la Pannonie, fut arrêté durant la persécution de Dioclétien. On le conduisit devant Probus, gouverneur de la province, qui lui dit en le voyant : Les lois divines obligent tous les hommes à sacrifier aux dieux. —Le feu de l'enfer sera le partage de quiconque sacrifiera aux dieux.—L'édit des empereurs très cléments ordonne qu'on sacrifie aux dieux ou qu'on subisse la peine décernée contre les réfractaires. — Et la loi de mon Dieu veut que je subisse toutes sortes de tourments plutôt que de sacrifier aux dieux. — Ou sacrifiez, ou je vous ferai tourmenter. — Vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir puisque par là vous me rendrez participant des souffrances de mon Sauveur. » Alors le proconsul le fit étendre sur le chevalet, et pendant la torture il lui disait : « Eh bien ! Irénée, que dites-vous présentement ? Enfin sacrifierez-vous ? » Irénée répondit : « Je sacrifie à mon Dieu, en confessant son saint nom, et c'est ainsi que je lui ai toujours sacrifié. »

Cependant toute la famille du saint martyr était plongée dans la plus vive douleur ; on voyait autour de lui sa mère, sa femme et ses enfants ; car ce saint homme était marié lorsqu'il fut élevé à l'épiscopat ; mais il garda la continence après son ordination, conformément aux canons de l'Eglise. Ses

enfants lui embrassaient les pieds en criant : « O le plus chéri des pères ! ayez pitié de vous et de nous. » Sa femme toute en pleurs se jetait à son cou et le serrait tendrement. « Conservez-vous, disait-elle, et pour moi et pour les gages innocents de notre amour. » Sa mère d'une voix entrecoupée de sanglots poussait des cris lugubres, que ses domestiques, ses voisins et ses amis accompagnaient des leurs, de manière qu'autour du chevalet où le saint était tourmenté on n'entendait que plaintes, que gémissements, que lamentations. A tous ces violents assauts Irénée opposait ces paroles du Sauveur : *Si quelqu'un me renonce devant les hommes je le renoncerai en présence de mon Père, qui est dans le ciel.* Il ne fit pas d'autre réponse à des sollicitations si pressantes ; élevant son ame au dessus des sentiments de la nature, il ne considérait que le spectateur invisible de ses combats, et n'envisageait que la couronne de gloire qui l'attendait, et qui semblait lui dire : Venez, hâtez-vous de me posséder. « Quoi ! reprit le gouverneur, seriez-vous insensible à tant de marques d'affection et de tendresse? Verrez-vous tant de larmes répandues pour vous sans en être touché? Il n'est point indigne d'un grand courage de se laisser attendrir. Sacrifiez et ne vous perdez pas à la fleur de votre âge. — C'est pour ne pas me perdre, répondit Irénée, que je refuse de sacrifier. » Il fut envoyé en prison, où il souffrit diverses tortures.

Quelques jours après le saint fut reconduit devant le proconsul, qui le pressa encore de sacrifier ; il lui demanda ensuite s'il était marié, s'il avait des enfants. Irénée réponditnégativement à ces ques-

tions. « Mais, reprit Probus, qui étaient donc tous ces gens que votre sort affligeait si vivement à la première audience ? — Notre Seigneur Jésus-Christ a dit : *Celui qui aime son père ou sa mère, sa femme ou ses enfants, ses frères ou ses proches plus que moi n'est pas digne de moi ;* ainsi, quand je lève les yeux vers le Dieu que j'adore et que je pense à la félicité qu'il a promise à ses fidèles serviteurs, j'oublie que je suis père, mari, fils et ami. — Mais vous n'en êtes pas moins tout cela : que tant de motifs vous engagent donc à sacrifier. — Mes enfants ne perdront pas beaucoup à ma mort ; je leur laisse pour père le Dieu qu'ils adorent avec moi : ainsi que rien ne vous empêche d'exécuter les ordres de l'empereur. — Encore une fois obéissez, ou je serai forcé de vous condamner. — Je vous l'ai déjà dit, vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir. » Alors Probus prononça la sentence suivante : « Nous ordonnons qu'Irénée pour avoir désobéi aux édits des empereurs soit jeté dans le fleuve. — Après tant de menaces je m'attendais à quelque chose d'extraordinaire, et vous vous contentez de me faire noyer : pourquoi en usez-vous ainsi ? Vous me faites tort ; vous m'ôtez par là le moyen de montrer au monde que les chrétiens qui ont une foi vive méprisent la mort de quelques tourments qu'elle soit accompagnée. » Probus, outré de se voir bravé, ajouta à la sentence que le saint aurait la tête tranchée avant d'être jeté dans le fleuve. Irénée rendit grâces à Dieu de ce qu'il lui faisait remporter comme une seconde victoire.

Lorsqu'il fut sur le pont de Diane, d'où il devait être jeté dans le fleuve, il ôta sa robe, puis levant

les mains au ciel il fit cette prière : « Seigneur Jésus, qui avez daignez souffrir la mort pour le salut des hommes, commandez que le ciel s'ouvre et que les anges reçoivent l'ame de votre serviteur Irénée, qui donne sa vie pour la gloire de votre nom et pour votre peuple de l'Eglise catholique de Syrmium. » Cette prière finie, il reçut le coup qui sépara sa tête de son corps, après quoi il fut jeté dans le fleuve. Son martyre arriva l'an 304, le 24 mars, jour auquel son nom est marqué dans le martyrologe romain.

S. JUST ET S. PASTEUR,

MARTYRS EN ESPAGNE.

(6 août.)

Just et Pasteur étaient frères. On les vit dans l'âge le plus tendre triompher de la rage et de la puissance de Dacien, armée de tous les instruments de cruauté. Ce Dacien était gouverneur d'Espagne, sous les empereurs Dioclétien et Maximien Hercule; et il avait déjà trempé ses mains dans le sang d'une multitude innombrable de chrétiens.

Etant arrivé à Complute, que l'on nomme aujourd'hui Alcala de Hénarès, pour y découvrir les serviteurs du vrai Dieu, il fit lire dans la place publique les édits portés contre eux, et condamna aux plus cruelles tortures tous ceux qui lui furent dénoncés. Just et Pasteur, dont l'un avait treize ans et l'autre sept, fréquentaient les écoles où l'on enseignait les premiers éléments des sciences; ils n'eurent pas plus tôt appris qu'on tourmentait les

généreux soldats de Jésus-Christ qu'ils se sentirent embrasés d'un désir ardent de partager leurs triomphes. Ils quittèrent leurs livres et coururent dans la place où le gouverneur interrogeait les confesseurs.

Ayant été reconnus pour chrétiens à certains signes et à certains gestes qu'ils faisaient, on les arrêta et on les conduisit devant Dacien. Celui-ci, honteux de se voir braver par des enfants, affecta de les mépriser; il ordonna cependant de les fouetter, dans l'espérance que ce châtiment suffirait pour vaincre leur courage. L'ordre fut exécuté de la manière la plus barbare; mais celui qui sait rendre éloquentes les langues des enfants pour le louer leur fit mépriser tous les efforts du monde et de l'enfer. Just et Pasteur s'encourageaient et s'exhortaient mutuellement à souffrir généreusement pour Jésus-Christ; les spectateurs ne pouvaient se lasser d'admirer leur modeste constance, leur patience et leur tranquillité dans les tourments.

Le juge, informé qu'ils étaient inébranlables dans la profession de leur foi, les condamna, pour couvrir sa honte, à être décapités. On exécuta la sentence dans un champ situé auprès de la ville. Les chrétiens les enterrèrent à l'endroit même qui avait été sanctifié par leur sang, et l'on y bâtit depuis une chapelle. Leur martyre arriva en 304. Leurs reliques se gardent dans des châsses placées sous le grand autel d'une église collégiale de la ville d'Alcala, dont ils sont patrons titulaires. Il n'y a cependant plus qu'une petite portion de celles de S. Just, le reste ayant été transféré à l'abbaye de Malmedy, au diocèse de Cologne.

S. QUIRIC OU S. CYR ET SAINTE JULITTE, MARTYRS.

(16 juin.)

Les édits de Dioclétien contre le christianisme étant arrivés dans la Lycaonie, Domitien, qui en était gouverneur, les exécuta avec la dernière cruauté. Une femme d'Icône, nommée Julitte, qui était du nombre des fidèles, résolut de prendre la fuite, conformément à ce qui est conseillé dans l'Evangile pour les temps de persécution; elle se sauva donc à Séleucie avec Cyr son fils, qui n'avait encore que trois ans, et deux filles qui la servaient. Elle ne balança point à quitter tous les avantages dont elle eût pu jouir dans le monde, car elle était issue du sang des rois de l'Asie, et elle possédait des biens considérables. Au reste son cœur n'avait jamais été attaché aux richesses, et elle ne s'en était servie que pour satisfaire aux besoins indispensables de la nature.

En arrivant à Séleucie elle sut bientôt que le gouverneur, nommé Alexandre, ne haïssait pas moins les chrétiens que le préfet d'Icône; elle se mit donc en route pour aller à Tarse de Cilicie. Alexandre entra dans cette ville à peu près dans le même temps qu'elle. Ayant été reconnue, on l'arrêta avec son fils qu'elle tenait entre ses bras, et on la conduisit devant le tribunal du gouverneur. Les deux filles de sa suite l'abandonnèrent, de peur que l'on ne se saisît aussi de leurs personnes, et se tinrent soigneusement cachées.

Alexandre demanda à Julitte quels étaient son nom, sa qualité et son pays ; elle ne répondit à ces diverses questions que par ces mots : « Je suis chrétienne. » Ce gouverneur, outré de colère, lui fit ôter son enfant, puis ordonna qu'elle fût étendue et frappée avec des nerfs de bœuf. A l'égard du petit Cyr il voulut qu'on le lui donnât. Rien n'était plus aimable que cet enfant ; un certain air de dignité qui annonçait son illustre naissance, joint à la douceur et à l'innocence du premier âge, intéressait en sa faveur tous ceux qui étaient présents. On eut beaucoup de peine à l'arracher des bras de sa mère, il étendait continuellement les siens vers elle de la manière la plus touchante. Ses cris et ses pleurs marquaient toute la peine qu'il ressentait de la violence qu'on lui faisait. Le gouverneur le mit sur ses genoux, essayant de le baiser et de l'apaiser, mais l'enfant avait toujours les yeux sur sa mère, et s'élançait fortement de son côté. Il égratignait le visage du gouverneur et lui donnait des coups de pied dans l'estomac ; et lorsque sa mère au milieu des tourments s'écriait *je suis chrétienne*, il redisait aussitôt *je suis chrétien*. Le juge, hors de lui-même, le prit par le pied et le jeta par terre. L'enfant tomba sur les marches du tribunal, se cassa la tête et mourut baigné dans son sang.

Julitte ayant vu ce qui s'était passé remercia Dieu d'avoir accordé à son fils la couronne du martyre. La joie qu'elle témoignait augmenta encore la fureur du juge ; il lui fit déchirer les côtés avec les ongles de fer, et commanda qu'on lui versât sur les pieds de la poix fondue. En même temps un crieur disait à Julitte : « Sacrifiez aux dieux, de peur que

vous n'ayez un sort semblable à celui de votre fils. Je ne peux, répondit la sainte, sacrifier aux démons ou à des statues sourdes et muettes. J'adore Jésus-Christ, le fils unique de Dieu, par qui toutes choses ont été créées. » Après cette réponse le gouverneur la condamna à perdre la tête; il ordonna de plus que le corps de Julitte et celui de son fils fussent portés au lieu où l'on mettait les malfaiteurs. Les remords et la confusion qu'il éprouvait à l'occasion du crime qu'il avait commis en faisant périr un enfant de trois ans l'avaient rendu comme une bête féroce qui ne suit que la fougue d'une aveugle impétuosité.

Julitte étant arrivée au lieu où devait se faire l'exécution prononça la prière suivante : « Je vous rends grâces, ô mon Dieu ! de ce que mon fils a été placé le premier dans votre royaume; daignez aussi y recevoir votre servante, tout indigne qu'elle en est. Accordez-moi comme aux vierges sages l'entrée de la chambre nuptiale, afin que mon ame bénisse Dieu votre père, le créateur et le conservateur de toutes choses, avec le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. *Amen.* » Elle n'eut pas plus tôt dit ce dernier mot que l'exécuteur lui coupa la tête. Elle souffrit en 304, ou au plus tard l'année suivante.

Les deux filles de sa suite enlevèrent secrètement son corps avec celui de son fils, et les enterrèrent dans un champ près de la ville. Une d'entre elles découvrit l'endroit où ils étaient lorsque Constantin eut donné la paix à l'Église. On lit dans les Actes des deux martyrs qu'après cette découverte « les fidèles du pays s'empressèrent de se procurer quel-

que portion de leurs reliques, espérant y trouver une sauvegarde contre les accidents de la vie, et qu'ils se rendirent en foule à leur tombeau pour y glorifier Dieu. »

S. QUIRIN,

ÉVÊQUE DE SISCIA, MARTYR.

(4 juin.)

S. Quirin était évêque de Siscia, ville de Pannonie, située sur la Save. S. Jérôme fait de lui une mention honorable dans sa chronique, sous l'an 309. S. Prudence l'appelle un *illustre martyr*. Fortunat le compte aussi parmi les plus célèbres d'entre ceux qui ont versé leur sang pour le nom de Jésus-Christ. Il souffrit le 4 juin 303 ou 304. Ses Actes vont nous fournir l'histoire de son triomphe.

Le saint évêque ayant eu avis que Maxime, premier magistrat de la ville, avait donné des ordres pour qu'on se saisît de sa personne, s'éloigna aussitôt d'un lieu où il n'était pas en sûreté; mais ceux qui étaient chargés de l'arrêter le poursuivirent; l'ayant joint, ils le prirent et l'amenèrent devant le juge. Maxime lui demanda où il avait eu dessein de se sauver par la fuite. « Je n'ai point fui, répondit le saint, je ne suis sorti d'ici que pour obéir à mon Maître; car il est écrit : *Si l'on vous persécute dans une ville retirez-vous dans une autre.* — Qui vous a donné cet ordre? — Jésus-Christ, qui est le vrai Dieu. — Ignorez-vous que les édits des empereurs vous découvriront dans les plus sombres retraites? Vous le voyez par expérience, et celui que vous ap-

pelez le vrai Dieu n'a pu ni vous défendre ni vous tirer de leurs mains. — Le Dieu que nous adorons est toujours avec nous, en quelque lieu que nous soyons, et il peut toujours nous défendre. Il était avec moi lorsque j'ai été arrêté, et il y est encore présentement. C'est lui qui me fortifie et qui vous répond maintenant par ma bouche. — Vous parlez beaucoup, et par là vous différez d'exécuter les ordres de nos souverains, ce qui vous rend coupable de désobéissance envers eux. Lisez leurs édits sacrés, et faites ce qu'ils vous enjoignent. — Je ne fais nul cas de tels édits, parcequ'ils sont impies et contraires aux commandements de Dieu, en exigeant que nous, qui sommes ses serviteurs, sacrifiions à des divinités imaginaires. Le Dieu que je sers est partout; il est au ciel, sur la terre, dans la mer; il est au dessus de toutes choses, les renfermant toutes en lui-même; c'est par lui seul que chaque être subsiste. — L'âge a affaibli en vous la raison, et vous vous laissez séduire par des contes. Choisissez, voici de l'encens, offrez-le à nos dieux ou attendez-vous à souffrir toutes sortes d'affronts et la mort la plus cruelle. — Ces affronts feront ma gloire, et cette mort me procurera une vie éternelle. Je ne respecte que l'autel de mon Dieu, sur lequel je lui ai souvent offert un sacrifice d'agréable odeur. — Vous avez perdu la raison, et votre folie va être cause de votre mort. Sacrifiez aux dieux. — Je ne sacrifierai point aux démons. »

Maxime ordonna alors qu'on le frappât avec des bâtons, ce qui fut exécuté avec la dernière barbarie. Il lui disait pendant cette torture : « Reconnaissez à présent le pouvoir des dieux que l'empire romain

adore. Obéissez, et je vous ferai prêtre de Jupiter. — C'est dans cet instant que je fais la véritable fonction de prêtre, en m'offrant moi-même en sacrifice au Dieu vivant. Je ne sens point les coups que mon corps a reçus; ils ne me causent aucun mal. Je suis prêt à souffrir les tortures les plus cruelles afin d'encourager ceux dont la conduite m'a été confiée à se procurer avec moi la vie éternelle. » Maxime le fit mener en prison avec ordre de l'y laisser chargé de chaînes pesantes jusqu'à ce qu'il fût devenu plus sage. Le martyr adressa cette prière à Dieu : « Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous m'avez jugé digne de souffrir des opprobres pour votre nom. Faites que tous ceux qui sont dans cette prison sachent que j'adore le vrai Dieu et qu'il n'y en a point d'autre que vous. » Cette prière fut exaucée. A minuit une grande lumière se répandit dans la prison. Le geôlier, nommé Marcellus, l'ayant aperçue, vint se jeter aux pieds du saint, et lui dit : « Priez le Seigneur pour moi, car je crois qu'il n'y a point d'autre Dieu que celui que vous adorez. » Quirin après un longue exhortation *le marqua du sceau sacré au nom de Jésus-Christ*. Ces paroles semblent donner à entendre qu'il lui administra les sacrements de baptême et de confirmation.

Le magistrat, qui n'avait pas le pouvoir de condamner à mort le saint martyr, l'envoya après trois jours d'emprisonnement à Amantius, gouverneur de la province qu'on appelait la première Pannonie. Quirin, chargé de fers, fut conduit à travers toutes les villes situées sur les bords du Danube. Ayant été présenté à Amantius lorsqu'il revenait de Scarabance, celui-ci le fit mener à Sabarie, où il allait lui-

même. En même temps quelques femmes chrétiennes lui apportèrent des rafraîchissements. Tandis qu'il les bénissait les chaînes lui tombèrent des pieds et des mains.

A son arrivée à Sabarie, Amantius le fit comparaître devant lui au théâtre public. Après la lecture de la relation envoyée par Maxime il lui demanda s'il convenait de ce qui y était contenu, et s'il persistait dans sa première confession. « J'ai confessé le vrai Dieu à Siscia, répondit Quirin, et je n'en ai jamais adoré d'autre. Je le porte dans mon cœur, et personne au monde ne pourra me séparer de lui. » Amantius mit tout en œuvre pour ébranler sa constance; il lui dit de considérer son grand âge, et lui fit de magnifiques promesses; mais le trouvant toujours inflexible, il le condamna à être jeté dans la rivière avec une meule de moulin au cou, et la sentence fut exécutée sur-le-champ.

Il arriva une chose qui saisit tous les spectateurs d'étonnement. Le saint au lieu d'aller au fond resta long-temps sur l'eau, d'où il exhortait les chrétiens à demeurer fermes dans la foi et à ne craindre ni les tourments, ni la mort même. Comme il surnageait toujours, il craignit à la fin de perdre la couronne du martyre. Il adressa donc cette prière à Jésus-Christ : « Il n'est point surprenant, Seigneur Jésus, que vous arrêtiez le cours des fleuves, comme vous le fîtes au Jourdain, ou que vous donniez aux hommes le pouvoir de marcher sur les eaux, comme vous le donnâtes à S. Pierre. Ce peuple vient de voir en moi une preuve assez frappante de ce que vous pouvez faire; accordez-moi, ô mon Dieu ! ce qui me reste à désirer, ce qui est préférable à toutes choses, le bonheur

de mourir pour vous. » Sa prière finie, il ne tarda point à enfoncer dans l'eau, sur quoi l'auteur de ses Actes observe qu'il n'obtint que difficilement d'être noyé.

S. VINCENT,

MARTYR.

(22 janvier.)

S. Vincent, l'un des plus illustres martyrs de Jésus-Christ, naquit à Saragosse en Espagne. Valère, évêque de cette ville, après l'avoir fait élever dans la connaissance des saintes lettres et dans les maximes de la plus sublime piété, l'ordonna diacre, et le chargea, sans avoir égard à sa grande jeunesse, du soin de distribuer aux fidèles le pain de la parole divine. L'Espagne avait alors pour gouverneur Dacien, l'un des plus cruels persécuteurs qu'ait jamais eu l'Église.

L'an 303 de Jésus-Christ, les empereurs Dioclétien et Maximien publièrent un second, puis un troisième édit, lesquels ne regardaient proprement que les ecclésiastiques, mais qui, l'année suivante, furent exécutés contre tous les fidèles indistinctement. Il paraît que ce fut avant ces édits que le gouverneur fit arrêter Valère et Vincent : on les tourmenta d'abord à Saragosse ; on les transféra ensuite à Valence, où ils furent renfermés dans une horrible prison. Ils y restèrent long-temps exposés à tout ce que les chaînes et la faim ont de plus rigoureux. Le proconsul, qui se flattait que cette torture lente aurait ébranlé leur constance, se les fit

amener. Il fut tout surpris de leur voir un corps vigoureux, et de trouver toujours en eux une intrépidité supérieure à toutes les épreuves. Après avoir réprimandé les gardes sous prétexte qu'ils n'avaient pas traité les prisonniers conformément à ses ordres, il se tourna vers les deux confesseurs, qu'il essaya de gagner à force de promesses et de menaces. Comme Valère, qui avait de la difficulté à parler, ne répondait point, Vincent lui dit : « Je parlerai, mon père, si vous me l'ordonnez. Mon fils, reprit Valère, je vous ai déjà confié le soin d'annoncer la parole de Dieu ; ainsi je vous charge présentement de répondre pour faire l'apologie de la foi que nous défendons ici. » Le saint diacre ayant donc pris la parole déclara qu'ils étaient tous deux chrétiens; qu'ils n'adoraient qu'un seul et vrai Dieu avec Jésus-Christ, notre Seigneur, son fils unique, qui n'est qu'un Dieu avec le Père et le Saint-Esprit, et qu'ils étaient prêts à souffrir pour son nom. Valère fut condamné à l'exil. Quant à Vincent, il passa par tous les genres de tortures que put imaginer la cruauté la plus raffinée. Ces tortures furent telles, selon S. Augustin, que sans une force surnaturelle la nature humaine n'aurait pas été capable de les supporter. Le même père ajoute que le saint conserva toujours une paix profonde et une tranquillité inaltérable, qui éclataient sur son visage dans tous ses mouvements, paix et tranquillité qui étonnèrent les persécuteurs et qui annonçaient visiblement quelque chose de divin. D'un autre côté Dacien manifestait sa rage et les déchirements de son ame par les agitations violentes de son corps, par des yeux étincelants, par une voix entrecoupée.

Le gouverneur fit lier d'abord le martyr sur le chevalet et commanda aux bourreaux de lui tirer les pieds et les mains avec des cordes ; ce qu'ils exécutèrent avec tant de violence que ses os en furent disloqués. A cette torture on ajouta encore celle des ongles de fer. Pendant ce temps-là Vincent raillait les bourreaux et leur reprochait de manquer de force et de cœur; il eut quelques moments de relâche tandis qu'on les battit par l'ordre de Dacien, qui les soupçonnait de l'épargner; mais ceux-ci revinrent bientôt, dans la résolution de satisfaire pleinement la barbarie de leur maître, qui les excitait par tous les moyens imaginables. Deux fois ils interrompirent les tortures afin de se reposer et de rendre plus vives les douleurs du martyr en laissant refroidir ses plaies; ensuite, animés d'une nouvelle fureur, ils le reprirent, déchirèrent toutes les parties de son corps avec tant d'inhumanité qu'en plusieurs endroits on lui voyait les os et les entrailles ; mais la grâce agissait dans son ame à proportion de ce que souffrait son corps. Les consolations intérieures dont il jouissait se manifestaient par la joie peinte sur son visage. Le juge voyant le sang couler de toutes parts et l'état affreux où l'on avait réduit le saint martyr, sans qu'il eût été possible de l'ébranler, ne pouvait revenir de sa surprise. Il s'avoua vaincu, et sa rage parut un peu ralentie. Il fit cesser les tourments dans l'espérance que les voies de douceur réussiraient peut-être à la fin. « Ayez pitié de vous-même, dit-il à Vincent, sacrifiez aux dieux, ou au moins livrez-moi les écritures des chrétiens, conformément aux derniers édits qui ordonnent de les brûler. » Toute la

réponse du saint fut qu'il craignait beaucoup moins les tourments qu'une fausse compassion.

Dacien, plus furieux que jamais, le condamna à la question du feu, la plus cruelle de toutes. Vincent, insatiable de souffrances, monta sans effroi sur l'instrument préparé pour cette question ; c'était un lit de fer, dont les barres faites en forme de scie et garnies de pointes très aiguës, étaient posées sur un brasier ardent. On étendit et on lia le saint sur cette horrible machine. Toutes les parties de son corps qui n'étaient pas tournées du côté du feu furent déchirées à coups de fouet et brûlées avec des lames toutes rouges. On jetait du sel sur ses plaies, et les pointes de ce sel aidées par l'activité du feu, entraient fort avant dans sa chair. On tourmenta successivement de la sorte les différentes parties de son corps, et cela à diverses reprises. Sa graisse, qui fondait de tous côtés, servait d'aliment aux flammes et en augmentait la violence. Ce supplice, dont la seule pensée saisit d'horreur, semblait ranimer sans cesse le courage du serviteur de Jésus-Christ ; car plus il souffrait plus il paraissait gai et content. Cependant le juge, couvert de confusion et outré de rage, n'était plus maître de lui-même ; il demandait continuellement aux ministres de sa cruauté ce que faisait, ce que disait Vincent. Il est toujours le même, répondaient-ils, il persiste toujours dans sa première résolution ; on dirait que les tourments ne font qu'accroître et affermir sa constance. Effectivement le martyr invincible ne perdait rien de sa tranquillité, il se contentait de lever les yeux au ciel et de s'entretenir intérieurement avec Dieu par une prière continuelle.

Le gouverneur au désespoir le renvoya en prison avec ordre de le coucher sur des morceaux de pots cassés et de lui mettre les pieds dans des ceps de bois qui lui tinssent les jambes fort écartées, et de ne laisser entrer personne, soit pour le voir, soit pour lui parler, ce qui fut ponctuellement exécuté. Mais Dieu n'abandonna pas son serviteur ; des anges descendus du ciel vinrent le consoler et chanter avec lui les louanges de son protecteur. Le geôlier, ayant regardé par les fentes de la porte, vit le cachot éclairé d'une vive lumière et le saint qui se promenait en chantant des hymnes. Il fut si frappé de ce prodige qu'il se convertit sur-le-champ, et reçut ensuite le baptême. Cette nouvelle fut pour Dacien comme un coup de poignard, il en pleura même de rage ; il laissa pourtant le saint en repos. Les fidèles eurent aussi la permission d'aller le visiter ; ils baisaient en pleurant les cicatrices de ses plaies et recueillaient son sang dans des linges, qu'ils emportaient respectueusement chez eux comme un préservatif assuré qui les garantirait de tous maux. On mit ensuite le saint sur un lit fort mou, mais à peine y fut-il couché qu'il expira. On croit que sa bienheureuse mort arriva le 22 janvier 304.

Dacien fit jeter son corps dans un lieu marécageux, mais Dieu commit un corbeau pour le défendre contre la voracité des bêtes et des oiseaux de proie ; il fut ensuite jeté dans la mer, cousu dans un sac auquel on avait attaché une grosse pierre. Le dessein du gouverneur échoua encore. Le sac fut poussé sur le rivage par une attention particulière de la Providence. Deux chrétiens, ayant connu par révélation le lieu où était le corps du saint

martyr, l'enlevèrent secrètement et l'enterrèrent dans une petite chapelle hors des murs de Valence, où il s'opéra plusieurs miracles par la vertu de ses reliques. On garda aussi précieusement le lit de fer et les autres instruments qui avaient servi à son martyr.

S. JANVIER,

ÉVÊQUE DE BÉNÉVENT,

ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

(19 septembre.)

S. Janvier n'était point né à Bénévent, comme quelques auteurs l'ont prétendu. L'opinion la plus probable est que Naples fut sa patrie. Il était évêque de la première de ces deux villes lorsque le feu de la persécution de Dioclétien s'alluma.

Draconce, gouverneur de la Campanie, avait fait emprisonner à Pouzzoles Sosie et Proculus, diacres, l'un de Misène et l'autre de Pouzzoles, ainsi que deux laïques de grande vertu, Eutychès ou Eutychetès, et Acuce. Ces généreux chrétiens parurent devant lui, et confessèrent leur foi avec courage. S. Janvier était lié d'une étroite amitié avec Sosie, et depuis plusieurs années il avait en lui une grande confiance, à cause de sa sagesse et de sa sainteté. Il le consultait, et il trouvait en lui autant de lumières que de consolation. Il n'eut pas plus tôt appris qu'il avait été arrêté avec plusieurs autres chrétiens qu'il forma la résolution d'aller les visiter pour les encourager et leur procurer tous les secours spirituels dont ils avaient besoin. La crainte des tourments et de la mort même ne put ralentir

l'activité de son zèle et de sa charité ; aussi le martyre en fut-il la récompense.

Timothée, successeur de Draconce, ne tarda pas à être informé qu'un homme distingué était venu de Bénévent pour visiter les prisonniers chrétiens. Il ordonna d'arrêter cet homme, qui était Janvier, et se le fit amener à Nole, lieu de sa résidence ordinaire. Festus, diacre du saint évêque, et Didier, son lecteur, étant venus le voir, ils furent aussi arrêtés. On les interrogea avec lui, et ils partagèrent les tourments qu'on lui fit souffrir à Nole. Quelque temps après le gouverneur se rendit à Pouzzoles, et l'on y conduisit aussi les trois confesseurs, que l'on fit marcher devant son char avec les chaînes dont ils étaient liés. Lorsqu'ils y furent arrivés on les renferma dans la prison où étaient les quatre confesseurs dont nous avons parlé plus haut. Ceux-ci avaient été condamnés par l'ordre de l'empereur à être dévorés par les bêtes, et ils attendaient le moment où leur sentence serait exécutée. Le lendemain de l'arrivée de S. Janvier et de ses compagnons, on les exposa avec les autres chrétiens dans l'amphithéâtre ; mais les bêtes les épargnèrent. Le peuple, étonné de ce prodige, le regarda comme un effet de la magie, et tous nos saints confesseurs furent condamnés à perdre la tête. Selon Bède et l'auteur de leurs Actes, ils furent exécutés à un mille de Pouzzoles, et on les enterra avec honneur à peu de distance de cette ville. On fit la translation de leurs reliques vers l'an 400. Les corps de S. Procule, de S. Eutychès et de S. Acuce furent portés à Pouzzoles ; ceux de S. Festus et de S. Didier à Bénévent ; celui de S. Sosie à Misène,

où on le déposa depuis dans une magnifique église. La ville de Naples fut enrichie des reliques de S. Janvier avant qu'on les portât à Bénévent. Cette première translation paraît s'être faite peu de temps après que Constantin eut rendu la paix aux chrétiens. Du moins est-il certain que le corps du saint évêque était dans une église de son nom à Naples, dans le huitième et le neuvième siècle. Cette ville attribua à l'intercession de ce saint le bonheur qu'elle eut d'être délivrée d'une éruption violente du mont Vésuve et des armes des différents ennemis qui avaient juré sa perte dans les mêmes siècles.

Sicon, prince de Bénévent, ayant assiégé Naples au commencement du neuvième siècle, en réduisit les habitants au point qu'ils ne purent sauver leur vie et leur liberté qu'en cédant le corps de S. Janvier, leur patron. Le vainqueur l'emporta en triomphe, et le déposa respectueusement à Bénévent, vers l'an 825. L'église où il reposait, tombant en ruines, on le transporta dans une autre église de la même ville en 1129. Il s'en fit depuis une translation secrète à l'abbaye de Monte-Vergine, située sur la route de Bénévent à Nole. On l'y cacha sous le grand autel dans le douzième ou treizième siècle, et on ne l'y découvrit qu'en 1480, lorsqu'on travaillait à réparer et à embellir cet autel. Ferdinand, roi de Naples, désirant avoir ce précieux trésor, obtint du pape Alexandre VI qu'on le rendrait à la ville qui l'avait possédé primitivement. La translation s'en fit avec beaucoup de solennité, et on le déposa dans la cathédrale de Naples, le 13 janvier 1497. Le jour même la peste qui affligeait cette ville depuis long-

temps cessa ses ravages. Les ossements et les cendres du corps de S. Janvier sont dans une magnifique chapelle de son nom, construite sous le grand autel. Il y a dans la même église une autre chapelle, dite le *Trésor*, dans laquelle on garde le chef et le sang du saint martyr avec plusieurs autres reliques. La ville la fit bâtir en actions de grâces de ce qu'elle avait été délivrée de la peste en 1529 par l'intercession de notre saint.

Tout le monde connaît les terribles éruptions du mont Vésuve, qui est à huit milles de Naples. On l'a vu quelquefois vomir une quantité prodigieuse de sable, de cendres et de pierres enflammées, qui allaient tomber beaucoup plus loin que cette ville. D'autres fois il est sorti du volcan une espèce de torrent de soufre, de nitre, de pierres calcinées et d'autres matières combustibles, comme un feu liquide, se creusant un canal qui traversait la vallée jusqu'à la mer, détruisait les villages qui se trouvaient sur son passage, et passait souvent à très peu de distance de Naples. On dit que dans le cinquième et le septième siècle les tourbillons de cendres qui étaient l'effet de ces éruptions obscurcirent le ciel jusqu'à Constantinople, et que les habitants de cette capitale en furent saisis de frayeur. Les Napolitains dans ces diverses occasions adressèrent leurs prières à leur saint patron, et ce ne fut jamais inutilement. Ils éprouvèrent surtout les effets de sa protection en 685, sous le pontificat de Benoît II et le règne de l'empereur Justinien-le-Jeune. Pour en conserver la mémoire les Grecs instituèrent une fête en l'honneur du saint, avec deux processions solennelles par an. La ville de Naples lui fut encore

spécialement redevable de son salut dans les éruptions qui arrivèrent en 1631, 1698 et 1707. Dans la dernière de ces années on porta processionnellement la châsse de S. Janvier à une chapelle qui était au pied du Vésuve, et aussitôt l'éruption cessa, l'obscurité qui en était la suite se dissipa, et le soir on vit briller les étoiles dans le ciel.

Nous allons rapporter, d'après plusieurs graves auteurs, le célèbre miracle de la liquéfaction et de l'ébullition du sang de S. Janvier. On garde dans la chapelle *du Trésor* de la cathédrale de Naples la tête de ce saint, avec son sang renfermé dans deux fioles de verre fort anciennes. On ne sait dans quel temps la tête du saint évêque fut tirée de la châsse où ses ossements étaient renfermés; l'opinion la plus vraisemblable est que ce fut vers le huitième ou le neuvième siècle. Le buste où est aujourd'hui cette tête fut donné en 1306 par le roi Charles II, duc d'Anjou. Le sang est congelé et de couleur noirâtre. Voici de quelle manière se fait le miracle.

On met la tête sur l'autel du côté de l'Évangile, et les fioles du côté de l'épître. On a quelquefois trouvé le sang liquide, mais en général il est solide. Lorsque les fioles sont vis-à-vis de la tête le sang se liquéfie ou dans le moment, ou tout au plus en quelques minutes. Cette liquéfaction est suivie d'une ébullition. Quand on a retiré le sang et qu'il n'est plus en présence de la tête, il redevient solide. Quoiqu'il y ait plusieurs cierges sur l'autel, on trouve en touchant les fioles qu'elles sont presque entièrement froides : on les fait baiser au peuple en certaines occasions. Quelquefois le sang s'est liquéfié dans les mains de ceux qui tenaient les fio-

les; quelquefois aussi il est redevenu solide de liquide qu'il était aussitôt qu'on y touchait. La liquéfaction a lieu également lorsque les fioles sont en présence d'un ossement ou de quelque autre partie du corps de S. Janvier. Il est arrivé quelquefois que la liquéfaction ne s'est pas faite, ce que l'on a regardé comme une marque de la colère céleste. On met ensemble les deux fioles sur l'autel, et le sang se liquéfie dans l'une et l'autre en même temps et dans le même degré, quoiqu'il y en ait peu dans la plus petite et qu'il soit attaché aux parois du verre.

Ce fait est donné pour incontestable par Baronius et par un grand nombre d'autres auteurs, qui assurent avoir vu ce qu'ils rapportent et avoir attentivement examiné toutes les circonstances du prodige. Il se fait ordinairement dans toutes les saisons de l'année, mais ordinairement à la fête de S. Janvier, qui se célèbre le 19 de septembre; à celle de la translation de ses reliques de Pouzzoles à Naples, le premier dimanche de mai; le 16 de décembre, jour auquel on honore la mémoire de la délivrance d'une éruption du Vésuve obtenue par son intercession en 1031, enfin dans quelques autres circonstances extraordinaires. Le cardinal Æneas Sylvius, depuis pape sous le nom de Pie II, parle de la liquéfaction et de l'ébullition du sang de S. Janvier sous le règne d'Alphonse Ier d'Arragon en 1450. Ange Caton, célèbre médecin de Salerne qui florissait en 1474, et d'autres auteurs de ce siècle en font aussi mention. Les historiens qui écrivaient deux cents ans auparavant rapportent que, Charles Ier d'Anjou étant venu à Naples, l'archevêque

de cette ville exposa la tête et le sang du saint martyr. Selon le continuateur de la chronique de Maraldus, le roi Roger vénéra ces reliques en 1140. La même chose est rapportée par Foulques de Bénévent. Enfin on dit que le miracle dont il s'agit s'est fait jusqu'ici régulièrement à la fête de S. Janvier et à celle de la translation de ses reliques, que l'on met vers l'an 400.

Les miracles rapportés dans l'Ecriture sont des faits révélés et l'objet de notre foi. Il n'en est pas de même des autres miracles; ils ne sont point l'appui de notre foi comme les premiers, quoiqu'ils servent souvent à la confirmer; ils ne doivent point être crus à la légère, et ils ne méritent que le degré de croyance qui est dû à l'autorité du témoignage dont leur certitude dépend. Quand on nous propose de pareils miracles il faut examiner attentivement le fait avec toutes les circonstances, et, s'il n'est point appuyé sur l'évidence morale, la prudence exige que l'on diffère ou même que l'on refuse de le croire. Quand on doute si le fait vient d'une cause naturelle ou surnaturelle on doit pencher du côté où l'on trouve plus de probabilité, et glorifier Dieu, qui est l'auteur de tous les événements, soit dans l'ordre naturel, soit dans l'ordre surnaturel. La certitude d'un miracle a-t-elle tout le degré d'évidence qui exclut le moindre doute, nous devons louer Dieu, l'adorer, l'aimer, l'honorer dans ses saints, en faveur desquels il donne des preuves sensibles de la gloire dont il les comble et de la tendresse avec laquelle il veille sur les restes de leurs corps, qu'il revêtira un jour d'immortalité.

S. BONIFACE,

MARTYR.

(14 mai.)

Il y avait dans Rome, vers le commencement du quatrième siècle, unefemme nommée Aglaé, jeune, belle et d'une naissance illustre. Ses richesses étaient si grandes qu'elle avait donné trois fois des jeux publics à ses dépens. L'amour désordonné du monde avait porté la corruption dans son cœur, et elle entretenait un commerce criminel avec Boniface, son principal intendant.

Cet homme était adonné au vin et à toutes sortes de débauches, mais il avait de bonnes qualités: l'hospitalité, la libéralité, la compassion. S'il voyait un étranger ou un voyageur, il le servait avec beaucoup de cordialité. La nuit il allait par les places et les rues, et procurait aux pauvres tousles secours dont ils avaient besoin.

Enfin Aglaé, touchée de la grâce et pénétrée de componction, appela un jour Boniface, et lui dit: « Tu sais dans quel abîme de crimes nous nous plongeons, sans penser que nous paraîtrons devant Dieu pour lui rendre compte de nos actions. J'ai ouï dire que si quelqu'un honore ceux qui souffrent pour le nom de Jésus-Christ il aura part à leur gloire; j'ai appris aussi que les serviteurs de Jésus-Christ combattaient en Orient contre le démon, et qu'ils livraient leurs corps aux tourments pour ne pas renoncer à la religion qu'ils professent. Va donc, et nous apporte des reliques de quelques-

uns de ces saints athlètes, afin que nous puissions honorer leur mémoire et être sauvés par leur intercession. »

Boniface se dispose aussitôt à obéir ; il prend des sommes considérables, tant pour racheter des bourreaux les corps des martyrs que pour assister les pauvres. Étant sur le point de partir, il dit à Aglaé: « Si je peux me procurer des reliques je ne manquerai d'en pas apporter ; mais si l'on vous apportait mon corps pour celui d'un martyr le recevriez-vous ? » Aglaé regarda ces paroles comme une plaisanterie, et en reprit celui qui les avait proférées.

Cependant Boniface se mit en route ; mais sa conversion n'était point encore parfaite. Toutefois, pénétré de componction, il ne voulut ni manger de viande, ni boire de vin pendant tout le voyage. Il joignait à ses jeûnes des prières, des larmes et d'autres œuvres de pénitence.

L'Église d'Occident jouissait alors d'une paix profonde, mais celle d'Orient était en proie à la persécution qu'avait commencée Dioclétien, et que Maximien Sévère et Maximin Daïa continuaient avec la plus grande cruauté. C'était surtout dans la Cilicie, qui avait Simplicius pour gouverneur, que les chrétiens se voyaient en butte à la rage des persécuteurs. Tarse, capitale de cette province, fut le lieu où Boniface dirigea ses pas. Dès qu'il y fut arrivé il envoya ses domestiques avec ses chevaux dans une hôtellerie et se rendit chez le gouverneur, qu'il trouva assis sur son tribunal. Là il vit un grand nombre de martyrs dans les tortures. L'un était pendu par un pied et avait du feu sous la tête;

un autre était attaché à des pieux extrêmement écartés; les bourreaux en sciaient un troisième; un quatrième avait les mains coupées; un cinquième avait un pieu fiché dans la gorge et était ainsi cloué à terre; un sixième avait les pieds et les mains renversés et attachés par derrière, et les bourreaux le frappaient à coups de bâton. Les chrétiens que l'on tourmentait de cette cruelle manière étaient au nombre de vingt; mais tandis que leur supplice glaçait d'effroi les spectateurs, ils souffraient avec une tranquillité inaltérable.

Boniface s'approcha généreusement des martyrs, puis, les ayant embrassés, il s'écria: « Qu'il est grand le Dieu des chrétiens! qu'il est grand le Dieu des saints martyrs! Priez pour moi, serviteurs de Jésus-Christ, afin qu'étant réuni à vous je combatte aussi contre le démon. » Le gouverneur, qui se crut insulté par une action aussi hardie, fut transporté de rage et demanda à Boniface qui il était. Celui-ci répondit qu'il était chrétien et que les tourments ne pourraient lui faire renier Jésus-Christ, son divin maître. Simplicius ordonna qu'on aiguisât des roseaux, et qu'on les lui enfonçât sous les ongles des mains. Ceci ayant été exécuté, il lui fit verser du plomb fondu dans la bouche. Boniface, après avoir imploré le secours de Jésus-Christ, s'adressa aux autres martyrs, qui étaient expirants, pour leur demander l'assistance de leurs prières. Tant de cruautés attendrirent le peuple et excitèrent son indignation. Il se mit à crier en tumulte: « Qu'il est grand le Dieu des chrétiens! » Le gouverneur effrayé se retira.

Le lendemain il s'assit surs on tribunal et se fit

amener Boniface. Le martyr continua de confesser sa foi sans qu'aucune menace pût l'ébranler. Ayant été jeté dans un vase rempli de poix bouillante, il en sortit sans être endommagé. Enfin il fut condamné à perdre la tête. Lorsque la sentence eut été prononcée il pria quelque temps pour la rémission de ses péchés et pour la conversion de ses persécuteurs. Sa prière finie, il présenta sa tête aux bourreaux et reçut le coup de la mort.

Cependant les compagnons de Boniface, voyant qu'il ne venait point à l'hôtellerie, le cherchaient par toute la ville. Dans le cours de leurs perquisitions ils apprirent du frère du geôlier que la veille un étranger avait été décapité pour la religion chrétienne. Lorsqu'ils eurent vu son tronc et sa tête ils assurèrent que c'était celui-là même qu'ils cherchaient. Ils achetèrent son corps cinq cents pièces d'or, l'embaumèrent et l'emportèrent avec eux, louant Dieu de l'heureuse fin du saint martyr. Le triomphe de Boniface arriva vers l'an 307.

Aglaé, instruite de tout ce qui s'était passé, rendit grâce à Dieu de la victoire qu'il avait accordée à son serviteur. Ayant pris avec elle de pieux ecclésiastiques, ils allèrent ensemble avec des flambeaux et des parfums au devant des saintes reliques, qui furent mises à cinquante stades de Rome, sur le bord de la Voie latine. Aglaé éleva en cet endroit un tombeau, et quelques années après un oratoire ou une chapelle.

En 1603 on découvrit à Rome les reliques de S. Boniface et celles de S. Alexis dans l'église qui portait anciennement le nom du premier de ces saints, et qui porte présentement le nom du second;

elles sont sous le grand autel, dans deux riches tombeaux de marbre.

Pour Aglaé, elle passa le reste de ses jours dans la retraite et la pénitence; elle vécut encore quinze ans, et fut enterrée auprès des reliques du saint martyr.

S. PIERRE,

EVÊQUE D'ALEXANDRIE, MARTYR.

(26 novembre.)

Eusèbe appelle S. Pierre d'Alexandrie l'excellent docteur de la religion chrétienne, le principal et le divin ornement des évêques. Il nous apprend qu'il se rendit admirable par sa vertu, par l'étendue de son savoir et par une profonde connaissance des divines Écritures. Ce saint évêque fut placé sur le siége d'Alexandrie après la mort de Théonas; il gouverna son Eglise avec une éminente sainteté, et montra autant de courage que de prudence pendant la violente persécution de Dioclétien et de ses successeurs. Plus le danger était grand, plus il faisait paraître de zèle et de ferveur pour les rigueurs de la pénitence. Ainsi, quoique la persécution effrayât plusieurs évêques et plusieurs ministres de l'Église, elle ne diminua rien de l'attachement de notre saint à veiller sur son troupeau; elle ne fit que rendre sa charité plus active et plus généreuse. Il consolait et fortifiait les confesseurs par ses paroles, et plus encore par ses exemples. Il fut le père de plusieurs martyrs, qui scellèrent leur foi par l'effusion de leur sang.

Malgré le zèle et les soins du saint évêque d'Alexandrie il se trouva des chrétiens dans lesquels l'amour du monde prévalut, et qui pour échapper aux tourments et à la mort trahirent lâchement leur religion; mais de tous les apostats aucun ne scandalisa plus l'Église que Mélèce de Lycopolis, dans la Thébaïde. Quoiqu'il fût déjà coupable de plusieurs crimes on ne pensa pour lors qu'à son apostasie. S. Pierre assembla un concile où Mélèce fut convaincu d'avoir apostasié et d'avoir commis d'autres crimes, et il fut déposé. Le coupable, loin de se soumettre, se mit à la tête d'un parti de mécontents, et pour justifier sa révolte il affe cta un grand zèle pour la discipline. Il publia diverses calomnies contre l'évêque d'Alexandrie et contre son concile; il en vint jusqu'à dire qu'il avait quitté la communion de Pierre parcequ'il était trop indulgent envers ceux qui étaient tombés dans l'apostasie. Toutes ces manœuvres donnèrent naissance à un schisme qui prit le nom de son auteur et qui dura cent cinquante ans. Mélèce tâcha par ses artifices de surprendre notre saint, et s'il ne réussit pas il mit au moins le trouble dans toute l'Église d'Égypte. Il méconnut l'autorité de son métropolitain, ordonna des évêques, et en plaça un dans le diocèse d'Alexandrie. Il ne fut point inquiété pendant un certain temps par rapport à ces usurpations parceque S. Pierre avait été obligé de se cacher pour se soustraire à la fureur de la persécution.

Arius, alors membre du clergé d'Alexandrie, donna des preuves de son orgueil et de son caractère turbulent en épousant le parti de Mélèce; mais il le quitta quelque temps après, et S. Pierre

l'ordonna diacre. Il se déclara de nouveau en faveur des méléciens et blâma hautement la conduite de S. Pierre, qui avait excommunié ces schismatiques. Le saint évêque connaissait trop la nature du cœur humain et la trempe du caractère d'Arius, pour compter que ce diacre se convertirait sincèrement tant qu'il serait dominé par l'orgueil. Il le retrancha donc de la communion de l'Eglise et ne voulut jamais révoquer sa sentence. Nous apprenons de S. Epiphane que S. Pierre fut emprisonné pour la foi, sous le règne de Dioclétien ou plutôt de Galère Maximien; mais il recouvra sa liberté quelque temps après.

Maximin Daïa, césar en Orient, renouvela en 311 la persécution, qui fut cependant beaucoup diminuée, d'après une lettre que Galère écrivit la même année en faveur des chrétiens. Cela n'empêcha pas que Maximin, étant venu à Alexandrie, ne fît arrêter le saint évêque de cette ville et ne le condamnât à mort sans observer aucune formalité. Les prêtres Fauste, Dion et Ammonius furent décapités avec leur pasteur. Ce Fauste est, d'après Eusèbe, le même que celui qui était diacre de S. Denis, et qui fut le compagnon de son exil.

S. LUCIEN,

PRÊTRE ET MARTYR.

(7 janvier.)

S. Lucien, dit d'*Antioche*, était de Samosate en Syrie. La mort lui ayant enlevé son père et sa mère, il distribua tous ses biens aux pauvres afin de servir

Dieu dans un plus parfait détachement des choses visibles. Il substitua l'étude de l'Ecriture sainte à celle de la rhétorique et de la philosophie, dans laquelle il avait fait les progrès les plus rapides, et choisit pour maître un nommé Macaire, qui enseignait alors avec réputation à Edesse. Devenu prêtre, il ne s'occupa plus qu'à porter les autres à la vertu par ses discours et par ses exemples. Il ne s'en tint pas là : persuadé qu'un prêtre est redevable à l'Eglise de l'emploi de ses talents, il entreprit de donner une nouvelle édition des livres saints, en corrigeant toutes les fautes qui s'étaient glissées dans le texte de l'ancien et du nouveau Testament, soit par l'inexactitude des copistes, soit par la malice des hérétiques. Cette nouvelle édition mérita une estime universelle, et fut d'un grand usage à S. Jérôme. (1)

On a soupçonné la foi de notre saint à cause

(1) Nous apprenons de S. Jérôme qu'il y avait anciennement trois célèbres éditions de la Bible grecque : celle de S. Lucien, reçue dans les Eglises d'Orient, depuis Constantinople jusqu'à Antioche ; celle d'Hésychius, adoptée par les Eglises d'Alexandrie et d'Egypte ; enfin celle que S. Pamphile et Eusèbe avaient donnée d'après les Hexaples d'Origène, et dont on se servait en Palestine. Le même père ajoute que l'édition de S. Lucien était la plus exacte, la mieux purgée des falsifications reprochées à Aquila, etc., et qu'en conséquence on l'appelait souvent, dans un sens absolu, *la Bible des Septante* ou la *Version commune*. Euthymius dit encore que l'édition corrigée par S. Lucien était conforme au texte des Septante, et qu'on n'y lisait aucun passage interpolé. Tout le monde convient aujourd'hui, comme l'observe le savant M. Kennicott, en parlant de l'édition de S. Lucien, qu'elle a plus de conformité qu'aucune autre avec le vrai texte des Septante ou la Version commune ; aussi les critiques mesurent-ils l'estime qu'on doit faire d'un manuscrit des Septante sur le plus ou le moins de conformité qu'il a avec l'édition de S. Lucien.

du témoignage désavantageux que rend de lui S. Alexandre, évêque d'Alexandrie. Il dit en effet que Lucien vécut séparé de la communion de l'Eglise sous trois évêques d'Antioche consécutifs, savoir, Domnus, Timée et Cyrille. Le motif de cette séparation était l'attachement que le saint avait montré pour le parti de Paul de Samosate. Mais il y a toute apparence qu'il avait été trompé, faute de pénétrer assez les dogmes impies d'un hérésiarque aussi artificieux. Du moins est-il certain qu'il mourut dans le sein de l'Eglise catholique.

Lucien, quoique prêtre d'Antioche, était à Nicomédie en 303, lorsque l'empereur Dioclétien y publia ses premiers édits contre la religion chrétienne : il fut du nombre de ceux qu'on arrêta pour la foi. Du fond de sa prison il écrivit aux fidèles d'Antioche une lettre qui finissait ainsi : « Tous les martyrs vous saluent. Je vous apprends que le pape Anthime a terminé sa course par le martyre. » C'était dans l'année 303 que le saint parlait ainsi. Il faut qu'il soit resté neuf ans en prison puisqu'au rapport d'Eusèbe il ne reçut la couronne du martyre qu'après la mort de S. Pierre d'Alexandrie, arrivée en 311. Quoi qu'il en soit, on le conduisit enfin devant le tribunal du gouverneur ou même de l'empereur : il saisit cette occasion pour présenter au juge une savante apologie de la religion chrétienne.

Le juge, ayant entendu le saint confesser généreusement Jésus-Christ, le renvoya en prison, avec défense de lui donner aucune sorte de nourriture. Lorsqu'on l'eut fait jeûner long-temps on lui servit des mets délicats qui avaient été offerts aux idoles;

mais il les refusa constamment, fondé sur cette maxime qu'on ne peut manger ce qui a été offert aux idoles s'il doit en résulter du scandale pour les faibles, et si les païens l'exigent comme un acte d'idolâtrie. Le saint ayant été conduit une seconde fois devant le juge, il persista toujours dans la confession de Jésus-Christ. Ce fut en vain qu'on employa les tourments pour ébranler sa fermeté; on ne put jamais tirer de lui que ces paroles : *Je suis chrétien*; c'étaient là les seules armes dont il se servait pour vaincre, persuadé, dit S. Chrysostome, que dans un pareil combat ce n'est pas l'éloquence qui remporte la victoire, et que le moyen le plus sûr de triompher n'est pas de savoir bien parler mais de savoir bien aimer. Quelques-uns disent qu'il fut remis en prison et qu'il y mourut. S. Chrysostome, qui devait être mieux informé que personne, nous assure qu'on le décapita. Rufin dit qu'il fut égorgé secrètement dans la prison par l'ordre de Maximin, qui à cause du peuple n'osa le faire mourir publiquement. Nous lisons dans ses Actes qu'il fit plusieurs miracles, et qu'étant lié et couché sur le dos dans la prison il consacra les divins mystères sur sa poitrine, et donna la communion aux fidèles qui étaient présents.

S. MELCHIADE,

PAPE.

(10 décembre.)

S. Melchiade ou Miltiade succéda au saint pape Eusèbe, le 2 juillet 311, sous le règne de Maxence.

Constantin, ayant vaincu ce tyran le 28 octobre de l'année suivante, publia des édits par lesquels il permettait aux chrétiens le libre exercice de leur religion et leur accordait la liberté de bâtir des églises. Mais pour ne point effaroucher les païens mécontents de cette innovation, il donna au commencement de l'année 313 un nouvel édit par lequel il laissait liberté de conscience à ceux qui professaient d'autres religions ; il en excepta toutefois les hérétiques. Parmi les lois favorables au christianisme il y en avait une qui exemptait le clergé du fardeau des charges civiles. Constantin obligea tous ses soldats à réciter le dimanche une prière adressée au seul Dieu ; et aucun païen ne fit scrupule de suivre cette pratique. Il abolit les fêtes païennes et la célébration des mystères profanes, qui donnaient lieu à la corruption des mœurs. Les idolâtres se livraient aux impuretés les plus abominables ; la débauche était même portée à un point parmi eux que plusieurs fuyaient le lien du mariage afin de pouvoir s'abandonner plus librement à la brutalité de leurs passions. L'empereur crut que le moyen le plus efficace de remédier à ce désordre était d'encourager ses sujets à se marier, de les y obliger même par la force des lois et de menacer même de peines sévères ceux qui refuseraient d'obéir : mais les progrès que faisait journellement la religion chrétienne eurent bien plus de pouvoir que toutes les lois du prince pour ramener la pureté des mœurs. Alors Constantin, en faveur du célibat, révoqua la loi papienne ; il ordonna aussi la peine de mort contre l'adultère.

Le saint pape voyait avec joie multiplier le

nombre des enfants de l'Eglise, et il travaillait avec zèle à étendre de toutes parts le royaume de Jésus-Christ. Mais sa joie fut troublée par les divisions intestines qu'excita le schisme des donatistes, qui avait pris naissance en Afrique. Mensurius, évêque de Carthage, avait été accusé d'avoir livré les saintes Ecritures aux païens, pour être brûlées durant la persécution de Dioclétien. Quoique ce fût une calomnie, Donat, évêque des Cases-Noires en Numidie, s'était séparé de la communion de ce prélat. Il persévéra dans son schisme sous Cécilien, successeur de Mensurius sur le siége de Carthage. Plusieurs ennemis de cet évêque se joignirent à Donat; il attira encore dans son parti une dame puissante nommée Lucille, qui avait conçu une haine personnelle contre Cécilien, lorsqu'il n'était encore que diacre de l'Eglise de Carthage. Les schismatiques eurent recours à Constantin, qui se trouvait alors dans les Gaules, et le prièrent de commettre trois évêques gaulois qu'ils désignèrent pour juger leur cause contre Cécilien. L'empereur acquiesça à leur demande, mais il voulut que les trois évêques se rendissent à Rome. Il écrivit en même temps à Melchiade pour le prier d'examiner, conjointement avec les prélats gaulois, la question qui occasionnait le schisme, et de la décider conformément à la justice et à l'équité. Il laissa aux évêques la décision de cette affaire parcequ'elle regardait un évêque.

Melchiade assembla un concile dans le palais de Latran, et l'ouverture s'en fit le 2 octobre 313. Cécilien et Donat y assistèrent. Le premier fut déclaré innocent et déchargé des accusations formées

contre lui ; mais le second fut convaincu de schisme et condamné. Quant aux évêques de son parti, il fut décidé qu'on leur laisserait leurs siéges s'ils revenaient à l'unité de l'Eglise. S. Augustin, parlant de la modération que le pape fit paraître dans cette circonstance, l'appelle un homme excellent, un véritable enfant de paix, un vrai père des chrétiens. Après sa mort cependant les donatistes essayèrent de noircir sa réputation par la calomnie, ils prétendirent qu'il avait livré les saintes Écritures aux persécuteurs. S. Augustin le justifia, et fit voir que l'accusation n'avait d'autre fondement que la méchanceté des ennemis du saint pape.

Melchiade mourut le 10 janvier 314, après avoir siégé deux ans six mois et huit jours. Il fut enterré sur la voie Appienn , dans le cimetière de Calixte.

LES QUARANTE MARTYRS DE SÉBASTE.

(10 mars.)

Ces saints martyrs souffrirent en 320, à Sébaste, ville de la petite Arménie, sous l'empereur Licinius. Ils étaient de différents pays, mais tous enrôlés dans le même corps, tous jeunes, bien faits, braves et distingués par leurs services. On lit dans S. Grégoire de Nysse et dans Procope qu'il faisaient partie de la légion Fulminante, si célèbre par la pluie miraculeuse qu'elle obtint du ciel sous l'empereur Marc-Aurèle. Cette légion, la douzième de l'empire, avait alors ses quartiers en Arménie. Lysias était général des troupes, et Agricola gouverneur de la province. Le dernier ayant signifié à l'armée un édit de Licinius, qui ordonnait à tout

le monde de sacrifier aux idoles, il se présenta quarante chrétiens qui confessèrent généreusement leur foi, et qui protestèrent que les tourments ne seraient point capables de la leur faire trahir. Le juge dans l'espérance de les gagner eut d'abord recours aux voies de la douceur. Il leur dit que leur opiniâtreté les couvrirait d'un déshonneur éternel, et qu'au contraire leur soumission ux volontés du prince serait récompensée par les plus grands avantages; mais voyant que les promesses étaient inutiles il employa les menaces, qui ne produisirent pas plus d'effet. Les saints confesseurs de Jésus-Christ lui répondirent que les promesses qu'il leur faisait n'avaient aucune proportion avec les biens infinis dont il voulait les priver. « Quant à vos menaces, ajoutèrent-ils, elles ne nous effraient point; vous n'avez de pouvoir que sur nos corps, que nous avons appris à mépriser; pour nos ames, elles sont à l'abri des tortures des hommes. » Le gouverneur, qui ne s'attendait point à cette réponse de leur part, en fut vivement irrité, et ordonna qu'on leur meurtrît le corps à coups de fouet, et qu'on leur déchirât les côtes avec des ongles de fer. Ils furent ensuite chargés de chaînes et conduits en prison. Quelques jours après Lysias arriva de Césarée à Sébaste : il mit la constance des confesseurs à de nouvelles épreuves; mais il eut aussi la honte de se voir vaincu. Enfin le gouverneur, transporté de rage, imagina un genre de supplice lent et rigoureux, auquel il les condamna tous.

On était alors en hiver, saison très dure en Arménie. Un vent du nord qui soufflait avec violence augmentait encore de beaucoup la rigueur

du froid. Il y avait auprès des murailles de la ville un étang tellement glacé que les gens de pied et les chevaux pouvaient sans risque passer dessus. Le gouverneur ordonna que les saints y fussent exposés tout nus pendant la nuit ; et, afin de les tenter plus vivement par la facilité du remède, il fit préparer un bain chaud à une petite distance de l'étang, pour réchauffer ceux qui voudraient sacrifier. Les martyrs n'eurent pas plus tôt entendu prononcer la sentence qu'ils coururent avec joie à l'étang ; ils ôtèrent eux-mêmes leurs habits et s'encouragèrent mutuellement au combat en se disant l'un à l'autre qu'une mauvaise nuit leur vaudrait une éternité de bonheur. Ils faisaient tous ensemble cette prière : « Seigneur, nous sommes entrés quarante au combat, ne permettez pas qu'il y en ait moins de quarante de couronnés : qu'il n'en manque pas un du nombre que vous n'avez point limité sans dessein. » Les gardes de leur côté ne cessaient de les exhorter à obéir au prince afin qu'on leur accordât la permission d'entrer dans le bain chaud.

Malheureusement il y en eut un de cette sainte troupe qui se laissa gagner par les païens : il quitta son poste comme un déserteur, et alla se jeter dans le bain chaud ; mais à peine y fut-il entré qu'il expira, Dieu n'ayant pas permis qu'il jouît longtemps du fruit de son apostasie. Ses compagnons, sensiblement affligé de sa chute, ne tardèrent pas à en être consolés par un événement tout à fait merveilleux. Il y avait un garde qui se chauffait près du bain et qui avait ordre d'observer si quelqu'un des martyrs ne changerait point de résolution. Tandis qu'il était tout occupé de ce soin il

fut frappé d'un spectacle extraordinaire. Il vit des esprits célestes qui descendaient du ciel, et qui, comme de la part de leur roi, distribuaient de magnifiques récompenses à ces généreux soldats; il y en eut toutefois un d'excepté, et c'était celui qui avait lâchement trahi sa foi. Le garde, touché de la vision céleste, se convertit, et après avoir quitté ses habits alla se joindre aux trente-neuf autres martyrs en criant qu'il était chrétien comme eux. Ceci, remarque S. Ephrem, est bien propre à nous faire adorer les voies incompréhensibles de la miséricorde et de la justice de Dieu sur les hommes.

Le jour étant venu, le juge ordonna qu'on les mît sur des chariots et qu'on les jetât dans le feu. Ils étaient tous morts ou mourants, excepté le plus jeune, qu'on trouva encore plein de vie. Les bourreaux le laissèrent dans l'espérance qu'on pourrait le faire changer : mais sa mère, qui était présente, ne put souffrir cette fausse pitié qu'on avait pour son fils; elle osa même en faire des reproches aux bourreaux. Cette généreuse femme était une veuve de basse extraction, mais enrichie de tous les trésors de la foi. Elle approcha de son fils, l'exhorta à persévérer, puis, l'ayant pris ellemême entre ses bras, elle le mit dans le chariot avec les autres martyrs : « Va, va, mon fils, lui ditelle, achever cet heureux voyage avec tes camarades afin que tu ne te présentes pas à Dieu le dernier. » Elle prononça ces paroles sans répandre une seule larme, et accompagna le chariot jusqu'au bûcher avec un visage plein de joie.

Après que les corps des saints martyrs eurent été brûlés, on jeta leurs cendres dans le fleuve : il

en resta pourtant une partie aux chrétiens, qui les enlevèrent secrètement ou les achetèrent à prix d'argent. La ville de Césarée avait de ces précieuses reliques, et S. Basile les regardait comme un boulevard assuré contre les attaques des ennemis les plus formidables. Le même père ajoute qu'elles avaient la vertu de relever ceux qui étaient tombés, de fortifier les faibles et d'augmenter la ferveur des fidèles. S. Basile, père du saint docteur dont nous venons de parler, et sainte Emmélie, sa mère, S. Grégoire de Nysse, S. Pierre de Sébaste et sainte Macrine se procurèrent une partie des reliques de nos saints martyrs. Sainte Emmélie en mit dans l'église qu'elle fit bâtir près du village d'Annessès; on les y reçut avec une grande solennité, et S. Grégoire rapporte les miracles qui s'opérèrent en cette occasion. « Ce dernier enterra ses parents auprès des reliques des saints martyrs, afin qu'ils pussent un jour ressusciter avec ceux dont ils avaient imité la foi. Il avait, disait-il, des preuves incontestables de leur crédit auprès de Dieu. »

S. ALEXANDRE,

PATRIARCHE D'ALEXANDRIE.

(26 février.)

S. Alexandre succéda à S. Achillas sur le siége d'Alexandrie en 313. C'était un homme d'une vie irréprochable, d'une doctrine vraiment apostolique, plein de zèle, de ferveur, d'affabilité et de charité pour les pauvres. Il n'ordonnait que de saints ministres, et les tirait ordinairement du corps de ceux

qui s'étaient dévoués aux exercices de la vie solitaire. Il fut fort heureux dans le choix des évêques qu'il mit en différentes villes d'Egypte. Le démon, furieux de voir diminuer chaque jour son empire par la vertueuse conduite que tenait Alexandre, et surtout par le discrédit général où l'idolâtrie tombait, entreprit de réparer ses pertes en suscitant une hérésie qui sapât le christianisme par ses fondements. Arius, prêtre d'Alexandrie, fut l'instrument dont il se servit pour l'exécution de ses desseins.

Cet hérésiarque était fort versé dans la connaissance des lettres humaines et dans la dialectique. Il avait tout ce qu'il fallait pour séduire, un extérieur mortifié et des manières insinuantes ; mais dans le fond c'était un hypocrite dominé par l'orgueil, la vaine gloire, l'ambition et la jalousie. Habile dans l'art funeste de paraître ce qu'il n'était pas, il cachait sous une modestie affectée un cœur fourbe et capable de tous les crimes. L'an 300 de Jésus-Christ, il avait pris le parti du schismatique Mélèce, évêque de Lycopolis, contre S. Pierre, patriarche d'Alexandrie ; il le quitta ensuite, et parut donner des marques si sincères de repentir que S. Pierre lui-même l'ordonna diacre. Quelque temps après il osa se rendre l'accusateur de son propre évêque, et les troubles qu'il excita à l'occasion des méléciens allèrent si loin qu'il fut chassé pour toujours de l'Eglise. Il parut encore rentrer en lui-même sous S. Achillas, qui, trompé par de fausses apparences, l'admit à la communion, l'ordonna prêtre et le fit curé d'un des quartiers d'Alexandrie, nommé Baucale. Comme il avait prétendu à l'épis-

copat après la mort de S. Achillas, il ne put souffrir qu'Alexandre lui eût été préféré, aussi devint-il dès lors son plus mortel ennemi. Ne trouvant rien à reprendre dans ses mœurs, il se mit à calomnier sa doctrine et à en enseigner une toute contraire qui anéantissait la divinité de Jésus-Christ. Il ne la débita d'abord que dans les entretiens particuliers ; mais, se voyant appuyé d'un grand nombre de sectateurs, il la prêcha publiquement en 319. Il disait avec Ebion, Artémas et Théodote, que Jésus Christ n'était point véritablement Dieu. A ce blasphème il en ajoutait d'autres qui lui étaient particuliers ; savoir, que le fils de Dieu était une créature tirée du néant ; qu'il y avait eu un temps où il n'existait point, qu'il était capable de pécher. Il adoptait encore toutes les autres impiétés qui suivaient de ces détestables principes. S. Athanase l'accuse d'avoir aussi enseigné que Jésus-Christ n'avait point d'autre ame que cette divinité créée ou substance spirituelle faite avant le monde : d'où il suivait que le Verbe avait souffert sur la croix, qu'il était descendu aux enfers, et qu'il était ressuscité des morts. Arius engagea dans ses erreurs deux curés d'Alexandrie, un grand nombre de vierges, douze diacres, sept prêtres et deux évêques.

Colluthus un des curés d'Alexandrie, prêcha avec plusieurs de ses confrères contre la nouvelle hérésie. Le peuple se partagea : les partisans d'Arius furent appelés ariens ; ceux-ci donnèrent aux catholiques le nom de colluthiens. S. Alexandre, vivement touché du progrès de l'erreur, n'y opposa d'abord que cette douceur qui lui était na-

turelle. Il croyait que des exhortations dictées par un esprit de modération pourraient gagner Arius. Plusieurs catholiques désapprouvèrent une telle conduite parcequ'ils n'en pénétraient pas les motifs. Colluthus même par un zèle mal entendu en prit occasion de se séparer de son évêque et de tenir des assemblées à part. Heureusement ce schisme ne dura pas, et celui qui en avait été l'auteur revint au centre de l'unité. Cependant le parti d'Arius grossissait tous les jours. Le patriarche, voyant donc l'inutilité des moyens dont il avait fait usage jusque alors, cita l'hérésiarque à comparaître dans une assemblée composée du clergé d'Alexandrie. Il y vint, mais sur le refus qu'il fit de renoncer à sa doctrine impie il fut excommunié avec ses sectateurs. La sentence de notre saint fut confirmée par un concile tenu à Alexandrie sur la fin de l'année 320. Ce concile était composé de cent un évêques, qui, indignés d'entendre Arius répéter ses blasphèmes et y en ajouter de plus horribles encore, dirent anathème et à lui et à ses partisans.

Arius resta quelque temps caché dans Alexandrie; mais ayant été découvert, il prit la fuite et se retira en Palestine, où il gagna Eusèbe de Césarée, Théognis de Nicée et Eusèbe de Nicomédie. Le dernier lui rendit de grands services par l'ascendant qu'il avait sur l'esprit de Constantin ou plutôt de Constantie, sa sœur. Nous apprenons de Constantin lui-même que l'évêque de Nicomédie était un intrigant rempli d'orgueil et d'ambition. Un tel homme était fait pour être hérésiarque, et avec le crédit qu'il avait à la cour il ne pouvait manquer

de trouver des partisans, même parmi les honnêtes gens qui souvent se laissent éblouir par la faveur. Eusèbe et Arius entretenaient ensemble un commerce de lettres, et l'on convint de part et d'autre qu'Arius se retirerait en Nicomédie. Ce fut là qu'il composa sa *Thalie*, poème qui n'était qu'un tissu d'impiétés et de louanges fades qu'il se donnait à lui-même.

Cependant Alexandre écrivit au pape S. Sylvestre pour lui rendre compte de la doctrine et de la condamnation d'Arius ; il envoya aussi une lettre circulaire sur le même sujet à tous les évêques catholiques. En même temps Arius, Eusèbe et plusieurs autres personnes lui écrivirent pour le prier de lever la sentence d'excommunication qu'il avait portée. L'empereur Constantin se mêla aussi de cette affaire : il exhorta fortement notre saint à se réconcilier avec Arius ; et comme le grand Osius avait toute sa confiance, il le chargea d'aller à Alexandrie afin de pacifier les esprits et de mettre fin aux divisions. Le résultat des informations que fit l'évêque de Cordoue fut qu'Arius niait opiniâtrément la divinité de Jésus-Christ, et qu'Alexandre s'était comporté avec tout le zèle et toute la prudence qu'on devait attendre d'un digne pasteur. Quand Osius se fut acquitté de sa commission, il partit d'Alexandrie pour en aller rendre compte à l'empereur. Il l'informa du véritable état des choses, et lui conseilla d'assembler un concile général, qui, vu la grandeur des maux de l'Eglise, pourrait seul rétablir la paix. Notre saint avait aussi écrit plusieurs lettres à Constantin sur la nécessité du concile.

L'empereur, convaincu de la solidité des raisons que lui avaient apportées Osius et S. Alexandre, travailla efficacement à procurer le concile qu'on lui demandait. Il désigna pour le lieu de l'assemblée la ville de Nicée en Bithynie, et envoya aux évêques des lettres respectueuses pour les inviter à s'y rendre en diligence. Il leur fournit les voitures et tout ce qui était nécessaire pour le voyage. L'ouverture du concile se fit dans le palais impérial le 19 juin 325. Les évêques étaient au nombre de trois cent dix-huit; plusieurs d'entre eux avaient généreusement confessé la foi. Les plus illustres étaient S. Alexandre, S. Eustathe et S. Macaire, patriarches, l'un d'Antioche et l'autre de Jérusalem; Cécilien, archevêque de Carthage; S. Paphnuce, de la haute Thébaïde; S. Potamon, d'Héraclée sur le Nil; S. Paul, de Néocésarée; S. Jacques, de Nisibe, etc. Le pape S. Sylvestre, n'ayant pu venir à cause de son grand âge, envoya des légats qui présidèrent au concile en son nom. L'empereur entra sans gardes dans le lieu de l'assemblée, et ne s'assit, au rapport d'Eusèbe, que quand les évêques l'en eurent prié. Théodoret ajoute qu'il n'y entra qu'après en avoir demandé la permission aux évêques.

On examina plusieurs jours de suite la doctrine d'Arius, qui fut lui-même entendu. Marcel d'Ancyre et S. Athanase en découvrirent toute l'impiété. S. Alexandre avait une grande estime pour le second, et il l'avait amené avec lui d'Alexandrie, quoiqu'il ne fût encore que diacre. C'était le plus redoutable fléau des ariens. Il les réfuta en plein concile, et cela avec une force et une supériorité qui les couvrirent de confusion. Les hérétiques,

pour se soustraire à l'indignation publique, eurent recours à la dissimulation, et adoptèrent des expressions en apparence catholiques. Les pères du concile s'en aperçurent et déclarèrent, pour ne laisser aucun subterfuge à l'hérésie, que le Fils était CONSUBSTANTIEL au Père. Ils insérèrent ce mot dans la formule de foi, qui fut dressée par Osius et souscrite par tous les évêques, à l'exception d'un petit nombre qui favorisaient le parti d'Arius. C'est cette formule de foi qu'on appelle le symbole de Nicée. Il y eut d'abord dix-sept évêques qui refusèrent de la souscrire; ensuite ils se réduisirent à cinq; savoir, Eusèbe de Nicomédie, Théognis de Nicée, Maris de Chalcédoine, Théonas et Second de Libye. Eusèbe de Césarée, qui avait rejeté le mot de *consubstantiel*, l'approuva dès le lendemain du concile. Des cinq évêques opposants, Eusèbe, Maris et Théognis se rangèrent du côté du plus grand nombre, moins toutefois par devoir que par la crainte d'être bannis et déposés. Il ne s'en trouva donc plus que deux, Théonas et Second, qui restèrent opiniâtrément attachés à Arius. Constantin les exila dans l'Illyrie avec Arius et quelques prêtres d'Egypte. Le concile reçut les méléciens à la communion, parcequ'ils parurent se repentir; mais ils retombèrent ensuite dans le schisme, et plusieurs d'entre eux se joignirent aux ariens. On fit encore vingt canons de discipline, puis le concile se sépara le 25 août. Avant le départ des évêques Constantin leur donna un festin magnifique et leur fit de riches présents.

S. Alexandre reprit la route d'Alexandrie, où les catholiques le reçurent avec la plus grande joie :

mais il ne survécut pas long-temps à la victoire que l'Eglise venait de remporter sur l'arianisme; il mourut le 26 février 326, après avoir désigné S. Athanase pour son successeur. Le martyrologe romain en fait mémoire en ce jour.

SAINTE HÉLÈNE,
IMPÉRATRICE.

(18 août.)

Sainte Hélène, dont la patrie et la famille nous sont peu connues, épousa Constance Chlore, qui commandait dans l'armée romaine en Angleterre. Il devint césar sous l'empereur Maximien Hercule, et treize ans après empereur. Il mourut en Angleterre. Le premier de ses enfants fut Constantin, qui lui succéda sur le trône. Il reçut sa première éducation sous les yeux de sa respectable mère. Elle le prépara au dessein de la Providence, qui en fit le premier empereur chrétien après la victoire miraculeuse qu'il remporta sous l'étendard de la croix de Jésus-Christ, et il paraît qu'Hélène, sa mère, ne reçut que vers ce même temps le saint baptême; mais sa conversion à la foi fut si parfaite qu'elle pratiqua depuis les plus héroïques vertus. Sa piété fervente envers Dieu, son amour pour les pauvres, son zèle pour la propagation de l'Evangile, furent célébrés dans toute l'Eglise. Son fils la fit proclamer auguste dans toutes les provinces de l'empire, et S. Grégoire-le-Grand assure que ses exemples attiraient tous les Romains à la connaissance et au service du vrai Dieu. Humble dans le

haut rang qu'elle occupait, elle aimait à être confondue parmi le peuple dans les églises en assistant à l'office divin; maîtresse du trésor de l'empire, elle ne s'en servait que pour faire de bonnes œuvres partout où elle passait.

L'empereur, son fils, devenu maître de tout l'Orient par la victoire qu'il remporta sur Licinius, son collègue, fit assembler en 325 le concile général de Nicée, et écrivit à Macaire, évêque de Jérusalem, au sujet de la basilique qu'il voulait faire bâtir sur le mont Calvaire. Sainte Hélène, quoique alors âgée de quatre-vingts ans, se chargea de l'exécution de ce pieux ouvrage. Elle désirait beaucoup de découvrir la croix de Jésus-Christ sur cette montagne arrosée de son précieux sang; et Dieu lui accorda cette consolation en signalant par la résurrection subite d'un mort la croix de l'homme-Dieu quand elle eut été trouvée enfouie avec celles des deux larrons crucifiés. En même temps sainte Hélène visita tous les lieux saints, les orna, rendit la liberté aux exilés et aux autres confesseurs de la foi que Licinius avait condamné aux mines; et, après avoir satisfait son zèle, sa charité et sa piété, elle retourna à Rome.

Peu de temps après, ayant eu des pressentiments sur sa dernière heure, elle ne s'occupa plus que du désir de s'unir à Dieu pour jamais. Elle s'entretint avec son fils des moyens de gouverner l'empire conformément à la loi divine; elle le bénit ainsi que ses petits-fils, et mourut en leur présence, au mois d'août 328. Ses funérailles furent célébrées avec la plus grande pompe. Les pauvres et les Eglises la pleurèrent et l'invoquèrent en même temps.

S. PAUL LE SIMPLE,

ANACHORÈTE DE LA THÉBAÏDE.

(7 mars.)

Ce saint fut surnommé *le Simple* à cause de son humilité extraordinaire, et de l'ignorance où il était de toutes les sciences humaines. C'était un pauvre laboureur qui avait fidèlement servi Dieu dans le monde jusqu'à l'âge de soixante ans. Sa retraite fut occasionnée par la mauvaise conduite de sa femme, qu'il surprit en adultère. Fortement occupé du dessein de se consacrer sans réserve au service de Dieu, il sortit de sa maison et s'enfonça dans le désert. Il arriva après huit jours de marche au lieu où s'était retiré S. Antoine. S'étant adressé à ce saint homme, il le pria de le recevoir au nombre de ses disciples et de le mettre dans la voie du salut.

Antoine n'eut point d'égard à sa prière et lui dit qu'il était trop âgé pour soutenir les austérités des solitaires ; il l'exhorta donc à retourner chez lui et à rester dans sa profession, où il pourrait se sanctifier en animant toutes ses actions par un esprit de piété et de recueillement; il ferma ensuite sa porte. Paul ne se rebuta point, il demeura constamment à la porte du saint, où il joignait le jeûne à la prière. Antoine, frappé de sa ferveur, lui ouvrit au bout de quatre jours, et le mit au nombre de ses disciples, mais après avoir éprouvé son obéissance de différentes manières. Il lui prescrivit un réglement de vie, dont le but était de le faire travailler à

dompter ses passions, à mortifier ses sens et sa volonté, à purifier sans cesse les affections de son cœur, et à y allumer le feu de l'amour divin. Il lui enseigna la vraie manière de prier, lui défendit de manger avant le coucher du soleil, et lui recommanda de ne jamais se rassasier entièrement dans ses repas. Paul suivit avec exactitude les avis de son maître et parvint en peu de temps à une éminente sainteté. Nous allons citer quelques exemples de son obéissance, afin de montrer jusqu'à quel degré de perfection il portait cette vertu.

Un jour qu'il avait fini quelque ouvrage, S. Antoine le défit et lui ordonna de le refaire. Il obéit sans répliquer un seul mot et sans demander de nourriture, quoiqu'il n'eût rien pris depuis sept jours. Une autre fois S. Antoine lui dit de mettre quatre pains dans l'eau pour les faire tremper, parceque le pain des solitaires était très dur et très sec. Quand tout fut préparé pour le repas, il lui commanda de chanter des psaumes avec lui au lieu de le laisser manger. La prière étant faite, il lui dit d'aller reposer; mais il le rappela à minuit, afin de se remettre en prières avec lui. Paul soutint toutes ces épreuves avec une patience admirable et s'entretint avec Dieu jusqu'à trois heures après-midi du lendemain. Le soir, lui et son maître mangèrent chacun un pain; après quoi S. Antoine lui demanda s'il voulait en manger un second : « Je le veux bien, répondit-il, si vous en mangez un second vous-même. Mais je suis moine, dit Antoine; et moi je désire le devenir, reprit Paul. » Là-dessus ils se mirent en oraison, chantèrent douze psaumes et récitèrent plusieurs autres prières; ils prirent en-

suite un peu de repos jusqu'à minuit, qu'ils recommencèrent le même exercice.

Ce ne furent pas là les seules épreuves auxquelles S. Antoine mit l'obéissance de son disciple. Un jour que plusieurs solitaires étaient venus le consulter, il lui dit de répandre du miel qui était dans un vase et de le ramasser ensuite sans y mêler aucune ordure. Il l'occupa une autre fois pendant un jour entier à tirer de l'eau, qu'il lui ordonnait de répandre à mesure qu'il la tirait. Tantôt il lui commandait de défaire et de refaire ses paniers, de découdre et de recoudre son habit. Paul enfin n'avait point de volonté, et n'agissait que par l'impression de celle d'Antoine.

Lorsque celui-ci se fut assuré par toutes sortes d'épreuves des dispositions de son disciple, et qu'il l'eut parfaitement instruit des devoirs de la vie solitaire, il l'envoya dans une cellule qu'il lui fit bâtir à une lieue de la sienne. Il allait l'y visiter de temps en temps, et le revoyait avec plaisir pratiquer fidèlement ce qu'il lui avait prescrit. Il avait de lui une si haute idée qu'il le proposait à ses autres disciples comme le modèle le plus accompli qu'ils pussent imiter. Il lui envoyait les malades et les possédés qu'il n'avait pu guérir, reconnaissant que ce bon solitaire avait reçu de Dieu une grâce plus étendue que la sienne ; et Paul ne manquait jamais d'obtenir leur guérison par ses prières. On ne sait plus rien du détail de la vie de ce saint homme. Il mourut quelque temps après l'année 330. Les Grecs et les Latins l'honorent en ce jour.

S. SYLVESTRE,

PAPE.

(31 décembre.)

S. Sylvestre, destiné par la Providence à gouverner l'Église lorsqu'elle commençait à triompher de ses persécuteurs et dans les premières années de sa prospérité temporelle, eut Rome pour patrie. Il était fils de Rufin et de Juste. Il perdit son père de bonne heure. Sa vertueuse mère prit un grand soin de son éducation; elle le mit sous la conduite de Charitius ou Carin, prêtre aussi recommandable par sa sainteté que par ses talents, afin qu'il le formât également aux sciences et à la piété. Sylvestre entra depuis dans le clergé de l'Église romaine et fut ordonné prêtre par le pape Marcellin avant les édits publiés par Dioclétien et par le césar qu'il avait associé à l'empire. Sa conduite dans ce temps orageux le fit universellement estimer. Il fut témoin du triomphe que la croix remporta sur l'idolâtrie, lorsque Constantin vainquit Maxence, le 28 octobre 312.

Après la mort du pape Melchiade, arrivée au mois de janvier de l'année 314, Sylvestre fut élu pour remplir la chaire de S. Pierre. La même année il nomma quatre légats, deux prêtres et deux diacres pour le représenter au concile que les Occidentaux tinrent à Arles. On y condamna le schisme des donatistes, lequel subsistait depuis sept ans, ainsi que l'hérésie des quartodécimants. On y fit aussi vingt-deux canons de discipline, qui regardaient des points très

importants. Le concile étant encore assemblé écrivit au pape une lettre respectueuse, et lui adressa les décisions qu'il avait faites. Sylvestre les confirma et voulut quelles fussent publiées pour servir de règle à toute l'Église.

Nous lisons dans Socrate, dans Sozomène et dans Théodoret, que Sylvestre n'ayant pu, à cause de son grand âge et de ses infirmités, assister en personne au concile général qui se tint à Nicée en 325, contre l'arianisme, il y envoya ses légats pour le représenter. Suivant Gélase de Cyzique, « Osius tint la place de l'évêque de Rome avec deux prêtres romains, Viton et Vincent. (1) » Ils sont tous trois nommés parmi les évêques qui souscrivirent le concile. Socrate met aussi leurs noms avant ceux d'Alexandre, patriarche d'Alexandrie, et d'Eustache, patriarche d'Antioche.

Ce saint pape contribua beaucoup à la propaga-

(1) Osius vécut jusqu'à l'âge de cent ans. Il fut long-temps la gloire et l'ornement de l'Eglise, la consolation et la joie de tous ceux qui aimaient la vérité. Il eut la gloire de confesser Jésus-Christ sous les persécuteurs païens. Son zèle inébranlable pour la défense de la foi contre les ariens lui mérita les plus grands éloges de la part du concile général de Sardique et de la part de S. Athanase. Ce saint docteur l'appelle le père des évêques et le personnage le plus illustre de son temps. Osius naquit en Espagne au milieu du troisième siècle, et fut fait évêque de Cordoue vers l'an 295. On le regarda comme l'oracle de plusieurs conciles célèbres et en particulier de celui de Nicée. Cependant, après un exil d'un an à Sirmich, il eut la faiblesse de céder. Il communiqua avec Arsace et Valens et signa une formule de foi arienne. S. Hilaire pense que ce fut la seconde de Sirmich. Après sa chute il eut la liberté de retourner à son siége. Il mourut peu de temps après. Suivant S. Athanase il se repentit dans ses derniers moments et anathématisa l'arianisme.

tion du christianisme, par le zèle qu'il montra pour l'accomplissement de ses devoirs. Il mourut le 31 décembre 335, après avoir siégé vingt-un ans et onze mois. Il fut enterré dans le cimetière de Priscille. S. Grégoire-le-Grand prononça sa neuvième homélie sur les Évangiles le jour de sa fête et dans une église qui avait été dédiée sous son invocation par le pape Symmaque. Le pape Serge II transféra dans cette église le corps du saint, et l'y déposa sous le grand autel. Les anciens parlent d'un autel consacré à Dieu en son honneur à Vérone, vers l'an 500. S. Sylvestre est nommé dans l'ancien martyrologe, dit de S. Jérôme, et publié par Florentinius, ainsi que dans ceux de Bède, d'Adon, d'Usuard, etc. Le pape Grégoire IX voulut en 1227 étendre sa fête à toutes les Églises qui suivent le rit latin. Les Grecs l'honorent le 2 janvier.

Le sang chrétien ayant coulé pendant près de trois siècles dans les différentes parties du monde, les persécuteurs mirent bas les armes et se soumirent enfin au joug de la foi. Ce triomphe de la vraie religion sur l'idolâtrie est bien capable d'exciter notre reconnaissance. Mais vivons-nous d'une manière conforme à la foi? la faisons-nous régner dans nos cœurs? Un de nos premiers devoirs c'est de regarder Dieu comme le principe et la fin de toutes nos actions, et d'avoir continuellement en vue sa gloire et l'accomplissement de sa volonté. Ainsi les jours, les heures, les moments qui composent l'année, devraient former une couronne de bonnes œuvres dignes d'être offertes à Dieu. Déplorons notre négligence à remplir ce devoir essentiel, et formons de saintes résolutions pour l'avenir;

tâchons de découvrir les omissions et les fautes de l'année qui finit; prenons des mesures pour nous corriger et pour mieux régler dans la suite les pensées de notre esprit, les mouvements de notre cœur et tout le cours de nos actions.

S. AZADE

ET PLUSIEURS AUTRES SAINTS MARTYRS EN PERSE.

(22 avril.)

La trente-deuxième année du règne de Sapor II, le jour même où souffrirent S. Siméon et ses compagnons, c'est à dire le vendredi saint, qui était le 17 d'avril de notre année solaire, il parut en Perse un édit sanglant qui menaçait de l'esclavage et même de la mort les chrétiens qui ne renonceraient pas à leur religion. On ne voyait de toutes parts que des instruments de supplices. Les fidèles loin de trahir leur foi volaient généreusement à la mort, et les bourreaux fatigués s'avouèrent plus d'une fois vaincus par les victimes de leur cruauté. « La croix, dit S. Maruthas, germa sur le bord des ruisseaux de sang. La vue de ce signe salutaire fit tressaillir de joie la sainte troupe des fidèles; elle les remplit d'un nouveau courage, qu'ils inspirèrent aux autres. Enivrés des eaux fécondes du divin amour, ils enfantèrent une race spirituelle digne de leur succéder. » On ne cessa de massacrer les chrétiens depuis la sixième heure du vendredi saint jusqu'au second dimanche de la Pentecôte.

La nouvelle de l'édit ne se fut pas plus tôt répandue dans les provinces les plus éloignées que les gou-

verneurs emprisonnèrent ceux qui adoraient le vrai Dieu, dans le dessein de les mettre à mort dès que les ordres du prince seraient parvenus jusqu'à eux. A peine les eurent-ils reçus que tous ceux qui se dirent chrétiens furent inhumainement égorgés. Parmi les fidèles dont le sang coula pour Jésus-Christ était un eunuque chéri du roi, et qui se nommait Azade. Sapor fut si vivement touché de sa mort qu'il publia un autre édit, par lequel il restreignait la persécution aux évêques, aux prêtres, aux moines et aux religieuses. Il y eut en cette occasion une multitude innombrable de martyrs de tout sexe et de tout âge, dont on ne sait pas les noms: Sozomène en compte seize mille; mais un ancien écrivain persan en fait monter le nombre jusqu'à deux cent mille.

Sur ces entrefaites la reine de Perse tomba dangereusement malade. Les Juifs, qui avaient toute sa confiance, lui persuadèrent que sa maladie venait d'un sortilége employé par les sœurs du bienheureux Siméon, lesquelles voulaient par là venger la mort de leur frère. On se saisit aussitôt de la vierge Tharba et de sa sœur, qui étant devenue veuve s'était engagée par vœu à passer le reste de sa vie dans la continence. La servante de Tharba, qui était vierge aussi fut également arrêtée (1). On

(1) On trouve dès la naissance du christianisme des personnes consacrées à Dieu par le vœu de chasteté perpétuelle. Il est dit dans les Actes des apôtres que le diacre Philippe avait quatre *filles vierges*; de là vient que Tertullien s'écrie : Combien n'y a-t-il pas d'eunuques volontaires et de vierges de l'un et de l'autre sexe! *Quot spadones voluntarii! Quot virgines utriusque sexus!* » S. Ambroise parle de *vierges* consacrées à Dieu par la reception d'un voile que l'évêque bénissait à la messe.

les conduisit toutes les trois devant les juges, où elles furent accusées d'avoir rendu la reine malade par leurs enchantements. Tharba détruisit cette accusation en montrant que le crime dont on les accusait n'était pas moins contraire à la loi divine que l'idolâtrie. Et comme l'on disait que c'était un moyen employé par la vengeance, elle ajouta: « Quelle raison pouvions-nous avoir de venger la mort de notre frère, puisqu'en quittant une vie périssable il est entré dans le royaume céleste? La vengeance d'ailleurs nous est interdite par la religion

Il y avait des *vierges* qui se consacraient à Dieu sans recevoir de voile; mais elles avaient un habit distinctif, qui était modeste et de couleur noire ou grise. Les religieuses proprement dites s'appelaient en Syrie *filles de l'alliance.* On comprenait sous cette dénomination les *diaconesses* et la *chanoinesse*, c'est à dire celles qui non seulement avaient fait vœu de virginité, mais qui, en plusieurs endroits, étaient chargées de chanter les louanges de Dieu dans l'église, comme nous le voyons par la vie de S. Ephrem, écrite en syriaque. C'est dans cette classe qu'on doit mettre plusieurs vierges qui souffrirent en Perse, comme sainte Varda, les deux saintes Thècles, les trois saintes Marie, sainte Danacha, sainte Tatona, sainte Mama, sainte Muzachia, sainte Anne, sainte Abiatha, sainte Hates, sainte Mamlaca, sainte Tata, sainte Ama, sainte Adrana et sainte Maraca. La raison en est que le Syriens leur donnent le titre de *Bnath Kiama* ou de *filles de l'alliance.* Les *vierges* de toutes les classes dont nous venons de parler vivaient dans des maisons particulières avant la fondation des monastères : mais il n'y avait point d'hommes dans ces maisons; c'est ce que nous apprenons de S. Cyprien. Le même père dit que si une de ces *vierges* fût tombée dans l'incontinence elle eût été regardée comme une incestueuse et une adultère, pour avoir manqué de fidélité à Jésus-Christ, son divin époux. On devait, selon Tertullien, traiter de *sacriléges* celles qui abandonnaient un habit consacré à Dieu. Ces *vierges* menaient une vie retirée, se mortifiaient par des jeûnes rigoureux, et employaient leur temps à la prière et au chant des hymnes. Elles étaient comme les religieuses dont il est parlé dans S. Ambroise, S. Jérôme, etc.

que nous professons. » Après cet interrogatoire les trois saintes furent menées en prison.

Comme Tharba était d'une rare beauté, un des juges conçut pour elle une passion violente: il lui fit donc dire le lendemain qu'il lui obtiendrait du roi la liberté pourvu qu'elle lui promît de l'épouser; mais la sainte refusa cette proposition avec horreur. « Je suis, dit-elle, l'épouse de Jésus-Christ; je lui ai sacrifié ma virginité et toute ma personne. Loin de craindre la mort, je la regarde comme la fin de mes maux. En me faisant disparaître de ce monde elle me réunira à mon frère dans le sein du repos éternel. » Ses deux autres juges lui ayant aussi proposé de l'épouser, ils en reçurent la même réponse.

La mort des saintes fut aussitôt résolue. On porta l'affaire au roi, et on lui dit que le crime était prouvé: mais le prince n'en voulut rien croire; il ordonna même qu'on leur laissât la vie et qu'on les mît en liberté si elles consentaient à adorer le soleil. « Que nous proposez-vous, répondirent les saintes? Non, jamais nous ne rendrons à la créature l'honneur qui n'est dû qu'à Dieu. » Les mages s'écrièrent alors tout d'une voix: « Périssent ces malheureuses, dont les enchantements ont ravi la santé à la reine! »

Ce fut aux mages qu'on s'en rapporta sur le choix du supplice auquel les saintes seraient condamnées. Ceux-ci ordonnèrent qu'on sciât leur corps en deux et qu'on les rangeât ensuite sur deux lignes, afin que la reine pût passer au milieu, ajoutant que par là elle recouvrerait la santé. Lorsque cette sentence eut été prononcée le premier juge qui avait proposé à Tharba de l'épouser revint encore à la charge, et lui fit promettre la liberté avec la vie en

cas qu'elle voulût se rendre à ses désirs; mais Tharba, saisie d'indignation, lui répondit: « O le plus impudent des hommes, jusques à quand vous occuperez-vous d'une telle pensée? Mourir courageusement est pour moi une vraie vie; mais une vie achetée par l'infamie me serait mille fois plus insupportable que la mort. »

Quand les saintes furent arrivées au lieu du supplice on les attacha à deux poteaux, puis on les scia par le milieu du corps; on coupa ensuite chaque moitié en six et l'on jeta tous les morceaux dans des paniers, qui furent suspendus à des pieux tellement disposés que l'on pût faire passer la reine au milieu. Le martyre de ces saintes femmes arriva dans l'année 341.

S. SIMÉON,

ÉVÊQUE DE SÉLEUCIE ET DE CTÉSIPHON, ET SES COMPAGNONS MARTYRS.

(17 avril.)

Siméon, surnommé *Bar-Saboé* ou fils *du Foulon*, du métier de son père, fut disciple de Papa, évêque de Séleucie et de Ctésiphon, qui le fit son coadjuteur. Pendant la dernière persécution de Sapor II, roi de Perse, qui fut la plus longue et la plus sanglante de toutes, parut un édit de ce prince en 340, par lequel il était défendu d'embrasser le christianisme sous peine d'esclavage et d'être écrasé d'impôts. Le saint évêque écrivit à Sapor une lettre, où il lui adressait des représentations remplies d'un esprit vraiment apostolique. La lecture de cette lettre fit

entrer le roi dans une étrange colère. Il ordonna sur-le-champ qu'on mît à mort les prêtres et les diacres, qu'on démolît les églises et que l'on convertît à des usages profanes tout ce qui servait au culte des chrétiens. Quant à Siméon, il fut arrêté et chargé de fers, avec deux des prêtres de son église. Étant arrivé à Lédan, capitale du pays des Huzites, le roi le fit comparaître devant lui. Voyant que le saint évêque ne l'adorait point, comme il l'avait toujours fait, il lui demanda pourquoi il lui refusait cet honneur : « C'est, répondit Siméon, que je n'ai jamais comparu devant vous chargé de fers, ni pour être forcé à renoncer le vrai Dieu. »

Le roi, prenant ensuite un visage moins sévère, lui dit : « Croyez-moi, Siméon, je vous veux du bien. Adorez le soleil ; cet acte d'obéissance vous sera avantageux ainsi qu'à votre peuple. — Comment adorerai-je le soleil puisque je ne peux vous adorer, quoique vous soyez d'une nature plus excellente? Nous ne reconnaissons qu'un Seigneur, qui est Jésus crucifié. — Si vous adoriez un Dieu vivant j'excuserais votre folie ; mais non, vous adorez comme Dieu un homme mort sur un bois infâme... Si vous m'obéissez je vous promets des honneurs, des richesses et les principales dignités de mon royaume. — Vous n'avez pas une juste idée de Jésus-Christ. Il est le créateur des hommes et le seigneur du soleil même, qui s'éclipsa à sa mort pour marquer son deuil. Il est d'ailleurs sorti glorieux du tombeau et est monté au ciel par sa propre vertu. Quant aux honneurs que vous me promettez, ils ne me tentent point. Mon Dieu m'en prépare que vous ne connaissez pas et qui sont infi-

niment plus précieux que les vôtres. — Épargnez votre vie et celle d'une multitude d'hommes qui périront avec vous, si vous persistez dans votre opiniâtreté. — Si vous commettez un tel crime vous en subirez la punition dans ce jour terrible où le souverain juge vous demandera un compte rigoureux de toutes vos actions. Pour moi, je vous abandonne avec plaisir les restes d'une misérable vie. — A la bonne heure que vous couriez à votre perte ; mais j'ai du moins pitié de vos sectateurs, et je tâcherai de les guérir de leur folie par la sévérité de votre châtiment. — L'expérience vous apprendra que les chrétiens ne sacrifient point une vie éternelle pour une vie périssable, et qu'ils ne voudraient pas échanger contre votre diadème le nom immortel qu'ils ont reçu de Jésus-Christ. — Si vous refusez de m'honorer en présence des grands de mon royaume et de m'adorer avec le soleil, la divinité de tout l'Orient, je ferai demain déchirer de coups et ensanglanter ce visage si beau et ce corps d'un aspect si vénérable. — Vous vous égalez au soleil dont vous faites un dieu, et cependant vous êtes plus grand que lui. Si vous défigurez la beauté de mon corps, que je regarde présentement comme quelque chose de méprisable, celui de qui je la tiens saura me la rendre un jour avec usure. » Le roi, désespérant de pouvoir ébranler la constance du saint, le fit renfermer dans une étroite prison jusqu'au lendemain.

Il y avait à la porte du palais un vieil eunuque nommé Guhsciatazades, qui avait été élevé avec Sapor et qui jouissait à la cour de la plus haute considération. Il avait professé le christianisme ; mais

il adorait le soleil depuis quelque temps pour ne pas déplaire à son maître. Ayant vu passer le saint évêque qu'on menait en prison, il se mit à genoux pour le saluer. Siméon détourna les yeux afin de lui faire sentir l'horreur de son apostasie. L'eunuque, touché de ce reproche secret, rentra en lui-même et détesta son crime. « Malheureux que je suis ! s'écria-t-il les yeux baignés de larmes; si la conduite que Siméon vient de tenir à mon égard m'est si sensible comment pourrai-je soutenir l'indignation du Dieu que j'ai lâchement renié? » Plein de ces pensées, il court à sa maison, quitte les habits précieux dont il était revêtu, en prend de couleur noire, que les Perses avaient coutume de porter dans les temps de deuil, et retourne à la porte du palais.

Le roi, informé de ce qui se passait, envoie chercher l'eunuque. « Il faut, lui dit-il, qu'un esprit ennemi se soit emparé de vous. Grand roi, répond l'eunuque, ce n'est rien de ce que vous pensez. Qui eut jamais plus lieu que moi de s'attrister? j'ai péché contre Dieu en adorant le soleil, et contre vous en trahissant ma conscience, qui désavouait l'acte extérieur d'idolâtrie que je faisais. Quoi! reprit Sapor transporté de fureur, c'est là ce qui vous afflige? Eh bien! je saurai vous mettre à la raison si vous ne quittez au plus tôt ces folles idées. — J'en prends à témoin le Seigneur du ciel et de la terre, que je ne vous obéirai plus en ce point et que désormais je ne tomberai pas dans un crime dont je me repens avec toute l'amertume de mon cœur. Je suis chrétien, et je vous déclare que l'envie de plaire aux hommes ne me rendra point perfide envers mon

Dieu.—J'ai pitié de votre vieillesse et je suis fâché que vous vouliez perdre le mérite de vos longs services : je vous en prie, n'adoptez pas les préjugés d'une troupe de méchants, ou vous me forcerez de vous envelopper dans leur perte.—Sachez que je n'abandonnerai point le vrai Dieu pour adorer de simples créatures.—A vous entendre, j'adore donc des créatures?—Oui; et ce qu'il y a de plus déplorable, vous adorez des créatures inanimées et dépourvues de raison. » Le roi, outré de colère, ordonna qu'on appliquât le confesseur à la question; mais la noblesse obtint qu'il fût mis à mort sur-le-champ. Lorsqu'on était sur le point de le conduire au supplice il envoya prier le roi de faire publier qu'on le mettait à mort non pour avoir commis quelque crime, mais pour n'avoir pas voulu abjurer la religion chrétienne. Son but en faisant cette prière était de réparer le scandale de son apostasie. Le roi lui accorda ce qu'il demandait pour un effet tout contraire, c'est à dire dans la vue d'effrayer les Perses qui seraient tentés d'embrasser le christianisme. Le saint vieillard fut décapité le jeudi saint. Siméon ayant appris dans sa prison le martyre de Guhsciatazades en rendit grâce à Dieu et se sentit plus que jamais embrasé du désir de donner sa vie pour Jesus-Christ. Ayant persisté le lendemain dans les réponses qu'il avait faites dans l'interrogatoire du jour précédent, il fut condamné à être décapité.

On tira de la prison cent autres chrétiens pour les mener au supplice en même temps. Ayant tous protesté qu'ils n'adoreraient point le soleil, les bourreaux se mirent en devoir de les exécuter. Si-

méon, qu'on rendit témoin de leur supplice dans l'espérance qu'il se laisserait ébranler, les exhortait à persévérer dans la profession de la foi, et les consolait par l'espérance d'une heureuse résurrection. Lorsque ces cent chrétiens eurent été exécutés Siméon reçut aussi la couronne du martyre avec les prêtres Abdahaïcla et Hananias. Tandis que ce dernier ôtait ses habits il fut tout à coup saisi d'un tremblement involontaire. Phusikius, intendant des travaux du roi, s'en aperçut et lui dit : « Rassurez-vous, Hananias; fermez les yeux, et vous verrez dans un moment la divine lumière de Jésus-Christ. » On conduisit aussitôt Phusikius devant le roi pour y rendre compte de ce qu'il venait de dire. Le prince lui reprocha la prétendue ingratitude dont il avait payé ses bienfaits. « Je voudrais, répondit celui-ci, pouvoir échanger ma vie contre la mort de ces généreux chrétiens. Je renonce donc à vos honneurs remplis de troubles et d'inquiétudes. La grâce que je vous demande est de m'associer à ceux dont je viens de voir le supplice. Rien ne peut être plus heureux que leur mort. — Quoi ! vous préférez la mort à votre dignité ? Il faut que vous soyez extravagant. — Je n'extravague pas, mais je suis chrétien, et voilà pourquoi ma mort, jointe à une ferme espérance en Dieu, me paraît préférable à tous vos honneurs. » Le roi, furieux, ordonna qu'on lui fît souffrir un genre de mort extraordinaire. Les bourreaux lui percèrent le cou et lui arrachèrent la langue. Il expira dans cette horrible torture. Il avait une fille qui avait consacré à Dieu sa virginité : elle fut aussi arrêtée et condamnée à mort.

S. Siméon souffrit le 17 avril 341. S. Maruthas fit la translation de ses reliques et les déposa dans l'église de sa ville épiscopale, qui a pris de là le nom de *Martyropolis*.

S. NICOLAS,

ÉVÊQUE DE MYRE EN LYCIE.

(6 décembre.)

La grande vénération qu'on a pour S. Nicolas depuis tant de siècles chez les Grecs et les Latins, et cette multitude de temples bâtis sous son invocation sont des preuves de son éminente sainteté ainsi que de la gloire dont il jouit dans le ciel. L'empereur Justinien fit élever une église en son honneur à Constantinople, dans le quartier appelé Blaquernes, vers l'an 430. Ce saint fut titulaire de quatre églises dans la même ville. Nous ne rapporterons de sa vie que les faits sur lesquels les différents auteurs de ses Actes paraissent d'accord. Ils le font natif de Patare en Lycie; ils disent que dès son enfance il observait le jeûne du mercredi et du vendredi, qui était alors ordonné par une loi de l'Eglise; que sa vertu acquit un nouvel éclat quand il eut embrassé la vie religieuse dans un monastère près de Myre en Lycie; qu'il se distingua principalement par sa charité envers les malheureux. On rapporte que, trois jeunes filles se trouvant en danger de perdre leur innocence, il pourvut à leurs besoins et les mit en état de s'établir honnêtement.

La Lycie était une ancienne province de l'Asie,

où S. Paul avait fait connaître Jésus-Christ par ses prédications. La ville de Myre, située à peu de distance de la mer, en était la capitale. Il y avait un archevêché, qui dans les siècles suivants compta jusqu'à trente-six suffragants. Ce siége étant devenu vacant, on élut pour le remplir Nicolas, alors abbé du monastère où il s'était retiré. Le don des miracles, que Dieu lui accorda dans un degré éminent, une piété extraordinaire, un zèle ardent et infatigable rendirent partout son nom célèbre. Les historiens grecs de sa vie s'accordent à dire qu'il fut emprisonné pour la foi, qu'il confessa généreusement Jésus-Christ sur la fin de la persécution de Dioclétien, qu'il assista au concile général de Nicée, où fut condamné l'arianisme. Il mourut à Myre, et fut enterré dans sa cathédrale. L'histoire de la translation de ses reliques met sa mort en 352.

On érigea un grand nombre d'églises sous son invocation, même en Occident, long-temps avant que l'on transférât ses reliques à Bari. Selon le martyrologe d'Usuard, qui écrivait près de trois siècles auparavant, les Latins avaient la plus grande vénération pour S. Nicolas. Nous apprenons de l'histoire de la translation de son corps en Italie qu'il n'y avait point de saint qui fût plus universellement honoré chez tous les peuples chrétiens. Les Moscovites, qui ont emprunté des Grecs ce qu'ils disent du saint évêque de Myre, ont plus de vénération pour sa mémoire que pour tous les autres saints qui ont vécu depuis les temps apostoliques.

Voici de quelle manière se fit la translation de ses reliques en Italie. Des marchands de Bari, port du royaume de Naples, situé sur le golfe de la mer

Adriatique, s'embarquèrent sur trois vaisseaux pour la côte de Lycie. A leur arrivée ils pensèrent aux moyens d'exécuter le dessein qu'ils avaient d'enlever le corps du saint évêque de Myre. Ils saisirent le moment où les mahométans étaient éloignés. Ils se rendirent alors à l'église où l'on conservait le trésor qui était l'objet de leur voyage. Cette église était dans un lieu désert, environ à une lieue de la mer, et n'avait qu'une petite communauté de moines pour la garder. Les marchands italiens brisèrent le tombeau de marbre où reposaient les ossements du saint, et les emportèrent sur leurs vaisseaux. Les habitants du lieu, auxquels on donna l'alarme, coururent après eux en poussant de grands cris; mais ils ne purent les atteindre, et lorsqu'ils arrivèrent sur le rivage les Européens s'étaient rembarqués et n'avaient plus rien à craindre. Ceux-ci abordèrent à Bari le 9 mai 1087, et l'archevêque ayant reçu les saintes reliques les déposa dans l'église de Saint-Etienne. Le premier jour trente personnes furent guéries en invoquant S. Nicolas, et son tombeau depuis ce temps est devenu célèbre par le concours des fidèles qui vont en pélerinage à Bari.

Nous avons l'histoire authentique de cette translation par Jean, qui était alors archidiacre de Bari et qui écrivait par l'ordre de son évêque; elle a été publiée par Surius. Le récit de l'archidiacre Jean est confirmé par une autre histoire de cette translation que Nicéphore de Bari composa vers le même temps par ordre des magistrats de la ville. Baronius l'a citée comme n'étant point encore imprimée; mais Falconius l'a donnée depuis au public. Il paraît par ce dernier ouvrage que les Vénitiens

avaient d'abord formé le projet d'enlever les reliques de S. Nicolas, et qu'ils furent prévenus par les marchands de Bari. Quoi qu'il en soit, cet enlèvement ne peut être justifié que par les lois d'une guerre juste jointe à la crainte de l'impiété sacrilége des mahométans. On assure qu'il sort une huile sacrée et d'une agréable odeur des reliques de S. Nicolas à Bari, et qu'on trouve une grande quantité de cette huile dans son tombeau près de Myre en Lycie.

S. Nicolas est regardé comme le patron des enfants, parcequ'il fut dès ses premières années un modèle d'innocence et de vertu. On dit d'ailleurs qu'il avait un plaisir extrême à former ce premier âge à la piété. Cette fonction est aussi importante que délicate. Les instructions que l'on donne doivent être simples et claires ; il faut souvent pour se faire entendre employer les similitudes et les exemples. Il est surtout nécessaire que la vie des instituteurs s'accorde avec leurs instructions : les enfants ont coutume de les copier en tout. S'ils les voient livrés aux plaisirs des sens, sujets à l'orgueil, à l'impatience, à la colère, ils se laisseront maîtriser par les mêmes passions, et on leur recommandera inutilement la pratique des vertus contraires. Il en sera de même des autres vices. Les personnes chargées de l'éducation des enfants doivent donc se persuader que le succès de leurs soins dépend principalement de leurs exemples. Leurs élèves croiront toujours que ce qu'ils leur voient faire est permis, et les plus belles maximes ne produiront aucun effet si elles se trouvent en opposition avec leur conduite.

S. PAUL,

PREMIER ERMITE.

(15 janvier.)

Le saint dont nous honorons aujourd'hui la mémoire embrassa dans sa jeunesse un genre de vie tout nouveau; mais il agit en cela par l'impulsion de l'Esprit saint, qui après l'avoir conduit dans la solitude voulut bien encore lui servir de maître. D'ailleurs les déserts avaient été sanctifiés par Elie, par S. Jean-Baptiste, par Jésus-Christ lui-même, qui daigna y passer quarante jours dans un jeûne rigoureux et dans tous les exercices de la vie anachorétique. Il est vrai cependant qu'une entière séparation du commerce des hommes est une de ces voies extraordinaires que Dieu n'emploie qu'à l'égard de quelques ames privilégiées et dans lesquelles il n'est pas donné à tout le monde de marcher. Un état aussi parfait n'est que pour ceux qui se sont en quelque sorte familiarisés avec la pratique des plus sublimes vertus, et qui par l'habitude de la contemplation ne tiennent plus aux choses terrestres. Sans ces marques de vocation le désert n'offrira que des piéges; mais il est temps de commencer l'histoire de notre saint.

Paul naquit dans la basse Thébaïde en Egypte. Il n'avait que quinze ans lorsqu'il perdit son père et sa mère. Il était déjà fort versé dans la connaissance des lettres grecques et égyptiennes. Les qualités de son cœur répondaient aux talents de son esprit. On le vit toujours, dès sa plus tendre jeu-

nesse, doux, modeste et craignant Dieu. Il vivait paisiblement dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes lorsque l'empereur Dèce excita une cruelle persécution l'an 250 de Jésus-Christ. Le démon, dont la rage animait les païens, en voulait bien moins aux corps qu'aux ames des fidèles. De là ces artifices et ces supplices lents que l'on employait pour les séduire : nous allons en citer deux exemples. On couvrit de miel un soldat de Jésus-Christ, qui avait triomphé du chevalet et de plusieurs autres tortures; on l'exposa ensuite aux ardeurs du soleil, couché sur le dos et les mains liées afin que les mouches et les guêpes, qui sont insupportables dans les pays chauds, pussent avec leurs dards lui faire souffrir mille morts à la fois. Un autre fut attaché sur un lit de plume avec des cordons de soie; on le laissa en cet état dans un jardin délicieux, où une femme impudique se chargea de corrompre son innocence. Le martyr, qui ne savait comment éviter le danger, se coupa la langue avec ses dents, et la jeta au visage de cette malheureuse. Il comptait avec raison qu'une action aussi extraordinaire la mettrait en fuite, et que la vivacité de la douleur arrêterait en lui les révoltes de la chair.

Notre saint pour se soustraire à de pareilles épreuves se cacha dans une maison étrangère; mais quelque temps après, ayant appris que son beau-frère avait envie de le livrer aux persécuteurs afin de s'emparer de ses biens, il s'enfuit dans le désert. Il y trouva un rocher où étaient plusieurs cavernes qu'on disait avoir servi de retraite aux faux monnayeurs du temps de Cléopâtre, reine d'Egypte; il en choisit une pour sa demeure. Auprès de cette caverne était

une fontaine dont l'eau lui servait de boisson; il y avait aussi un grand palmier, dont les feuilles lui fournissaient son vêtement, et les fruits sa nourriture.

Paul n'avait que vingt-deux ans lorsqu'il entra dans le désert. Son premier dessein avait été de n'y rester qu'autant de temps que durerait la persécution : mais quand il eut une fois goûté les douceurs ineffables de la vie pénitente et contemplative, quand il eut connu par expérience tous les avantages que l'on trouve dans la solitude, il prit la ferme résolution de ne plus rentrer dans le monde, se contentant de prier pour ceux qui l'habitaient. Il ne vécut jusqu'à l'âge de quarante-trois ans que du fruit de son palmier; le reste de sa vie il fut miraculeusement nourri, comme l'avait été autrefois le prophète Élie, par un corbeau qui lui apportait chaque jour la moitié d'un pain. Nous ne savons point en détail ce que Paul fit dans le désert pendant les qnatre-vingt-dix ans qu'il y passa; les hommes ne le connurent que peu de temps avant sa mort : voici quelle en fut l'occasion.

Le grand S. Antoine, alors âgé de quatre-vingt-dix ans, fut tenté de vaine gloire. Il s'imaginait que personne n'avait servi Dieu aussi long-temps que lui dans un entière séparation du monde : mais lorsqu'il était occupé de ces pensées Dieu lui envoya un songe dans lequel il le détrompa; il lui ordonna en même temps d'aller chercher un de ses serviteurs qui habitait dans le fond des déserts. Antoine partit dès le lendemain matin; ayant rencontré un hippocentaure, il fit le signe de la croix, et aussitôt le monstre, qui n'était peut-être qu'un

fantôme envoyé par l'esprit de ténèbres, disparut après lui avoir indiqué la route qu'il devait tenir. Peu de temps après un satyre s'offrit à ses yeux : il lui donna à entendre qu'il habitait ces déserts et qu'il était du nombre de ceux que les gentils adoraient comme des divinités. Le saint, après une marche de deux jours et une nuit, aperçut de loin une lumière qui lui découvrit la demeure de celui qu'il cherchait; il approche, prie le saint de lui ouvrir, et fait beaucoup d'instances avant que de pouvoir obtenir cette grâce. Paul cependant lui ouvre à la fin, et le reçoit avec un doux sourire. Ils s'embrassent tous deux, s'appellent mutuellement par leur nom, Dieu le leur ayant révélé à l'un et à l'autre. Paul demanda ensuite à Antoine si les hommes se livraient toujours aux embarras du siècle et aux superstitions du paganisme.

La conversation finie, un corbeau vole vers eux et laisse tomber un pain entier. « Voilà dit Paul, ce que Dieu envoie pour notre nourriture. Il y a plusieurs années que sa bonté me fournit chaque jour la moitié d'un pain; mais comme vous êtes venu me voir, Jésus-Christ a doublé la portion de son serviteur. » Aussitôt ils rendent tous deux grâces à Dieu, et s'asseyent sur le bord de la fontaine pour prendre leur repas. La nuit suivante se passa en prières. Le lendemain matin Paul dit à son hôte : « Je touche à ma dernière heure; la Providence ne vous a conduit ici que pour me rendre les derniers devoirs. Allez chercher pour envelopper mon corps le manteau que vous a donné l'évêque Athanase. » Ce n'était pas qu'il se souciât beaucoup que son corps fût enseveli; mais il voulait épargner à S. An-

toine la douleur de le voir mourir, et lui témoigner son respect pour S. Athanase ainsi que son attachement à la foi de l'Eglise, pour laquelle ce saint évêque souffrait alors les plus grandes persécutions.

Cette demande du manteau donné par S. Athanase surprit S. Antoine; il vit bien que Dieu seul pouvait avoir révélé ce fait au bienheureux Paul. Au lieu donc d'approfondir les motifs d'une telle demande il ne pense qu'à obéir; il embrasse son hôte, et reprend la route du monastère. «Je ne suis qu'un misérable pécheur, dit-il à ses moines en arrivant, je suis indigne d'être appelé serviteur de Dieu. J'ai vu Elie, j'ai vu Jean-Baptiste dans le désert; en un mot j'ai vu Paul dans un paradis. » La crainte où il était que le saint ermite ne mourût pendant son absence l'engagea à repartir promptement; il ne fit donc qu'entrer dans sa cellule pour prendre le manteau. L'événement montra que cette crainte n'était que trop bien fondée. En effet il vit en chemin l'ame du bienheureux Paul monter au ciel au milieu des anges, des prophètes et des apôtres. Malgré la joie que lui causa un tel spectacle il ne put refuser des larmes à la perte d'un trésor qu'il ne faisait qu'entrevoir. Il se prosterna le visage contre terre, pour donner un plus libre cours à sa douleur; puis s'étant relevé, il continua sa route. Lorsqu'il fut arrivé à la caverne il trouva le corps à genoux, la tête levée et les mains étendues en haut; il crut d'abord qu'il priait, et il se mit aussi à prier; mais ne l'entendant pas soupirer comme il avait coutume de faire dans la prière, il lui fut aisé de voir qu'il était mort. Il ne songea donc plus qu'à

lui rendre les derniers devoirs. Il enveloppa son corps dans le manteau de S. Athanase, et le tira de la caverne. Son embarras fut extrême lorsqu'il se vit dépourvu d'instruments propres à creuser un tombeau. Dieu, en qui il avait mis sa confiance, y suppléa. Dans le moment deux lions s'approchèrent de lui ; ces animaux, qui n'avaient rien de leur férocité naturelle, parurent prendre part à sa peine ; ils grattèrent ensuite la terre avec leurs ongles, jusqu'à ce qu'ils eussent fait une fosse capable de contenir un corps humain. Antoine y descendit le bienheureux Paul, après avoir récité les prières de l'Eglise. Dès qu'il eut satisfait à ce que la piété chrétienne exigeait de lui il retourna à son monastère, où il raconta à ses disciples tout ce qui lui était arrivé. Il garda toujours précieusement la tunique que S. Paul s'était tissue de ses propres mains avec des feuilles de palmier; il s'en revêtait aux jours solennels de Pâques et de la Pentecôte. S. Paul mourut en 342 à l'âge de 113 ans; il en avait passé quatre-vingt-dix dans le désert. On lui donne ordinairement le titre de *premier ermite*, pour le distinguer des autres saints du même nom.

On dit que le corps de S. Paul fut porté à Constantinople dans le douzième siècle par les ordres de l'empereur Michel Comnène. On le transféra de cette ville à Venise en 1240. Louis Ier, roi de Hongrie, fit faire avec l'agrément de la république une troisième translation des reliques du saint ; elles furent déposées à Bude, sous la garde des ermites de Saint-Paul. La fête de notre saint est marquée au 10 janvier dans plusieurs martyrologes d'Occident; mais elle n'est qu'au 15 du même mois dans le mar-

tyrologe romain ainsi que dans l'anthologe des Grecs.

Nous apprenons de Sulpice Sévère que Posthumien visita en 402 la cellule de S. Paul, premier ermite, qu'on montrait encore aux étrangers.

Un célèbre contemplatif trace le portrait suivant de S. Paul, ce parfait modèle des solitaires. «S. Paul l'Ermite, dit-il, ne recevant point cet ordre d'agir et de se communiquer, reste seul avec Dieu seul dans un vaste désert durant près de cent ans, ignorant tout ce qui se passe dans le monde, l'établissement de la religion, les révolutions des empires et jusqu'à la succession des temps; connaissant à peine les choses dont il ne peut absolument se passer, le ciel qui le couvre, la terre qui le porte, l'air qu'il respire, l'eau qu'il boit, le pain miraculeux dont il se nourrit. Que pouvait-il faire dans ce grand loisir, diront peut-être avec les mondains dissipés ces ames actives qui croiraient ne pas vivre si elles n'étaient dans un mouvement perpétuel? Ce qu'il faisait? Hélas! on pourrait avec bien plus de sujet vous demander ce que vous faites vous-mêmes, lorsque vous ne faites pas ce que le ciel et la terre font, la volonté de Dieu. N'est-ce donc rien faire que de ne faire que ce que Dieu s'est proposé en nous donnant l'être, le contempler, l'adorer, l'aimer? Est-ce être oisif et inutile dans ce monde que d'y être uniquement occupé de ce que les bienheureux font dans l'autre, de ce que Dieu même fait, et de ce qu'il peut faire de mieux? Ce qui suffira à tous les anges et à tous les saints pendant l'éternité tout entière, ce qui suffira toujours à Dieu même, ne pourrait-il suffire à l'homme durant cette courte

et misérable vie? Faire autre chose si elle ne se rapporte au même but, si Dieu n'en est le principe comme la fin, si nous ne la faisons dans une dépendance continuelle de sa divine volonté, qui nous demande toujours plus le cœur que la main, et le repos de l'ame plus que son activité, qu'est-ce sinon se détourner de sa fin, perdre son temps et redemander le néant dont Dieu nous a tirés?

S. PACOME,

ABBÉ DE TABENNE ET INSTITUTEUR DES CÉNOBITES.

(14 mai.)

Quoique S. Antoine soit regardé à juste titre comme l'instituteur des cénobites ou religieux qui vivent en communauté, on ne laisse pas de regarder aussi S. Pacôme comme le fondateur de ce même genre de vie. Il est en effet le premier qui ait écrit une règle monastique.

Pacôme naquit dans la haute Thébaïde, vers l'an 292. Ses parents, qui étaient idolâtres, le firent élever dans les superstitions du paganisme et dans les sciences des Égyptiens. Il montra dès sa jeunesse beaucoup de douceur et de modestie, et surtout une grande aversion pour les cérémonies profanes usitées dans le culte que l'on rendait aux idoles. A l'âge de vingt ans il fut enrôlé dans les troupes de l'empereur. On croit que cet empereur était le tyran Maximin, qui soumit l'Égypte en 310, et qui deux ans après y fit de puissantes levées pour se mettre en état de combattre Licinius et Constantin. Pacôme et d'autres personnes enrôlées furent em-

barquées sur un vaisseau qui descendait le fleuve. Le soir ils arrivèrent à Thèbes ou Diospolis, capitale de la Thébaïde. Il y avait dans cette ville un grand nombre de chrétiens. Ces vrais disciples de Jésus-Christ, qui cherchaient toutes les occasions de consoler et d'assister ceux qui étaient dans la misère, eurent pitié des nouveaux soldats, que l'on tenait étroitement enfermés et que d'ailleurs l'on traitait fort mal; ils en agirent à leur égard comme s'ils eussent été leurs propres enfants, et ils leur procurèrent tous les secours qui dépendirent d'eux.

Une vertu si rare et si désintéressée fit une vive impression sur l'esprit de Pacôme : il voulut savoir quels étaient ses bienfaiteurs. Ayant appris qu'ils croyaient en Jésus-Christ, Fils de Dieu, et que dans la vue d'une récompense future ils s'occupaient sans cesse à faire du bien à tout le monde, il se sentit touché d'amour pour la sainte loi qu'ils suivaient et embrasé d'un désir ardent de servir le Dieu qui inspirait de tels sentiments à ses adorateurs. Le lendemain, comme il continuait sa route, le souvenir du dessein qu'il avait formé l'empêcha de succomber à une tentation d'impureté. Il avait toujours aimé la chasteté et la tempérance; mais l'exemple des chrétiens lui avait rendu ces vertus infiniment plus aimables et lui présentait leurs charmes sous un nouveau jour.

Maximin ayant été défait, son armée se dispersa et la guerre prit fin. Pacôme rendu à lui-même se retira dans un bourg de la Thébaïde où les chrétiens avaient une église; là il se mit au nombre des catéchumènes, ou de ceux qu'on préparait au baptême. Après les épreuves ordinaires, pendant le

cours desquelles il se montra très fervent, il fut admis au sacrement de la régénération et le reçut avec les sentiments de la plus vive piété. Depuis le moment où il avait connu à Thèbes notre sainte religion il n'avait cessé de répéter cette prière : « O mon Dieu, créateur du ciel et de la terre ! jetez sur moi un regard de pitié, délivrez-moi de ma misère, enseignez-moi le moyen de me rendre agréable à vos yeux. Tout mon désir et toute mon étude seront d'accomplir votre sainte volonté. » Il commença l'édifice de son salut par l'entière consécration de son ame à Dieu. Il savait que la grâce est d'un prix inestimable ; qu'il faut tout donner pour l'acheter ; que c'est s'en rendre indigne que de la désirer faiblement ; que l'on ne mérite de trouver Jésus-Christ qu'autant que l'on néglige tout le reste pour le chercher.

Plein des obligations qu'il venait de contracter au baptême, il ne pense plus qu'aux moyens de les remplir fidèlement et d'atteindre au but qu'il se proposait ; mais il résolut d'agir avec maturité. Il savait que la ferveur elle-même a ses dangers, que le démon porte souvent un novice indiscret à entreprendre ce qui est au dessus de ses forces, que l'on s'expose à se perdre quand on veut prendre son essor trop haut, que l'impétuosité vient d'une passion secrète, qu'il y a de l'illusion à vouloir suivre ses propres idées et à ne pas prendre l'avis de ceux qui ont de l'expérience. Ainsi son premier soin fut de chercher un guide sage et éclairé.

Ayant appris qu'un vieillard, nommé Palémon, servait Dieu dans le désert avec beaucoup de sainteté, il alla le trouver et le pria instamment de permettre qu'il se mît sous sa conduite. Le solitaire

lui représenta que la vie qu'il menait était dure et pénible, et que plusieurs avaient déjà tenté inutilement de la suivre. Il lui conseilla ensuite de faire l'essai de ses forces et de sa ferveur dans quelque monastère; et pour lui donner comme une idée des difficultés de l'état auquel il aspirait, il lui dit: « Considérez, mon fils, que du pain et du sel font toute ma nourriture; l'usage du vin et de l'huile m'est inconnu. Je passe la moitié de la nuit à chanter des psaumes ou à méditer les saintes Écritures. Quelquefois il m'arrive d'être la nuit entière sans dormir. » Pacôme fut étonné, mais non pas découragé. Il répondit qu'il se sentait assez de force pour entreprendre tout ce qui pourrait contribuer à sasanctification, et en même temps il promit au vieillard de faire ce qu'il lui ordonn erait.Palémon charmé de cette réponse ne balança plus; il le reçut et lui donna l'habit monastique. Le disciple, soutenu par l'exemple du maître, se mit à étudier son propre cœur, et il ne tarda pas à prendre du goût pour la solitude. Les deux ermites récitaient quelquefois ensemble tout le psautier : ils travaillaient aussi des mains, afin de gagner de quoi vivre et assister les pauvres.

Pacôme dans son oraison, qui était continuelle, demandait surtout une parfaite pureté de cœur, afin qu'étant entièrement détaché des créatures il aimât Dieu de toutes ses affections. Pour étouffer jusqu'au germe des passions il se forma avant tout à la pratique de l'humilité, de la patience et de la douceur. Souvent il priait les bras étendus en forme de croix, posture qui était alors fort en usage dans l'Église. Dans lescommencements il était sujet à

s'assoupir pendant l'office de la nuit. Palémon le réveillait par ces paroles : « Veillez et priez, mon cher Pacôme, de peur que l'ennemi ne triomphe de vous et ne vous enlève tout le fruit de vos travaux. » Il lui ordonnait encore quelquefois de transporter du sable d'un lieu dans un autre, jusqu'à ce que l'envie de dormir fût entièrement passée. C'était ainsi que le jeune novice se fortifiait dans l'habitude de veiller. Il avait soin encore de s'appliquer tout ce qu'il lisait ou entendait lire d'édifiant, et d'en faire la règle de sa conduite.

Palémon lui dit un jour de Pâques de préparer à dîner. Pacôme, ayant égard à la grandeur de la solennité, assaisonna d'un peu d'huile et de sel les herbes sauvages qu'ils devaient manger avec leur pain. Le saint vieillard fit sa prière et se mit à table ; mais à la vue de l'huile il se frappa le front en disant avec larmes : « Mon Sauveur a été crucifié, et je me flatterais au point de manger de l'huile ? » Il ne put jamais se résoudre à en goûter.

Pacôme allait quelquefois dans un vaste désert nommé Tabenne, et situé sur les bords du Nil. Un jour qu'il y faisait son oraison il entendit une voix qui lui ordonnait de bâtir à l'endroit où il était un monastère pour recevoir tous ceux qui y seraient envoyés de Dieu pour le servir fidèlement. Vers le même temps il reçut encore d'un ange qui lui apparut des instructions touchant la vie monastique. Étant retourné vers Palémon il lui fit part de ce qui lui était arrivé. Ils se rendirent l'un et l'autre à Tabenne, et y bâtirent une petite cellule, vers l'an 325, environ vingt ans après que S. Antoine eut fondé son premier monastère. Au bout de quel-

que temps Palémon retourna dans sa solitude et promit à son disciple de venir le voir chaque année: mais il mourut peu de temps après. Il est nommé dans le martyrologe romain sous le 11 janvier.

Le premier disciple qu'eut S. Pacôme fut Jean, son frère aîné. Celui-là étant mort, il lui en vint beaucoup d'autres, en sorte qu'il fut obligé d'agrandir sa maison. Il se vit en peu de temps à la tête de cent moines. Il portait presque toujours un cilice. Il fut quinze ans sans se coucher, s'asseyant sur une pierre pour prendre le peu de repos qu'il accordait à la nature ; encore se reprochait-il le court espace que lui emportait le sommeil. Il eût voulu vaquer sans interruption aux saints exercices de l'amour divin. Depuis sa conversion il n'avait jamais fait un repas entier.

Par la règle qu'il donna à ses disciples le jeûne et le travail étaient proportionnés aux forces de chacun. Ils mangeaient en commun et en silence, ayant au réfectoire la tête couverte de leur capuchon, afin qu'ils ne pussent s'entrevoir. Ce capuchon était fait de grosse toile ainsi que leur tunique, qui n'avait point de manches. Ils se couvraient les épaules d'une peau de chèvre blanche, à laquelle ils donnaient le nom de *mélote*. Ils communiaient régulièrement le premier et le dernier jour de la semaine. Les novices étaient sévèrement éprouvés avant de prendre l'habit, cérémonie qu'on regardait alors comme la profession monastique et qui était suivie de l'émission des vœux. S. Pacôme n'envoyait aux ordres aucun de ses religieux, et ses monastères étaient souvent desservis par des prêtres du dehors. Il recevait toutefois les prêtres qui

demandaient l'habit et leur faisait exercer les fonctions du ministère. Tous travaillaient, mais il y avait diverses espèces de travaux. Il n'y avait pas un seul instant qui ne fût occupé. On prenait un grand soin des malades ; S. Pacôme les consolait et les servait lui-même. La loi du silence était si rigoureuse que quand un moine avait besoin de quelque chose il ne pouvait la demander que par signes. Lorsqu'on allait d'un lieu en un autre, on méditait sur quelque passage de l'Écriture, et on psalmodiait même en travaillant. Quand la mort enlevait un des frères tous les autres sollicitaient la miséricorde divine en sa faveur : on offrait aussi le saint sacrifice de la Messe pour le repos de son ame. Les personnes d'une santé faible n'étaient point exclues du monastère ; le saint abbé recevait tous ceux qui donnaient de vraies marques de vocation et qui montraient un grand désir de marcher dans la voie des conseils évangéliques.

Pacôme bâtit six autres monastères dans la Thébaïde, mais à peu de distance les uns des autres. En 338 il choisit pour le lieu de sa résidence celui de Pabau ou Pau, situé dans la province de Diospolis, et dans le territoire de la ville de Thèbes. Ce monastère devint encore plus nombreux et plus célèbre que celui de Tabenne. Le saint, par le conseil de Sérapion, évêque de Tentyre, bâtit aussi une église dans un village voisin en faveur des pauvres occupés à la garde des troupeaux. Il y fit quelque temps l'office de lecteur. Rien n'était plus admirable que la piété avec laquelle il lisait au peuple la parole de Dieu ; la conversion de plusieurs infidèles fut le fruit de son zèle. Son évêque voulut inutilement

l'ordonner prêtre ; son humilité lui fit toujours refuser l'honneur du sacerdoce.

S. Athanase avait un grand respect pour S. Pacôme et il vint le visiter à Tabenne en 333. Pacôme de son côté révérait singulièrement cet évêque, non seulement à cause de ses éminentes vertus, mais encore à cause de son attachement à la foi. Il avait comme lui beaucoup d'horreur pour les hérésies, et il s'opposa dans toutes les occasions aux progrès de l'arianisme.

Pacôme avait une sœur qui, aspirant aussi à la perfection, était venue le voir à son monastère : il lui envoya dire à la porte que les femmes ne pouvaient entrer et qu'il devait lui suffire de savoir qu'il vivait encore. Cependant, lorsqu'il eut appris qu'elle désirait se consacrer à Dieu, il lui fit bâtir de l'autre côté du Nil un monastère, qui fut bientôt rempli de vierges zélées pour la pratique de toutes les vertus.

Étant allé un jour à Pané, un de ses monastères, il trouva en y arrivant qu'on faisait les obsèques d'un religieux mort dans la tiédeur. La connaissance qu'il avait de son état lui fit prendre le moyen suivant pour imprimer une juste terreur à ceux qui pourraient lui ressembler. Il commanda de cesser le chant des psaumes et de jeter au feu les vêtements dont le corps était enveloppé, en disant : « Des honneurs ne feraient qu'accroître ses tourments ; mais l'ignominie avec laquelle on traite son corps pourra porter Dieu à avoir plus de compassion de son ame. Il est des péchés qu'il pardonne non seulement dans cette vie, mais même dans l'autre. »

Le désintéressement était une vertu qu'il chérissait beaucoup. S'il arrivait que le procureur de la maison eût vendu au marché les nattes plus cher que le saint abbé ne l'avait dit, il l'obligeait à reporter aux acheteurs l'excédant du prix marqué; il punissait encore le prévaricateur de l'attache qu'il avait marqué pour l'argent.

Entre une infinité de miracles que S. Pacôme opéra l'auteur de sa vie rapporte qu'il parlait quelquefois la langue grecque et la latine, quoiqu'il n'eût jamais appris ni l'une ni l'autre, et qu'il guérissait avec de l'huile bénite les malades et les énergumènes; mais il déclarait souvent aux affligés que leurs maux et leurs disgrâces étaient une preuve de la miséricorde divine à leur égard; et il ne demandait la délivrance de personne qu'autant qu'elle ne préjudicierait point à son salut. Théodore, l'un de ses plus chers disciples, et qui après sa mort lui succéda dans le gouvernement de ses monastères, était tourmenté d'un mal de tête continuel. Quelques frères ayant sollicité Pacôme de demander à Dieu sa guérison, il répondit: « Il est vrai que l'abstinence et la prière sont bien méritoires, mais la patience dans les maladies l'est infiniment davantage. »

Son principal soin était de guérir ses disciples de leurs passions et surtout de l'orgueil. Un moine fit un jour le double de son ouvrage ordinaire, deux nattes au lieu d'une, et les mit dans un lieu où il savait qu'elles seraient aperçues de l'abbé. Pacôme les aperçut en effet, et, devinant le motif du frère, « Voilà, dit-il, bien du travail et des peines pour le démon. » Il réprima ensuite cette vanité par des

humiliations salutaires. Le religieux fut encore condamné à garder sa cellule pendant cinq mois, sans autre nourriture qu'un peu de pain, de sel et d'eau.

Un jeune homme nommé Sylvain, qui avait été comédien, s'était retiré dans le monastère de Pacôme pour y faire pénitence ; mais il ne laissa pas d'y mener pendant quelque temps une vie peu édifiante. Il transgressait les règles de la maison et se faisait même un amusement de son ancienne profession. L'homme de Dieu tâchait de le corriger par des remontrances charitables ; il employait aussi les prières et les larmes pour obtenir sa conversion. L'inutilité de ses efforts ne le rebuta point. Comme il représentait un jour à ce pécheur impénitent, d'une manière forte et pathétique, les terribles jugements dont Dieu menace ceux qui abusent de sa patience, la grâce toucha profondément son cœur. La conduite de Sylvain devint très régulière. Il pleura les égarements de sa vie passée; sans cesse il s'accusait d'avoir profané long-temps la sainteté de son état par une criminelle indolence. Quand les frères l'exhortaient à modérer ses larmes il leur répondait : « Ah ! comment pourrais-je ne pas pleurer lorsque je réfléchis sur mes premières années, et que je me rappelle la profanation que j'ai faite de ce qu'il y a de plus sacré? N'ai-je pas lieu de craindre que la terre ne s'entr'ouvre sous mes pas pour m'engloutir comme Dathan et Abiron? Souffrez donc que mes yeux versent continuellement des larmes, afin que j'expie la multitude innombrable de mes péchés. Quand je mourrais de douleur ce serait encore trop peu pour

apaiser la justice de Dieu, que j'ai si indignement outragée. » Dans ces dispositions de repentir et de ferveur Sylvain fit de si grands progrès dans la vertu qu'il mérita d'être proposé aux autres comme un modèle. Il mourut après une pénitence de huit ans, et Pacôme sut par révélation qu'il jouissait dans le ciel de la bienheureuse immortalité.

Au don des miracles le saint joignait celui de prophétie. Il prédit le relâchement qui dans la suite des siècles devait défigurer son ordre. Il en fut pénétré de la plus vive douleur, et il ne se consola qu'en pensant que plusieurs de ses disciples conserveraient toujours l'esprit de leur institut, même au milieu de la décadence la plus générale.

Son éminente sainteté ne put le garantir des traits de la calomnie. Il fut cité en 348 devant un concile d'évêques assemblés à Latopolis, pour répondre sur certains chefs d'accusation portés contre lui. Il se justifia en confondant la malice de ses ennemis; mais ce fut avec une humilité qui lui attira l'admiration de tous les pères du concile.

La même année la peste affligea ses monastères, et lui enleva cent religieux. Il tomba malade lui-même. Il montra une sérénité et une patience tout à fait héroïques au milieu des douleurs aiguës qu'il souffrit durant quarante jours. Dans ses derniers moments il exhorta ses disciples à la ferveur; puis, s'étant muni du signe de la croix, il expira tranquillement à l'âge de cinquante-sept ans. Sa vie fut assez longue pour qu'il vît jusqu'à sept mille religieux dans ses monastères. Son ordre subsista en Orient jusqu'au onzième siècle; et Anselme, évêque de Havelbourg, rapporte qu'il vit dans un mo-

nastère de Constantinople cinq cents religieux qui suivaient cet institut.

S. JACQUES,

ÉVÊQUE DE NISIBE.

(11 juillet.)

S. Jacques, un des plus célèbres docteurs de l'Église syriaque, était de Nisibe en Mésopotamie, pays qui faisait partie de l'empire d'Orient. La nature lui avait donné un beau génie, qu'il cultiva par une application infatigable au travail. Lorsqu'il se fut suffisamment instruit des sciences humaines, il tourna ses études du côté de l'Ecriture sainte. A peine fut-il entré dans le monde qu'il aperçut que les partisans de ses maximes étaient dominés par l'ambition, par la vanité, par l'amour du plaisir; qu'on y vivait dans un tumulte continuel, qu'on n'y trouvait point le temps de rentrer en soi-même, qu'on y négligeait la plus importante de toutes les affaires. La vue de tant dangers le pénétra d'une vive frayeur; il résolut d'assurer son salut par la fuite, ou du moins d'aller se fortifier dans la solitude pour être ensuite plus en état de résister aux efforts de ses ennemis.

Il choisit pour sa demeure de hautes montagnes. Pendant l'hiver il y vivait dans une grotte souterraine; le reste de l'année il le passait dans les bois continuellement exposé à l'air. Il joignait de grandes austérités à l'exercice de la prière, qu'il n'interrompait jamais, au moins dans la disposition du cœur; des racines et des herbes crues faisaient

toute sa nourriture. Il n'avait d'autre vêtement qu'une tunique et un manteau faits l'un et l'autre de poil de chèvre. Malgré le soin qu'il prenait de se cacher il fut à la fin découvert. Plusieurs personnes grimpaient sur les rochers escarpés qu'il habitait pour se recommander à ses prières et le consulter sur les affaires de leur conscience. Ayant été favorisé du don des miracles et de celui de prophétie, il en donna diverses preuves dans un voyage qu'il fit en Perse pour visiter les Églises qui venaient d'y être fondées et pour fortifier les nouveaux convertis, alors cruellement persécutés par les ennemis du christianisme. Sa présence ranima le courage de ceux qui chancelaient et leur inspira un désir ardent de mourir pour la défense de la foi; il amena aussi plusieurs idolâtres à la connaissance de l'Évangile.

On ne peut douter qu'il n'ait souffert pour la foi durant la persécution de Maximin II. En effet Gennade le met au nombre de ceux qui confessèrent Jésus-Christ sous ce prince. Nicéphore le nomme aussi parmi les saints évêques du concile de Nicée, qui portaient les marques glorieuses des tourments qu'ils avaient endurés pour le nom du Seigneur.

Sa grande réputation de sainteté le fit élever sur le siége épiscopal de Nisibe. Il continua toujours le genre de vie qu'il menait sur les montagnes; il ajouta à ses jeûnes et à ses autres austérités une exactitude extrême à remplir les devoirs que lui imposait sa dignité. La conversion des pécheurs et la persévérance des justes étaient deux objets qui l'occupaient continuellement; il avait aussi un grand soin des pauvres : sa charité pour eux allait si loin

qu'il semblait ne rien posséder que pour soulager leurs misères. On lit dans les Actes de S. Miles et de ses compagnons, martyrs de Perse, qu'il fit bâtir à Nisibe une église magnifique ; que S. Miles, étant venu dans cette ville, passa quelque temps avec le saint évêque ; qu'il fut singulièrement frappé de la beauté de l'église, et qu'après son retour à Adiab il envoya à S. Jacques une grande quantité d'étoffes de soie pour faire des ornements qui servissent à la célébration du culte divin.

Entre autres miracles de S. Jacques de Nisibe Théodoret rapporte le suivant. Un jour que le saint était en voyage, une troupe de mendiants vint l'aborder. Ces malheureux, pour tirer de lui quelque argent, prétendirent qu'ils n'avaient point de quoi faire enterrer un de leurs compagnons, qu'ils montrèrent étendu par terre, et qu'ils disaient mort quoiqu'il fût plein de vie. Le serviteur de Dieu leur donna ce qu'ils demandaient, puis il se mit en prières pour obtenir à celui qu'il croyait mort la rémission des péchés qu'il avait commis pendant sa vie et le bonheur d'être reçu dans la compagnie des saints. Aussitôt qu'il fut parti les mendiants coururent à leur camarade afin de partager avec lui le butin qu'ils venaient de faire ; mais ils furent étrangement surpris de le trouver véritablement mort. Saisis de douleur et de crainte, ils jettent de grands cris, ils courent après l'homme de Dieu, lui demandent pardon de leur faute, le conjurent d'avoir pitié d'eux et de rendre la vie à leur infortuné camarade. Le saint, attendri par leurs prières et leurs larmes, les reçoit avec bonté et ressuscite le mort.

Arius ayant semé ses dogmes impies en plusieurs endroits, S. Jacques sut préserver son Église de la contagion du mal et mit tout en œuvre pour étouffer l'hérésie naissante. Il assista en 325 au concile de Nicée, comme l'assurent Théodoret et Gennade; il se trouva aussi à celui qui se tint à Antioche, sous S. Eustache, vers l'an 326. Il était à Constantinople en 336, lorsque Constantin ordonna à S. Alexandre, évêque de cette ville, de quitter son siége s'il ne voulait pas communiquer avec Arius. Cet hérésiarque en avait imposé au prince par une confession de foi artificieuse et pleine d'hypocrisie. Durant les troubles qui s'élevèrent à cette occasion S. Jacques exhorta le peuple à recourir à Dieu par le jeûne et la prière. Huit jours après, c'est à dire le dimanche même où l'on devait recevoir Arius à la communion, cet impie fut trouvé mort dans un lieu secret où il était allé pour satisfaire aux besoins de la nature.

Le plus célèbre de tous les miracles de S. Jacques de Nisibe est celui par lequel il délivra sa ville épiscopale de la fureur des barbares. Il est rapporté par Théodoret dans son histoire religieuse et dans son histoire ecclésiastique; par Théophane, par l'auteur de la chronique d'Alexandrie, et par Philostorge lui même, qui, étant arien, ne peut être soupçonné d'avoir été trop favorable au saint évêque.

Sapor II, roi de Perse, assiégea deux fois Nisibe tandis que S. Jacques en était évêque. On met le premier de ces siéges en 338, peu après la mort de Constantin-le-Grand, dont la valeur avait toujours tenu les barbares en respect. L'armée des Perses était

composée d'une multitude innombrable de troupes de cavalerie et d'infanterie; ils avaient aussi un grand nombre d'éléphants et de machines de guerre de toute espècc; mais après soixante-trois jours de siége Sapor fut obligé de se retirer ignominieusement et de retourner dans ses états. Son armée, fréquemment harcelée par l'ennemi et épuisée de fatigues, périt à la fin par la famine et par le ravage de diverses maladies épidémiques.

Dix ans après, les Perses tombèrent de nouveau sur les terres des Romains : ils surent profiter de l'avantage que leur donnaient la pusillanimité et la mauvaise conduite de l'empereur Constance. Fiers du butin immense qu'ils avaient fait, ils vinrent en 350 mettre le siége devant Nisibe. S'étant emparés de toutes les avenues, ils firent leurs approches avec une furie qui n'a point d'exemple; ils tournèrent d'abord leurs machines contre les murailles, qu'ils sapèrent avec une ardeur à laquelle rien ne paraissait devoir résister : tous leurs efforts furent pourtant inutiles. Après soixante-dix jours de fatigues, qui n'avaient produit aucun effet, ils construisirent à une distance considérable de Nisibe une écluse pour arrêter le fleuve Mygdonius, qui passait à travers cette ville; ils l'abattirent ensuite lorsque l'eau fut à une très grande hauteur, en sorte que la violence avec laquelle elle vint frapper une des murailles y fit une large brèche. Aussitôt ils poussèrent des cris de joie, s'imaginant être vainqueurs; ils différèrent toutefois l'assaut au lendemain, à cause de l'inondation qui les empêchait d'approcher. Mais ils furent singulièrement étonnés de ne plus voir la brêche; les assiégés avaient

élevé une nouvelle muraille avec une promptitude surprenante : ils avaient été excités au travail par le saint évêque, qui pendant tout ce temps-là était resté en prière dans l'église. Sapor, s'avançant en personne, s'imagina voir sur le rempart un homme qui avait tout l'extérieur d'un roi, et dont la pourpre et le diadème jetaient un éclat extraordinaire; il crut que c'était l'empereur Constance, et menaça de la mort ceux qui lui avaient dit que ce prince était à Antioche. Sur les nouvelles assurances qu'on lui donna que l'empereur des Romains n'était point réellement à Nisibe, et convaincu que le ciel combattait pour ses ennemis, il lança un javelot en l'air comme pour se venger de ce que la Divinité semblait prendre parti contre lui. S. Ephrem, qui était pour lors à Nisibe, pria S. Jacques d'aller sur le rempart considérer l'armée des Perses et de demander à Dieu la défaite de ces infidèles. Le saint évêque, qui ne désirait la destruction de personne, se contenta de prier Dieu de délivrer la ville des malheurs d'un si long siége; étant monté sur le haut d'une tour, d'où il découvrait la plaine toute couverte d'hommes et d'animaux, il dit, le visage tourné vers l'ennemi : « Seigneur, qui pouvez par les plus faibles moyens humilier l'orgueil de vos ennemis, défaites cette multitude que je vois par une armée de moucherons. » Cette prière fut exaucée, et l'on vit renouveler le prodige que Moïse avait autrefois opéré en Egypte pour la délivrance du peuple d'Israel. A peine le saint eut-il cessé de parler qu'un horrible essaim de mouches vint s'attacher aux trompes des éléphants ainsi qu'aux oreilles et aux narines des chevaux. L'aiguillon de

ces insectes rendit ces animaux furieux; ils renversèrent par terre ceux qui les montaient et mirent en désordre toute l'armée des Perses : une grande partie de ces peuples fut emportée par la famine et la peste qui survint bientôt après. Sapor, outré de désespoir, mit le feu à ses machines, abandonna le siége, qui durait depuis plus de trois mois, et prit la route de Perse avec les débris de son armée.

Le même prince reçut un troisième échec devant les murs de Nisibe en 359. Pour s'en venger il tourna ses armes contre Amide, emporta cette ville, et en fit passer la garnison et la plus grande partie des habitants au fil de l'épée. Ceux de Nisibe attribuèrent leur délivrance à l'intercession de S. Jacques, qui, selon la plus commune opinion, était passé de ce monde dans le séjour de la gloire avant ce dernier siége : il mourut, au rapport de Gennade, sous le règne de Constance, dont la mort arriva en 361. La plupart des modernes mettent celle de S. Jacques en 350, peu après le second siége de Nisibe.

S. JULES.

PAPE.

(12 avril.)

Jules, Romain de naissance, fut élu pape le 6 février 337. Les évêques orientaux de la secte des ariens, et qu'on nommait *eusébiens* à cause d'Eusèbe de Nicomédie, l'un de leurs principaux chefs, lui envoyèrent aussitôt des députés pour accuser

S. Athanase de divers crimes supposés. Le saint patriarche d'Alexandrie, informé de ce qui se passait, envoya aussi des députés à Rome pour soutenir la justice de sa cause. Les uns et les autres eurent une conférence publique; mais les défenseurs des eusébiens furent honteusement confondus et réduits au silence. Ils demandèrent pourtant un concile où l'affaire pût être examinée de nouveau. Le pape, conformément à leur demande, en tint un à Rome en 341. S. Athanase, Marcel d'Ancyre et plusieurs autres évêques catholiques d'Orient s'y trouvèrent. Pour les eusébiens, ils n'y vinrent point, malgré les sommations qui leur furent faites; ils assemblèrent même un prétendu concile à Antioche, où ils déclarèrent S. Athanase déchu de son siége et mirent en sa place un intrus de leur parti, nommé Grégoire.

Mais comme ils avaient retenu les prêtres chargés des lettres du pape au-delà du temps qu'on leur avait prescrit pour comparaître au concile, et cela parcequ'ils ne voulaient point venir à Rome, ils tâchèrent au moins de colorer le refus qu'ils avaient fait d'obéir : ils écrivirent donc au souverain pontife une lettre où ils s'excusaient sur différents prétextes de n'avoir point comparu. Jules sentit toute la frivolité de leurs raisons ; il examina dans le concile de Rome la cause de S. Athanase, qui fut déclaré innocent de tout ce dont les eusébiens l'accusaient et confirmé dans la possession du siége d'Alexandrie : il reconnut aussi la catholicité de Marcel d'Ancyre, qui donna une profession de foi orthodoxe; il renvoya ensuite les évêques d'Orient chez eux avec des lettres pleines de vigueur, et leur

rendit à chacun le gouvernement de leurs Églises dont les ariens les avaient dépouillés. En agissant de la sorte il exerçait cette autorité que lui donnait la prérogative de son siége sur l'Église universelle.

Le saint pape écrivit aussi aux Orientaux, c'est à dire aux eusébiens, qui après avoir demandé un concile avaient refusé de s'y trouver. La lettre qui fut envoyée par le comte Gabien est un des plus précieux monuments de l'antiquité ecclésiastique. On y trouve un génie mâle, un jugement solide, une fermeté vigoureuse, mais tempérée par la douceur et la charité. Voici comment le saint s'exprime touchant la cause de S. Athanase et de Marcel : « S'ils étaient coupables il fallait nous écrire à tous, afin que le jugement fût rendu par tous, car c'étaient des évêques et des Églises qui souffraient; encore n'étaient-ce pas les Églises du commun, mais celles que les apôtres ont gouvernées par eux-mêmes. Pourquoi ne nous écrivait-on pas principalement au sujet de l'Église d'Alexandrie ? Ne savez-vous pas que c'est la coutume de nous écrire d'abord et que la décision doit venir d'ici ? En supposant donc qu'il y eût des soupçons contre l'évêque de ce siége, il fallait écrire à notre Église. Maintenant, sans nous avoir informés et après avoir fait ce qu'on a voulu, on exige que nous approuvions sans connaissance de cause tout ce qui s'est passé ? Ce ne sont pas là les ordonnances de Paul, ce n'est point là la tradition de nos pères, c'est une nouvelle forme de conduite... Je vous déclare ce que nous avons appris du bienheureux apôtre Pierre, et je le crois si connu de tout le monde que je n'en aurais pas parlé sans ce qui est arrivé. »

Cette lettre n'ayant fait aucune impression sur les eusébiens, Jules engagea Constant, empereur d'Occident, à écrire à son frère Constance, empereur d'Orient, afin que l'on pût remédier aux divisions de l'Église par la tenue d'un concile général. L'ouverture s'en fit à Sardique en Illyrie, au mois de mai de l'année 347. On y déclara S. Athanase et Marcel d'Ancyre orthodoxes et innocents; on y déposa en même temps quelques évêques ariens; on y fit aussi vingt-un canons de discipline. Le premier défend les translations d'un siége à un autre. On voulait par là fermer la porte à l'ambition et garantir le sanctuaire des maux que faisait craindre l'exemple d'Eusèbe de Nicomédie. Le troisième, le quatrième et le septième canon assuraient à un évêque déposé par un synode de sa province le droit d'en appeler à l'évêque de Rome.

S. Jules mourut le 12 avril 352, après avoir siégé quinze ans deux mois et six jours. Son nom est marqué en ce jour dans les plus anciens calendriers que nous ayons de l'Église romaine.

S. ANTOINE,

PATRIARCHE DES CÉNOBITES.

(17 janvier.)

S. Antoine vint au monde l'an 251 de Jésus-Christ; il naquit au village de Come près d'Héraclée, dans la haute Égypte. Ses parents, qui étaient chrétiens et encore plus distingués par leur piété que par leurs richesses, prirent un soin tout particulier de son éducation; ils le gardèrent toujours

auprès d'eux, dans la crainte que les mauvais exemples et les discours des personnes vicieuses ne corrompissent son innocence. Antoine ainsi retenu dans la maison paternelle ne s'appliqua point à l'étude des belles-lettres, et ne sut jamais lire que l'égyptien, qui était la langue de son pays ; mais il était bien dédommagé du défaut de quelques connaissances, dont il n'est que trop ordinaire d'abuser, par les excellentes dispositions que Dieu avait mises dans son ame. On le vit dès son enfance aimer la sobriété, assister régulièrement aux offices de l'église et obéir à ses parents avec une ponctualité singulière. La mort les lui ayant enlevés, il devint possesseur d'une fortune considérable et se trouva chargé du soin de pourvoir à l'éducation d'une sœur plus jeune que lui. Il n'était point encore dans sa vingtième année.

Six mois après Antoine entendit lire dans l'église ces paroles adressées au jeune homme de l'Évangile : *Allez, vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel.* Il s'en fit sur-le-champ l'application à lui-même ; et il ne fut pas plus tôt retourné à sa maison qu'il abandonna à ses voisins environ cent quarante arpents d'excellente terre, à condition qu'ils paieraient pour lui et pour sa sœur tous les impôts publics. Il vendit le reste de son bien et en distribua le prix aux pauvres, ne se réservant que ce qui était nécessaire à sa subsistance et à celle de sa sœur. Quelque temps après, ayant entendu lire dans l'église ces autres paroles : *Ne soyez point en peine du lendemain,* il se défit encore de ses meubles en faveur des pauvres et mit sa sœur dans un monastère de vierges, où

elle devint dans la suite la conductrice d'un grand nombre de personnes de son sexe. Quant à lui, il se retira dans un désert du voisinage, afin d'imiter un saint vieillard qui y vivait en ermite : là il partageait son temps entre le travail des mains, la prière et la lecture. Sa ferveur était si grande que lorsqu'il entendait parler de quelque anachorète il allait le trouver pour profiter de ses instructions et de ses exemples. Il se fit une règle de pratiquer tout ce que pratiquaient les vrais serviteurs de Dieu, et voilà ce qui le rendit en peu de temps un modèle accompli de toutes les vertus.

Le démon, jaloux des progrès qu'Antoine faisait chaque jour dans les voies de la perfection, mit tout en œuvre pour le perdre. Il lui représenta d'abord toutes les bonnes œuvres qu'il eût pu faire dans le monde par le moyen de ses richesses et les difficultés qu'il aurait à surmonter dans la solitude, artifice qu'il a coutume d'employer quand il veut dégoûter une ame de l'état auquel Dieu l'appelle. Cette première attaque ne lui ayant pas réussi, il tourmenta le saint nuit et jour par des pensées contraires à la pureté ; mais le jeune ermite triompha de cette tentation par une exacte vigilance sur ses sens, par des jeûnes rigoureux, par l'humilité et la prière. Le démon revint encore à la charge; il se servit du piége de la vaine gloire et prit diverses formes pour séduire ou pour épouvanter Antoine. Ses ruses n'eurent point l'effet qu'il en attendait; toujours il fut vaincu, il fut même forcé d'avouer sa défaite. Antoine, averti par le danger qu'il avait couru, redoubla ses austérités. Il ne prenait pour toute nourriture qu'un peu de pain et

de sel, et ne buvait jamais que de l'eau ; il ne faisait par jour qu'un seul repas, et toujours après le coucher du soleil. Quelquefois il gardait une abstinence totale pendant deux et même pendant quatre jours. Souvent il passait la nuit sans dormir, et le peu de repos qu'il accordait à la nature il le prenait, ou sur une simple natte de jonc, ou sur un cilice, ou sur la terre nue. Enfin il employait tous les moyens propres à mater son corps et à le soumettre parfaitement à la loi de l'esprit.

Le désir d'une solitude plus entière porta notre saint à se retirer dans un vieux sépulcre, où un de ses amis lui portait du pain de temps en temps. Dieu permit encore que le démon vînt l'y attaquer. Il tâcha d'abord de l'effrayer par un horrible fracas ; il le battit même un jour si rudement qu'il le laissa tout couvert de blessures et à demi mort. Il fut trouvé dans cet état par l'ami charitable qui pourvoyait à sa subsistance. A peine eut-il repris ses sens qu'avant même de se relever il cria aux démons : « Eh bien ! me voilà encore prêt à combattre. Non, rien ne sera capable de me séparer de Jésus-Christ mon Seigneur. » Les esprits de ténèbres acceptent aussitôt le défi ; ils redoublent leurs efforts, poussent des rugissements épouvantables et se revêtent des formes les plus hideuses et les plus effrayantes. Cependant Antoine reste inébranlable, parcequ'il met toute sa confiance en Dieu. Un rayon de lumière céleste descend aussitôt sur lui et les démons prennent honteusement la fuite. « Où étiez-vous donc, mon Seigneur et mon Maître, s'écria-t-il alors ? Que n'étiez-vous ici dès le commencement du combat ? Hélas ! vous auriez

essuyé mes larmes et calmé mes peines. » Une voix lui répondit : « Antoine, j'étais auprès de toi ; j'ai été spectateur de tes combats, et parceque tu as résisté courageusement à tes ennemis je te protégerai pendant le reste de ta vie, et je rendrai ton nom célèbre sur la terre. » A ces mots le saint, rempli de consolation et de force, se lève pour témoigner sa reconnaissance à son libérateur.

Depuis sa retraite S. Antoine avait demeuré dans des lieux solitaires peu éloignés de sa patrie ; mais à l'âge de trente-cinq ans il résolut de s'enfoncer davantage dans le désert. Il passa donc le bras oriental du Nil ; puis, s'étant retiré sur le sommet d'une montagne, il s'y renferma dans un vieux château, où il vécut dans une telle séparation du monde pendant près de vingt ans qu'il ne voyait guère que celui qui lui apportait du pain de temps en temps.

Cependant le bruit de sa sainteté attirait auprès de lui un grand nombre de disciples. Il se rendit à la longue au désir qu'ils avaient de vivre sous sa conduite ; il descendit donc de sa montagne vers l'an 305 et fonda le monastère de *Phaium*. La dissipation occasionnée par cette entreprise fut suivie d'une tentation de désespoir; mais il s'en délivra par des prières ferventes et par une forte application au travail des mains. Sa nourriture, dans ce nouveau genre de vie, consistait en six onces de pain trempé dans l'eau et un peu de sel ; il y ajoutait de temps en temps quelques dattes. Ce ne fut que dans sa vieillesse qu'il usa d'un peu d'huile. Souvent il passait trois ou quatre jours sans prendre aucune sorte de nourriture. Un cilice lui servait de tunique ; il portait

pardessus un manteau fait de peaux de brebis, attaché avec une ceinture. Des austérités aussi rigoureuses ne l'empêchaient pas de paraître robuste et content. Son plus grand plaisir était de vaquer dans sa cellule aux exercices de la prière et de la contemplation. Étant à table avec ses frères, il lui arrivait souvent de fondre en larmes et de sortir sans avoir rien pris, tant était vive l'impression que faisait sur lui la pensée du bonheur des saints, qui n'avaient dans le ciel d'autre occupation que celle de louer Dieu continuellement; de là ce zèle à recommander à ses disciples de donner au soin de leurs corps le moins de temps qu'il serait possible, afin qu'il leur en restât davantage pour louer et adorer les grandeurs divines. Il était pourtant bien éloigné de croire que la perfection consistât dans la seule mortification du corps; persuadé que les meilleures œuvres ne sont rien sans la charité, il s'appliquait à en allumer de plus en plus le feu dans son ame.

Quelles instructions un tel maître ne devait-il pas donner à ses disciples? Voici quelques-unes des maximes qu'il ne cessait de leur répéter. « Que le souvenir de l'éternité, disait-il, ne sorte jamais de votre esprit. Pensez tous les matins que peut-être vous ne vivrez pas jusqu'à la fin du jour; pensez tous les soirs que peut-être vous ne verrez pas le lendemain matin. Faites chacune de vos actions comme si elle était la dernière de votre vie, c'est à dire avec toute la ferveur et tout l'esprit de piété dont vous êtes capables. Veillez sans cesse contre les tentations, et résistez courageusement aux efforts du démon : cet ennemi est bien faible quand on

sait le désarmer; il redoute le jeûne, la prière, l'humilité et les bonnes œuvres. Quoique je parle contre lui il n'a pas la force de me fermer la bouche; il ne faut que le signe de la croix pour dissiper ses prestiges et ses illusions... Oui, ce signe de la croix du Sauveur, qui l'a dépouillé de sa puissance, suffit pour le faire trembler. » Le saint fortifiait ces dernières instructions par le récit des divers assauts qui lui avaient été livrés par le démon. « C'est par la prière, ajoutait-il, que j'ai triomphé de tous ses piéges. Il me dit un jour, après s'être transformé en ange de lumière : Antoine, demandez ce que vous voudrez; je suis la puissance de Dieu. Mais je n'eus pas plus tôt invoqué le nom de Jésus qu'il disparut. » Le saint avait merveilleusement le don de discerner les esprits. Voici la règle qu'il donnait à ses disciples sur ce sujet. « La vue des bons anges, leur disait-il, n'apporte aucun trouble; leur présence est douce et tranquille; elle comble l'ame de joie et lui inspire de la confiance. Ils font concevoir un tel amour des choses divines qu'on voudrait quitter la vie pour les suivre dans la bienheureuse éternité. Au contraire l'apparition des mauvais anges remplit de trouble : ils se présentent avec bruit; ils jettent l'ame dans une confusion de pensées ou dans une frayeur qui la déconcerte; ils dégoûtent de la pratique des vertus et rendent l'ame inconstante dans ses résolutions. »

Pendant qu'Antoine était ainsi occupé dans la solitude de sa propre sanctification et de celle de ses disciples, l'Église se vit attaquée par Maximin, qui ralluma le feu de la persécution en 311. L'espérance de verser son sang pour Jésus-Christ l'enga-

gea à sortir de son monastère. Il prit la route d'Alexandrie, afin d'aller servir les chrétiens renfermés dans les prisons et condamnés à travailler aux mines. Il les encourageait tous à rester inébranlables dans la confession de la foi, et cela jusque devant les tribunaux et dans les lieux où se faisaient les exécutions. Il portait publiquement son habit monastique sans craindre que le juge le reconnût. Il ne voulut pourtant point imiter l'exemple de ceux qui se livraient eux-mêmes aux tyrans, parcequ'il savait qu'on ne peut agir ainsi sans une inspiration particulière de Dieu. La persécution ayant cessé l'année suivante, il retourna dans son monastère, résolu d'y vivre plus que jamais dans une entière séparation du monde : ce fut ce qui le porta à faire murer la porte de sa cellule. Il en sortit néanmoins quelque temps après et quitta la contrée où étaient ses premiers monastères, que S. Athanase appelle les *Monastères de dehors.* Ils étaient aux environs de Memphis, d'Arsinoé, de Babylone et d'Aphrodite. Le nombre des solitaires de ce premier désert de S. Antoine s'accrut prodigieusement; et Rufin, en parlant de S. Sérapion d'Arsinoé, peu après la mort de S. Antoine, dit qu'il était supérieur de dix mille moines; il ajoute qu'on ne pouvait presque compter ceux qui habitaient les solitudes de Memphis et de Babylone. De ces solitaires, les uns vivaient ensemble et formaient des corps de communautés; les autres menaient la vie anachorétique dans des cavernes séparées. S. Athanase, qui les visita souvent, n'en parle qu'avec des transports d'admiration. « Il y a, dit-il, des monastères qui sont comme autant de temples

remplis de personnes dont la vie se passe à chanter des psaumes, à lire, à prier, à jeûner, à veiller ; qui mettent toutes leurs espérances dans les biens à venir, qui sont unies par les liens d'une charité admirable et qui travaillent moins pour leur propre entretien que pour celui des pauvres : c'est comme une vaste région absolument séparée du monde et dont les heureux habitants n'ont d'autre soin que celui de s'exercer dans la justice et la piété. » Tous ces solitaires étaient conduits par le grand S. Antoine, qui ne cessait d'animer leur ferveur par sa vigilance, ses exhortations et ses exemples ; et quoiqu'il eût établi des supérieurs subalternes, il ne laissa pas de conserver toujours sur eux une surintendance générale, même après qu'il eut changé de demeure.

Cependant le saint après avoir recommandé à Dieu ses disciples résolut de pénétrer plus avant dans les déserts, afin d'y vivre plus éloigné du commerce des hommes et pour ainsi dire seul avec Dieu seul ; par là il se préservait encore de la tentation de la vanité, qu'il craignait extrêmement. Il se détermina donc à se retirer dans un lieu de la Haute-Égypte, où il n'y avait que des hommes sauvages. Étant arrivé sur le bord du Nil, il s'arrêta dans un lieu commode, attendant qu'il passât un bateau sur lequel il pût remonter le fleuve vers le sud ; mais par une inspiration particulière de Dieu il changea de dessein, et au lieu de s'avancer vers le sud il se joignit à quelques marchands arabes qui allaient vers la mer Rouge, du côté de l'orient. Enfin ayant marché trois jours et trois nuits, porté apparemment sur un chameau, il gagna le lieu où le ciel

voulait qu'il fixât sa demeure pour le reste de ses jours: c'était le mont Colzin, qu'on a nommé le mont Saint-Antoine et qui n'est qu'à une journée de la mer Rouge. Au bas est un ruisseau sur le bord duquel on voit un grand nombre de palmiers, qui contribuent beaucoup à rendre ce lieu commode et agréable. Cette montagne était si haute et si escarpée qu'on ne pouvait la regarder sans frayeur : on la découvrait du Nil, quoiqu'il y eût trente milles ou douze lieues, à l'endroit où elle en était le plus proche. S. Antoine s'arrêta au pied de cette montagne et fixa sa demeure dans une cellule si étroite qu'elle ne contenait en carré qu'autant d'espace qu'un homme en peut occuper en s'étendant. Il y avait deux autres cellules toutes semblables, taillées dans le roc, sur le sommet de la montagne, où l'on ne montait qu'avec bien de la difficulté par un petit sentier fait en forme de limaçon. Le saint se retirait dans une de celles-ci lorsqu'il voulait se dérober à la presse, car il ne put rester long-temps inconnu. Ses disciples le découvrirent à la fin, après beaucoup de recherches, et se chargèrent du soin de lui procurer du pain ; mais il voulut leur épargner cette peine. Il les pria donc de lui apporter une bêche, une cognée et un peu de blé, qu'il sema, et qui lui rapporta suffisamment de quoi se nourrir. Sa joie fut extrême quand il vit qu'il n'était plus à charge à personne.

Quelque désir qu'il eût de vivre dans la retraite, il ne put résister aux instances qu'on lui fit d'aller visiter ses premiers monastères : il y fut reçu avec les démonstrations de la joie la plus vive. Ses discours inspirèrent à ses disciples une nouvelle ardeur

de croître en vertu et en sainteté. Ce fut dans ce même voyage qu'il visita sa sœur, supérieure d'une communauté de vierges qu'elle édifiait par l'exemple de toutes les vertus. Après avoir satisfait à ce devoir de charité il reprit la route de sa montagne. Les solitaires et les personnes affligées venaient de toutes parts le consulter : il donnait aux uns des avis salutaires et obtenait par ses prières des miracles du ciel en faveur des autres. Nous apprenons de S. Athanase qu'il guérit un nommé Fronton, de la famille de l'empereur, d'une maladie si extraordinaire qu'il se coupait la langue avec les dents. Il rendit la santé à une fille paralytique et à plusieurs autres malades. Si quelquefois Dieu n'accordait point à ses prières la guérison des malades, il se soumettait à la volonté du ciel et exhortait fortement les autres à faire la même chose; souvent il les envoyait à d'autres solitaires, afin qu'ils obtinssent par leurs prières ce qui avait été refusé aux siennes. « Je leur suis bien inférieur en mérite, disait-il, et je m'étonne qu'on vienne me trouver, tandis qu'on pourrait s'adresser à eux. »

Le lieu de la retraite du saint ayant été découvert, comme nous l'avons dit, plusieurs de ses disciples se rendirent auprès de lui; mais ils ne purent, malgré l'envie qu'ils en avaient, obtenir de lui la permission de s'établir sur sa montagne. Ils bâtirent donc avec son consentement et par son avis le monastère de Pispir ou Pispiri. Ce monastère, peu éloigné du Nil et peut-être sur le bord de ce fleuve, était du côté de l'orient et à douze lieues de la montagne du saint. Macaire et Amathas y demeurèrent jusqu'au temps où ils restèrent auprès

du saint pour le servir dans son extrême vieillesse. Il s'y forma une communauté aussi nombreuse que dans les déserts d'au-delà du Nil. On dit qu'après la mort du saint patriarche Macaire y eut sous sa conduite jusqu'à cinq mille moines. Dans la suite Amathe et Pitirion gouvernèrent aussi un grand nombre de moines qui habitaient dans des cavernes sur la montagne même du saint. Il y avait beaucoup de ces cavernes à cause de la quantité de pierres qu'on avait tirées pour construire les pyramides d'Egypte.

S. Antoine était trop éloigné de ses premiers disciples pour les visiter souvent; mais il ne négligeait pas pour cela leurs besoins spirituels. Outre les instructions particulières qu'il donnait à ceux qui venaient quelquefois le trouver, il leur écrivait encore, comme nous l'apprenons de S. Jérôme. Quant au monastère de Pispir, qui était plus près, il y allait fréquemment. Ce fut là qu'il confondit les philosophes et les sophistes qui voulurent disputer avec lui; c'était là aussi qu'il instruisait les étrangers, surtout les grands, qui ne pouvaient avec leur suite gagner le haut de la montagne. Macaire, son disciple, chargé de recevoir les étrangers, l'informait de ce dont voulaient lui parler ceux qui demandaient à l'entretenir. Ils étaient convenus entre eux d'appeler *Egyptiens* les personnes du monde, et *Jérosolimitains* celles qui faisaient profession d'une rare piété. Ainsi, lorsque Macaire disait à son maître que des Jérosolimitains étaient venus pour le visiter, il s'asseyait avec eux et leur parlait des choses de Dieu; s'il lui disait au contraire que c'était des Egyptiens, il se contentait de leur faire une petite

exhortation après laquelle Macaire les entretenait et leur préparait des lentilles. Dieu lui ayant un jour fait voir toute la surface de la terre tellement couverte de piéges qu'il était presque impossible de faire un pas sans y tomber, il s'écria tout tremblant : « Qui pourra donc, Seigneur, éviter le danger? » Une voix lui répondit aussitôt : « Ce sera l'homme vraiment humble. Antoine était assurément dans le cas de ne rien craindre, car il se regardait toujours comme le dernier des hommes et comme le rebut du monde. Il écoutait et suivait les avis qui lui étaient donnés par toutes sortes de personnes. Ses leçons sur l'humilité étaient aussi admirables que son exemple. Il disait à son disciple : « Lorsque vous gardez le silence ne vous imaginez pas pour cela faire un acte de vertu, mais reconnaissez plutôt que vous n'êtes pas digne de parler. »

Antoine avait auprès de sa cellule un petit jardin qu'il cultivait de ses propres mains : il en tirait de quoi procurer quelques rafraîchissements aux personnes qui pour arriver jusqu'à lui étaient obligées de traverser avec beaucoup de fatigues un vaste désert. La culture de son jardin n'était pas le seul travail auquel il s'occupait, il faisait encore des nattes. Un jour qu'il s'affligeait de ne pouvoir se livrer avec une continuité soutenue au saint exercice de la contemplation, il eut la vision suivante. Un ange lui apparut; cet esprit céleste se mit à faire une natte avec des feuilles de palmier, et il quittait de temps en temps son ouvrage pour s'entretenir avec Dieu dans l'oraison. Après avoir ainsi entremêlé plusieurs fois le travail et la prière il dit au saint : « Faites la même chose, et vous serez sauvé. » An-

toine n'omit jamais cette pratique, et il tint toujours son cœur uni à Dieu pendant que ses mains travaillaient. Qu'on juge de la ferveur de ses prières et de la sublimité de sa contemplation par ces traits. Il se levait à minuit, priait à genoux, les mains levées au ciel jusqu'au lever du soleil et souvent jusqu'à trois heures après midi. Quelquefois il se plaignait de ce que le retour de l'aurore le rappelait à ses occupations journalières. « Qu'ai-je à faire de ta lumière ? disait-il au soleil lorsqu'il commençait à paraître. Pourquoi viens-tu me distraire ? pourquoi ne te lèves-tu que pour m'arracher à la clarté de la véritable lumière ? » Cassien, qui rapporte ce trait, ajoute que, parlant de l'oraison, il disait que celle d'un religieux n'était pas parfaite lorsqu'en priant il s'apercevait lui-même qu'il priait ; ce qui fait voir combien son oraison était sublime.

Les visions dont nous avons déjà parlé ne furent pas les seules dont Dieu favorisa son serviteur. Il lui découvrit, sous la figure de mulets qui renversaient l'autel à coups de pied, les horribles ravages que les ariens causèrent deux ans après dans la ville d'Alexandrie ; et de graves auteurs nous assurent qu'il prédit clairement les excès auxquels la fureur de ces hérétiques se porta. Il détestait en général tous les ennemis de l'Eglise ; il les chassait de sa montagne en les traitant de *serpents venimeux*, et jamais il ne leur parlait, à moins qu'il ne fût question de les exhorter à rentrer dans l'unité.

Plusieurs évêques, persuadés que personne ne serait plus propre que notre saint à confondre les ariens, l'engagèrent vers l'an 355 à faire un voyage à Alexandrie : il se rendit à leurs sollicitations. A

peine fut-il arrivé dans cette ville qu'on l'entendit prêcher hautement la foi catholique. Il enseignait que le fils de Dieu n'était point une simple créature, mais qu'il était consubstantiel au père. «Il n'appartient, disait-il, qu'aux sectateurs impies d'Arius de le traiter de créature; aussi ne diffèrent-ils pas des païens, *qui rendaient un culte sacrilége à la créature au lieu d'adorer le Créateur*.» Tout le monde s'empressait d'aller le voir et de l'entendre. Les idolâtres partageaient cet empressement avec les chrétiens. «Nous voulons voir l'homme de Dieu, disaient-ils.» Il y en eut plusieurs d'entre eux qui, frappés de ses discours et de ses miracles, demandèrent le baptême. Antoine vit à Alexandrie le célèbre Didyme qui, quoique aveugle depuis l'âge de quarante ans, s'était néanmoins rendu très habile en toutes sortes de sciences, et qui à cause de son zèle à défendre la la foi de Nicée était fort estimé de S. Athanase et de tous les évêques catholiques. Il lui dit un jour qu'ils s'entretenaient ensemble : « Pourriez-vous regretter la perte de la vue? Les yeux vous étaient communs avec les mouches, les fourmis et les animaux les plus méprisables. Vous devez plutôt vous réjouir de posséder une lumière qui ne se trouve que dans les apôtres, les saints et les anges; lumière par laquelle nous voyons Dieu même, et qui allume dans nous le feu d'une science toute céleste. La lumière de l'esprit est infiniment préférable à celle du corps. Il ne faut qu'un regard impudique pour que les yeux charnels nous précipitent dans l'enfer. » Le saint, ayant passé quelques jours à Alexandrie, ne pensa plus qu'à retourner dans sa cellule. En vain le gouverneur d'Egypte voulut le

retenir plus long-temps, il ne répondit à ses invitations que par ces paroles : « Il en est d'un moine comme d'un poisson ; l'un meurt s'il quitte l'eau, et l'autre la solitude. » S. Athanase le reconduisit par respect jusqu'aux portes de la ville, où il le vit guérir une fille possédée du démon.

Plusieurs philosophes païens, curieux de voir un solitaire dont la renommée publiait tant de merveilles, visitèrent souvent Antoine dans le dessein de disputer avec lui. Il leur prouvait d'une manière invincible que la religion chrétienne est la seule vraie, la seule que l'on puisse professer avec sûreté. « Nous autres chrétiens, leur disait-il en prononçant seulement le nom de Jésus crucifié, nous mettons en fuite ces démons que vous adorez comme des dieux. Leurs prestiges et leurs charmes perdent toutes leurs forces où le signe de la croix est formé. » Il confirmait ce qu'il avait avancé en invoquant le nom de Jésus et en faisant le signe de la croix sur des possédés, qui, se trouvant tout à coup délivrés, se levaient pour témoigner à Dieu leur reconnaissance. Quelques-uns de ces philosophes lui demandèrent un jour à quoi il pouvait s'occuper dans son désert puisqu'il était privé du plaisir que l'on goûte dans la lecture. « La nature, répondit-il, est pour moi un livre qui me tient lieu de tous les autres. » Quand il y en avait qui voulaient tourner en ridicule son ignorance dans les sciences profanes il leur demandait avec une simplicité admirable qui de la raison ou de la science était la première, et laquelle des deux avait produit l'autre? « C'est sans doute la raison, répondaient-ils? La raison suffit donc, reprenait le saint. » C'était ainsi qu'il confondait ces prétendus

savants et qu'il prévenait toutes leurs objections. Ils s'en allaient si frappés de la sagesse de ses discours qu'ils ne pouvaient lui refuser leur admiration. D'autres, dans le dessein de le trouver en défaut, l'interrogèrent sur les raisons qu'il avait de croire en Jésus-Christ : mais il leur ferma la bouche en leur montrant que d'attribuer comme eux les vices les plus infâmes à la Divinité, c'était la dégrader ; que le mystère humiliant de la croix était la preuve la plus sensible de la bonté divine, et que les humiliations passagères de Jésus-Christ avaient été amplement effacées par la gloire de sa résurrection et par les miracles sans nombre qu'il avait opérés en rendant la vie aux morts, la vue aux aveugles, la santé aux malades. Il établissait ensuite que la foi en Dieu et les œuvres dont elle est le principe avaient quelque chose de bien plus clair et de bien plus satisfaisant que toutes les rêveries des Grecs.

On ne peut douter de l'attachement de S. Antoine à la doctrine du concile de Nicée, après ce que nous avons dit de son voyage à Alexandrie. Ce ne fut pas cependant la seule occasion où il fit connaître ses sentiments, car il n'eut pas plus tôt été informé que le faux patriarche Grégoire, soutenu de l'autorité du duc Balac, persécutait les orthodoxes avec fureur, qu'il lui écrivit de la manière la plus pressante pour l'exhorter à ne pas déchirer le sein de l'Eglise. Malheureusement sa lettre ne produisit aucun effet : le duc au lieu d'y avoir égard la mit en pièces, cracha dessus et la foula aux pieds ; il menaça même le saint de décharger sur lui le poids de son indignation; mais la justice de Dieu ne tarda guère à le punir. En effet, allant cinq jours

après sur des chevaux de sa propre écurie avec Nestor, gouverneur d'Egypte, ces animaux se mirent à jouer ensemble, et celui que Nestor montait, quoique très doux, se jeta sur Balac, le renversa par terre, et hennissant contre lui le mordit plusieurs fois à la cuisse. Le duc extraordinairement maltraité fut porté à la ville, où il mourut au bout de deux jours.

La vénération qu'on avait pour notre saint était si universelle que le grand Constantin et ses deux fils, Constance et Constant, lui écrivirent vers l'an 337. Ces princes dans leur lettre commune sollicitaient le secours de ses prières et lui témoignaient le plus vif empressement de recevoir une réponse de sa part. Les disciples d'Antoine étant surpris de l'honneur que lui faisait le maître du monde, il leur dit : « Vous ne devez pas vous étonner de ce que je reçois une lettre de l'empereur ; c'est un homme qui écrit à un autre homme : mais étonnez-vous de ce que Dieu nous a fait connaître ses volontés par écrit, et de ce qu'il nous a parlé par son propre fils. » Il ne voulut pas d'abord faire de réponse, alléguant pour raison qu'il ne savait pas comment s'y prendre. A la fin pourtant il céda aux représentations réitérées de ses disciples, et écrivit à l'empereur et à ses enfants une lettre dans laquelle il les exhortait à mépriser le monde et à ne jamais perdre de vue la pensée du jugement dernier. Elle nous a été conservée par S. Athanase.

Le saint écrivit aussi plusieurs lettres à divers monastères d'Egypte, dans lesquelles on trouve le style des apôtres et la solidité de leurs maximes. Il insiste fortement, dans celle qui est adressée aux

moines d'Arsinoé, sur la nécessité d'opposer aux tentations la vigilance, la prière, la mortification et l'humilité : il y observe, pour mieux faire sentir le danger de l'orgueil, que c'est ce péché qui a perdu le démon, et par conséquent celui dans lequel il s'efforce particulièrement d'entraîner les hommes; il répète souvent que la connaissance de nous-mêmes est l'unique moyen de nous élever à la connaissance et à l'amour de Dieu. Il ne paraît pas que S. Antoine ait écrit de règle pour ses disciples : du moins les anciens auteurs n'en ont rien dit. Ses exemples et ses instructions étaient une règle vivante à laquelle les saints moines de tous les siècles ont toujours essayé de conformer leur vie.

Dieu fit connaître au saint la décadence future de l'état monastique. Il en avertit ses disciples un jour qu'ils marquaient leur surprise de ce qu'un si grand nombre de personnes venaient pratiquer dans la solitude tout ce que la pénitence a de plus rigoureux. « Un jour viendra, leur dit-il les larmes aux yeux, que les moines se construiront des bâtiments magnifiques dans les villes, qu'ils aimeront la bonne chair, et qu'ils ne se distingueront plus des personnes du monde que par leur habit. Cependant, malgré cette corruption générale, il s'en trouvera toujours quelques-uns qui conserveront l'esprit de leur état : aussi leur couronne sera-t-elle d'autant plus glorieuse que leur vertu n'aura point succombé à la multitude des scandales. » C'était dans l'intention de prévenir ce malheur que le saint inculquait si fréquemment à ses disciples le mépris du monde, la nécessité d'avoir toujours la mort présente à son esprit, d'avancer continuellement

dans la perfection, d'être sans cesse en garde contre les artifices du démon, et de bien discerner les esprits.

Antoine, qui sentait que sa fin approchait, entreprit la visite de ses monastères. Ses disciples, auxquels il prédit sa mort prochaine, le conjurèrent tous les larmes aux yeux de rester avec eux jusqu'à son dernier moment; mais il ne voulut jamais y consentir. Il craignait qu'on embaumât son corps, suivant la coutume des Égyptiens, abus qu'il avait lui-même souvent condamné comme ayant la vanité et quelquefois la superstition pour principe; et ce fut pour empêcher qu'on ne le commît à son égard qu'il avait expressément recommandé à Macaire et à Amathas, qui demeurèrent avec lui les quinze dernières années de sa vie, de l'enterrer comme les patriarches l'avaient été, et de garder le secret sur le lieu de son tombeau. De retour dans sa cellule, il y tomba malade peu de temps après. Il réitéra à ses deux disciples les ordres qu'il leur avait donnés précédemment sur sa sépulture, puis il ajouta : « Lorsque le jour de la résurrection sera venu je recevrai ce corps incorruptible de la main de Jésus-Christ. Partagez mes habits; donnez à l'évêque Athanase une de mes peaux de brebis avec le manteau sur lequel je couche; donnez à l'évêque Sérapion l'autre peau de brebis, et gardez pour vous mon cilice. Adieu, mes enfants; Antoine s'en va et n'est plus avec vous. » Quand il eut ainsi parlé, Macaire et Amathas l'embrassèrent : il étendit ses pieds et s'endormit paisiblement dans le Seigneur. Ceci arriva l'an 356. Il paraît que ce fut le 17 janvier, jour auquel les plus anciens martyrologes le

nommment et auquel les Grecs célébrèrent sa fête, peu de temps après sa mort. Il était âgé de cent cinq ans, et malgré ses grandes austérités il n'avait éprouvé aucune de ces infirmités qui sont le partage ordinaire de la vieillesse. Il fut enterré comme il l'avait ordonné.

S. CASSIEN,

MARTYR A IMOLA.

(13 août.)

S. Cassien était maître d'école ; il enseignait à lire et à écrire aux enfants de la ville d'Imola, qui est à vingt-sept milles de Ravenne en Italie. Une violente persécution s'étant excitée contre l'Eglise, il fut arrêté comme chrétien, et interrogé par le gouverneur de la province. Ayant refusé constamment de sacrifier aux idoles, le juge eut la barbarie d'ordonner que ses écoliers le piqueraient avec des stylets jusqu'à ce qu'il fût mort (1). Moins les

(1) L'ancienne manière d'écrire était une espèce de gravure, par le moyen de laquelle on formait les lettres sur des tablettes de plomb, de bois, de cire ou d'autres matières semblables. Cette opération se faisait avec des stylets de fer, de cuivre ou d'os. Ces stylets étaient affilés par un bout et pointus comme une aiguille : l'autre bout se terminait en triangle. La partie la plus large, qui servait à effacer, était une pièce séparée qu'on liait au pénicille ou pinceau. On a la figure de ces pénicilles exactement représentée d'après une ancienne peinture du martyre de S. Cassien, qui est dans un manuscrit de l'hymne de S. Prudence, lequel est du neuvième siècle et se trouve dans la bibliothèque de Berne. Voyez l'excellent catalogue de cette bibliothèque, donné par le doctre Siwner, qui en a la garde.

On écrivait sur de la cire. Les tablettes de métal et de bois

coups de ceux qu'on lui donnait pour bourreaux avaient de force, plus son supplice devenait long et cruel. On l'exposa nu au milieu d'une troupe de deux cents enfants. Les uns le frappaient au visage et sur la tête avec leurs tablettes, et les lui rompaient souvent sur le corps; les autres le piquaient avec leurs stylets, lui sillonnaient la chair, et en enlevaient des lambeaux; il y en avait qui se faisaient un jeu barbare d'écrire leur tâche sur sa peau. Couvert de son sang et déchiré par tout le corps, il disait à ces malheureux enfants de ne rien craindre et de redoubler leurs efforts. Par ses paroles son intention n'était pas de les encourager dans leur crime, mais d'exprimer le désir ardent qu'il avait de mourir pour Jésus-Christ. Après sa mort les chrétiens l'enterrèrent à Imola, et renfermèrent depuis ses reliques dans un riche mausolée. S. Prudence dit que dans son voyage de Rome il visita le tombeau du saint martyr, et que s'étant

ne pouvaient se plier, et Calmet observe qu'il n'y a dans les livres de Moïse aucun mot qui signifie *volume*. Les tablettes qui étaient doubles se nommaient dyptiques. Les anciens avaient aussi des tryptiques et des polyptiques.

Au lieu de tablettes de métal on se servait en Egypte de feuilles ou d'écorce de papyrus, arbre qui croissait sur les bords du Nil et sur ceux du Gange. L'usage de l'écorce du papyrus subsista long-temps.

On inventa à Pergame le parchemin, fait de peaux de bêtes fines et bien préparés. Cette invention fut suivie de celle du papier dont on se sert aujourd'hui.

Anciennement les livres n'étaient écrits que d'un côté et faits en forme de rouleaux, et quand on venait à les déployer ils remplissaient une chambre tout entière, comme Martial s'en plaint. Lorsqu'on les écrivit des deux côtés et sur des feuilles carrées on les réduisit à un moindre volume, comme l'observe le même poète.

prosterné devant il implora la miséricorde divine pour ses péchés avec beaucoup de larmes. Il parle d'un tableau placé au dessus de l'autel, lequel représentait le martyre de S. Cassien, de la manière qu'il l'a rapporté. Il exhorte tous les fidèles à se recommander avec lui à ce saint, qui ne manque point d'écouter les prières qu'on lui adresse.

S. ABRAHAM,

ERMITE,

ET SAINTE MARIE, SA NIÈCE,

PÉNITENTE.

(15 mars.)

Saint Abraham naquit à Chidane en Mésopotamie, près de la ville d'Edesse. Ses parents, aussi recommandables par leur piété que par leur noblesse, lui donnèrent une excellente éducation ; ils eurent soin surtout de lui inspirer de bonne heure l'amour de la vertu. Ils lui proposèrent, quand il fut en âge d'entrer dans le monde, de s'unir par les liens du mariage à une fille douée des plus rares qualités. Le jeune Abraham eût bien voulut garder le célibat, il en demanda même la permission à ses parents ; mais, n'ayant pu l'obtenir, il s'engagea par pure obéissance dans un état pour lequel il ne se sentait que du dégoût. Au reste sa liberté lui fut bientôt rendue.

Après la célébration de ses noces et les festins qui accompagnent une pareille cérémonie, il découvrit à son épouse la résolution où il était de vivre dans une continence perpétuelle. Il partit en-

suite secrètement et alla s'enfermer dans une cellule abandonnée, qui était environ à une lieue de la ville d'Edesse. On ne peut douter qu'il n'ait agi en cela par une inspiration particulière du ciel, si toutefois il n'avait pas obtenu le consentement de sa femme. Sa fuite désola ses parents et ses amis. De toutes parts on fit les recherches les plus exactes, et ce ne fut qu'au bout de dix-sept jours qu'on trouva le lieu de sa retraite. On mit en œuvre toutes les instances possibles pour l'engager à revenir avec son épouse ; mais il demeura inflexible et protesta que jamais il n'aurait rien de commun avec le monde. Son premier soin après le départ de ceux qui l'avaient découvert fut de murer la porte de sa cellule ; il n'y laissa qu'une petite fenêtre, par laquelle il recevait ce qui lui était nécessaire pour subsister.

Abraham, uniquement occupé des vérités éternelles, employait tous ses moments à louer Dieu, à l'adorer, à implorer sa miséricorde. Il avait le don des larmes dans le degré le plus éminent. Son détachement des choses créées était absolu. Il ne possédait qu'un manteau, un cilice et un petit vase, dont il se servait pour boire et pour manger. Les austérités de la pénitence avaient pour lui les charmes les plus doux, et il n'en diminua jamais rien durant les cinquante années qu'il passa dans la solitude.

Il y avait douze ans qu'il vivait de la sorte, lorsque la mort lui enleva ses parents. Comme ils lui laissaient des biens considérables et qu'il avait rompu tout commerce avec le siècle, il pria un ami vertueux qu'il avait de recueillir la succession

et de la distribuer aux pauvres et aux orphelins. Cependant le bruit de sa sainteté se répandait de proche en proche : on accourait de tous côtés pour le voir et pour profiter de ses discours, toujours pleins d'onctions, de sagesse et de grâce.

Près de la ville d'Edesse était une bourgade fort peuplée, dont les habitants adoraient encore les idoles. Tous les missionnaires qu'on y avait envoyés n'avaient pu y répandre les lumières de l'Evangile. Le fruit de leurs travaux s'était borné à attirer sur eux mille mauvais traitements. L'évêque d'Edesse, qui avait toujours fort à cœur la conversion de cette bourgade, résolut de faire une nouvelle tentative ; il jeta les yeux sur Abraham, renommé pour sa sainteté, l'ordonna prêtre malgré toutes ses oppositions, et le chargea d'aller prêcher la foi à cette portion de son troupeau. Le saint durant toute la route recommanda au ciel l'ouvrage qu'il entreprenait. «Seigneur, s'écriait-il souvent, daignez jeter des regards miséricordieux sur ma faiblesse. Assistez-moi de votre grâce, afin que je puisse faire glorifier votre saint nom. N'abandonnez pas, ô mon Dieu! des peuples dont vous êtes le créateur. »

Lorsqu'il fut à la vue de la bourgade il aperçut la fumée qui s'élevait du milieu des sacrifices offerts aux idoles : il versa des larmes abondantes et redoubla l'ardeur de ses prières. A peine fut-il arrivé qu'il se mit à prêcher la doctrine de Jésus-Christ, mais personne ne voulut l'écouter ; il ne se rebuta point. Les païens avaient beau le maltraiter et le chasser du milieu d'eux , il revenait toujours à la charge avec le même zèle. Trois ans se passèrent de la sorte. La patience et la dou-

ceur d'Abraham touchèrent enfin ces idolâtres; ils ouvrirent les yeux sur une conduite qui leur paraissait incompréhensible, et ne doutèrent point qu'elle n'eût quelque chose de divin pour principe; ils renoncèrent tous à leurs superstitions et demandèrent la grâce du baptême. Le saint employa encore une année entière à les confirmer dans la foi qu'ils avaient embrassée; il les pourvut ensuite de ministres zélés, et retourna dans sa cellule.

Il avait un frère dans le monde, qui mourut peu de temps après son retour. Celui-ci laissa une fille nommée Marie, qui était encore fort jeune. Le saint, voulant la former à la vie religieuse, la mit dans une cellule voisine de la sienne, afin d'être à portée de l'instruire. Marie fit bientôt de grands progrès dans le chemin de la perfection : elle devint un modèle accompli de vertu et de pénitence; mais le démon, qui méditait sa perte depuis longtemps, trouva le moyen de lui ravir son innocence. L'instrument dont il se servit fut un solitaire corrompu, qui venait souvent à sa cellule sous prétexte de consulter Abraham. Ce misérable, brûlé d'un feu impur, tendit des piéges à la chasteté de Marie, et vint à bout de la faire consentir à son infâme passion.

Marie n'eut pas plus tôt commis le crime qu'elle en sentit toute l'horreur : mais au lieu d'en demander pardon à Dieu elle se livra aux transports d'une douleur excessive et finit par tomber dans le désespoir. Elle se retira ensuite dans une ville éloignée de la demeure de son oncle, et s'y abandonna aux plus honteux désordres. Abraham, qui ne savait ce que sa nièce était devenue, pleurait amèrement

son malheur, et sollicitait sa conversion par de ferventes prières. Ce ne fut que deux ans après son départ qu'il connut le lieu qu'elle habitait. L'espérance de retrouver cette brebis égarée lui inspira le dessein de courir après elle. Il quitta donc sa cellule, changea d'habit, et se rendit à la maison où il savait que sa nièce logeait. Il demanda à souper seul avec elle; mais quand ils furent l'un et l'autre tête à tête, il ôta l'espèce de chapeau qui lui couvrait le visage et lui adressa ces paroles d'une voix entrecoupée de sanglots : « Marie, ma fille Marie, me reconnaissez-vous? qu'est devenu l'habit angélique de votre virginité? que sont devenues ces larmes que vous répandiez en la présence de Dieu? que sont devenues ces veilles, ces austérités qui faisaient vos délices? Comment, ma chère fille, êtes-vous tombée dans l'abîme du crime? Pourquoi ne me fites-vous pas l'aveu de votre chute : je vous aurais aidée à rentrer en grâce avec Dieu. »

Le saint, voyant sa nièce couverte de confusion et saisie d'horreur, l'exhorta tendrement à mettre sa confiance en Dieu. « Ne vous désespérez pas, lui dit-il, je prends sur moi vos péchés; croyez-moi seulement et revenez dans votre solitude. Mon cher Ephrem est désolé à votre sujet, et fait pour vous des prières continuelles. Il n'est pas étonnant qu'on soit renversé par terre dans le combat, mais il est honteux de ne se pas relever. Bannissez la défiance: tous les hommes peuvent faire des chutes; c'est une suite de leur faiblesse naturelle. Pensez seulement à implorer le secours de la grâce. Dieu ne veut pas la mort du pécheur, il demande seulement qu'il se convertisse. » Marie, touchée de ses paroles,

reprit courage et promit d'obéir en tout à son oncle. Le saint la ramena avec lui dans son désert, et la renferma dans la cellule qu'elle avait d'abord habitée : elle y passa les quinze dernières années de sa vie dans la pratique de toutes les vertus. Nuit et jour elle pleurait la perte de son innocence et punissait son corps par les plus rigoureuses macérations. Dieu agréa sa pénitence, et la favorisa même du don des miracles trois ans après sa conversion. Enfin elle termina sa vie par la mort des justes. S. Ephrem, qui la vit avant qu'on l'enterrât, dit que son visage parut tout rayonnant de gloire, et qu'on ne douta point qu'un chœur d'anges n'eût porté son ame dans la bienheureuse éternité.

S. Abraham survécut cinq ans à sa nièce. La nouvelle de sa dernière maladie s'étant répandue, on vint de toutes parts pour recevoir sa bénédiction. Après sa mort les chrétiens tâchèrent de se procurer quelque partie de ses habits, dont le seul attouchement guérit plusieurs malades. Ce sont les termes de S. Ephrem, qui fut témoin oculaire de ce qu'il rapporte. Le nom de sainte Marie se trouve dans les calendriers grecs ; pour celui de S. Abraham, il se lit dans les calendriers grecs, latins et cophtes.

S. JUVENTIN ET S. MAXIMIN,

MARTYRS.

(25 janvier.)

Ces deux martyrs étaient officiers dans la compagnie des gardes de l'empereur Julien l'Apostat. Il leur arriva, étant un jour à table, de parler assez

hautement des violences qu'on exerçait contre les chrétiens. Leurs discours donnaient à entendre qu'ils préféreraient la mort à la douleur de voir la profanation des choses saintes. Julien, informé de ce qu'ils avaient dit, les envoya chercher. Quand ils furent venus il voulut les obliger à se rétracter et à sacrifier aux idoles. Les deux saints ayant refusé l'un et l'autre, il confisqua leurs biens, les condamna à être battus cruellement, puis les envoya en prison, où ils furent décapités quelques jours après. Ceci arriva à Antioche le 25 janvier 363.

Les chrétiens, sans être effrayés par le danger auquel ils exposaient leurs vies, dérobèrent les corps des martyrs pour les enterrer : ils leur élevèrent un tombeau magnifique après la mort de Julien, qui fut tué en Perse le 26 juin suivant. S. Chrysostome parle ainsi de ces deux martyrs dans le panégyrique qu'il prononça le jour de leur fête : « Ils sont comme des colonnes qui soutiennent l'Église, comme des tours qui la défendent, comme des rochers qui repoussent les vagues qui s'élèvent contre elle ; allons les visiter souvent, allons toucher leur châsse et baiser leurs reliques, persuadés qu'il nous en reviendra quelque bénédiction. Comme des soldats qui montrent au roi les blessures qu'ils ont reçues dans les combats lui parlent avec confiance, de même ces saints, montrant humblement les souffrances qu'ils ont endurées pour Jésus-Christ, obtiennent du roi des cieux tout ce qu'ils demandent.

NOTICE

SUR JULIEN L'APOSTAT.

Julien l'Apostat fut ainsi nommé parcequ'il abjura la religion chrétienne pour embrasser le paganisme Ce prince, nommé en latin *Flavius Claudius Julianus*, fils de Jule Constance et neveu de Constantin-le-Grand, naquit à Constantinople le 6 novembre 331. Il eut le bonheur d'échapper avec son frère Gallus au massacre qui fit périr toute sa famille après la mort de Constantin. Le soin de son éducation fut confié au fameux Eusèbe de Nicomédie. Mardonius, son gouverneur, travailla également à lui former l'esprit et le cœur. Ses progrès dans les sciences furent très rapides : il entra dans le clergé, et exerça dans l'Église la fonction de lecteur. Il fit un voyage à Athènes, où il s'appliqua à l'astrologie, à la magie et à toutes les vaines illusions du paganisme ; il s'attacha surtout au philosophe Maxime, qui fut la principale cause de sa perte. Il fut fait césar en 355, et chargé du commandement des troupes dans les Gaules. Les nombreuses victoires qu'il remporta sur les ennemis de l'empire prouvèrent sa grande capacité pour le métier de la guerre. Après la mort de Constance, arrivée le 3 novembre 361, il alla en Orient, où il fut reconnu empereur, ainsi qu'il l'avait déjà été en Occident. Comme il avait toujours eu un penchant violent à l'idolâtrie, il ne dissimula plus : il ordonna qu'on rouvrît les temples des idoles ; il les adora publiquement, et, par un trait de fanatisme qui fait horreur, il entreprit d'effacer en lui le caractère du baptême, en recevant sur toutes les parties de son corps le sang impur des

victimes. Il donna dans les extravagances des auspices et ajouta foi aux oracles : c'est ce que nous apprenons d'Ammien-Marcellin, historien païen. Le magicien Maxime et d'autres gens aussi méprisables étaient ses principaux confidents. Cependant les miracles de Jésus-Christ l'incommodaient fort, et il n'était pas aisé d'enlever aux chrétiens la preuve qu'ils en tiraient en faveur de leur religion. Au lieu donc d'en attaquer la vérité il tâcha, par le moyen de la magie, d'en procurer de semblables au paganisme : mais tous ses efforts tournèrent à sa confusion.

Dans le dessein qu'il avait d'anéantir la religion de Jésus-Christ, il choisit une voie différente de celle des anciens persécuteurs. Il ne voulut donc point répandre de sang ; il se contenta de déclarer les chrétiens inhabiles à posséder les charges de l'état ; il leur défendit d'enseigner et d'étudier les belles-lettres, dont la connaissance leur fournissait des armes contre le paganisme. Les païens eux-mêmes, entre autres Ammien-Marcellin, ont désapprouvé cette défense, dont l'injustice se fait aisément remarquer. Julien ne s'en tint pas là ; il ordonna par un édit que les disciples de Jésus-Christ ne porteraient plus le nom de *chrétiens*, mais celui de *Galiléens*. Il les accablait d'impôts, et les dépouillait de leurs biens, disant par dérision qu'il fallait leur faire pratiquer la pauvreté recommandée par l'Évangile. D'autres fois il avait recours aux piéges et aux caresses. Quoiqu'il fît profession de tolérance, il ne laissa pas de condamner plusieurs chrétiens à mort, mais secrètement et sous d'autres prétextes que celui de la religion. Son but en cela était de leur ravir la gloire du martyre. Cet artifice eût pu servir à son projet s'il eût été question de ces philosophes orgueilleux qui ne cherchent qu'à satisfaire leur amour

propre. Mais les disciples de Jésus-Christ n'ont pas besoin de témoins; ils chérissent surtout les souffrances dont la vue et les motifs sont cachés aux hommes. Cette remarque est de S. Grégoire de Nazianze. Il faut pourtant avouer que la conduite de Julien fut très préjudiciable à un grand nombre de chrétiens, qui se laissèrent séduire par la crainte d'encourir la disgrâce de l'empereur, d'être exclus des charges et de perdre leur fortune. Enfin il s'imagina qu'il porterait un rude coup au christianisme s'il pouvait convaincre de faux la prédiction de Jésus-Christ sur le temple de Jérusalem. Il entreprit donc de le faire rebâtir, environ trois cents ans après sa démolition par Titus : mais les ouvriers n'en eurent pas plus tôt creusé les fondements qu'il en sortit des tourbillons de flammes dont ils furent consumés. Ce fait est attesté par tous les auteurs du temps, et même par Ammien-Marcellin, qui était païen, et qu'on sait avoir été entièrement dévoué à Julien. On peut voir l'excellente dissertation de M. Warburton sur le projet formé par l'empereur Julien de rebâtir le temple de Jérusalem; on en a donné une bonne traduction française, qui a été imprimée à Paris en 1754.

Julien étant à Antioche n'y trouva pas tout le zèle qu'il eût désiré pour le rétablissement du paganisme; on y fit même des railleries sur sa petite taille, sur sa barbe et sur ses sacrifices. Il résolut de s'en venger après la guerre de Perse. Il se flattait de réussir dans cette entreprise sur la foi des oracles de Délos, de Delphes, de Dodone, etc., comme nous l'apprenons de Théodoret, de S. Grégoire de Nazianze, de Philostorge et de Libanius. Ce prince dit lui-même, dans sa seconde lettre, que les divinités de tous les lieux par lesquels il passa lui avaient promis un heureux succès; mais il eut bien-

tôt occasion de connaître le peu de pouvoir de ses dieux. En effet, son armée composée de soixante-cinq mille hommes qu'il avait eu l'imprudence d'engager dans des déserts, fut taillée en pièces au mois de juin de l'an 363; il perdit lui-même la vie sur le champ de bataille. Ammien-Marcellin dit qu'ayant été blessé dangereusement on le porta dans sa tente, où il mourut le même jour avant midi. On lit dans Théodoret, dans Sozomène et dans les Actes du saint martyr Théodoret, que Julien se sentant blessé à mort remplit ses mains de son sang, et qu'il le jeta contre le ciel en vomissant ce blasphème : *Tu as vaincu, Galiléen, tu as vaincu.* Plusieurs saints solitaires apprirent par révélation que Dieu avait délivré le monde de cet apostat afin de rendre la paix à son Église. Telle fut la fin du malheureux Julien. Son caractère était un composé monstrueux d'artifice, de légèreté, d'inconstance, de petitesse, de fanatisme, d'hypocrisie, et de quelques bonnes qualités. S. Grégoire de Nazianze l'ayant vu à Athènes en 355, fut extrêmement frappé de sa démarche peu assurée, de l'inquiétude et de l'égarement de ses yeux, de ses questions hors de propos, et de ses réponses sans justesse. Il présagea dès lors que l'empire nourrissait un monstre dans son sein.

S. THÉODORET,
PRÊTRE ET MARTYR.

(23 octobre.)

Julien, oncle de l'empereur de ce nom et apostat comme lui, était devenu comte ou gouverneur de l'Orient, dont Antioche était la capitale. Ayant appris qu'il y avait une grande quantité de vases d'or et d'argent dans le trésor des principales églises des catholiques, il résolut de s'en emparer; et pour y parvenir plus facilement il publia un édit qui bannissait tous les ecclésiastiques de la ville. Le saint prêtre Théodoret, qui durant le règne de l'empereur Constance avait montré beaucoup de zèle pour la destruction des idoles, et qui avait bâti des églises et des oratoires sur les tombeaux des martyrs, était chargé de la garde des vases sacrés qui appartenaient aux catholiques. Il ne voulut point abandonner ceux qu'on lui avait confiés, et il continua d'assembler les fidèles pour les instruire et pour offrir le sacrifice. Le comte Julien le fit arrêter, et on le lui amena les mains liées derrière le dos. Lorsqu'il le vit devant lui il lui fit des reproches sur ce qu'il avait renversé les statues des dieux, et bâti des églises sous le règne précédent. Théodoret avoua tout; mais en même temps il dit à Julien qu'il avait autrefois adoré le Dieu des chrétiens, et qu'en abandonnant son culte il s'était rendu coupable de la plus cruelle apostasie. Le comte ordonna qu'on le battît sous la plante des pieds et qu'on le frappât au visage. Ensuite il le fit attacher

à quatre pieux, et on lui tira les jambes et les bras avec des cordes et des poulies. Ses os furent tellement disloqués et ses nerfs si allongés que son corps paraissait avoir huit pieds de long. Julien le raillait pendant tout ce temps-là ; mais le martyr l'exhortait à rentrer en lui-même et à rendre gloire au vrai Dieu et à Jésus-Christ son fils, par qui toutes choses ont été faites. On l'étendit sur le chevalet ; et tandis que son sang ruisselait de toutes parts Julien lui disait : « Je vois que vous ne sentez point assez vos tourments. Je ne les sens point, répondit le martyr, parceque Dieu est avec moi. » Le comte lui fit appliquer des torches ardentes sur les côtés. Durant cette horrible torture le saint levait les yeux au ciel et priait Dieu de glorifier son nom dans tous les siècles. A ce moment les bourreaux tombèrent le visage contre terre. Le comte lui-même fut d'abord effrayé ; mais reprenant son caractère cruel il ordonna aux bourreaux d'appliquer de nouveau leurs torches contre le corps du martyr. Ceux-ci refusèrent d'obéir en disant qu'ils avaient vu des anges s'entretenir avec Théodoret. Julien furieux commanda qu'on allât les précipiter dans la mer. « Devancez-moi, mes frères, leur dit Théodoret ; je vous suivrai en vainquant l'ennemi. » Et comme Julien demandait quel était cet ennemi : « C'est, reprit le martyr, le démon pour lequel vous combattez. Jésus-Christ, le Sauveur du monde, est celui qui donne la victoire. » Il expliqua ensuite comment Dieu avait envoyé son Verbe dans le monde ; de quelle manière le Verbe s'était revêtu de la nature humaine dans le sein d'une vierge pour sauver les hommes par ses souffrances et sa mort. Julien, qui

ne pouvait plus contenir sa fureur, menaça Théodoret de lui ôter la vie sur-le-champ. « C'est tout mon désir, lui dit le saint. Pour vous, vous mourrez dans votre lit en souffrant d'horribles tourments. Votre maître, qui se flatte de vaincre les Perses, sera lui-même vaincu ; une main inconnue lui ôtera la vie et il ne verra plus les terres des Romains. » Le comte condamna le saint à être décapité, et la sentence fut exécutée en 362. Notre saint est nommé Théodore ou Théodoric en quelques endroits, mais son vrai nom est Théodoret.

Le jour même du martyre de ce saint, Julien, conformément à l'ordre que lui avait donné l'empereur, se transporta dans la grande église d'Antioche pour en enlever les effets. Il était accompagné de deux autres apostats, Félix et Elpidius, qui occupaient l'un et l'autre des places distinguées à la cour. Les vases sacrés furent profanés de la manière la plus indigne. Mais les impiétés de ces apostats ne restèrent pas long-temps impunies. Le comte Julien passa la nuit suivante dans des inquiétudes mortelles. Le lendemain matin il présenta à l'empereur un inventaire de tous les effets qu'il avait enlevés aux chrétiens ; et il raconta ce qu'il avait fait par rapport à Théodoret. Il s'imaginait faire par là sa cour à l'empereur. Mais le prince lui dit ouvertement qu'il n'approuvait point qu'on mît les chrétiens à mort pour cause de religion ; c'est donner, dit-il, de l'avantage aux chrétiens contre nous, et ils ne manqueront pas de faire de Théodoret un saint et un martyr. Le comte, qui ne s'attendait point à ce reproche, resta confondu. Saisi de crainte, il ne mangea presque rien des viandes du sacrifice, au-

quel il avait assisté avec l'empereur. Il se retira dans sa maison tellement troublé qu'il ne put prendre aucune nourriture. Le soir il ressentit une violente douleur d'entrailles; ses intestins se corrompirent, et il vomissait les excréments par la bouche. Il se forma dans les parties corrompues une quantité prodigieuse de vers et tout l'art des médecins fut inutile. Quand on appliquait des remèdes pour faire périr les vers ils s'enfonçaient plus avant et pénétraient jusqu'à la chair vive; ils allaient dans l'estomac et sortaient de temps en temps par la bouche. On lit dans Philostorge que le comte Julien fut quarante jours sans parole et sans connaissance. Il revint ensuite à lui-même, reconnut son impiété dont il recevait le châtiment, conjura sa femme, qui était chrétienne, de prier et de faire prier pour lui. Il conjura aussi l'empereur de rendre aux chrétiens leurs églises et de leur permettre de les ouvrir. Mais le prince ne voulut point lui accorder ce qu'il demandait; et comme le malheureux comte insistait, se fondant sur ce qu'il n'avait quitté le christianisme que par complaisance, l'empereur ne lui fit que cette réponse: « Vous n'avez point été fidèle aux dieux; et voilà pourquoi vous souffrez de si grandes douleurs. » Les trois derniers jours de sa vie il s'exhala de son corps une puanteur qu'il ne pouvait supporter lui-même. L'empereur le regretta peu et continua de dire que le malheur dont son oncle avait été affligé venait de ce qu'il n'avait point servi les dieux avec assez de fidélité. Félix et Elpidius eurent également une fin malheureuse. L'empereur lui-même, ayant été blessé en Perse d'un trait lancé par une main inconnue, prit de son

sang et le jeta vers le ciel en disant : « Tu me poursuis donc encore, Galiléen ? Rassasie-toi de mon sang et glorifie-toi de m'avoir vaincu. » On le porta dans un village voisin, où il expira quelques heures après, le 26 juin 363, selon l'auteur des Actes de nos saints martyrs, lequel ajoute : Nous étions avec lui dans le palais à Antioche et en Perse. Théodoret et Sozomène sont du même sentiment ; mais on lit dans Philostorge que Julien adressa les paroles que nous avons rapportées au soleil, le dieu des Perses, et qu'il mourut en blasphémant ses propres dieux.

De quelle horreur le pécheur n'est-il pas saisi quand la vengeance divine éclate sur lui ou qu'il se trouve dans les angoisses de la mort ! Enivré par la prospérité, il semble n'être occupé sur la terre qu'à s'oublier lui-même. S'il est assez malheureux que de tomber dans l'insensibilité, ses frayeurs n'en sont que plus vives lorsqu'il est réveillé de sa léthargie et que le prestige qui l'éblouissait a disparu. Meurt-il dans cette insensibilité, son désespoir n'en sera que plus affreux dans l'éternité. Pour le vrai chrétien, il trouve en Dieu une consolation solide dans tous les événements : il met en lui sa confiance, que rien ne peut ébranler ; il ne voit en tout que l'accomplissement de la volonté divine qu'il chérit et à laquelle il s'abandonne sans craindre d'être confondu. Il a sans cesse devant les yeux la toute-puissance, la bonté et la miséricorde du Seigneur ; il ne nomme point ses perfections, il n'y pense point sans se sentir pénétré d'amour et de joie. Une crainte filiale, jointe à une sincère componction, anime et entretient sa confiance. Il invoque son Dieu, son Rédempteur, son ami, son pro-

tecteur; il le prie de déployer sa toute-puissance, qui ne se manifeste jamais plus admirablement que dans le pardon des péchés; de faire paraître sa miséricorde en lui inspirant les sentiments d'une sincère pénitence; et de disposer tous les événements de la manière la plus conforme à sa volonté et pour la plus grande gloire de son nom adorable.

S. HILAIRE,

ÉVÊQUE DE POITIERS, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

(14 janvier.)

Rien de plus magnifique que les louanges données par S. Augustin et par S. Jérôme au saint dont nous écrivons la vie. Le premier, qui emploie souvent son autorité contre les pélagiens, l'appelle l'*illustre docteur des Églises.* Il était, au rapport du second, *un homme très éloquent et la trompette des Latins contre des sectateurs d'Arius.* S. Cyprien et S. Hilaire, ajoute-t-il dans un autre endroit, sont comme *deux cèdres* que Dieu a transplantés du monde dans le champ de son Église.

Notre saint naquit à Poitiers d'une des plus illustres familles des Gaules. Il employa sa jeunesse à l'étude de l'éloquence. Nous apprenons de lui-même qu'il fut élevé dans les superstitions du paganisme et que Dieu le conduisit par degrés à la connaissance de la vérité. Les simples lumières de la raison lui découvrirent d'abord que l'homme, ayant été créé libre, n'était placé dans le monde que pour y pratiquer la patience, la tempérance et les autres vertus, et que s'il répondait à sa destina-

tion il ne pouvait manquer après cette vie d'être récompensé par un Être suprême. Il se mit ensuite à rechercher la nature de cet Être suprême, et le résultat de toutes ses recherches fut que le polythéisme renfermait mille absurdités, qu'il ne pouvait y avoir qu'un Dieu, et que ce Dieu était essentiellement éternel, immuable, tout-puissant et la cause première de tous les êtres. Plein des réflexions que faisait son esprit, il lut l'Écriture sainte, et fut vivement frappé de ces paroles, *Je suis ce que je suis*, paroles dont Dieu se servit pour faire entendre à Moïse qu'il puisait l'être dans son propre fonds. Son admiration s'accrut encore par l'idée que lui donnèrent les prophètes de l'immensité et de la toute-puissance de Dieu et par les images sublimes sous lesquelles ils représentent ces deux attributs. De la lecture de l'ancien Testament il passa à celle du nouveau. Il apprit dans le premier chapitre de S. Jean que le Verbe divin, Dieu le fils, est coéternel et consubstantiel à son Père. Là il arrêta sa curiosité naturelle, soumit son entendement à une révélation fondée sur la véracité de Dieu même, et adora les mystères augustes dont la profondeur était infiniment au dessus des faibles lumières de sa raison.

Tels furent les moyens que la grâce employa pour amener le saint à la connaissance de la foi. Sa reconnaissance envers Dieu éclata aussitôt par des effets : il se hâta d'augmenter le nombre des disciples de Jésus-Christ en recevant le baptême.

Dès qu'Hilaire eut été purifié par les eaux de la régénération il parut un homme tout nouveau. Sa conduite ne fut plus réglée que sur les

maximes de l'Évangile. Il exhortait encore les autres à la vertu et les affermissait dans la croyance du mystère adorable de la Trinité, que les hérétiques attaquaient par leurs blasphèmes ; et l'on peut dire que, quoiqu'il ne fût encore que laïque, il paraissait déjà posséder la grâce du sacerdoce.

Il était marié avant sa conversion et sa femme vivait encore lorsqu'il fut élevé sur le siége de Poitiers vers l'an 353 ; mais il ne fut pas plus tôt sacré qu'il se sépara d'elle et vécut toujours depuis dans une parfaite continence. Il ne s'attendait nullement à devenir évêque, comme on le remarqua aux efforts qu'il fit pour empêcher son ordination. Sa résistance était fondée sur son humilité, qui lui dérobait la connaissance de ses vertus et de ses talents pour ne lui laisser apercevoir que les dangers de l'épiscopat ; mais il eut beau faire, il fut à la fin obligé de se rendre aux empressements des fidèles, qui le jugeaient d'autant plus digne d'être évêque qu'il marquait plus d'opposition à leur choix. Ils ne se trompèrent point dans l'idée qu'ils avaient conçue de lui. En effet son éminente vertu et sa haute capacité jetèrent au loin un tel éclat qu'elles fixèrent sur lui les regards de toute l'Église.

Hilaire après son sacre ne se regarda plus que comme l'homme de Dieu ; il prêcha les saintes ordonnances de sa loi avec un zèle infatigable. Les pécheurs, touchés de ses discours, entraient dans de vifs sentiments de componction et renonçaient à leurs désordres ; cependant il ne se livrait pas tellement aux fonctions extérieures qu'il négligeât son propre salut. Il avait ses heures marquées pour la prière, et c'était dans ce saint exercice qu'il ra-

nimait sans cesse sa ferveur et qu'il obtenait les bénédictions abondantes que Dieu répandait sur ses travaux. Sa plume fut aussi consacrée à la gloire de la religion. Il en sortit d'abord un commentaire sur l'Évangile de S. Matthieu que nous avons encore; l'élégance et la solidité s'y trouvent réunies. Le saint commenta les psaumes dans le même goût lorsqu'il fut revenu de son exil. Les vierges et toutes les personnes pieuses ne sauraient pas trop lire ces deux ouvrages. Depuis ce temps-là Hilaire tourna ses veilles du côté de la controverse afin de venger la foi des impiétés de l'arianisme.

On trouve dans ses écrits un style noble, sublime et orné; quelquefois cependant il est un peu recherché. En général ses périodes sont longues, ce qui ne laisse pas d'embarrasser un peu le sens: mais cette obscurité n'arrête que les personnes qui ne sont pas assez instruites. Ce serait peu s'il n'y avait que le style qui rendît ses ouvrages recommandables, ils doivent nous être bien plus précieux par cet esprit de piété qui en est comme l'ame. Hilaire ne se propose d'autre but que de faire connaître le saint nom de Dieu et d'embraser tous les cœurs du feu sacré de son amour. De là ce zèle à recommander la prière, la méditation de la loi du Seigneur, la nécessité d'offrir nos actions à Dieu et de les lui rapporter comme à notre dernière fin. Que dirons-nous de cette grandeur d'ame qui le fait soupirer après le martyre et qui le rend supérieur à la crainte des tourments et de la mort même? Pénétré de vénération pour la vérité, il la cherche avec ardeur et s'expose à tout lorsqu'il s'agit d'en prendre la défense.

C'est ce qui parut quand l'empereur Constance, qui travaillait depuis plusieurs années à répandre l'arianisme en Orient, voulut faire la même chose en Occident. La victoire que le prince avait remportée sur le tyran Magnence lui ayant permis de séjourner quelque temps à Arles, les évêques ariens qu'il protégeait tinrent un concile dans cette ville et attirèrent dans leur parti l'impie Saturnin, qui en était évêque. Ceci arriva l'an 353. Deux ans après, l'empereur étant à Milan, il s'y tint un second concile d'ariens, où l'on proposa de souscrire à la condamnation de S. Athanase. On exila tous ceux qui refusèrent d'y acquiescer; de ce nombre furent S. Eusèbe de Verceil, Lucifer de Cagliari et S. Denis de Milan, dont Auxence avait usurpé le siége. Hilaire, touché du malheur de l'Église, écrivit son premier livre à Constance. Il suppliait ce prince par les motifs les plus pressants de ne pas persécuter les orthodoxes et de rendre la paix à la mère commune des fidèles, et, pour mieux marquer l'horreur qu'il avait de l'hérésie, il se sépara de la communion des évêques occidentaux qui avaient embrassé l'arianisme. Ces évêques étaient Ursace, Valens et Saturnin. Il se porta même pour l'accusateur du dernier dans le concile de Beziers.

Constance, informé par Saturnin de tout ce qui s'était passé, chargea le césar Julien, qui commandait alors dans les Gaules, d'exiler en Phrygie S. Hilaire et S. Rhodane de Toulouse. Les évêques des Gaules, qui étaient presque tous orthodoxes, restèrent unis de communion avec notre saint et ne voulurent jamais consentir que son siége fût occupé par un intrus, de sorte que durant son absence

il gouverna toujours l'Eglise de Poitiers par ses prêtres. Il partit pour le lieu de son exil vers le milieu de l'an 356, témoignant beaucoup de joie d'avoir été jugé digne de souffrir pour Jésus-Christ. Jamais on ne l'entendit se plaindre de ses ennemis ni des fatigues inséparables d'un voyage long et pénible. Son ame, unie à Dieu de la manière la plus intime, triompha constamment de toutes les persécutions que l'enfer lui suscita.

Le temps que S. Hilaire passa en Phrygie fut employé à la composition de plusieurs savants ouvrages, dont le principal et le plus estimé est *le Traité de la Trinité*; il est divisé en douze livres. Le saint y prouve de la manière la plus solide la consubstantialité du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Il enseigne que l'Église est une et que tous les hérétiques sont hors de son sein; qu'elle est distinguée des différentes sectes en ce que, conservant toujours son unité, elle les combat et les confond toutes quoique seule contre elles; qu'elle trouve la matière de ses plus beaux triomphes dans les divisions perpétuelles qui règnent entre les partisans de l'erreur. Il fait voir ensuite que l'arianisme ne peut être la vraie doctrine puisqu'il n'a point été révélé à S. Pierre choisi pour être le fondement inébranlable de l'Église jusqu'à la consommation des siècles; à S. Pierre, dont la foi sera indéfectible parceque Jésus-Christ a prié pour qu'elle ne faillît jamais; à S. Pierre, qui a reçu les clefs du royaume du ciel, et dont Dieu ratifie les jugements quoique portés sur la terre. Il presse encore ailleurs les mêmes arguments : c'est qu'en effet ils sont décisifs, et qu'il est impossible à l'hérésie d'en éluder la force. L'ar-

ticle de la divinité de Jésus-Christ est traité avec une supériorité de lumières qui ne laisse aucune ressource aux ariens. Le saint docteur la démontre par les miracles opérés aux tombeaux des apôtres et des martyrs, ainsi que par la vertu de leurs reliques; il la démontre encore par des faits éclatants et miraculeux que l'on ne peut révoquer en doute sans renoncer aux premiers principes, surtout par les affreux rugissements que poussaient les démons forcés de fuir en la présence des sacrés ossements de ceux qui avaient répandu leur sang pour Jésus-Christ.

Le livre *sur les Synodes* ou *sur la Foi des Orientaux* parut quelque temps après, c'est à dire vers l'an 358. Le but de cet ouvrage était d'expliquer les termes dont les ariens se servaient et de marquer toutes les variations de leur doctrine dans les différents synodes qu'ils avaient tenus.

Notre saint était encore en Phrygie lorsqu'il apprit que sa fille Apra, qu'il avait laissée dans les Gaules, pensait à se marier. Il eût bien mieux aimé apprendre qu'elle voulait passer toute sa vie dans la virginité, qui est un état plus parfait que le mariage. Il ne désespéra pas cependant qu'elle ne pût obtenir cette grâce de Jésus-Christ; il se fit son intercesseur auprès de lui, et le conjura de mettre au nombre de ses épouses une fille dont il ne désirait rien tant que la perfection. Sa prière fut exaucée comme nous l'allons voir. Il écrivit à sa fille une lettre où il lui marquait que si elle était assez généreuse pour ne pas désirer un époux mortel, des habits magifiques et tout ce qui flatte la vanité des mondains, elle recevrait de Jésus-Christ une perle

infiniment précieuse, dont elle ne pouvait même se former d'idée. « Pourriez-vous, lui disait-il ensuite, désapprouver mes sentiments et l'envie que j'ai de vous voir conserver l'inestimable trésor de la virginité? Je ne veux que votre bonheur et votre plus plus grand avantage. » Il joignit à cette lettre deux hymnes, l'une pour le matin et l'autre pour le soir. Apra suivit le conseil de son père et mourut saintement à ses pieds quand il fut revenu de son exil.

Cependant l'empereur fit assembler à Séleucie en Isaurie un concile presque tout composé d'hérétiques. Son dessein était d'anéantir les canons de Nicée. S. Hilaire, alors dans la quatrième année de son exil, fut invité à ce concile par les demi-ariens, qui se flattaient de l'attacher dans leur parti et d'en tirer avantage pour confondre ceux qui enseignaient crûment la doctrine d'Arius. Il s'y rendit et ne tarda pas à faire connaître qu'il était supérieur à toutes les considérations humaines; car il prit généreusement la défense de la foi, sans que rien fût capable de le faire mollir : mais quand il entendit les horribles blasphèmes que l'on proférait contre la divinité de Jésus-Christ il se retira à Constantinople. Quoiqu'il eût trouvé un prince faible, qui protégeait tour à tour les ariens et les demi-ariens, il ne laissa pas de lui présenter une requête dans laquelle il lui demandait la permission d'avoir des conférences publiques avec Saturnin, l'auteur de son exil. Il l'exhortait fortement à se déclarer enfin pour la vraie doctrine, que les ariens s'efforçaient d'obscurcir par leurs impiétés; passant ensuite aux variations continuelles de ces hérétiques, il raillait

finement cette multitude de symboles contradictoires qu'ils faisaient perpétuellement. « L'année dernière, ajoutait-il, ils en ont fait quatre : la foi n'est plus la foi des Évangiles, mais la foi des temps; ou plutôt il y a autant de fois que de volontés, autant de diversité dans la doctrine que dans les mœurs, autant de blasphèmes que de vices. Les ariens, continuait-il, produisent tous les ans et même tous les mois de nouveaux symboles pour détruire les anciens et anathématiser ceux qui y adhèrent. Ils ne parlent que d'Écriture sainte et de *foi apostolique*, mais c'est pour tromper les faibles et pour donner atteinte à la doctrine de l'Église. » Il finissait en conjurant ces hérétiques de rentrer dans le port dont les préjugés et l'esprit de parti les avaient éloignés, puisque c'était là l'unique moyen de faire cesser la confusion dans laquelle ils se trouvaient malheureusement plongés.

Le défi que S. Hilaire proposait à Saturnin dans sa requête à l'empereur alarma les ariens; ils craignaient les suites d'une dispute qui ne manquerait pas de tourner au désavantage de leur cause. Ils engagèrent donc Constance à délivrer l'Orient d'un homme qui n'était selon eux qu'un brouillon et un perturbateur de la paix. Leurs vœux furent exaucés : le saint évêque de Poitiers fut renvoyé dans les Gaules l'an 360 de Jésus-Christ. On ne révoqua pas toutefois la sentence qui précédemment avait été portée pour son exil.

Notre saint en retournant dans son diocèse traversa l'Illyrie et l'Italie. Partout il ranimait les chrétiens faibles et chancelants dans la foi ; enfin il arriva à Poitiers, où il fut reçu avec les démon-

strations de la joie la plus vive. Tous les fidèles regardèrent comme un jour de triomphe celui auquel ils avaient eu le bonheur de revoir leur évêque. S. Martin, son ancien disciple, n'eut pas plus tôt appris la nouvelle de son retour qu'il accourut auprès de lui afin de reprendre ses premiers exercices de piété sous la conduite d'un maître aussi habile.

Le premier soin d'Hilaire fut de procurer un concile dans les Gaules. On y condamna les actes de celui de Rimini, qui avait omis le terme *consubstantiel*. On passa ensuite à l'examen du procès de Saturnin, qui fut excommunié et déposé comme coupable d'hérésie et de plusieurs autres crimes. Ce concile produisit les plus heureux effets. Les scandales cessèrent, la foi fut rétablie dans toute sa pureté; la discipline de l'Église recouvra son ancienne vigueur, la paix succéda aux troubles et la piété reparut dans toute sa ferveur. On n'avait plus rien à craindre de la persécution des ariens, qui en perdant l'empereur perdaient leur principal appui. Ce fut alors que parut l'*Invective* de S. Hilaire contre Constance: il s'y sert d'expressions très fortes quoiqu'il fût d'une douceur extraordinaire. Apparemment qu'il n'en agissait ainsi que pour de bonnes raisons qui nous sont inconnues.

Le saint fit un voyage à Milan en 364 : il y eut une dispute avec Auxence, qui avait usurpé le siége de cette ville, et il le força d'avouer publiquement que Jésus-Christ était véritablement Dieu et consubstantiel au Père. Cet hérésiarque, qui joignait l'hypocrisie à l'impiété, présenta une confession de foi équivoque. L'empereur Valentinien s'y laissa

prendre, et le crut catholique; mais S. Hilaire découvrit le mystère d'iniquité, et montra qu'Auxence était un fourbe qui déguisait ses vrais sentiments. Le succès ne répondit point à son zèle; car, les ennemis de l'Église l'ayant peint comme un homme qui troublait la paix, l'empereur lui donna ordre de sortir de Milan. Il fut donc obligé de revenir à Poitiers, où il mourut l'an 368. Sa mort arriva le 13 janvier ou le 1er novembre; car son nom est marqué à l'un ou à l'autre de ces deux jours dans des martyrologes fort anciens.

Il se trouve quelques endroits obscurs dans les ouvrages de S. Hilaire; mais cette obscurité n'est pas telle qu'on pourrait d'abord se l'imaginer, comme nous l'avons observé dans la vie de notre saint. Il a toujours été regardé comme un savant évêque, comme un excellent docteur, comme un astre brillant que Dieu fit paraître dans un temps où les portes de l'enfer semblaient être sur le point de prévaloir contre l'Eglise, comme un homme très éloquent, qui par la force de ses raisonnements, la beauté de ses pensées, l'onction de ses discours, se rend tout à la fois maître de l'esprit et du cœur. De là vient que S. Jérôme le compare au Rhône, qui par la rapidité de ses eaux entraîne tout ce qu'il rencontre.

S. HILARION,

ABBÉ.

(21 octobre.)

S. Hilarion naquit dans la petite ville de Tha-

bathe, à cinq milles de Gaze. Ses parents, qui étaient idolâtres, l'envoyèrent, étant encore fort jeune, à Alexandrie, pour y étudier la grammaire. La rapidité de ses progrès annonça l'excellence de son esprit; ce qui, joint à la bonté de son caractère, le fit aimer de tous ceux qui vivaient avec lui. Ayant eu le bonheur de connaître la religion chrétienne, il reçut le baptême, et renonça à tous les divertissements profanes. Peu de temps après, ayant entendu parler de S. Antoine, dont le nom était célèbre en Egypte. il conçut aussitôt le dessein de l'aller visiter dans le désert.

Hilarion, touché des exemples de S. Antoine, changea d'habit, et imita son genre de vie; mais il s'ennuya bientôt du concours de personnes qui venaient trouver S. Antoine pour être guéries de leurs maladies. Désirant vivre dans une entière solitude, il prit quelques moines avec lui, et retourna dans son pays, vers l'an 307. Comme son père et sa mère étaient morts, il donna une partie de ses biens aux pauvres, et l'autre à ses frères. Il se retira ensuite dans un désert qui était à sept milles de Majume. Comme on lui représenta que ce lieu était infecté de voleurs, il répondit qu'il ne craignait que la mort éternelle. Tout le monde admira sa ferveur et sa manière de vivre. Un jour, des brigands, cachés dans son désert, lui demandèrent ce qu'il ferait s'il était attaqué des voleurs. « Un homme pauvre et nu, répondit-il, ne les craint point. — Mais, reprirent-ils, ils pourraient vous ôter la vie. — C'est pour cette raison, répliqua le saint, qu'ils ne m'épouvantent point, parceque je tâche toujours d'être prêt à mourir. » On

était autant surpris qu'édifié de voir une telle ferveur et un tel courage dans un jeune homme de quinze ans.

Malgré sa santé faible et délicate il n'avait d'autre vêtement qu'un sac, une tunique de peau que lui avait donnée S. Antoine, et un manteau fort court. Dès qu'il eut une fois embrassé la pénitence, il s'interdit l'usage du pain; et pendant six ans il n'eut chaque jour pour toute nourriture que quinze figues, qu'il ne mangeait qu'au coucher du soleil. Lorsqu'il éprouvait quelque tentation de la chair, il entrait dans une sainte colère contre lui-même, et disait à son corps : « Je t'empêcherai bien de regimber; je te nourrirai de paille au lieu de grain; je te chargerai et te fatiguerai tellement que tu ne chercheras plus qu'à manger, sans songer au plaisir. » Il se retranchait alors une partie de sa nourriture ordinaire; quelquefois même il était trois ou quatre jours sans manger. Pour rendre sa pénitence encore plus austère il travaillait rudement, en priant et en chantant les louanges de Dieu. Il creusait et labourait la terre, ou faisait des corbeilles. Lorsqu'il était épuisé de fatigues il prenait son petit repas, et disait à son corps: « Si tu ne veux pas travailler, tu ne mangeras point; si tu manges présentement ce n'est que pour te mettre en état de travailler de nouveau. »

Il savait par cœur une grande partie de l'Ecriture sainte, et il en récitait quelques passages avec ses prières ordinaires. Il priait avec beaucoup d'attention et de respect; et pendant les quatre premières années de sa retraite il n'eut à opposer aux intempéries de l'air qu'une petite hutte faite de

joncs et de roseaux entrelacés ensemble. Il se construisit depuis une cellule, qu'on voyait encore du temps de S. Jérôme; mais elle avait plutôt l'air d'un tombeau que la demeure d'un homme vivant. A l'âge de vingt ans il se condamna à ne manger par jour qu'une poignée d'herbes dans de l'eau froide; et dans la suite il ne mangea que six onces de pain d'orge, auxquelles il ajoutait quelques légumes sans assaisonnement. A quatre-vingts ans il se réduisit à quatre onces de nourriture, encore ne mangeait-il jamais qu'au coucher du soleil. Il redoublait ses austérités à mesure qu'il avançait en âge, afin de se mieux préparer à la mort. Hilarion fut souvent exposé à de violentes tentations; mais il les surmonta toutes avec le secours de la grâce: les armes qu'il y opposa étaient la prière, la vigilance, de sévères mortifications, un travail pénible et continuel. Le démon avait beau prendre toutes sortes de formes pour le troubler ou l'effrayer, tous ses efforts furent inutiles.

Il y avait vingt ans que notre saint était dans son désert; le nombre de miracles qu'il faisait attira un grand concours de peuple, et plusieurs demandaient à vivre sous sa conduite. Jusque-là, on n'avait point connu la vie monastique en Syrie ni en Palestine: ainsi S. Hilarion en fut l'instituteur dans ces contrées comme S. Antoine l'avait été en Egypte. Il se forma alors un grand nombre de monastères dans toute la Palestine. S. Hilarion en faisait la visite à certains jours, avant les vendanges. Ce fut dans une de ces visites, qu'ayant vu les Sarrazins assemblés à Eleuse en Idumée, pour adorer Vénus, il demanda leur conversion à Dieu avec

beaucoup de larmes. Ayant ensuite conjuré ces idolâtres d'adorer le vrai Dieu plutôt que des idoles de pierre, ses discours firent sur eux tant d'impression que la plupart se convertirent.

S. Hilarion était encore en Palestine lorsqu'il apprit par révélation la mort de S. Antoine. Il avait alors soixante-cinq ans. Le grand nombre de visites qu'il recevait lui faisaient regretter les douceurs de la paix dont il avait joui dans l'obscurité. Enfin il résolut de quitter le pays, et passa en Egypte. Il se rendit à Aphrodite, où il joignit le diacre Baisanes, qui fournissait à ceux qui allait visiter S. Antoine des dromadaires pour porter l'eau dont ils avaient besoin dans le désert. Le saint abbé eut envie de célébrer l'anniversaire de la mort de S. Antoine en passant la nuit à l'endroit où Dieu l'avait appelé à lui. Après avoir marché trois jours dans un désert affreux il arriva, avec les moines qui l'accompagnaient, à la montagne qui portait son nom. Il y trouva deux solitaires, Isaac et Péluse, l'un et l'autre disciples de S. Antoine. Cette montagne était un roc escarpé, qui avait un mille de circuit. Hilarion parcourut ce lieu avec Isaac et Péluse. C'était là, lui disaient ses guides, qu'Antoine priait et chantait les louanges du Seigneur; là il travaillait; il se reposait en cet endroit lorsqu'il était fatigué; il a planté ces vignes et ces arbres; il cultivait cette pièce de terre de ses propres mains; il a creusé lui-même ce bassin pour fournir de l'eau à son jardin. Hilarion se mit sur le lit du saint, et le baisa par respect. Il pria ses guides de lui faire voir le lieu où S. Antoine avait été enterré; mais on ne sait s'il eut cette satisfaction,

parceque S. Antoine avait expressément recommandé qu'on cachât le lieu où il serait enterré.

Notre saint, après avoir visité le désert de S. Antoine, revint à Aphrodite. Il se retira ensuite, avec deux de ses disciples, dans une solitude du voisinage, où il observa plus rigoureusement que jamais le silence et l'abstinence. Il y avait trois ans qu'il n'avait plu dans le pays. Le peuple consterné implora le secours de ses prières. Touché de compassion, il leva les mains au ciel, et il tomba tout à coup une pluie abondante. Hilarion, pour se soustraire aux honneurs qu'on lui rendait dans le pays, s'avança du côté d'Alexandrie, dans le dessein de gagner le désert d'Oasis, où il resta un an. Il prit ensuite le chemin de la Libye, et s'embarqua pour la Sicile avec un de ses disciples. Le vaisseau aborda au promontoire de cette île, appelé *Cappo di Passaro*. Etant débarqué, il offrit pour payer le passage un exemplaire de l'Évangile, qu'il avait autrefois copié de sa propre main, et que le maître du vaisseau ne voulut point accepter, s'estimant même heureux d'avoir pu rendre service à deux hommes qui dans le trajet avaient délivré son fils, qui était possédé du démon.

Le désir de vivre inconnu aux yeux des hommes le faisait changer souvent de demeure. Hésychius, l'un de ses plus chers disciples, le chercha longtemps dans l'Orient, et parcourut ensuite toute la Grèce, espérant qu'il le découvrirait à la fin. Il apprit enfin qu'il y avait en Sicile un saint homme qui opérait de grands miracles; il vit avec plaisir que, dans le village où il commença ses informations, il n'y avait personne qui ne le connût. Hésy-

chius après l'avoir trouvé le conduisit à Epidaure en Dalmatie, qui, selon S. Jérôme, dut sa conservation aux prières et aux miracles de S. Hilarion, durant le fameux tremblement de terre qui arriva en 365, sous le premier consulat de Valentinien et de Valens. Le saint, espérant toujours qu'il parviendrait à vivre inconnu, s'embarqua pendant la nuit pour l'île de Chypre. Il se retira à deux milles de Paphos; il y resta deux ans, et délivra plusieurs possédés du démon. Hésychius lui persuada de se retirer dans un lieu solitaire de l'île, qu'il lui indiqua, situé à douze milles de la mer, parmi des montagnes stériles et escarpées. Hilarion y resta cinq ans, et il continua d'être favorisé du don des miracles. Il y retraça, autant que le peut un homme mortel, la vie des bienheureux dans le ciel. Son détachement surtout avait quelque chose d'extraordinaire et d'admirable.

A l'âge de quatre-vingts ans il écrivit de sa main son testament, dans lequel il léguait à Hésychius, qui était alors en Palestine, son livre d'Évangile, son cilice et son manteau. Plusieurs personnes pieuses de Paphos étant venues le visiter dans sa dernière maladie, il leur fit promettre qu'aussitôt qu'il serait expiré on enterrerait son corps avec les vêtements dont il se trouverait revêtu. Son mal allant toujours en augmentant, on ne s'apercevait qu'il vivait encore que parcequ'il conservait une connaissance entière. Il craignait les jugements de Dieu; mais cette crainte était balancée par une grande confiance en Jésus-Christ. Il disait à son ame: « Pourquoi trembles-tu? Il y a près de soixante-dix ans que tu sers le Seigneur; peux-tu

encore redouter la mort? » A peine eut-il achevé ces paroles qu'il rendit l'esprit. On l'enterra de la manière qu'il l'avait recommandé. Il mourut en 371 ou 372, à l'âge de plus de quatre-vingts ans. Hésychius ayant appris sa mort revint à l'île de Chypre. Il resta dix mois dans la demeure du saint; après quoi il enleva secrètement le corps de son maître, revint en Palestine, et enterra S. Hilarion dans son monastère, à peu de distance de Majume. S. Jérôme assure qu'il s'opéra nombre de miracles par son intercession, tant en Palestine que dans l'île de Chypre. Nous apprenons de Sozomène que sa fête se célébrait avec beaucoup de solennité dans le cinquième siècle.

S. ATHANASE,

PATRIARCHE D'ALEXANDRIE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

(2 mai.)

S. Grégoire de Nazianze commence ainsi le panégyrique qu'il prononça en l'honneur du saint dont nous allons donner la vie. « En louant Athanase c'est la vertu même que je loue. N'est-ce pas en effet louer la vertu que de faire l'éloge de celui qui réunissait toutes les vertus dans sa personne?.... Athanase, dit-il en finissant, fut la colonne de l'Eglise. Il devint par sa conduite le modèle des évêques. On n'était orthodoxe qu'autant que l'on professait la même doctrine que lui. »

Athanase naquit dans la ville d'Alexandrie, vers l'an 296. Ses parents, qui étaient chrétiens et recommandables par leurs vertus, prirent un soin sin-

gulier de son éducation. A peine eut-il appris la grammaire et les premiers éléments des sciences que S. Alexandre, qui n'était point encore évêque d'Alexandrie, s'aperçut de ses rares dispositions. Il s'attacha à lui et se chargea d'être le directeur de ses études. Il voulut qu'il fût toujours sous ses yeux et qu'il mangeât à sa table. Il l'employa depuis comme secrétaire. Le disciple s'appliqua tout à la fois à imiter les vertus de son maître, à se pénétrer parfaitement de son esprit et de ses maximes, et à suivre le plan qu'il lui traçait pour ses études, plan dont sa docilité lui fit retirer les plus grands avantages. Il s'accoutuma d'abord à bien écrire. Les belles-lettres ne lui parurent pas un objet digne de l'occuper tout entier; il ne les négligea cependant pas, et il en prit cette connaissance requise pour réussir dans des sciences plus sublimes et plus importantes. Ce fut surtout par la lecture des bons auteurs de l'antiquité qu'il se forma un style élégant, facile, clair, énergique, et qu'il se rendit capable de traiter les mystères de la foi avec tant de supériorité.

Les études qui se rapportaient à la religion employaient la plus grande partie de son temps. La suite de sa vie et la lecture de ses écrits feront voir jusqu'à quel point il y excellait. Il cite si souvent et si à propos les livres saints qu'on croirait qu'il les savait par cœur; au moins conviendra-t-on que la méditation les lui avait rendus très familiers. C'était là qu'il avait puisé cette rare piété et cette profonde intelligence des mystères de la foi. Quant au vrai sens des oracles divins, il le cherchait dans la tradition de l'Eglise, et il nous apprend lui-même

qu'il lisait avec soin les commentaires des anciens pères. Il dit dans un autre endroit qu'il apprenait la tradition des saints maîtres inspirés et des martyrs de la divinité de Jésus-christ. Comme il avait beaucoup de zèle pour la discipline de l'Eglise, il acquit aussi une grande connaissance du droit canonique. On voit encore par ses ouvrages qu'il savait le droit civil, et c'est ce qui lui a fait donner par Sulpice-Sévère le titre de *jurisconsulte*.

Athanase, voulant se perfectionner dans la pratique de la vertu, forma le projet d'aller visiter S. Antoine, qui jouissait de la plus haute réputation. Ce fut vers l'an 315 qu'il s'enfonça dans le désert; il y passa un temps assez considérable, s'estimant heureux d'être au nombre des disciples du saint abbé. Il avait pour lui une vénération profonde; il s'empressait de le servir, et il regardait comme un honneur de lui donner à laver. S'étant préparé dans la solitude au service des autels, il revint à Alexandrie, où après avoir passé par les différents degrés de la cléricature, il fut élevé au diaconat vers l'an 319. Alexandre, son ancien maître, occupait alors le siége patriarcal de cette ville. Il avait succédé à Achillas, mort en 313.

Le saint patriarche, charmé de la prudence, du savoir et de la vertu d'Athanase, voulait l'avoir toujours avec lui, et il ne se décidait jamais qu'après l'avoir consulté. Il tira beaucoup d'avantage de ses lumières et de ses talents lorsque les néléciens d'un côté et les ariens de l'autre donnèrent à son zèle les plus vives inquiétudes. Voici quelle fut l'occasion du schisme des uns et de l'hérésie des autres.

Le saint patriarche Pierre, touché de compassion pour quelques chrétiens qui avaient offert de l'encens aux idoles pendant la persécution, sollicité d'ailleurs par les martyrs et les confesseurs, dispensa de la rigueur des canons ces malheureux dont la chute était venue de fragilité ; il les reçut même à la communion sur les marques éclatantes qu'ils donnèrent de leur repentir. Cette indulgence trouva des censeurs ; elle déplut surtout à Mélèce, évêque de Lycopolis dans la Thébaïde. Cet homme, d'un caractère turbulent, prit de là occasion de fomenter un schisme en Egypte, et d'élever un mur de division entre les fidèles de cette contrée et les patriarches d'Alexandrie.

Arius, Libyen de naissance et diacre de l'Eglise d'Alexandrie, se joignit à Mélèce lorsque ses pratiques séditieuses eurent forcé S. Pierre à le retrancher du nombre des fidèles. Le saint patriarche connaissait trop bien son caractère inquiet et ambitieux pour se laisser gagner par des apparences extérieures de repentir : aussi ne voulut-il jamais le recevoir à la communion ; il n'eut pas même égard aux instantes prières qu'on lui en fit quand il allait au martyre.

Mais Arius trouva le moyen de s'insinuer dans les bonnes grâces d'Achillas, successeur de S. Pierre; il se soumit à l'extérieur et affecta de vifs sentiments de repentir. Achillas y fut trompé; il reçut l'hypocrite dans le sein de l'Eglise ; il l'éleva même au sacerdoce et lui confia le gouvernement d'une des paroisses d'Alexandrie, nommée *Baucalis*.

Achillas étant mort, on élut S. Alexandre pour lui succéder. Arius fut vivement piqué de cette élection, parceque sa vanité lui avait fait croire que

personne n'était aussi digne que lui du patriarcat. Peu de temps après il se mit à dogmatiser, et il porta le blasphème jusqu'à enseigner que Jésus-Christ n'était point Dieu mais une simple créature, plus parfaite à la vérité que les autres et formée avant elles, non pas cependant de toute éternité. Inutilement S. Alexandre tâcha de le ramener par les voies de la douceur; Arius fut insensible et persista opiniâtrément dans son hérésie. Chaque jour il la répandait parmi les fidèles, et le mal allait toujours en augmentant. Le patriarche ne crut plus devoir dissimuler; il excommunia l'hérésiarque dans un synode composé de tous ses suffragants, qui se tint à Alexandrie. Arius se retira dans la Palestine, puis à Nicomédie, dont le fameux Eusèbe était évêque. Par ses lettres il avait gagné ce prélat politique et l'avait fait entrer dans ses intérêts. En 319 S. Alexandre informa tous les évêques de ce qui s'était passé dans l'affaire d'Arius. Il le fit dans une lettre circulaire signée par Athanase et par plusieurs autres personnes d'une vertu et d'une probité reconnues.

Cependant l'arianisme gagnait de toutes parts, et le désordre augmentait tous les jours dans l'Eglise. Ce fut pour en arrêter les progrès que le célèbre concile de Nicée fut assemblé en 325. Le diacre Athanase, qui y fut mené par S. Alexandre, brilla du plus vif éclat dans cette assemblée, et s'y fit admirer universellement par son zèle et son savoir. Il y confondit Arius ainsi qu'Eusèbe de Nicomédie, Théognis et Maris, qui étaient les principaux protecteurs de cet hérésiarque; il eut aussi beaucoup de part aux affaires qui furent agitées parmi

les pères, et aux décisions que forma le concile. Le triomphe qu'il remporta sur l'arianisme devint la source de toutes les persécutions qu'il eut à essuyer dans la suite.

Cinq mois après la clôture du concile le saint patriarche Alexandre tomba dans la maladie dont il mourut. Conduit par une inspiration céleste, il recommanda à son clergé et à son peuple de lui donner Athanase pour successeur, et il répéta son nom jusqu'à trois fois ; et comme celui-ci était pour lors absent, il s'écria : « Vous croyez, Athanase, réussir à vous échapper, mais vous vous trompez dans votre attente. » Le saint diacre, au rapport de Sozomène, s'était caché dans la crainte qu'on ne l'élevât sur le siége patriarcal. Au reste son absence lui fut inutile. Alexandre étant mort, le clergé et le peuple élurent Athanase tout d'une voix, et cette élection fut confirmée par les évêques d'Egypte, qui s'assemblèrent à Alexandrie. Il fut sacré en 326, à l'âge d'environ trente ans.

Athanase signala les commencements de son épiscopat par son attention à pourvoir aux besoins spirituels des Ethiopiens. Il sacra Frumence évêque, et le leur envoya afin qu'il pût achever l'œuvre de leur conversion, qu'il avait si heureusement commencée ; et lorsqu'il eut établi un bon ordre dans l'intérieur de la ville il entreprit la visite générale des églises de sa dépendance.

Les méléciens donnèrent beaucoup d'exercice à son zèle ; ils continuèrent après la mort de Mélèce leur chef de tenir des assemblées et d'ordonner des évêques de leur propre autorité. Partout ils soufflaient le feu de la discorde, et par là ils entre-

tenaient le peuple dans l'esprit de révolte. Athanase essaya tous les moyens possibles pour les ramener à l'unité, mais il n'y en eut aucun qui lui réussît. Austères dans leur morale, ils s'étaient fait un grand nombre de partisans, surtout parmi les gens simples, auxquels ils en avaient imposé. Les ariens résolurent de profiter des dispositions où ils les voyaient; ils s'empressèrent donc de rechercher leur amitié. Les méléciens n'avaient d'abord erré dans aucun article de la foi, ils avaient même été des premiers et des plus ardents à combattre la doctrine d'Arius ; mais bientôt après ils s'unirent aux partisans de cet hérésiarque pour calomnier et persécuter Athanase. Il se forma entre eux une ligue solennelle, afin que les coups qu'ils lui porteraient fussent plus efficaces. S. Athanase observe à ce sujet que comme Hérode et Pilate oublièrent la haine qu'ils se portaient mutuellement pour se réunir contre le Sauveur, de même les méléciens et les ariens dissimulèrent leur animosité réciproque afin de former une espèce de confédération contre la vérité. Au reste voilà l'esprit de tous les sectaires ; ils font cesser leurs divisions lorsqu'il s'agit de déchirer le sein de l'Eglise et de déclarer la guerre à ceux qui tiennent pour la doctrine catholique.

Cependant Arius trouva le moyen d'obtenir la permission de revenir de l'Illyrie où l'empereur Constantin l'avait exilé après le concile de Nicée. Il ne s'en tint pas là, il demanda encore à rentrer dans l'Eglise, mais Athanase refusa de communiquer avec lui, et s'opposa avec courage à son rétablissement. Arius, soutenu de la protection des amis qu'il avait en Palestine et dans d'autres pro-

vinces de l'Orient, engagea Constantin à écrire en sa faveur. Sa lettre ne produisit pas l'effet qu'il en attendait. L'intrépide patriarche répondit au prince que l'Eglise catholique ne pouvait avoir d'union avec une hérésie qui attaquait la divinité de Jésus-Christ.

Eusèbe et Théognis, voyant Arius revenu du lieu de son exil, écrivirent à l'empereur une lettre qui nous a été conservée par Socrate et Sozomène. Ils lui mandaient qu'il n'y avait plus de division par rapport à la doctrine; qu'après avoir mûrement examiné la force du mot *consubstantiel* ils ne faisaient plus de difficulté de l'admettre; qu'il ne tiendrait point à eux que la paix ne fût rétablie dans l'Eglise: qu'ils ne pouvaient cependant dire anathème à Arius; qu'ils avaient remarqué, et dans ses écrits et par leurs entretiens particuliers avec lui, qu'il n'était point coupable des erreurs qu'on lui imputait; qu'on trouvait d'ailleurs la preuve de son orthodoxie dans l'accueil favorable qu'il avait reçu de son prince.

L'empereur, séduit par cette lettre artificieuse, révoqua la sentence de bannissement portée contre les deux prélats, et leur permit, après un exil de trois ans, de retourner chacun dans leur diocèse.

Eusèbe, dont nous venons de parler, était un homme ambitieux qui s'était fait transférer du siége de Béryte à celui de Nicomédie. Comme cette dernière ville était alors le lieu de la résidence des empereurs d'Orient, il s'était insinué dans les bonnes grâces des ministres, et par là il avait acquis beaucoup de crédit à la cour. Il avait du savoir et des talents, mais il était en même temps d'un carac-

tère hardi, dissimulé, artificieux. Il fut le principal instrument dont le démon se servit pour persécuter Athanase et l'Eglise catholique.

A peine fut-il revenu à Nicomédie qu'il commença à faire jouer les ressorts qu'il avait préparés. Il écrivit à S. Athanase une lettre pleine d'honnêtetés, dans laquelle il essayait de justifier Arius. Le saint patriarche ne donna point dans le piége; sa fermeté ne fut pas non plus ébranlée par les menaces qu'on lui fit de la part de l'empereur. Eusèbe écrivit alors aux méléciens que le temps d'exécuter leurs desseins contre l'ennemi commun était enfin arrivé. Ceux-ci furent quelque temps avant de s'accorder sur l'espèce d'accusation qu'il fallait intenter contre Athanase. A la fin ils envoyèrent à Nicomédie trois évêques de leur parti, Ision, Eudémon et Callinique. Ceux-ci accusèrent le patriarche d'avoir imposé au peuple une sorte de tribut sous prétexte de pourvoir aux besoins de son Eglise, et d'avoir envoyé un coffre plein d'or à un certain Philumène, qui ne se proposait rien moins que d'usurper l'autorité souveraine. Athanase fut cité à comparaître devant l'empereur. Il obéit et se rendit au palais de Psammathie, situé dans les faubourgs de Nicomédie. Il plaida sa cause et confondit ses ennemis. L'empereur, frappé de la force de ses raisons, reconnut publiquement son innocence et le renvoya en Egypte avec une lettre adressée aux fidèles d'Alexandrie. Dans cette lettre il faisait l'éloge d'Athanase et lui donnait les titres d'*homme de Dieu* et de *personne vénérable*.

Eusèbe ne se rebuta point du mauvais succès de ses intrigues; il espérait toujours que les circon-

stances deviendraient plus favorables à l'exécution de ses desseins. Il travailla dans le même temps à faire exiler S. Eustathe, patriarche d'Antioche, qui montrait beaucoup de zèle pour la pureté de la foi; il revint ensuite à son premier projet et fit accuser Athanase de plusieurs crimes, entre autres de l'assassinat d'un évêque mélécien, nommé Arsène. L'empereur, étonné d'une accusation aussi grave que celle d'un assassinat, ordonna au saint patriarche d'aller se justifier dans un concile, qui devait se tenir à Césarée en Palestine, ville dont Eusèbe était évêque. Cet Eusèbe était différent de celui dont nous venons de parler, mais il favorisait aussi le parti des ariens. Athanase ne comparut point au concile, dans la persuasion qu'il n'y aurait pas la liberté de parler pour sa défense. Le refus qu'il fit de comparaître anima de plus en plus ses ennemis contre lui; ils le représentèrent à Constantin comme l'effet d'une orgueilleuse opiniâtreté. Le prince trompé changea de sentiment et reçut des impressions fâcheuses dont le patriarche se ressentit bientôt. Il convoqua un concile à Tyr, et lui ordonna de s'y trouver sous peine d'encourir son indignation et d'être rigoureusement puni.

L'ouverture de ce concile se fit au mois d'août 335; il était composé de soixante évêques, presque tous dévoués aux ariens. Parmi les principaux on comptait les deux Eusèbe, Flacille, patriarche intrus d'Antioche, Théognice de Nicée, Maris de Chalcédoine, Narcisse de Néroniade, Théodore d'Héraclée, Patrophile de Scytopolis, Ursace de Syngidone, Valens de Murse, George de Laodicée. Il y avait déjà quelque temps que le concile était as-

semblé lorsque S. Athanase s'y rendit. Il y fut accompagné par un grand nombre d'évêques de sa province, parmi lesquels se trouvaient S. Paphnuce et S. Potamon, qui avaient glorieusement confessé Jésus-Christ. Ses ennemis, qui étaient tout à la fois juges et parties, ne lui permirent point de prendre séance avec eux; ils l'obligèrent même de se tenir debout comme un criminel qui attend sa sentence. S. Potamon, témoin de ce qui se passait, ne put retenir ses larmes. S'adressant ensuite à Eusèbe de Césarée, qui pendant la dernière persécution avait été emprisonné avec lui pour la foi, il s'écria : « Quoi! Eusèbe, vous êtes assis comme juge et Athanase est debout comme coupable! Qui pourrait soutenir un tel spectacle! Répondez-moi, n'étions-nous pas tous les deux en prison durant la persécution? Comment s'est-il fait que j'y aie perdu un œil et que vous en soyez sorti avec tous vos membres? Comment avez-vous pu échapper ainsi?» S. Potamon donnait assez à entendre par ces paroles que le bruit qu'on avait répandu de l'apostasie d'Eusèbe n'était pas sans fondement. Les autres évêques d'Egypte firent paraître les mêmes sentiments que l'illustre confesseur; ils persistèrent unanimement à récuser pour juges de leur patriarche ceux qui se déclaraient si visiblement ses ennemis; mais leurs plaintes et leurs réclamations furent inutiles; les ariens procédèrent avec autant de fureur que de désordre à l'examen des chefs d'accusation intentés contre Athanase.

Le premier était que Macaire, son député, avait commis un sacrilége en brisant par son ordre le calice d'un certain Ischyras pendant qu'il célébrait

les saints mystères. C'était une pure calomnie, et l'on en avait déjà fourni la preuve; mais après le retour des députés qui furent envoyés de Tyr en Egypte pour examiner l'affaire sur les lieux, on vit encore avec plus d'évidence la malice des calomniateurs; on reconnut aussi qu'Ischyras, qui à la fin se réconcilia avec Athanase, avait été suborné par quelques évêques de la faction des méléciens.

En second lieu, on accusa le saint d'avoir ravi l'honneur à une vierge consacrée au Seigneur; on introduisit même au milieu du concile une femme corrompue qui attesta avec serment qu'Athanase, qu'elle avait logé chez elle de bonne foi, lui avait fait violence, et qu'il avait ensuite tâché de l'apaiser par quelques présents. Alors Timothée, l'un des prêtres du saint patriarche, dit en s'adressant à cette méchante femme : « Vous prétendez donc que j'ai logé chez vous et que je vous ai fait violence? Oui, répondit-elle en élevant la voix et en montrant Timothée, oui, c'est vous-même qui m'avez déshonorée. » Elle s'étendit ensuite sur les circonstances du lieu, du temps et de l'action. L'imposture étant ainsi dévoilée, les ariens furent couverts de confusion, et dans leur embarras ils firent sortir la femme de l'assemblée. Athanase voulut la retenir et l'obliger de nommer ceux qui l'avaient subornée, mais ses ennemis s'y opposèrent en disant qu'ils avaient des crimes bien plus importants à lui reprocher, et dont l'évidence était si palpable qu'il ne pourrait s'échapper avec tous ses artifices.

On en vint donc au prétendu assassinat d'Arsène, évêque mélécien. On produisit en même temps une main desséchée que l'on disait être celle d'Arsène,

et que l'on prétendait avoir été coupée par l'ordre d'Athanase pour servir à des opérations magiques. Cet Arsène, que ceux de son parti appelaient évêque d'Hypsèle, était tombé dans quelque irrégularité et s'était caché en conséquence. On avait profité de sa fuite pour répandre le bruit de sa mort, que l'on attribuait au saint patriarche. Mais Athanase, sachant qu'il vivait encore, trouva le moyen de le faire venir secrètement à Tyr pour qu'il attestât lui-même la vérité. Lorsqu'il eut obtenu un peu de silence il demanda si quelqu'un de l'assemblée avait connu Arsène; et, comme plusieurs répondirent qu'il leur avait été parfaitement connu, il le fit paraître au milieu du concile, où il montra ses deux mains. Ainsi les ennemis du saint furent confondus une troisième fois de la manière la plus éclatante. Peu de temps après Arsène se réconcilia sincèrement avec Athanase et rentra dans le sein de l'Eglise catholique, en quoi il fut imité par un certain Jean, l'un des plus fameux évêques du parti des méléciens.

Les ariens traitèrent Athanase de magicien, et dirent qu'il en imposait aux gens par ses prestiges. Ils étaient transportés de fureur contre lui, et ils l'auraient mis en pièces si le commissaire de l'empereur ne l'eût arraché de leurs mains. Le saint, voyant que sa vie n'était point en sûreté, résolut de s'embarquer pour Constantinople. Quoique les ariens ne l'eussent convaincu d'aucun crime, ils ne laissèrent pas de prononcer contre lui une sentence de déposition. Ils lui défendirent de résider à Alexandrie, sous prétexte que sa présence y pourrait exciter de nouveaux troubles, et ils ne rougi-

rent pas d'insérer dans la sentence les calomnies dont nous avons parlé, quoiqu'elles eussent été si pleinement réfutées.

Lorsque le saint fut arrivé à Constantinople il demanda inutilement audience à Constantin. Ce prince non seulement la lui refusa, mais il ne voulut pas même le voir. C'est qu'il le regardait comme coupable et comme justement déposé par un concile. Il ordonna en même temps aux évêques assemblés à Tyr de se rendre à Jérusalem pour y assister à la dédicace de l'église du Saint-Sépulcre, qu'il venait de faire bâtir.

Arius vint aussi dans cette ville avec une lettre de l'empereur et une profession de foi qu'il lui avait présentée. Il disait dans cette profession de foi, que Socrate nous a conservée, qu'il croyait en Jésus-Christ engendré avant tous les temps, Dieu le Verbe, par lequel toutes choses ont été faites, etc., mais on n'y trouve point le mot *consubstantiel* ni rien qui en approchât. Arius avait assuré à Constantin qu'il recevait le concile de Nicée, et il était venu à bout de le tromper par son hypocrisie. Le prince cependant ne s'en rapporta pas entièrement à l'hérésiarque ; il recommanda aux évêques assemblés à Jérusalem d'examiner la profession de foi qui lui avait été présentée. Les eusébiens saisirent avec empressement une occasion qu'ils attendaient depuis long-temps; ils déclarèrent Arius orthodoxe, et l'admirent à la communion.

Athanase, ne pouvant obtenir une audience de l'empereur, demanda à être confronté avec ses juges, et qu'on lui accordât la liberté de former ses plaintes contre eux. Cette demande parut juste à

Constantin; aussi envoya-t-il un ordre aux évêques du prétendu concile de Tyr pour qu'ils eussent à venir à Constantinople, afin d'y rendre compte de tout ce qu'ils avaient fait. Il n'y en vint que six des plus intrigants; savoir, Eusèbe, Théognis, Maris, Patrophile, Ursace et Valens. Ils abandonnèrent, il est vrai, leurs anciennes calomnies; mais ils en inventèrent une nouvelle, qu'ils n'ignoraient pas devoir faire beaucoup d'impression sur l'esprit de l'empereur. Il dirent qu'Athanase avait menacé d'empêcher l'exportation du blé que l'on envoyait tous les ans d'Alexandrie à Constantinople. Le patriarche eut beau protester contre la fausseté de l'accusation, Constantin prévenu le jugea coupable et l'exila à Trèves, ville considérable de la Gaule belgique. Le saint partit aussitôt pour le lieu de son exil, et y arriva au commencement de l'année 336. Il fut reçu avec de grandes démonstrations de respect par S. Maximin, évêque de Trèves, et par Constantin-le-Jeune, qui commandait l'armée de l'empire. Ce qui le consola principalement dans sa disgrâce ce fut d'apprendre que son Eglise refusait constamment de communiquer avec Arius.

Le peuple d'Alexandrie était inconsolable de l'absence de son pasteur; il écrivit à l'empereur pour solliciter son rappel. S. Antoine joignit ses instances à celles des fidèles, mais on ne put rien obtenir. Constantin répondit qu'il ne lui était pas permis de mépriser le jugement d'un concile.

Ce prince mourut le 22 mai de l'année suivante, après avoir vécu soixante-trois ans et quelques mois et en avoir régné trente-un. Il portait encore l'habit de néophite qu'il avait pris en recevant le bap-

tême peu de temps auparavant. On lit dans Eusèbe, son historien, qu'un peuple innombrable offrit à Dieu de ferventes prières pour le repos de son ame. Il fut enterré dans le vestibule de l'église des douze apôtres, qu'il avait fait bâtir à Constantinople pour servir de sépulture aux empereurs et aux patriarches. « Il choisit ce lieu préférablement à tout autre, dit Eusèbe, afin de mériter d'avoir part au sacrifice mystique et aux saintes prières publiques. »

Aussitôt après sa mort ses trois fils, Constantin, Constance et Constant, partagèrent entre eux l'empire, suivant les dispositions qu'il en avait faites lui-même. Le premier, sous la domination duquel les Gaules se trouvaient, rétablit Athanase sur son siége. Il le renvoya à Alexandrie avec une lettre, où il donnait de grands éloges à sa sainteté et montrait beaucoup d'indignation contre ses ennemis. Le saint passa par la Syrie, et arriva enfin dans son diocèse. Il fut reçu dans son troupeau avec cette pompe et cette allégresse qui avaient coutume d'accompagner les triomphes des empereurs.

Le rétablissement d'Athanase mortifia sensiblement les ariens; aussi firent-ils jouer de nouveaux ressorts pour le perdre. Ils mirent dans leurs intérêts Constance, qui avait eu l'Orient en partage, et lui représentèrent Athanase comme un esprit inquiet et turbulent, qui depuis son retour avait excité des séditions et commis des violences et des meurtres. Ils l'accusèrent encore d'avoir vendu à son profit les grains destinés à la nourriture des veuves et des ecclésiastiques qui habitaient les contrées où il ne venait point de blé. Ils formèrent les mêmes

accusations auprès de Constantin et de Constant; mais leurs députés, loin de réussir à persuader ces deux princes, furent renvoyés avec mépris. Pour Constance, il se laissa séduire et ajouta foi au dernier chef d'accusation. Il ne fut pas difficile au patriarche d'en démontrer la fausseté, et il n'eut autre chose à faire pour cela que de produire les attestations des évêques de Libye, où il était marqué qu'ils avaient reçu la quantité ordinaire de froment. La calomnie découverte ne dissipa point les préjugés de Constance. Ce malheureux prince était gouverné par Eusèbe de Nicomédie et par d'autres ariens, qui lui inspiraient leurs propres sentiments et qui l'amenèrent au point de leur permettre d'élire un nouveau patriarche d'Alexandrie.

La permission étant accordée, les hérétiques s'assemblèrent à Antioche sans délai; ils déposèrent Athanase et élurent en sa place un prêtre égyptien de leur secte, nommé Piste. Ce mauvais prêtre, ainsi que l'évêque qui le sacra, avaient été précédemment condamnés par S. Alexandre et par le concile de Nicée. Le pape Jules refusa de communiquer avec cet intrus, et toutes les Églises catholiques lui dirent anathème; aussi ne put-il jamais prendre possession d'une dignité qu'il avait usurpée.

Athanase de son côté tint à Alexandrie un concile où se trouvèrent cent évêques. On y prit la défense de la foi et on reconnut l'innocence du patriarche. Les pères écrivirent ensuite une lettre circulaire à tous les évêques, et l'envoyèrent nommément au pape Jules. Le saint alla lui-même à Rome, où se tint en l'année 341 un concile de cinquante évêques. Il y fut justifié et confirmé dans la possession

de son siége ; mais le long séjour que les circonstances l'obligèrent de faire dans cette ville donna aux ariens le temps de tout bouleverser en Orient.

Dans la même année 341 il y eut un synode à Antioche, à l'occasion de la dédicace de la grande église. On fit dans ce synode, composé d'évêques orthodoxes et hérétiques, vingt-cinq canons de discipline; mais les prélats orthodoxes ne furent pas plus tôt partis que les hérétiques y en ajoutèrent un vingt-sixième, qui regardait évidemment S. Athanase. Il portait que si un évêque, déposé justement ou injustement dans un concile, retournait à son Église sans avoir été réhabilité par un concile plus nombreux que celui qui avait prononcé la déposition, il ne pourrait plus espérer d'être rétabli, ni même d'être admis à se justifier. Ils élurent ensuite un certain Grégoire de Cappadoce, qu'ils placèrent par la force des armes sur le siége d'Alexandrie. La conduite de cet usurpateur répondit parfaitement à sa vocation.

Athanase, dont les jours n'étaient point en sûreté, se vit obligé de prendre la fuite; il se retira à Rome, où il passa trois ans, espérant toujours que Dieu aurait enfin pitié de lui et de son troupeau. En 345 l'empereur Constant l'invita à se rendre à Milan, et l'y reçut avec les plus grandes marques de vénération. Ce prince écrivit en même temps à son frère Constance pour le prier de le seconder dans le projet qu'il avait d'assembler un concile général pour mettre fin aux troubles qui affligaient l'Église.

L'ouverture de ce concile se fit au mois de mai 347 dans la ville de Sardique en Illyrie ; il y vint des évêques de trente-cinq provinces, indépendam-

ment des Orientaux. S. Athanase, Marcel d'Ancyre, Asclépas de Gaze s'y trouvèrent aussi. Les eusébiens ou ariens, s'étant aperçus qu'ils ne seraient pas les maîtres, tinrent entre eux diverses assemblées sur la route et convinrent avant d'arriver à Sardique de ne point se joindre aux évêques orthodoxes. Ce fut donc inutilement qu'on les invita à assister au concile. Ils alléguèrent pour raison de leur refus la présence d'Athanase et d'autres prétextes qui n'étaient pas moins frivoles. A la fin, voyant qu'on les menaçait d'user de rigueur s'ils différaient plus long-temps de comparaître et s'ils ne justifiaient pas des accusations formées contre eux, ils s'enfuirent tous pendant la nuit, et allèrent tenir un conciliabule à Philippopolis. Les pères de Sardique reconnurent l'innocence d'Athanase, de Marcel d'Ancyre et d'Asclépas de Gaze ; ils excommunièrent les principaux d'entre les eusébiens ainsi que Grégoire de Cappadoce, et défendirent à tous les catholiques de communiquer avec eux. Ils envoyèrent en même temps deux députés vers Constance, afin de presser l'exécution de leurs décrets. L'empereur Constant écrivit aussi à ce prince de la manière la plus pressante ; il le menaça même de lui déclarer la guerre s'il ne rétablissait promptement Athanase sur son siége et s'il ne punissait ses calomniateurs.

Quatre mois après le concile de Sardique mourut Grégoire de Cappadoce. Cet intrus, appuyé par les gouverneurs infectés comme lui de l'arianisme, avait exercé toutes sortes de cruautés contre les orthodoxes. S. Potamon entre autres fut battu avec tant d'inhumanité qu'il en perdit la vie.

Cette circonstance de la mort de Grégoire facilita le retour d'Athanase. Constance n'avait plus de prétextes pour l'empêcher ou même le différer : il était d'ailleurs engagé dans une guerre malheureuse contre les Perses, et il lui importait beaucoup de ne pas se brouiller avec son frère dans une conjoncture aussi critique ; il écrivit donc par trois fois au saint patriarche pour lui marquer le désir qu'il avait de le voir de retour à Alexandrie. Athanase alla prendre congé de l'empereur Constant, qui était alors dans les Gaules ; de là il se rendit à Rome pour dire adieu à l'évêque et à l'Église de cette ville. Ayant satisfait à ces différents devoirs, il ne pensa plus qu'à partir pour l'Égypte : il prit sa route par Antioche. Constance, qui y était alors le reçut d'une manière fort gracieuse et l'assura de son amitié. Il ne lui demanda qu'une chose, qui fut d'accorder aux ariens une église dans la ville d'Alexandrie. Le saint répondit qu'en ce cas-là on devait aussi en accorder une aux catholiques d'Antioche, qui étaient attachés à Eustathe. Une telle réponse déconcerta les ariens, et l'empereur n'insista pas davantage sur cet article. Il donna les ordres nécessaires pour qu'Athanase fût bien reçu par les gouverneurs d'Égypte. Tout semblait annoncer qu'il était parfaitement réconcilié avec lui, et l'on n'en douta plus lorsqu'on le vit procurer son rétablissement, même après la mort de Constant, qui fut assassiné dans les Gaules par Magnence, au mois de janvier de l'année 350.

Athanase était à peine rentré dans son Eglise qu'il assembla un concile à Alexandrie. On y confirma les décrets de celui de Sardique. S. Maxime

fit la même chose dans un synode nombreux qui se tint à Jérusalem. Plusieurs évêques ariens rétractèrent en cette occasion les calomnies qu'ils avaient avancées contre le saint patriarche, et abjurèrent publiquement l'hérésie. De ce nombre furent Ursace et Valens; mais ils retournèrent ensuite à l'arianisme.

En même temps que Magnence se rendait maître de l'Italie, des Gaules et de l'Afrique, Vétrannion s'emparait de la Pannonie. Constance s'avança dans l'Occident pour combattre les usurpateurs, qui ne purent tenir long-temps. Un stratagème mit la personne de Vétrannion entre ses mains, et il défit Magnence auprès de Murse en Pannonie. Ce dernier s'étant lui-même donné la mort, son parti se dissipa et la paix fut rétablie dans l'Occident.

Constance étant à Sirmium en 351, il s'y tint un concile qui fut principalement composé d'évêques orientaux, ariens pour la plupart. On y excommunia Photin, et on y prononça une sentence de déposition contre lui parcequ'il renouvelait l'hérésie de Sabellius et qu'il enseignait que Jésus-Christ était un pur homme. Ce Photin gouvernait l'Église de Sirmium et avait déjà été condamné dans deux synodes à Milan. L'empereur l'envoya en exil. On dressa dans le concile une formule de foi, qui communément est regardée comme orthodoxe. On l'appelle *la première formule de Sirmium.*

Le zèle actif d'Athanase causait toujours aux ariens de vives alarmes; ils craignaient qu'à la fin il n'entraînât la ruine de leur parti. Ils essayèrent donc de prévenir le crédule empereur contre lui, et malheureusement ils ne réussirent que trop.

Constance oublia l'amitié qu'il avait jurée au patriarche d'Alexandrie, et il redevint son persécuteur dès qu'il se vit maître de tout l'empire. Il le fit condamner dans deux synodes, dont l'un se tint à Arles en 353 et l'autre à Milan deux ans après. Il n'avait pas rougi de se porter lui-même pour son accusateur. Sa haine ne fut point encore satisfaite : il bannit S. Eusèbe de Verceil, S. Denys de Milan, S. Paulin de Trèves et plusieurs autres évêques catholiques, qui refusèrent de souscrire à la condamnation d'Athanase; ensuite il députa un de ses chambellans à Rome, afin d'y obtenir l'approbation de tout ce qui venait d'être fait.

Libère, qui occupait alors la chaire de S. Pierre, refusa généreusement ce qu'on lui demandait et ne fut ébranlé ni par les promesses ni par les menaces. Non seulement il ne voulut pas recevoir les présents qu'on lui avait apportés, mais ayant appris qu'on les avait déposés, en forme d'offrande, dans la basilique du prince des apôtres, il les en fit aussitôt retirer. L'empereur, irrité d'une conduite aussi hardie, donna des ordres pour que l'on conduisît Libère à Milan sous bonne escorte. Il eut avec lui une conférence dont il ne dut pas être content. Le pape dit qu'Athanase avait été déclaré innocent à Sardique, que ses ennemis y avaient été reconnus pour calomniateurs, qu'il y avait par conséquent de l'injustice à condamner un homme qui n'avait pu être convaincu juridiquement d'aucun crime. Constance n'eut rien à répondre; il se contenta de dire à Libère qu'il lui accordait trois jours, et que si, ce terme expiré, il ne souscrivait à la condamnation d'Athanase, il l'exilerait à Bérée dans la Thrace. Il

eut encore recours aux présents pour le gagner, et il lui envoya cinq cents pièces d'or. Le pape les refusa en répondant qu'il fallait les distribuer aux flatteurs du prince. Il refusa aussi un présent qui lui fut envoyé par l'impératrice, en disant à celui qui l'apportait qu'il devait apprendre à croire en Jésus-Christ et non point à persécuter l'Église de Dieu. Les trois jours expirés, il partit pour le lieu de son exil. Ce fut en 356.

L'empereur alla à Rome en 357 pour y célébrer la douzième année de son règne. Les dames romaines, profitant de cette occasion, lui demandèrent le rappel de leur pasteur. Il répondit qu'il n'y consentirait qu'autant que Libère entrerait dans les sentiments des évêques qui étaient pour lors à la cour.

Ce fut vers ce temps-là que Libère commença à se démentir : la rigueur de son exil ébranla sa constance. Les entretiens qu'il eut avec Démophile de Bérée et Fortunatien d'Aquilée, dont l'un était arien et l'autre politique, achevèrent de le perdre. Séduit par une apparence d'accommodement qui ne pouvait que scandaliser l'Église, il signa la condamnation d'Athanase et la formule de foi que les ariens avaient dressée à Sirmium, sans cependant y insérer leur hérésie en termes formels. Il écrivit ensuite aux Orientaux qu'il avait reçu la vraie foi catholique que plusieurs évêques avaient approuvée à Sirmium.

Ainsi tomba le pape Libère, qui avait si généreusement pris la défense de la foi et de ceux qui étaient persécutés pour elle. Sa chute est un terrible exemple de la fragilité humaine; mais si Libère tomba comme S. Pierre, il se releva aussi

bientôt à son exemple, et répara promptement le scandale qu'il avait donné. Il n'eut pas plus tôt été remis en possession de son siége qu'il se déclara ouvertement pour la justice et la vérité; et lorsque les pères du concile de Rimini eurent été séduits par les ariens, il écarta par son zèle les malheurs dont l'Église catholique était menacée.

Ce fut en 359 que s'assembla le fameux concile de Rimini. Les évêques ariens y prévalurent à la fin, et firent adopter par tous les pères une formule de foi où n'était pas le mot *consubstantiel;* mais les prélats orthodoxes, ayant vu l'hérésie tirer avantage de leur souscription, se reprochèrent avec amertume la faiblesse qu'ils avaient eue de la donner. Ils se relevèrent d'autant plus aisément de leur chute qu'ils ne perdirent jamais la pureté de la foi, et qu'ils étaient uniquement tombés ou pour avoir manqué de courage, ou pour n'avoir pas bien pénétré les artifices des ariens.

Il est temps de revenir aux persécutions qui furent suscitées à S. Athanase. L'empereur ne se contenta pas de bannir les évêques qui prenaient sa défense, il condamna aussi à des peines rigoureuses les officiers et les magistrats qui paraissaient attachés au saint patriarche, et qui refusaient de communiquer avec les ariens.

Tandis que Constance remplissait l'Occident de confusion et qu'il y exerçait une puissance tyrannique, Athanase gémissait à Alexandrie sur les maux de l'Église et adressait à Dieu de ferventes prières pour la conservation de la foi; mais on ne le laissa pas tranquille. Le duc Syrien eut ordre de le persécuter, lui et son clergé. Deux notaires arri-

vèrent en même temps à Alexandrie : Constance les y avait envoyés pour voir s'il était obéi. On essaya de persuader au saint de quitter la ville; mais il répondit que l'empereur l'ayant rétabli sur son siége, il ne l'abandonnerait que quand il y serait forcé par le même prince, et jamais avant qu'on lui eût signifié un ordre exprès de sa part. Il ajouta cependant qu'il sortirait d'Alexandrie si le duc Syrien ou le préfet Maxime lui donnaient un tel ordre par écrit : aucun des deux ne l'ayant voulu faire, les choses en restèrent là pour le moment. Syrien, convaincu de la justice de ses raisons, lui promit de ne point l'inquiéter et de laisser au peuple la liberté de faire ses assemblées de religion. Cette promesse fut même confirmée par un serment; mais le duc ne rougit pas de le violer vingt-trois jours après.

Les fidèles assemblés dans l'église de Saint-Théonas allaient y passer la nuit en prières à l'occasion d'une fête qui devait se célébrer le lendemain. Ils s'y virent tout à coup investis par une nombreuse troupe de gens de guerre, à la tête desquels était Syrien. Les portes de l'église ayant été forcées, les soldats y entrèrent et commirent des désordres horribles. Athanase resta sur son siége fortement résolu de ne point abandonner son troupeau; en même temps il ordonna à un diacre de chanter le psaume 136, tandis que le peuple répéterait à la fin de chaque verset : *car sa miséricorde est éternelle.* Il dit ensuite aux fidèles de se retirer dans leurs maisons, protestant qu'il ne sortirait que le dernier. Lorsque le plus grand nombre fut sorti, les clercs et les moines qui étaient restés auprès de

lui le forcèrent de les suivre et de se mettre au milieu d'eux ; par là il échappa à la vigilance et à la fureur des gardes qui cherchaient à s'assurer de sa personne.

La première chose que firent les ariens fut de placer sur le siége d'Alexandrie une personne dévouée à leur parti. Ils choisirent un certain George, homme de basse extraction et d'un caractère féroce. Cet intrus marcha sur les traces de Grégoire, dont nous avons parlé plus haut, et ne servit que trop fidèlement la haine des ariens contre les catholiques.

Cependant Athanase se retira dans les déserts d'Égypte ; mais on ne lui permit pas de jouir longtemps de la compagnie des solitaires qui les habitaient. Ses ennemis mirent sa tête à prix ; des soldats furent chargés de faire partout des perquisitions pour le découvrir. On eut beau maltraiter les moines, ils furent fermes et donnèrent à entendre qu'ils souffriraient plutôt la mort que de déceler le lieu où Athanase était caché. Quelque agréable que fût au patriarche la compagnie de ses saints hôtes, il résolut de les quitter afin de ne pas les exposer à de plus rudes souffrances. Il se retira donc dans un lieu plus solitaire, où il pouvait à peine respirer. La seule personne qu'il vît était un fidèle, qui lui apportait ses lettres et les choses dont il avait besoin pour subsister ; encore ce fidèle courait-il de grands dangers, tant les recherches des ariens étaient opiniâtres.

La persécution se ralentit un peu par la mort de l'empereur Constance, qui arriva le 3 novembre 361. On détestera à jamais la mémoire de ce prince, qui

à un caractère faible, léger, inconstant, dissimulé, joignit un attachement opiniâtre à l'hérésie et une cruauté qui le porta à maltraiter si indignement les catholiques et à tremper ses mains dans le sang de ses proches.

L'année suivante mourut George, cet usurpateur du siége d'Alexandrie : les païens le massacrèrent à cause de ses cruautés. Ainsi Athanase se vit délivré de ses principaux ennemis.

Julien, successeur de Constance, permit à tous les évêques exilés de retourner chacun à leur siége. Ce n'était pas qu'il fût bien intentionné pour eux; il voulait par leur rétablissement augmenter les divisions qui déchiraient l'Église et empêcher les chrétiens de se réunir contre lui. Il voulait encore flétrir la mémoire de Constance en le faisant passer pour un tyran et un persécuteur.

La plupart des évêques orthodoxes profitèrent de la permission que Julien avait accordée, et S. Athanase revint à Alexandrie après une absence de plus de six ans : ce fut au mois d'août de l'année 362. Son entrée dans la ville fut une espèce de triomphe; les ariens confondus se virent en peu de temps chassés de toutes les églises qu'ils possédaient.

Pour rétablir la foi dans toute sa pureté, S. Athanase convoqua la même année un concile à Alexandrie. Entre les évêques qui y assistèrent, on compte S. Eusèbe de Verceil, qui revenait de la Thébaïde où il avait été banni, S. Astère de Pétra, etc. On y condamna ceux qui niaient la divinité du Saint-Esprit, et on y arrêta que les auteurs de l'hérésie arienne seraient déposés, et que,

dans le cas où ils se repentiraient, on ne les recevrait qu'à la communion laïque. On décida aussi que les évêques qui s'étaient laissé séduire pour quelque temps, tels que les pères de Rimini, conserveraient leurs siéges, pourvu toutefois qu'ils donnassent des preuves de leur repentir et de leur changement. Cette décision fut adoptée dans la Macédoine, l'Achaïe, l'Espagne, les Gaules, etc., et fut même approuvée par l'Église romaine. Le pape Libère ordonna qu'on suivît cette discipline en Italie. Nous avons encore la lettre qu'il écrivit alors aux évêques orthodoxes de ce pays. Il les y exhorte à se conformer à ce qui avait été réglé sur ce sujet dans l'Achaïe et l'Egypte, et à exercer leur zèle contre ceux qui étaient tombés, en sorte cependant qu'ils eussent égard à la vivacité du repentir que les coupables témoigneraient.

Mais quelque sage que fût la décision du concile d'Alexandrie elle n'eut point une approbation universelle. Lucifer de Cagliari et quelques autres évêques traitèrent de lâcheté la conduite pleine de douceur que l'on y prescrivait envers les coupables; ils soutenaient que ceux qui étaient tombés à Rimini ne pouvaient malgré leur repentir être reçus à la communion parmi les évêques, ou même parmi les prêtres. Une rigueur aussi contraire à l'esprit de l'Évangile excita l'indignation publique et fut condamnée par toute l'Eglise.

Quelque temps après Athanase se vit exposé à de nouvelles épreuves de la part de Julien. Ce prince avait enfin levé le masque, et il ne déguisait plus ses sentiments par rapport au paganisme. Les prêtres des idoles d'Alexandrie se plaignirent à lui

de l'efficacité des moyens que le patriarche employait contre leurs superstitions, et ils ajoutèrent que s'il restait plus long-temps dans la ville on y verrait bientôt les dieux sans aucun adorateur. Leurs plaintes furent écoutées favorablement. L'empereur répondit qu'en permettant aux chrétiens, qu'il appelait *Galiléens* par dérision, de revenir dans leurs pays, il ne leur avait point accordé le droit de rentrer dans leurs églises; qu'Athanase en particulier n'aurait pas dû porter la témérité si loin que les autres, lui surtout qui avait été exilé par plusieurs empereurs. Il lui fit donc signifier de sortir de la ville aussitôt l'ordre reçu, et cela sous peine d'être sévèrement puni; il arrêta même sa mort, et un de ses officiers fut chargé de l'exécution de cet arrêt.

Lorsque les ordres du prince furent arrivés à Alexandrie la douleur et la consternation s'emparèrent de tous les fidèles. Athanase les consola, et leur dit de mettre en Dieu leur confiance, les assurant que l'orage passerait bientôt; ayant ensuite recommandé son troupeau à ses amis, il s'embarqua sur le Nil pour aller dans la Thébaïde.

L'officier qui avait l'ordre de le mettre à mort n'eut pas plus tôt été informé de sa fuite qu'il le poursuivit avec ardeur. Le saint fut averti à temps du danger. Ceux qui l'accompagnaient lui conseillèrent de s'enfoncer dans les déserts; mais il n'en voulut rien faire : il ordonna même qu'on le ramenât vers Alexandrie, en disant : « Montrons que celui qui nous protège est plus puissant que celui qui nous persécute. » L'officier, les ayant joints sans les connaître, leur demanda s'il n'avaient point vu

Athanase. « Il n'est pas loin d'ici, répondirent-ils, et pour peu que vous vous hâtiez, vous ne tarderez pas à l'atteindre. » L'officier continua sa route pendant qu'Athanase se rendit à Alexandrie, où il demeura quelque temps caché.

Julien ayant donné de nouveaux ordres pour qu'on le mît à mort, il se retira dans les déserts de la Thébaïde. Il s'y voyait souvent obligé de changer de demeure pour échapper aux perquisitions de ses ennemis. Il était à Antinoé lorsque S. Théodore de Tabenne et S. Pammon, tous deux abbés de solitaires, vinrent lui rendre visite. Ils le consolèrent, en lui assurant que ses peines allaient finir. Ils lui racontèrent ensuite comment Dieu leur avait révélé la mort de Julien. Ils ajoutèrent encore qu'ils avaient appris par la même voie que Julien aurait pour successeur un prince religieux, mais que son règne serait fort court.

Ce prince était Jovien. Il refusa d'accepter l'empire qu'on lui offrait jusqu'à ce que l'armée se fût déclarée pour la religion chrétienne. A peine eut-il été placé sur le trône impérial qu'il révoqua la sentence de bannissement portée contre Athanase. Il lui écrivit en même temps une lettre, où, après avoir donné de justes louanges à sa fermeté et à ses autres vertus, il le priait instamment de venir reprendre le gouvernement de son Église.

Athanase n'avait point attendu les ordres de l'empereur pour quitter sa retraite ; il en était sorti immédiatement après la mort de Julien, et il était revenu à Alexandrie. Son arrivée imprévue avait causé autant de joie que de surprise. Son premier soin quand il se vit rendu à son troupeau fut de re-

prendre ses fonctions ordinaires. L'empereur, le connaissant pour un des plus zélés défenseurs de l'orthodoxie, lui écrivit une seconde lettre, dans laquelle il le priait de lui envoyer une exposition de la vraie foi, et de lui tracer le plan de conduite qu'il devait suivre par rapport aux affaires de l'Eglise. Athanase ne voulut répondre qu'après avoir conféré avec de savants évêques, qu'il fit assembler pour cet effet. Sa réponse portait qu'il fallait s'attacher à la foi de Nicée, qui était celle des apôtres, qui avait été prêchée dans les siècles suivants, et qui était encore la foi de tout le monde chrétien, « à l'exception d'un petit nombre de personnes qui avaient embrassé les sentiments d'Arius. »

Les Ariens firent d'inutiles efforts pour noircir Athanase dans l'esprit de l'empereur: ils ne retirèrent que de la confusion de leurs calomnies. Jovien eut envie de voir le saint patriarche, dont il avait conçu une haute idée; il le manda donc à Antioche, où la cour était alors, et il lui donna mille marques d'estime et d'amitié. Athanase ayant satisfait au désir et aux consultations du prince, partit d'Antioche et se hâta de retourner à Alexandrie.

Jovien étant mort le 17 février 364, après un règne de huit mois, Valentinien lui succéda à l'empire. Comme il voulait faire sa résidence dans l'Occident, il partagea ses états avec son frère Valens, et lui donna l'Orient à gouverner. Ce dernier, qui avait toujours eu du penchant pour l'arianisme, ne tarda pas à manifester ses sentiments. Ayant reçu le baptême, en 367, des mains d'Eudoxe, évêque des ariens de Constantinople, il publia un édit par

lequel il bannissait tous les évêques que Constance avait privés de leurs siéges.

A la nouvelle de l'édit le peuple d'Alexandrie s'assembla en tumulte pour demander au gouverneur de la province qu'on lui laissât son évêque. Le gouverneur promit d'en écrire à Valens, et les esprits se calmèrent. Athanase, voyant la sédition apaisée, s'enfuit secrètement de la ville pour se retirer à la campagne, et il s'y cacha durant quatre mois dans le caveau où son père avait été enterré. La nuit suivante, le gouverneur et le général des troupes s'emparèrent de l'église où il faisait ordinairement ses fonctions; ils l'y cherchèrent inutilement; sa retraite l'avait dérobé à leur poursuite. C'était la cinquième fois qu'on l'obligeait à quitter son siége.

Dès que le peuple sut le départ du saint patriarche il en témoigna sa douleur par ses cris et par ses larmes. Tous s'adressèrent au gouverneur, et le prièrent de ménager le retour de leur évêque. Valens, informé de tout ce qui se passait, craignit qu'il ne s'élevât quelque sédition; il prit donc le parti d'accorder aux habitants d'Alexandrie ce qu'ils lui demandaient avec tant de chaleur. En conséquence il manda qu'Athanase pouvait demeurer en paix à Alexandrie, et qu'on ne le troublerait point dans la possession des églises.

Le détail des autres actions de S. Athanase nous est inconnu. Nous ne savons plus de lui autre chose sinon qu'en 369 il rassembla à Alexandrie un concile, au nom duquel il écrivit aux évêques d'Afrique de ne pas se laisser surprendre par ceux qui préféraient les décrets du concile de Rimini à ceux du concile de Nicée.

Mais ce serait peu connaître le saint patriarche d'Alexandrie que de s'en tenir à ces traits éclatants qui ont fait de lui un des principaux héros du christianisme: sa vie privée doit aussi fixer notre admiration. « Il était, dit S. Grégoire de Nazianze, d'une humilité si profonde que personne ne portait cette vertu plus loin que lui. Doux et affable, il n'y avait personne qui n'eût auprès de lui un accès facile. Il joignait à une bonté inaltérable une tendre compassion pour les malheureux. Ses discours avaient je ne sais quoi d'aimable qui captivait tous les cœurs; mais ils faisaient encore moins d'impression que sa manière de vivre. Ses réprimandes étaient sans amertume, et ses louanges servaient de leçon; il savait si bien mesurer les unes et les autres qu'il reprenait avec la tendresse d'un père et louait avec la gravité d'un maître. Il était tout à la fois indulgent sans faiblesse, et ferme sans dureté. Tous lisaient leur devoir dans sa conduite; et quand il parlait ses discours avait tant d'efficace qu'il n'était presque jamais obligé de recourir aux voies de rigueur. Les personnes de tout état trouvaient en lui de quoi admirer et de quoi imiter. Il était fervent et assidu à la prière, austère dans les jeûnes, infatigable dans les veilles et dans le chant des psaumes, plein de charité pour les pauvres, condescendant pour les petits, intrépide lorsqu'il s'agissait de s'opposer aux injustices des grands. » Il avait, selon le même auteur, le talent de persuader ceux qui étaient d'un sentiment contraire au sien, à moins qu'ils ne fussent endurcis dans le mal, et alors ceux qui ne se laissaient pas gagner ressentaient une vénération

secrète pour sa personne. Quant à ses persécuteurs, ils trouvaient en lui une ame inflexible et supérieure à toutes les considérations humaines. Semblable à un roc, rien n'était capable de le faire fléchir en faveur de l'injustice.

Athanase, après avoir soutenu de rudes combats et remporté de glorieuses victoires sur les ennemis de la foi, passa à une meilleure vie le 2 mai 373; il gouverna quarante-six ans l'Église d'Alexandrie.

Voici de quelle manière sa mort est décrite par S. Grégoire de Nazianze. « Il termina sa vie dans un âge fort avancé, pour aller se réunir à ses pères, aux patriarches, aux prophètes, aux apôtres, aux martyrs, à l'exemple desquels il avait généreusement combattu pour la vérité. Je dirai, pour renfermer son épitaphe en peu de mots, qu'il sortit de cette vie mortelle avec beaucoup plus d'honneur et de gloire qu'il n'en avait reçu à Alexandrie, lorsque après ses différents exils il y rentra de la manière la plus triomphante. Qui ne sait en effet que tous les gens de bien pleurèrent amèrement sa mort, et que la mémoire de son nom est restée profondément gravée dans leurs cœurs?.... Puisse-t-il du haut du ciel abaisser sur moi ses regards, me favoriser, m'assister dans le gouvernement de mon troupeau, conserver dans mon Église le dépôt de la vraie foi! Et si, pour les péchés du monde, nous devons éprouver les ravages de l'hérésie, puisse-t-il nous délivrer de ses maux et nous obtenir par son intercession la grâce de jouir avec lui de la vue de Dieu! »

Si l'on joint les vertus que S. Athanase pratiqua dans la vie privée à cet héroïsme de courage, de

patience et de zèle qui ne se démentit jamais au milieu des plus horribles persécutions, on ne s'étonnera point du respect que tous les siècles ont eu pour sa mémoire. L'Église le révère d'autant plus qu'il continue encore de l'instruire et de l'édifier par ses admirables écrits.

Photius observe que le style de S. Athanase est clair, nerveux, plein de sens et de vivacité, sans avoir rien de superflu. Ce père paraît digne d'être placé, pour le mérite de l'éloquence, immédiatement après S. Basile, S. Grégoire de Nazianze et S. Chrysostome.

Erasme était grand admirateur du style de S. Athanase, et il le préférait à celui de tous les autres pères. Il trouvait qu'il n'était point dur et difficile comme celui de Tertullien, point gêné et embarrassé comme celui de S. Hilaire, point recherché comme celui de S. Grégoire de Nazianze, point entortillé comme celui de S. Augustin. Il est partout, selon le même auteur, facile, élégant, orné, fleuri et admirablement adapté aux différents sujets que traite le saint docteur; et si quelquefois il n'a pas toute la politesse qu'on pourrait désirer il faut s'en prendre aux embarras des affaires et aux persécutions, qui ne permettaient pas à S. Athanase de mettre la dernière main à tous ses ouvrages. Un ancien moine, nommé Côme, avait coutume de dire touchant les écrits de notre saint: « Quand vous trouverez quelque chose des ouvrages de S. Athanase, si vous n'avez pas de papier écrivez-le sur vos habits. »

S. EPHREM D'ÉDESSE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

(9 juillet.)

S. Ephrem, un des plus illustres docteurs qui brillèrent dans l'Eglise de Syrie, naquit à Nisibe dans la Mésopotamie, de parents qui vivaient à la campagne et gagnaient de quoi subsister à la sueur de leur front. Il ne reçut le baptême qu'à l'âge de dix-huit ans. Il avait avant ce temps-là commis certaines fautes que la délicatesse de sa conscience lui grossissait extrêmement, et qu'il ne cessa jamais de pleurer. Dans un voyage qu'il fit il se trouva surpris par la nuit au milieu de la campagne; il fut obligé de rester avec un berger qui avait perdu dans le désert le troupeau confié à ses soins. Le maître du berger, les ayant vus ensemble l'un et l'autre, les arrêta et les fit conduire en prison, sous prétexte qu'ils lui avaient volé son troupeau. Dans la même prison étaient sept autres personnes coupables de crimes différents de ceux dont on les accusait. L'innocence d'Ephrem ayant été connue, il fut élargi. Vivement frappé de la crainte des jugements de Dieu, il avait toujours présent à l'esprit le compte rigoureux que nous rendrons de toutes nos actions, et cette pensée tirait de ses yeux des larmes continuelles. Il prit l'habit monastique pour ne plus s'occuper que des vérités éternelles. Il couchait sur la terre nue, passait une partie considérable de la nuit en prière et restait quelquefois plusieurs jours sans manger. Il travail-

lait des mains selon la coutume des moines d'Egypte et de la Mésopotamie, et son travail consistait à faire des voiles de navire. Naturellement il était porté à la colère, mais il avait si parfaitement vaincu cette passion que la vertu opposée était devenue une de celles qui brillaient le plus en lui. Jamais on ne le vit contester ou disputer avec personne. Il se regardait comme indigne d'être compté parmi les créatures. Son humilité se fit principalement remarquer dans ses écrits, et surtout dans ses deux *confessions*. Il fait l'aveu des manquements qu'il découvrait dans ses affections; il s'accuse surtout d'orgueil. Il n'y a point, dit-il, de péché plus funeste que celui-là; il détruit même les dons de Dieu, il brûle en quelque sorte toutes les vertus et en fait une abomination.

Dans sa seconde *confession* le saint démontre d'abord que la Providence embrasse le gouvernement de toutes les créatures, qu'elle préside à tous les événements et qu'elle en règle les plus petites circonstances. Il déplore ensuite le malheur qu'il a eu d'en douter dans son enfance. Entre autres péchés dont il s'accuse, il nomme la vaine gloire, l'immortification, la lâcheté, le défaut de respect dans l'église, la démangeaison de parler. « Otez, dit-il à ceux qui l'estimaient, ôtez ce masque qui me couvre, et vous ne verrez en moi que puanteur et infection... Le vice, quand on le cache sous l'extérieur imposant de la vertu, acquiert un nouveau degré d'abomination... Puissiez-vous voir l'abîme de misères qui est en moi! il ne manquerait pas d'exciter votre compassion, si toutefois vous étiez capable d'en soutenir la vue. » Ayant appris qu'une ville voulait le choisir pour évêque, il contrefit

l'insensé pour échapper plus sûrement à la violence qu'on aurait pu employer pour obtenir son consentement.

S. Ephrem possédait dans le plus haut degré l'esprit de componction. « Nous ne pouvons, dit S. Grégoire de Nysse, penser à ses larmes continuelles sans y mêler les nôtres. Il lui était aussi naturel de pleurer qu'il l'est aux autres hommes de respirer. Nuit et jour ses yeux étaient baignés de larmes. Jamais on ne le rencontrait qu'on ne vît ses joues mouillées. « De là cette énergie qui accompagnait toutes ses paroles, et qui se remarque dans ses écrits.

Durant son séjour à Édesse il y fut universellement estimé et respecté. Ayant été ordonné diacre, il y devint l'apôtre de la pénitence, qu'il prêcha avec autant de fruit que de zèle. La nature lui avait donné un talent rare pour la parole. Il avait une éloquence naturelle qui enchantait. Comme il concevait les choses avec netteté, sa diction était pure et agréable ; ses pensées, pour être sublimes, n'en étaient pas moins faciles à saisir. Il était si vivement pénétré de ce qu'il disait qu'on ne pouvait résister à ses discours; ses paroles impriment dans les ames les sentiments dont elles sont l'image ; elles y portent tout à la fois la lumière et la conviction. « Quel est l'orgueilleux, dit S. Grégoire de Nysse, qui ne deviendrait le plus humble des hommes en lisant ses discours sur l'humilité ? qui ne serait enflammé d'un feu divin en lisant son traité sur la charité ? qui ne désirerait d'être chaste de cœur et d'esprit en lisant les éloges qu'il donne à la chasteté ?» Quoiqu'il fût dur à lui-même, il mon-

trait beaucoup de douceur et de condescendance envers les autres. Il ne voulait point que les nouveaux convertis s'abandonnassent à l'impétuosité de leur zèle, ni que par une ferveur mal entendue ils pratiquassent d'abord de grandes mortifications; il leur conseillait de ne rien faire sans l'avis des personnes sages. Ses exhortations à la ferveur étaient fort touchantes. « Puisse la tiédeur, disait-il, être à jamais bannie de mon ame ! » Puis il ajoute, en parlant de celui qui n'a de la ferveur que par accès : « Ce qu'il édifie aujourd'hui d'une main par la mortification il le détruit le lendemain par le relâchement. « Il observe que le démon, vaincu par les ames ferventes, a coutume de dire : « J'irai trouver les tièdes, qui sont mes amis, et avec lesquels je n'ai pas besoin d'user de stratagèmes; il me suffit de les tenir dans les chaînes qu'ils aiment. » Il veut que nous nous animions en nous disant souvent à nous-mêmes : « Il ne reste plus qu'une petite partie de la course que tu avais à parcourir, et tu arriveras dans le lieu du repos; ne t'arrête donc pas sur la route. »

Le saint docteur amena plusieurs idolâtres à la connaissance de la vérité. Il convertit aussi un grand nombre d'hérétiques. Les manichéens ayant répandu leurs erreurs à Edesse par le moyen de certains vers que le peuple avait appris à chanter, Éphrem pour remédier au mal fit apprendre aux habitants de la ville et de la campagne d'autres vers qu'il avait composés, et qui contenaient la doctrine catholique.

Vers l'an 372 il fit une visite à S. Basile, archevêque de Césarée. « O mon père! s'écria-t-il en

l'abordant, ayez pitié d'un misérable pécheur, et daignez le conduire dans la véritable voie. » S. Basile lui donna, conformément à ses désirs, des règles pour mener une vie sainte. Avant de le laisser partir il éleva son compagnon au sacerdoce; mais pour lui, il ne voulut jamais permettre qu'on lui conférât cette dignité.

De retour à Edesse il se renferma dans une petite cellule, où il composa la dernière partie de ses ouvrages. Il sortit de sa retraite, à l'occasion des ravages que causait une grande famine, pour voler au secours du prochain et surtout pour assister les pauvres. Il engagea les riches à ouvrir leurs bourses; il fit mettre des lits dans les places publiques; il visitait chaque jour les malades et les servait de ses propres mains. Après la cessation du fléau il retourna dans sa solitude, où il fut bientôt pris de la fièvre. Durant sa maladie il donna de nouvelles preuves de sa ferveur et surtout de son humilité. Il mourut vers l'an 378, dans un âge fort avancé.

Le recueil des œuvres de S. Ephrem est composé de sermons ou traités de piété, de prières, de commentaires sur l'Ecriture, d'ouvrages de controverse contre les ariens, les eunomiens, les manichéens, les novatiens et les marcionites, des vies de S. Abraham, de S. Julien, etc. Son style dans ses écrits polémiques n'a rien de sec et de rebutant; il est au contraire rempli de piété et d'onction : on y remarque que l'auteur en réfutant les hérétiques brûle d'un désir ardent de voir Dieu loué et glorifié.

S. Grégoire de Nysse et d'autres auteurs nous apprennent que S. Ephrem avait commenté tous les

livres de l'ancien et du nouveau Testament avec autant de clarté que d'érudition. Nous n'avons plus que ses commentaires sur les livres historiques et sur les prophètes, lesquels se trouvent dans les tomes IV et V de la dernière édition de ses œuvres.

Une partie des œuvres du saint docteur fut traduite en latin et imprimée à Rome en 1589 par les soins de Gérard Vossius ou Voskens, prévôt de Tongres. Edouard Thawaites en donna une édition grecque à Oxford en 1709.

La plus complète de toutes les éditions des œuvres de S. Ephrem est celle qui a paru à Rome en 1732-1743, sous la direction du cardinal Quérini, bibliothécaire du Vatican, et de M. Joseph Assémani, premier préfet de la même bibliothèque. On y trouve le texte syriaque d'une grande partie des œuvre du saint, avec l'ancienne version grecque des autres ouvrages. La traduction latine est de Gérard Vossius et du père Pierre Beneditti, jésuite maronite. Celle des derniers volumes est de M. Etienne Assémani, archevêque d'Apamée, qui a publié en chaldaïque les Actes des martyrs, et qui est neveu de M. Joseph Assémani. Il est fâcheux pour les savants que le texte grec des derniers volumes et surtout du sixième soit rempli de fautes.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

